BnF Gallica

Monuments anciens du Mexique. Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation du Mexique. Collection de vues, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Brasseur de Bourbourg, Étienne-Charles (1814-1874). Monuments anciens du Mexique. Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation du Mexique. Collection de vues, bas-reliefs, morceaux d'architecture, coupes, vases, terres cuites, cartes et plans / dessinés d'après nature et relevés par M. de Waldeck ; texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg,... 1866.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

ET DU YUCATAN

(Conserver le Couvertur) 7806

PALENQUÉ, OCOCINGO

ET AUTRES RUINES

DE

L'ANCIENNE CIVILISATION

DU MEXIQUE

Collection de Vues, Bas-Reliefs

Morceaux d'Architecture, Coupes, Vases, Terres cuites, Cartes et Plans

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

Par M. DE WALDECK

TEXTE RÉDIGÉ PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALBUM

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Livraison : 1 du texte

Conditions de la Souscription :

Cette publication se composera de 56 planches lithographiées dont plusieurs seront en *chromolithographie*, et d'autres reproduites d'après nature par la *photolithographie*, nouveau procédé qui permet de tirer sur pierre une véritable épreuve photographique sans retouches.

L'ouvrage paraîtra en 13 livraisons.

Le texte, rédigé par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sera publié in-folio, du même format que les planches.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : **10** FRANCS.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE ARTHUS BERTRAND

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISEES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatemala). 4 forts vol. in-8° raisin, avec carte et figures. 45 fr.

Tome Ier. — Des temps héroïques et histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique, à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé, et qui sont en sa possession.

Tome II. — Histoire de l'Yucatan, de l'Anahuac, de la monarchie quiché-guatémalienne et de la monarchie chichimèque durant le moyen âge aztèque jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

Tome III. — Histoire des royaumes de l'État d'Oaxaca, du Michoacan et la suite de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Le développement complet du système des religions du Mexique, de l'astronomie, des sciences, arts et architecture.

Ce volume est accompagné de la carte des États du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée, sous la direction de M. Brasseur de Bourbourg, par M. V. A. Malte-Brun, rédacteur en chef des *Nouvelles Annales des Voyages*, etc.

Tome IV. — Conquête du Mexique, du Michoacan, du Guatémala et de l'Yucatan. Établissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique sur les débris de l'idolâtrie mexicaine, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec les deux dialectes cakchiquel et tzutuhil.

Tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques avec un vocabulaire comprenant les sources principales du quiché comparées aux langues germaniques et suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au *Rabinal-Achi*, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard, recueilli par M. *Brasseur de Bourbourg*. 1 vol. gr. in-8° raisin. 25 fr.

LE LIVRE SACRÉ et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagnée de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits, par M. Brasseur de Bourbourg. 1 vol. grand in-8° raisin. 25 fr.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TÉHUANTEPEC dans l'état de Chiapas et la république de Guatémala, exécuté en 1859 et 1860, par M. Brasseur de Bourbourg, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique centrale. In-8°. 5 fr. 50

HISTOIRE DE L'ART ÉGYPTIEN D'APRÈS LES MONUMENTS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine, par M. Prisse d'Avennes. 2 vol. grand in-folio de planches et 1 vol. de texte. Chaque livraison de planches. 20 fr.
Chaque livraison de texte. 20 fr.

Ouvrage publié sous les auspices de S. Exc. M. le ministre d'État.

Ces 2 volumes se composeront de 40 livraisons, renfermant chacune 4 planches sur papier grand raisin in-plano, exécutées en chromo-lithographie par les meilleurs artistes, et d'un volume in-4° de texte.

Le premier volume est consacré uniquement à l'architecture polychrome des Égyptiens.

Le second volume est consacré à la peinture, à la sculpture et à l'art industriel de ce peuple, qui a précédé tous les autres dans la carrière des arts.

Le volume de texte, de 5 à 600 pages grand in-4°, orné de nombreuses vignettes, forme une histoire complète de l'art égyptien, qui est mis en parallèle, à l'aide de planches, avec l'art assyrien, hindou, éthiopien et grec. L'histoire égyptienne est ainsi rattachée à celle des civilisations contemporaines, et le lecteur peut suivre la filiation et le développement de la pensée artistique chez les différentes races de l'ancien monde.

Ce volume sera publié en 4 livraisons, comprenant chacune une division complète.

En vente les 14 premières livraisons.

VOYAGE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, publié par ordre du gouvernement, sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la commission. — Ces voyages ont été exécutés en deux campagnes; ils se divisent en deux parties ayant chacune son titre et ses divisions particulières.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE EN ISLANDE ET AU GROËNLAND, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Tréhouart, capitaine de vaisseau. 7 vol. grand in-8°, accompagnés de 3 atlas in-folio et 1 in-8°; ensemble 236 pl., dont 50 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 500 fr.
Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,000 fr.

On vend séparément :

HISTOIRE DE L'ISLANDE, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par M. X. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, illustré de 30 vignettes sur bois. 16 fr.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES, par M. Xavier Marmier. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 20 fr.

ASTRONOMIE, PHYSIQUE ET MAGNÉTISME, par M. Victor Lottin, capitaine de corvette. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 16 fr.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET BOTANIQUE, par M. le docteur Eugène Robert. 1 vol. in-8° grand raisin, avec vignettes sur bois, accompagné d'un atlas de 30 planches in-8°, gravées par M. Himely, d'après les dessins faits sur les lieux. 42 fr.

Ce travail contient la description des montagnes et des côtes de l'Islande, des Geysers, du mont Hécla, de la soufrière de Krislvik, etc., etc.

ZOOLOGIE, MÉDECINE ET STATISTIQUE, par M. Eugène Robert. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, accompagné d'un atlas grand in-folio de 50 pl. gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au pinceau. 125 fr.

HISTOIRE DU VOYAGE, par MM. Paul Gaimard et Eugène Robert. 2 vol. grand in-8°, en 4 livraisons, accompagnés d'un atlas historique et pittoresque, en 2 vol. in-folio, contenant 150 planches lithographiées, imprimées sur papier de Chine. 375 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AU FÉROË, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Fabre, capitaine de vaisseau. 16 vol. grand in-8°, accompagnés de 5 atlas grand in-folio; ensemble 373 planches. 1,000 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 2,000 fr.

On vend séparément :

ASTRONOMIE, HYDROGRAPHIE, MARÉES, par MM. Victor Lottin, capitaine de corvette, A. Bravais, membre de l'Institut, de La Roche-Poncié, ingénieur hydrographe de la marine. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 9 planches in-folio. 40 fr.

Longitudes et latitudes déterminées. Marées observées. Dépression de l'horizon et phénomène du mirage. Sur les températures de la mer. Sondage et courants dans les mers du Nord. Phénomènes crépusculaires. Étoiles filantes. Densité de l'eau de la mer.

MÉTÉOROLOGIE, par MM. Lottin et Bravais, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 6 planches in-folio. 55 fr.

Observations météorologiques faites à terre pendant les relâches et pendant l'hivernage. Comparaisons barométriques faites dans le nord de l'Europe. Variations et état moyen du baromètre. Sur la température de l'air, ses variations et son état moyen. Des températures par rayonnement. Hygrométrie. Nuages et vents dans le Nord. Mesure des hauteurs par le baromètre optique astronomique.

MAGNÉTISME TERRESTRE, par MM. Lottin, Bravais et de La Roche-Poncié. 3 vol. gr. in-8°, accompagnés d'un atlas de 8 planc. in-folio. 60 fr.

Variations et mesures de la déclinaison magnétique, ainsi que l'intensité magnétique horizontale, etc.

AURORES BORÉALES, par MM. Lottin et Bravais. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 12 planches grand in-folio. 42 fr.

Description de toutes les observations avec leurs résultats.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. Eugène Robert. 1 vol. in-8°, accompagné de 20 planches in-folio. 60 fr.

Ce travail contient toutes les observations géologiques faites en Danemark, Suède, Norwége et Russie. Une description géologique du Spitzberg. Des observations sur les glaciers et les glaces flottantes de cette île, ainsi que sur les traces de la mer en Scandinavie. Un rapport sur les mines de cuivre de Finmark, etc.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. J. Dufrénoy, membre de l'Institut, ingénieur des mines. 1 vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 11 planches in-folio, dont une grande carte (coloriée) géologique et métallurgique de la Scandinavie, imprimée en deux grandes feuilles sur colombier. 60 fr.

Ce travail contient de nombreuses observations sur la constitution géologique et orographique de la Scandinavie, ainsi que sur les mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb argentifère, d'argent, de cobalt, de chrome, etc., qui sont en grande exploitation dans ses régions, avec leur classement géographique et leur division. Ces 11 planches, qui représentent des coupes géologiques et orographiques, vues de montagnes formées de divers terrains, plans et coupes de ces mines, ajoutent encore un plus grand intérêt à ces savantes observations.

BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE, par MM. Martens, Bravais et Duchesne. 2 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 4 planches in-folio. 35 fr.

Observations sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux des Alpes, de la Suisse et de la Norwége. Mémoires sur la limite des neiges perpétuelles sur les glaciers du Spitzberg, ainsi que sur les phénomènes diluviens et les théories où on les suppose produits par les glaciers. Observations sur la direction qu'affectent les stries des rochers de la Norwége. Note sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et sur les mouvements récents du sol scandinave, etc. Voyage botanique le long des côtes occidentales de la Norwége. Recherches sur la croissance du pin sylvestre, du chêne et du frêne dans le nord de l'Europe. Essai sur la végétation des îles Féroë, Shetland, et de l'Islande, etc.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, RELATION DU VOYAGE, par M. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 4 vol. grand in-8°, accompagnés de 310 planches in-folio. 700 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,520 fr.

On vend séparément :

LITTÉRATURE SCANDINAVE, Danemark, Suède et Norwége, gr. in-8°. 16 fr.

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, 2 vol. grand in-8°. 32 fr.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, Danemark, Suède et Norwége, grand in-8°. 10 fr.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique, composée de MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, A. Petit et Quartin-Dillon, docteurs-médecins, et Vignaud, dessinateur. 6 vol. grand in-8° et 2 atlas grand in-folio, renfermant 202 planches dont 72 tirées en couleur et retouchées au pinceau, avec une carte grand aigle. 500 fr.

On vend séparément :

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, par M. Théophile Lefebvre. 2 vol. in-8°, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et de météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie, par M. Théophile Lefebvre. 1 vol. in-8°, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique. 50 planches in-folio, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une gr. carte. 140 fr.

BOTANIQUE. Flore de l'Abyssinie, énumération de toutes les plantes qui, jusqu'à présent, ont été observées dans les diverses provinces d'Abyssinie, avec une description complète des espèces nouvelles et intéressantes, par M. Richard, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, papier vélin, accompagné d'un atlas de 103 planches grand in-folio. 270 fr.
Les 2 volumes sans l'atlas. 30 fr.

ZOOLOGIE, par MM. O. Des-Murs, Florent, Prévost, Guichenot et Guérin-Menneville. 1 volume in-8°, papier raisin vélin, accompagné d'un atlas de 50 planches grand in-folio, coloriées et retouchées au pinceau. 115 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, direct. du jardin botanique de la Havane, correspondant de l'Institut impérial de France, etc., MM. d'Orbigny, Guérin-Menneville, Guichenot, Lucas, Montagne, A. Richard et Sabin-Berthelot. 11 vol. grand in-8° raisin et 9 atlas in-folio renfermant 274 planches, dont 158 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 1,000 fr.

On vend séparément :

BOTANIQUE, PLANTES CELLULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Camille Montagne, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 80 fr.

BOTANIQUE, PLANTES VASCULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par A. Richard, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 102 planches in-folio. 240 fr.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 50 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduite par M. Berthelot. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné de 20 tableaux et d'un atlas in-folio de 11 planches et 2 cartes sur papier grand aigle. 80 fr.
— Le même ouvrage, *abrégé*, 2 vol. in-8°. 15 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Guérin-Menneville et Lucas. 1 très-fort vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleurs et retouchées au pinceau. 100 fr.

MAMMIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduit par M. Berthelot, et **ORNITHOLOGIE DE L'ILE DE CUBA,** par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 44 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 150 fr.

Les mammifères et les oiseaux forment un seul volume; ils ne peuvent pas être vendus séparément.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagnés d'un atlas de 29 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 110 fr.

POISSONS DE L'ILE DE CUBA, par M. Guichenot. In-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 5 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 25 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Cocteau et Bibron. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 31 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 120 fr.

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'ORÉGON, des Californies et de la mer Caspienne, par M. Duflot de Mofras, attaché à la légation de France à Mexico; ouvrage publié par ordre du gouvernement. 2 forts vol. in-8° grand raisin vélin, ornés de 8 vignettes gravées sur acier, et 4 atlas grand in-folio de 22 cartes ou plans, dont une magnifique carte sur papier grand aigle coloriée avec soin. 80 fr.
La grande carte se vend séparément. 20 fr.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE, exécuté par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. Guillain, capitaine de vaisseau, publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8° et un atlas grand in-folio, composé de 60 planches (cartes, plans, vues, costumes, portraits, ethnologie, ethnographie, etc.,) et lithographié par MM. Bayot, E. Cicéri, J. Jacottet, Sabatié et Vogt, d'après les épreuves daguerriennes et les dessins de MM. Caraguel et Bridet, enseignes de vaisseau, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.
Les trois volumes séparément. 30 fr.

Le *tome Ier* est l'exposé critique des différentes notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dont l'histoire est divisée en cinq périodes bien distinctes : Période antéhistorique. Période gréco-romaine. Période musulmane. Période portugaise. Période omanienne.

Les *tomes II et III* contiennent l'histoire du voyage avec ses explorations et une description complète du pays d'Oman, si peu connu jusqu'alors. Le *tome III* est terminé par un aperçu détaillé des idiomes de la côte orientale d'Afrique. De la langue soumali. Petit vocabulaire français et soumali. Locutions diverses. Numération. Calendrier. De la langue souahéli. Prononciation. Ecriture. Grammaire. Phrases usuelles en français et en souahéli. Vocabulaire. Calendrier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

7806

MONUMENTS ANCIENS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF IMPRIMÉS

DU

MEXIQUE

P. Angrand. 1

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

PALENQUÉ

ET AUTRES RUINES

DE L'ANCIENNE CIVILISATION

DU MEXIQUE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Collection de Vues, Bas-Reliefs

Morceaux d'Architecture, Coupes, Vases, Terres cuites, Cartes et Plans

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

PAR M. DE WALDECK

TEXTE RÉDIGÉ PAR

M. BRASSEUR DE BOURBOURG

MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE, ETC.

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

—

1866

RECHERCHES

SUR LES

RUINES DE PALENQUÉ

ET

SUR LES ORIGINES DE LA CIVILISATION

DU MEXIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG

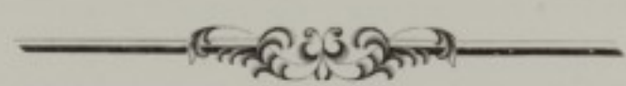
MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE

TEXTE PUBLIÉ

AVEC LES DESSINS DE M. DE WALDECK

SOUS LES AUSPICES DE

S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

—

1866

AVANT-PROPOS

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb fut pour tout son siècle un grand sujet d'étonnement : elle n'apporta pas moins de changement dans l'ordre politique et intellectuel qu'elle n'en introduisit dans les relations commerciales et maritimes. Quoi que l'on puisse penser des antiques navigations des Cares, des Pélasges et des Phéniciens, des Carthaginois et des Étrusques vers des régions inconnues; quelque opinion qu'on puisse avoir des traditions des Grecs et des Romains sur l'existence d'un continent transatlantique; des légendes des Arabes et du moyen âge sur le même sujet, ou des relations que les populations du Nord avaient établies anciennement avec l'Amérique septentrionale; la révélation que le grand navigateur génois apporta, au retour de son premier voyage aux Antilles, n'en causa pas moins une immense sensation dans l'Europe entière. En la mettant en communication avec l'Amérique, il ouvrait certainement un monde nouveau, dont les caractères spéciaux et les aspects furent pour tous les hommes sérieux l'objet de hautes méditations. Jamais depuis l'établissement des sociétés, la sphère relative au monde extérieur n'avait été agrandie d'une manière si prodigieuse : jamais l'esprit humain n'avait senti un si pressant besoin d'interroger la nature et de remonter aux sources de l'histoire. Tout, dans ces îles nouvelles et sur ce continent où l'on croyait trouver les merveilles chantées par les poëtes, semblait étranger aux idées qu'on s'était faites depuis l'établissement du christianisme, l'homme, les plantes et les animaux, aussi bien que les monuments de la civilisation. Par analogie, on donna aux animaux des noms empruntés aux espèces connues; mais il est certain que dans cette incroyable variété il ne se montra pas un seul des quadrupèdes de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Europe (1).

L'homme même apparut comme une création à part, également différent des autres races par sa constitution, ses institutions et ses mœurs. L'impression de cette découverte extraordinaire fut peut-être plus vive encore pour ceux qu'elle alla trouver dans la solitude paisible du cloître ou parmi les études savantes du cabinet. Personne alors ne se serait cru en droit de révoquer en doute les paroles ou le sens ordinaire des livres sacrés. Instruits par les enseignements de la foi chrétienne à considérer tous les hommes comme les descendants d'une souche unique et à assigner à une seule création l'ensemble des êtres animés, ce fut avec un sentiment, mêlé de crainte et de joie, qu'ils apprirent les merveilles de ce monde nouveau, de toutes parts environné de mers immenses. De là des spéculations interminables, où une science profonde se montre souvent à côté de l'absurde; des volumes sans nombre qui n'ont cessé, depuis lors, de jeter un grand jour sur la question, sans pour cela résoudre le problème des populations primitives de l'Amérique.

Les difficultés se multiplièrent dans une proportion presque égale à celle des progrès de la science,

(1) Lawrence, *Lectures on Physiology, Zoology and Natural History of Man*, London, 1819.

surtout en ce qui concerne le passage des animaux d'un hémisphère à l'autre et la différence absolue d'un grand nombre de races américaines d'avec celles de l'ancien monde. Dans ce problème, l'homme ne paraît pas, néanmoins, présenter, au premier abord, des difficultés aussi grandes que les races animales auxquelles il a été donné pour maître. Créé pour être le Roi de la nature, il vit et se propage également dans les frimas glacés du pôle comme sous les latitudes de la zone torride. C'est avec la même hardiesse qu'il dirige ses pas, tantôt sur les sables du désert africain ou sous les forêts vierges du Brésil, tantôt à travers les cimes glacées des Alpes ou les flots agités de l'Océan.

Durant tout le demi-siècle qui suivit les premières découvertes de Colomb, l'Europe en éveil attendit chaque année l'annonce d'une découverte nouvelle ; chaque vaisseau qui retournait des ports de l'Amérique l'avait accoutumée aux récits les plus extraordinaires, et elle demeurait dans l'attente des merveilles qui se révélaient incessamment aux explorateurs du continent occidental. Elle avait appris à connaître et à apprécier les degrés divers de civilisation ou de barbarie qui distinguaient entre elles les populations de ces vastes contrées, et les contemporains des premiers conquérants commençaient à douter, dans leurs spéculations, de la nouveauté d'un monde où se découvraient déjà tant de vestiges d'une antiquité reculée. Ils n'étaient pas frappés seulement de l'existence de ces empires, conquis par Cortès et Pizarre, de leur organisation puissante, de leurs systèmes religieux, si savamment combinés, et des formes régulières de leurs gouvernements ; ils étaient peut-être encore plus étonnés de découvrir, en passant d'une ville ou d'un État à l'autre, des ruines d'antiques cités, des routes anciennes ou des fortifications perdues dans les déserts ou ensevelies sous des forêts, sans qu'il restât, même à cette époque, un souvenir de ceux qui les avaient construites ou qui y avaient habité (1). Les relations du temps sont souvent bien plus circonstanciées qu'on ne saurait se l'imaginer à cet égard : si les conquérants se contentent de rapporter simplement ce qu'ils ont vu, les religieux qui les accompagnaient dans leurs expéditions ou les hommes éclairés qui correspondaient avec eux en Europe ou en Amérique, s'occupaient activement à recueillir et à commenter tous les faits de cette nature qui pouvaient aider à jeter de la lumière sur l'histoire. Qu'on se donne la peine de parcourir les chroniques des divers ordres religieux, établis dans le Nouveau Monde, qu'on lise les ouvrages de Pierre Martyr d'Anghiera et d'Oviedo, les lettres mêmes de Colomb et de Cortès, les histoires écrites par leurs compagnons d'armes ou de voyages, et l'on sera surpris, non-seulement de l'étendue de leur savoir, mais encore de trouver souvent, dans les écrits du seizième et du dix-septième siècle, à côté des questions de physique et de morale qui nous occupent encore aujourd'hui, des recherches d'archéologie, de linguistique et d'ethnographie qui feraient honneur aux plus savants académiciens modernes. Ces questions, ces recherches qui ne font que recommencer actuellement, occupaient l'active curiosité des savants de cette époque, plus désintéressés et surtout plus laborieux que bien des savants de nos jours. Les témoignages s'en retrouvent partout : une multitude de manuscrits (2), de livres, imprimés dans toutes les langues, mais qui deviennent de plus en plus rares, les in-folio sans nombre ensevelis dans nos bibliothèques, nous en parlent constamment.

Mais si l'Amérique ouvrait dès lors un si vaste champ à l'activité intellectuelle, elle ne présentait pas une mine moins féconde d'exploitation et d'activité à l'industrie européenne. Les richesses dont l'Espagne avait gardé le principal monopole, l'ambition de la puissance, les rivalités politiques et commerciales firent oublier, surtout entre le dix-septième et le dix-huitième siècle, que l'Amérique,

(1) Sardela, *Relacion de lo que sucedió al magnífico señor capitan Jorge Robledo en el descubrimiento que hizo de la provincia de Antiochia é ciudad que en ellas fundó*, etc. Ms. des archives de la Bibliothèque royale d'histoire de Madrid, dans la Collection de Juan-Bautista Muñoz, historiographe du roi d'Espagne ; copié pour la Coll. Brasseur de Bourbourg. — Garcia, *Origen de los Indios*, lib. I, § 4.

(2) Voir à ce sujet les catalogues des documents existant dans les diverses bibliothèques de l'Espagne.

au commencement de sa découverte, était habitée par des populations nombreuses et variées, les unes dans une condition plus ou moins sauvage, les autres civilisées à divers degrés, offrant, dans leurs institutions et dans leurs monuments, l'aire la plus vaste et la plus facile d'exploitation scientifique que pût souhaiter l'esprit humain.

Après avoir produit tant d'hommes illustres par leur savoir et dont les généreux efforts avaient contribué à sauver de la destruction bien des monuments de l'art et de la science américaine, l'Espagne, intimidée par les incursions répétées des corsaires et des flibustiers sur ses colonies, parut travailler elle-même ensuite à les condamner à l'oubli et à faire disparaître les souvenirs de leur passé. Tremblant pour ces possessions précieuses, le Conseil des Indes interdisait la publication des ouvrages qui tendaient à rehausser l'éclat des anciens États indigènes et cachait sous le boisseau la lumière qui aurait pu s'en échapper. C'est alors que Boturini, qui avait passé huit années dans de pénibles et dispendieuses recherches (1), à rassembler des documents sur l'histoire du Mexique, se vit arrêté tout à coup, dépouillé de ce qu'il possédait et déporté ensuite en Espagne, pour y être jugé comme le dernier des malfaiteurs. Tout se réunissait, ce semble, pour grossir les ténèbres sur l'antique civilisation des régions soumises en Amérique par les armes espagnoles : des écrivains distingués par leur talent et leurs connaissances, qui se posaient pour des philosophes et des maîtres de l'humanité, des hommes tels que Raynal et de Paw, tels que Robertson, au lieu d'employer leur plume à illustrer la vérité, mentaient indignement à leur siècle et à leur propre conscience, les premiers, en publiant les diatribes les plus cruelles contre les nations indigènes de l'Amérique, le dernier, en écrivant avec talent une histoire malheureusement basée sur des préventions systématiques (2). De Paw, qui avait pris à tâche de dégrader les Égyptiens et les Chinois, ne pouvait pas épargner les Américains (3). Raynal enchérit à son tour sur le philosophe allemand et doute dédaigneusement des relations des conquérants et des voyageurs, pour se donner le droit de ne pas les consulter (4); mais Robertson, plus instruit et plus savant que tous, ayant en main les documents les plus authentiques et les plus irréfragables, par une lâche complaisance pour un siècle incrédule, ose dire avec les deux autres que Mexico, comme Tlaxcala, n'était qu'un amas de cabanes, et que les grands édifices, vus en tant de lieux par les conquérants, n'existaient que dans leur imagination. Possesseur de la célèbre collection de Purchas, il ne craint pas d'écrire que, par suite du zèle excessif (5) des religieux, la notion des faits anciens consignés dans ces rudes monuments, s'était perdue totalement et qu'il n'était resté aucun souvenir du gouvernement de l'empire (du Mexique) et de ses anciennes révolutions, si l'on en excepte ce qu'en avait conservé une vague tradition.

La publication du voyage au Pérou de Jorge Juan et d'Ulloa, l'ouvrage si judicieux de Clavigero, de même que l'éloquent plaidoyer du comte Carli dans ses *Lettres Américaines*, ne suffirent pas pour rouvrir les yeux à l'Europe sur la réalité d'une civilisation, antérieure à la conquête, chez les diverses nations de l'Amérique, non plus que des monuments témoins de son existence. Jusqu'à l'apparition des premiers travaux d'Alexandre de Humboldt, on ignora généralement les explorations, entreprises par ordre de Charles IV, roi d'Espagne, pour reconnaître les antiquités du Mexique, et en particulier les ruines situées auprès du bourg de Palenqué. Le récit des explorations, opérées en dernier lieu par le capitaine Dupaix, ayant été oublié dans les archives de la vice-royauté à Mexico, les savants, distraits par le tourbillon des révolutions politiques qui bouleversèrent l'Europe à la fin du dix-huitième

(1) Voir son catalogue à la suite de son ouvrage intitulé : *Idea de una nuova historia de la America septentrional*, etc.

(2) *History of America*, book VII passim.

(3) *Recherches philosophiques sur les Américains.*

(4) *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, t. III, liv. IV, 12.

(5) *History of America*, book VII.

siècle et au commencement du dix-neuvième, en eurent assez de l'Égypte où les avait entraînés le vainqueur de Marengo, sans s'embarrasser encore du Mexique. Enfin, en 1822, la publication en anglais du Rapport d'Antonio del Rio sur les ruines de Palenqué commença à attirer de nouveau sur l'Amérique l'attention du monde scientifique (1). Cette publication, préconisée suffisamment alors par tous les journaux, est la première à laquelle se rattache le nom de M. de Waldeck, qui en dessina les planches sur pierre. Elle produisit sur ses lecteurs une profonde impression, et l'auteur de ce texte se souvient avec quel étonnement il en lut lui-même, tout jeune écolier, quelques années après, un compte rendu dans un des numéros du *Journal des Savants* que le hasard mit entre ses mains.

Vivement impressionné, de son côté, M. de Waldeck prit la résolution d'aller explorer à son tour les ruines de la cité antique, à laquelle on donnait déjà par anticipation le surnom de la Thèbes américaine. Il partit pour le Mexique; mais des affaires le retinrent durant plusieurs années dans la capitale, et ce ne fut qu'en 1832 qu'il pensa pouvoir réaliser définitivement son projet. Une souscription, ayant en tête le gouvernement mexicain et à laquelle prirent part divers étrangers de distinction, l'aida à faire les frais de son voyage. Le 12 mai de la même année, il arrivait à Palenqué et s'établissait au centre même des ruines. Doué d'une constitution robuste, M. de Waldeck, bien qu'avancé en âge (2), réussit à y passer trois années entières, se livrant avec patience aux recherches les plus laborieuses et pratiquant des fouilles qui occupaient chaque jour un grand nombre d'indigènes. C'est par ce travail opiniâtre qu'il parvint à exécuter sur place plus de cent dessins à l'aquarelle, sans compter une quantité considérable d'études à l'huile, s'appliquant en particulier à reproduire les caractères hiéroglyphiques des *Katuns* (3), sculptés sur la pierre des monuments.

Ce sont ces dessins, ce sont ces études et les cotes qui les accompagnent que M. de Waldeck rapporta en Europe, à son retour, mais que des circonstances de diverse nature l'obligèrent à garder dans ses cartons, durant plusieurs années, sans aucun moyen de les publier (4). Un gouvernement seul pouvait l'aider dans une pareille entreprise. Le gouvernement français, protecteur ordinaire des arts et des lettres en Europe, devait en prendre l'initiative. Des amis de M. de Waldeck s'intéressèrent pour lui auprès du Ministère de l'Instruction publique : sur leurs instances, M. Roulland, alors ministre, par arrêté ministériel, en date du 9 mars 1860, nomma une Commission à l'effet d'examiner s'il y avait lieu de faire l'acquisition pour les bibliothèques de l'État de la collection de M. de Waldeck. Cette Commission fut composée de MM. Mérimée, sénateur, Angrand, ancien consul général en Amérique, de Longpérier, conservateur au Musée du Louvre, créateur du Musée Américain, Aubin, de Saint-Priest, Daly, architecte et archéologue. Pour le moment, la Commission devait examiner s'il y avait lieu de faire l'acquisition proposée ; plus tard, elle aviserait au sujet de la publication. En conséquence de cet arrêté, la Commission, dite Waldeck, se réunit quelques jours après au Ministère de l'Instruction publique, et, dans la même séance, M. Angrand fut désigné pour faire le Rapport.

(1) *Description of the ruins of an ancient city*, etc. London, 1822.

(2) Dossier de la commission Waldeck, *Exploration de M. de Waldeck*, etc. Suivant cette pièce, M. de Waldeck avait accompli sa soixante-quatrième année.

(3) *Katun*, mot de la langue maya, composé non de *Kat*, interroger, demander, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, d'après un auteur, mais de *Kaa*, être présent, déclarer, manifester, et de *tun*, pierre, c'est-à-dire une pierre qui déclare ou manifeste, etc. Voici ce que dit à ce sujet Cogolludo : « Leurs lustres arrivant à cinq, « qui font vingt ans, ce qu'ils appelaient *Katun*, ils plaçaient une « pierre gravée sur une autre également gravée, incrustée avec de « la chaux et du sable dans les murs de leurs temples et des mai- « sons des prêtres, comme on le voit encore aujourd'hui dans les « édifices en question, et dans quelques anciennes murailles de « notre couvent de Mérida, sur lesquelles il existe plusieurs cellules. « Dans une ville, nommée *Tizhualahtun*, qui signifie lieu où l'on « met une pierre gravée sur une autre, se trouvaient, disait-on, « leurs archives, où tout le monde avait recours pour les événe- « ments de tout genre, comme nous à Simancas. » (*Hist. de Yucathan*, lib. IV, cap. IV). — Aujourd'hui il est convenu généralement d'appeler *Katun*, l'espèce de cartouches que forment les caractères mayas ou les analogues.

(4) M. de Waldeck a publié toutefois son *Voyage pittoresque et archéologique dans la province de Yucatan*, dédiée à lord Kingsborough ; Paris, 1838.

Ce Rapport, aussi remarquable par sa forme que par les graves et judicieuses observations qu'il contient, mérite de paraître ici dans son entier. Il a servi de base aux conclusions du Ministère, et par suite à la décision relative à la publication d'une partie des travaux de M. de Waldeck.

RAPPORT DE M. L. ANGRAND

A S. EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

« Monsieur le Ministre,

« La mission que Votre Excellence a bien voulu nous confier par son arrêté, en date du 9 mars « de cette année, avait pour objet d'examiner les travaux de M. de Waldeck sur les antiquités mexi- « caines et d'apprécier les avantages que pourrait offrir leur publication.

« Le double caractère de cette mission nous imposait d'abord le devoir d'étudier, à un point de vue « tout spécial, l'ensemble des travaux déjà existants sur le même sujet, afin de nous rendre un compte « exact du degré de confiance à accorder aux documents qui nous étaient soumis ; et, en second lieu, « de juger quelle pouvait être l'utilité de la publication que M. de Waldeck proposait d'en faire sous « une forme particulière. A ce dernier point de vue, le système proposé par l'auteur des dessins devait « attirer tout spécialement notre attention, car il impliquait de fait, si nous devions l'adopter, une pré- « somption en faveur d'un procédé d'interprétation sur lequel il n'était pas encore temps peut-être de se « prononcer.

« Nous avons donc commencé par étudier les dessins qui nous étaient soumis, en nous entourant de « tous les renseignements que pouvaient nous fournir les travaux déjà publiés, ainsi qu'un certain « nombre de documents inédits, que leurs possesseurs ont bien voulu nous communiquer.

« Nous avons reconnu, en premier lieu, que la collection de dessins présentée par M. de Waldeck « se divise en deux catégories bien distinctes : la première, contenant une étude très-étendue des « ruines de Palenqué, se compose de 91 planches, — vues, plans, coupes, élévations, détails d'archi- « tecture, bas-reliefs et inscriptions. La seconde, composée de 97 planches, est relative à quelques « monuments du Mexique, proprement dit, et du Yucatan, mais renferme plus particulièrement des « dessins de terres cuites, de sculptures ou d'autres objets, déjà connus et disséminés à l'étranger dans « des collections publiques ou particulières ; enfin un certain nombre de cartes calquées sur des origi- « naux anciens.

« Pour la première section, la plus importante sous tous les rapports, surtout au point de vue des « caractères hiéroglyphiques, nous avions pour point de comparaison les ouvrages déjà assez nombreux « qui ont donné la description de ces monuments, et surtout, comme pièces probantes, les albums de « M. de Waldeck lui-même, contenant les notes, les croquis, ainsi que les cotes, pris sur les lieux et « d'après lesquels il a reporté ses plans et exécuté ses dessins.

« Or, il résulte de toutes les comparaisons auxquelles nous nous sommes livrés, aussi bien que des « recherches spéciales que nous avons faites à ce ce sujet, que les dessins de M. de Waldeck, relatifs à « Palenqué, tous d'une exécution très-soignée et parfaitement nette, présentent, dans leur ensemble « comme dans les détails, tous les caractères d'une fidélité portée souvent même jusqu'à la minutie ;

« mais ce dernier caractère, qui peut être un défaut au point de vue de l'art pur, devient une qualité « inappréciable dans des travaux destinés à servir de base à des études archéologiques; car ce mode de « reproduction qui, sans négliger l'ensemble, s'attache aussi aux détails pour n'en omettre aucun et « affecte de rendre jusqu'aux accidents les plus minimes de la sculpture ou de l'ornementation, fournit « souvent des indications précieuses pour établir des rapprochements, en même temps qu'il est le seul, « en définitive, qui offre des garanties suffisantes pour autoriser la restitution des parties mutilées ou « même absentes.

« Toutefois, il est peut-être à propos de faire ici une observation; c'est qu'en même temps qu'il « cédait avec raison à cette prédilection pour les détails, M. de Waldeck n'a pas toujours su se pré- « munir suffisamment contre un certain penchant aux restaurations; disposition presque toujours « trompeuse et bien naturelle cependant chez celui qui entreprend de reproduire l'aspect de monu- « ments dont il ne reste que des ruines. On comprend en effet que, passant tour à tour de l'étude des « détails à celle de l'ensemble, il soit conduit, presque malgré lui, à voir, avant le temps, dans les « restes mutilés qu'il a sous les yeux, l'aspect restauré des monuments tels que son imagination lui fait « supposer qu'ils ont dû exister dans l'origine, et qu'en définitive, il se laisse induire à tracer sur « le papier un peu plus de choses qu'il n'en voit en réalité; mais cette précipitation qui fait devancer « le moment où la critique peut se permettre de rétablir le passé avec une certitude suffisante, est pres- « que toujours une source de confusion bien plus qu'une aide, pour en venir à dégager la vérité des « voiles qui l'entourent. Aussi a-t-elle été l'écueil le plus sérieux contre lequel sont venus échouer la « plupart de ceux qui ont tenté, les premiers, de faire connaître les monuments anciens de l'Amérique, « confondant, par inexpérience ou excès de zèle, le travail de l'explorateur qui doit se borner à rassembler « des matériaux épars, avec celui de l'homme de science qui serait appelé ensuite à les interpréter pour « en reconstituer l'ensemble; c'est sans doute cette confusion d'idées, reste persistant des traditions « d'école dont il est souvent si difficile de se dégager entièrement en présence de la réalité, qui aura « entraîné quelquefois M. de Waldeck à sortir des bornes d'une saine pratique.

« Or, s'il est de fait que le but final de cet ensemble de travaux doive être de conduire graduellement « à la restauration des monuments dont le temps n'a laissé que des ruines, ces restaurations se lient trop « intimement à la connaissance du génie, des mœurs et de l'histoire des nationalités éteintes, pour qu'il « soit possible de les entreprendre avec le secours seul des arts du dessin et des règles auxquelles ils « obéissent.

« Dès lors, il devient évident que dans des travaux du genre de ceux que présente M. de Waldeck, « la représentation fidèle et même servile de ce qui existe encore, mais rien que de ce qui existe, est le « seul et unique résultat que l'on doive s'attacher à obtenir, et que tout ce qui dépasse ces limites est « une faute et un danger.

« Il faut dire toutefois que, dans plusieurs de ces restaurations, M. de Waldeck a eu soin de distinguer « par des teintes différentes les parties existantes des portions restituées; mais, en admettant même cet « artifice, il n'en est pas moins vrai, et l'on ne saurait trop le répéter, que le mélange sur un même « dessin, de ces représentations de parties existantes avec d'autres formes qui sont déjà une espèce d'ex- « cursion dans le domaine des interprétations, gêne l'étude au lieu de lui venir en aide; il s'impose « inévitablement à l'esprit de ceux qui étudient de semblables dessins, et devient une espèce d'injonc- « tion qui les force, même à leur insu, à suivre la pensée du dessinateur; et cette pensée qui, tout « ingénieuse qu'elle puisse être, peut aussi n'être pas toujours la plus exacte, devient alors une cause « d'erreurs persistantes.

« Il est juste d'ajouter cependant que M. de Waldeck a su éviter le plus souvent cet écueil dans la « reproduction des édifices, et qu'il a eu la prudence de s'abstenir de donner certaines élévations com- « plètes que l'on trouve dans quelques ouvrages, tels entre autres que celui de Stephens, se bornant à « présenter la vue pittoresque des ruines dans leur état réel de dégradation.

« A cela près, les dessins de M. de Waldeck présentent l'avantage de contenir, pour chaque monu- « ment, tous les détails existants de construction, de décoration et de sculpture, qui se trouvent disséminés « dans les autres descriptions déjà connues, mais dont la plupart n'offrent en définitive que des repré- « sentations sommaires, plus ou moins abrégées, de ce qui existe, les unes retraçant certains détails que « d'autres ont omis, de sorte qu'on pourrait supposer au premier abord, tant elles semblent se contre- « dire, qu'elles seraient toutes plus ou moins fausses, lorsqu'elles ne sont qu'incomplètes, chacune dans « un sens différent. C'est précisément ce que démontre le travail de M. de Waldeck, qui reproduit tous « les détails disséminés ailleurs, tout en ne reproduisant à peu près que ceux-là. D'où il semblerait « résulter, par contre, la preuve que ses dessins seraient vrais d'abord, et ensuite plus complets que « ceux d'aucun de ses devanciers, car il est peu présumable que tous soient faux et que tous le soient dans « le même esprit.

« En résumé, le travail de M. de Waldeck sur les ruines de Palenqué nous paraît être, dans son « ensemble, le plus important que nous connaissions, et offrir réunis le plus d'éléments utiles pour des « études sérieuses, pourvu que préalablement on ait eu soin d'en éliminer, outre les restaurations « superflues que nous avons signalées, certaines dénominations arbitraires ou tout au moins hasardées, « que l'état actuel de la science ne légitime pas suffisamment.

« Les mêmes observations s'appliquent, quoique à un degré moindre, aux dessins qui composent la « seconde partie de la collection de M. de Waldeck ; mais, sans offrir le même caractère de nouveauté « ni de supériorité, elle possède un autre avantage qui lui donne une valeur toute particulière.

« La majeure partie de ces dessins, remarquablement bien exécutés, représente des terres cuites, des « sculptures, des ustensiles et d'autres objets anciens, dont quelques-uns ont disparu, mais dont la plu- « part, existant encore, sont disséminés dans des collections particulières. Beaucoup de ces objets sont « uniques dans leur genre et même leurs analogues manquent absolument dans les collections de l'État. « Il y aurait donc une véritable utilité à ce qu'il en possédât au moins une représentation fidèle, et « c'est ce que le travail de M. de Waldeck pourrait lui offrir sous une forme très-satisfaisante.

« Quant aux copies de cartes, dont les originaux remontent à une époque déjà assez reculée, elles « présentent la topographie du Yucatan au point de vue des ruines de cités ou de monuments anciens, « parmi lesquels se trouvent ceux que M. de Waldeck a dessinés, et, sous ce rapport, elles sont le « complément obligé de son travail.

« Abordant maintenant le second point sur lequel la Commission est appelée à formuler une opinion, « celui qui a trait à l'opportunité de la publication de tout ou d'une partie des dessins qui lui sont soumis, « ainsi qu'à l'esprit dans lequel M. de Waldeck propose de faire cette publication, il vient tout d'abord « à l'esprit un doute sur le point de départ lui-même qui sert de base à son système : sait-on dans quelle « langue sont écrites les inscriptions qui se trouvent sur les monuments de Palenqué ? On est conduit « par l'emplacement qu'elles occupent à supposer qu'elles sont écrites dans la langue chole ou maya, « comme le prétend M. de Waldeck ; mais ce qui est une présomption n'est pas un motif suffisant pour « entreprendre d'asseoir tout un système sur une base aussi fragile : bien des circonstances imprévues « et difficiles à soupçonner, même d'après le peu de renseignements certains que l'on possède encore « sur l'histoire des peuples qui ont habité le Yucatan, pourraient faire que la langue dans laquelle ont

« été conçues ces inscriptions ne fût pas la langue connue aujourd'hui, ni même aucune de celles qui ont « pu arriver jusqu'à nous. Sait-on même positivement si ces formes que nous voyons sont des carac- « tères hiéroglyphiques dans le sens général du mot ; et, s'ils sont de véritables caractères, de quelle « nature ils sont ? Dans tous les cas, il ne semble pas qu'on ait encore pénétré assez avant dans l'étude « de ces figures pour qu'il soit permis d'établir un système aussi affirmatif que celui que voudrait faire « adopter l'auteur des dessins qui en sont le seul point de départ (1).

« De plus, le mode de publication que propose M. de Waldeck, et qui consiste à isoler d'abord les « figures pour les grouper ensuite d'après une méthode arbitraire et purement matérielle, tendrait, il « semble, à leur enlever toute valeur relative, et par suite à rendre impossible toute interprétation ; car, « en définitive, ici comme dans tout autre système de représentation de la pensée, quel que soit le sens « spécial et direct de chacun de ces signes pris isolément, ils ont en outre une valeur relative dépendant « surtout de la place qu'ils occupent ; c'est cette valeur de position résultant de l'ensemble et des modi- « fications corrélatives qui en découlent, qui constitue le sens général ; or, c'est en dernier résultat de « cet ensemble que peut émaner, par l'interprétation du tout, le sens absolu de chaque élément consti- « tutif, car la marche à suivre ici est précisément l'inverse, mais sans qu'il soit permis d'y introduire « aucun élément nouveau, du procédé au moyen duquel se reproduit la pensée, lorsqu'il est question de « la représenter au moyen d'un nombre restreint de signes, toujours plus ou moins arbitraires et dont « le sens absolu est calculé de manière à se modifier par une action réciproque.

« D'après ces considérations, le système proposé par M. de Waldeck paraît devoir être écarté d'une « manière absolue, comme préjugeant des connaissances que l'on ne possède pas encore et ne pouvant « conduire qu'à des résultats tout contraires à ceux qu'il s'agit d'obtenir.

« D'autre part, en supposant même que ce système pût être accepté, il resterait toujours la question « du fait même de la publication, dont l'achèvement doit avant tout être assuré, si une fois elle est « entreprise.

« Or, la proposition de M. de Waldeck ne présente à cet égard d'autres garanties qu'une promesse « de sa part et son honorabilité ; mais il y aurait imprudence, quelque sérieuse que soit d'ailleurs cette « garantie, à entreprendre une publication que tant de circonstances faciles à prévoir, quoique indé- « pendantes la plupart de la volonté de celui qui en serait chargé, pourraient arrêter subitement, sans « qu'il restât aucune chance certaine pour qu'elle pût être reprise plus tard et menée à bonne fin.

« Ainsi donc, soit que l'on considère en lui-même le système d'après lequel M. de Waldeck vou- « drait faire cette publication, soit qu'il ne s'agisse que du mode pratique de publication, la proposition « qui nous est soumise nous paraît de tous points inacceptable.

(1) M. de Waldeck, ainsi qu'on peut le voir dans les lignes ci-jointes sur lesquelles M. Angrand a basé son observation, retourne aux anciens systèmes idéographiques. La découverte du manuscrit de Landa, faite par nous à Madrid en décembre 1863, et que nous avons reproduit en entier avec l'alphabet maya, ainsi que les signes des jours et des mois, prouve combien M. Angrand avait raison de faire ses réserves. Voici le spécimen que M. de Waldeck donnait de son système.

SPÉCIMEN.

« Pour faire bien comprendre sa combinaison, M. de Waldeck a « dessiné 36 Katuns, réunis au hasard dans le tableau ci-annexé. « Les numéros et les lettres placés en marge permettent d'en sui- « vre les explications.

« 3 E (une tête simple) est le signe radical de la tête humaine. « 2 B (tête ornée) est un composé, comme l'indiquent trois points « placés au bas. 4 C est un autre composé, mais plus compliqué, et « symbolisé par la feuille de profil. 5 C est une action composée sur « laquelle on ne peut se méprendre. Il s'agit évidemment d'une « confidence. (Ce que M. de Waldeck a dessiné pour une oreille, ne « serait-il pas le signe de l'eau *ha*, tel que le donne Landa ?)

« Les Katuns sont très-rarement semblables. Les modifications « s'indiquent par le nombre des accolades ou celui des points et « autres accessoires qui leur donnent une signification différente. « 1 B est le signe radical des ellipses en longueur, comme 5 B est « un troisième dérivé des ellipses en hauteur.

« Les têtes humaines se trouvent en grand nombre dans les Ka- « tuns, ce qui en facilitera l'explication. Partant d'abord du radi- « cal au composé, elles sont ensuite animalisées. Dans la collection « de M. de Waldeck, on remarque dix têtes portant barbe et « moustaches, etc., etc.» (Voir pour l'alphabet maya la *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, publiée par nous.)

« Dans l'opinion de la Commission, l'achat par l'État de la collection entière des dessins de M. de « Waldeck, *y compris surtout ses albums et ses notes*, devrait précéder toute publication, afin d'en « assurer l'exécution indépendamment de toute éventualité contraire.

« En conséquence, la Commission a l'honneur de soumettre à Votre Excellence les conclusions « suivantes :

« 1° Que l'acquisition par l'État d'une collection, aussi nombreuse et aussi soigneusement exécutée « que celle qui est l'œuvre de M. de Waldeck, offrirait un intérêt capital pour l'étude des anciennes civi- « lisations américaines *sans que pour cela, cependant, la Commission, tout en reconnaissant l'impor- « tance de l'ensemble du travail de M. de Waldeck, entende en aucune manière se porter garante de « l'authenticité de telle ou telle partie de cette œuvre, non plus que de celle des objets détachés qui s'y « trouvent représentés.*

« 2° Que l'occasion offerte par M. de Waldeck présente une chance unique d'enrichir les collec- « tions publiques de documents d'autant plus précieux que nul autre que lui ne pourrait plus « aujourd'hui reconstituer une collection semblable, ni aussi complète ; qu'en outre, il serait urgent, « vu le grand âge de M. de Waldeck, de s'assurer sans retard, de son vivant, la possession de ses des- « sins, qui sans cela pourraient être disséminés à sa mort ou passer à l'étranger.

« 3° Qu'il serait utile pour l'étude des arts et de l'histoire du Mexique, qu'une partie des dessins de « M. de Waldeck, surtout ceux relatifs à Palenqué, et plus particulièrement ceux qui renferment des « inscriptions, fussent publiés, et, autant que cela serait possible, qu'ils le fussent sous les yeux et avec « le concours de l'auteur.

« 4° Que le système adopté pour cette publication devrait consister uniquement dans la reproduction « textuelle des inscriptions, de manière à leur conserver leur forme primitive et à ne pas les séparer des « bas-reliefs ni des constructions sur lesquels elles se trouvent placées, attendu que les uns servent de « complément indispensable aux autres.

« 5° Qu'aucune publication ne devrait être entreprise sans que préalablement l'État fût devenu « possesseur de la collection présentée par M. de Waldeck.

« 6° Enfin que cette collection, composée de cent quatre-vingt-huit planches, de quatre albums et de « deux liasses de notes, conformément à l'inventaire qui s'y trouve joint, devrait être acquise en entier, « attendu qu'elle forme un ensemble suivi dont toutes les parties se servent mutuellement de contrôle « ou de complément; qu'en outre et pour cette même raison, cette collection une fois acquise devrait « être déposée dans un des établissements publics de l'État, comme garantie préalable et indispensable à « toute publication ultérieure, afin qu'aucun des originaux à reproduire ne pût être soustrait ou altéré « pendant le travail, et que ceux dont la publication ne serait pas jugée nécessaire restassent cependant « à la disposition des hommes de science comme moyen de contrôle ou complément d'étude.

« Je suis, etc.,

« *Signé :* Léonce ANGRAND. »

Paris, le 7 juin 1860.

A la suite du Rapport de M. Angrand, le Ministère de l'Instruction publique fit l'acquisition proposée par la Commission, et un arrêté ministériel, en date du 15 octobre 1860, fixa les conditions auxquelles M. de Waldeck cédait à l'État la propriété de ses dessins, le Gouvernement se réservant, dans le traité, la faculté de les publier selon le mode et à l'époque qu'il jugerait convenables. Dans l'intervalle qui

s'écoula entre cette cession et la séance du 26 mars 1861, où la Commission Waldeck commença à discuter l'opportunité de la publication, la section des Sciences et Lettres passa du Ministère de l'Instruction publique dans les attributions du Ministère d'État. Dans cette séance, qui eut lieu dans une des salles dudit Ministère et à laquelle assistait M. de Saux, en sa qualité de chef de la division du cabinet des Sciences et Lettres, M. Bellaguet, chef du bureau à la même section, adjoint à la Commission en qualité de secrétaire, lecture faite du procès-verbal de la séance précédente, lut une lettre datée du 25 novembre 1860, par laquelle M. Angrand donnait sa démission de membre de la Commission (1). La Commission, tous les autres membres présents, en exprima ses regrets et pria M. Mérimée de vouloir bien inviter M. Angrand à ne pas persister dans sa résolution.

Le secrétaire fit connaître ensuite l'arrêté ministériel concernant la cession des dessins de M. de Waldeck. La discussion s'engagea ensuite sur le mode et la convenance de la publication : en conséquence, il resta entendu que la publication se composerait d'un texte, introduction et description aussi exacte que possible des monuments, puis de planches choisies parmi les dessins en question par une Sous-Commission. Cette Sous-Commission se forma séance tenante de MM. de Longpérier, Aubin, Daly et Angrand, supposé que ce dernier voulût bien retirer sa démission, et il fut arrêté qu'elle pressentirait M. Brasseur de Bourbourg, de retour depuis peu de l'Amérique centrale, sur le concours qu'il serait disposé à prêter à la publication (2).

C'est à la suite de cette délibération que, par un arrêté du Ministre d'État, en date du 22 juin 1861, M. Brasseur de Bourbourg fut adjoint à la Commission des dessins de M. de Waldeck. Diverses circonstances empêchèrent, toutefois, les membres de se réunir durant quelques mois, et il n'y eut plus d'autre séance jusqu'au 30 octobre 1861, séance qui fut tenue sous la présidence de M. Mérimée. M. Daly y rendit compte des conférences de la Sous-Commission qui s'était réunie à plusieurs reprises, dans l'intervalle, et des doutes qui s'étaient présentés à elle, doutes qu'il fallait discuter avant de préparer le plan définitif de la publication et d'en exposer les moyens d'exécution. Fallait-il, disait le savant archéologue, se borner simplement à l'œuvre de M. de Waldeck, ou bien y ajouter d'autres documents déjà acquis par l'État sur les antiquités américaines? C'étaient là deux questions distinctes. A son avis, toutefois, il serait préférable d'adopter la dernière. Telle fut aussi l'opinion de la Sous-Commission.

M. de Longpérier, prenant la parole, ajouta que la question lui paraissait d'autant plus facile à résoudre dans ce sens, qu'il était indispensable que les planches fussent accompagnées d'une explication. Or, une simple description des planches serait insuffisante. Il était nécessaire d'y joindre des notices ou des mémoires, soit sur l'écriture américaine, qui fissent comprendre les caractères hiéroglyphiques (3), soit sur les vases et figurines, pour en interpréter les attributions, soit sur l'architecture, soit enfin sur l'histoire et la mythologie locales. Les travaux déjà connus et préparés sur ces matières par MM. Aubin, Daly, l'abbé Brasseur et par M. de Longpérier lui-même (4),

(1) Voici le motif sur lequel M. Angrand a fondé sa démission : « Il ne s'agit plus aujourd'hui, dit-il, que de mettre ces documents « à la portée des hommes d'étude, et c'est dans ce but que V. E. a « institué une Sous-Commission dont j'ai été appelé encore à faire « partie ; mais si j'ai été assez heureux pour contribuer dans une « proportion quelconque à l'accomplissement de la première partie « de la mission qui nous était confiée, et qui avait un caractère gé- « néral, je ne me sens plus assez autorisé en ce qui a rapport au « Mexique central en particulier, pour croire que je puisse remplir « comme je le comprends et sans engager trop ma responsabilité, « la seconde et la plus délicate partie de cette mission. » (*Lettre de M. Angrand à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique.*)

(2) Commission, etc. (*Procès-verbal du 22 mars 1861.*)

(3) Comme on le voit, l'honorable préopinant ne demandait pas peu de chose : rien que des notions qui fissent comprendre les caractères hiéroglyphiques. Heureusement que le manuscrit de Landa, découvert en Espagne, environ trois ans après, est venu jeter quelque lumière sur cette question ! Voir la *Relation des choses de Yucatan, de Diego de Landa*, texte espagnol et traduction française en regard, par l'abbé Brasseur de Bourbourg ; Paris, Auguste Durand et Arthus Bertrand, éditeurs, 1864.

(4) M. de Longpérier a écrit un *Catalogue des Antiquités du Musée américain du Louvre*, épuisé depuis longtemps et dont on désire ardemment la seconde édition.

pourraient être appliqués à cette destination et servir à éclairer et à compléter la publication de M. de Waldeck. M. le Président et d'autres membres ayant appuyé l'avis émis par l'éminent Conservateur du Louvre, la Commission autorisa, en conséquence, la Sous-Commission à se réunir de nouveau pour préparer le plan définitif de la publication sur les bases suivantes : de quoi elle se composerait et quelle serait son étendue ; quelles seraient les personnes appelées à y concourir ; quelle serait approximativement la dépense nécessaire pour le texte et les planches ? La Sous-Commission pourrait, d'ailleurs, proposer subsidiairement, si elle le jugeait convenable, un second plan, moins restreint et qui consisterait à présenter la publication des planches de M. de Waldeck comme le commencement d'une collection plus considérable sur les antiquités américaines. La Commission décida après cela d'adjoindre M. l'abbé Brasseur de Bourbourg à la Sous-Commission (1).

A la suite de cette délibération, la Commission laissa agir seule la Sous-Commission durant près d'une année. Dans la séance du 22 décembre 1862, en l'absence de l'honorable sénateur président, M. de Longpérier, étant présents les autres membres de la Commission, prit le fauteuil et rendit compte de l'examen, fait par la Sous-Commission, des différentes questions qui lui avaient été soumises. Celle-ci s'était attachée à ramener le projet de publication aux proportions les plus simples. Le choix des planches avait été restreint à cinquante-six, et M. de Longpérier en présenta l'énumération, ainsi que le détail des diverses dépenses. Ce projet ayant été approuvé, M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur la proposition de la Commission, consentit à se charger de la rédaction du texte qui devait accompagner les planches ; mais il ne s'engageait à s'occuper de ce travail qu'au retour d'un nouveau voyage au Mexique et dans l'Amérique centrale, qu'il était sur le point d'entreprendre. Durant son absence, on avancerait la gravure des dessins. De leur côté, MM. de Longpérier et Aubin acceptaient, sur la demande de la Commission, la haute surveillance de l'exécution des planches (2). La Commission, au moment de se séparer, décida que ce projet serait soumis à l'approbation du Ministre. Dans l'intervalle qui s'écoula, la section des Sciences et Lettres retourna dans les attributions du Ministère de l'Instruction publique, et l'approbation du projet de publication des travaux de M. de Waldeck fut un des premiers actes du ministère de M. Duruy (3). Cette approbation fut suivie bientôt d'une lettre du ministre à M. Brasseur de Bourbourg, alors en route pour l'Espagne, le priant d'accepter définitivement le soin de rédiger le texte, suivant les vœux de la Commission (4). Malgré les difficultés attachées à cette œuvre, l'auteur, s'étant engagé précédemment, ne pouvait décliner la demande du Ministre, auquel il répondit aussitôt, pour le remercier de la confiance qu'il voulait bien lui témoigner à cette occasion, et aujourd'hui il tient sa promesse.

Ces difficultés étaient d'une nature complexe, et l'auteur croit de son devoir de s'en expliquer franchement à ses lecteurs. La première et l'une des plus sérieuses, c'est qu'il n'a pas vu Palenqué, objet principal de cet ouvrage. En 1859, étant retourné au Mexique, chargé d'une mission du Ministre de l'Instruction publique, après avoir traversé l'isthme de Tehuantepec (5) et l'État de Chiapas, il se proposait, en quittant la capitale de cet État, de passer d'Ococingo à Palenqué, par le chemin suivi naguère par le voyageur américain Stephens. Mais la plus grande partie du Mexique était alors sous la présidence de Don Benito Juarez, dont les nouvelles lois venaient d'atteindre le clergé chiapanèque : les religieux des divers ordres, dépouillés récemment de leurs propriétés, achevaient d'être chassés de

(1) Commission, etc. *Procès-verbal du 30 octobre 1861.*

(2) Commission, etc. *Procès-verbal du 22 décembre 1862.*

(3) En septembre 1863.

(4) En octobre 1863.

(5) Le *Voyage sur l'isthme de Tehuantepec*, publié dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, en 1862, fut tiré à part chez l'éditeur. Un malentendu entre celui-ci et l'auteur empêcha la suite de paraître. Cette suite, qui devait comprendre le voyage dans l'État de Chiapas et dans la république de Guatemala, sera publiée plus tard avec l'ensemble des voyages de l'auteur dans l'Amérique centrale qu'il rédige actuellement.

leurs maisons et s'acheminaient vers l'exil (1). Le clergé séculier était frappé lui-même, et un décret, publié au nom de la liberté, peu de jours avant le départ de l'auteur de San-Cristobal (2), par le préfet de cette ville, interdisait aux ecclésiastiques de voyager dans l'intérieur de la république, sans être munis préalablement d'un passe-port émané de la préfecture (3). Quoique possesseur d'un passe-port spécial, délivré par le gouverneur suprême de l'État, don Angel Corso, il se vit arrêté, malgré sa qualité d'étranger, en arrivant à Ococingo (4), par l'alcalde, ameuté avec le conseil municipal aux portes du presbytère. Une circonstance insignifiante vint heureusement le tirer de leurs mains quelques instants après (5). Il persistait, cependant, dans l'intention de se rendre à Palenqué, mais le curé d'Ococingo lui conseilla vivement de renoncer pour lors à ce voyage ; il fallait passer pour s'y rendre par Yajalon (*Yaxallum*) et les montagnes de Tumbalà, dont les Indiens, connus depuis longtemps par leur caractère cruel, étaient surexcités en ce moment par les décrets récents du gouverneur (6). On s'exposait à un danger évident en se hasardant dans leurs cantons. Une raison, toutefois, plus péremptoire, décida M. Brasseur de Bourbourg à renoncer à son itinéraire : l'alcalde d'Ococingo, bien que revenu de ses préventions, insista pour qu'il se rendît d'abord à Comitan, afin de s'y faire reconnaître par les autorités de cette ville et de s'en référer ensuite à elles sur le chemin à prendre. Il n'y avait plus moyen d'hésiter. M. Brasseur partit d'Ococingo, s'éloignant ainsi des ruines de Palenqué qu'il devait renoncer cette fois à visiter.

En janvier 1865, il se trouvait au Yucatan, parmi les ruines d'Uxmal : ne prévoyant aucun obstacle sérieux à l'accomplissement de ses désirs, il arrêta pour la seconde fois un projet de voyage à Palenqué. Il devait, en quittant Uxmal, prendre la route de Campêche, en visitant les diverses cités ruinées, signalées dans ce rayon par Stephens et Waldeck, s'arrêter à Champoton, et se transporter de là à la lagune de Terminos, d'où il se serait rendu par eau à Palenqué. Cette fois encore il se vit frustré dans ses espérances. Un jeune dessinateur, attaché à sa mission par M. le Ministre de l'Instruction publique, fut saisi de la fièvre au milieu des ruines, au moment de partir pour Campêche, et par ordonnance du médecin qu'il alla consulter à Mérida, l'auteur se vit obligé d'emmener le malade à Mexico. Durant la suite de ce voyage, les guérillas, repoussées du territoire de la Vera-Cruz, s'étant retirées dans les pays voisins de Tabasco et de Palenqué, il devint par cela même impossible à l'auteur de former aucun nouveau projet pour visiter ces ruines célèbres.

De retour en Europe, après deux voyages successifs entrepris dans cet espoir, il ne restait plus à M. Brasseur de Bourbourg d'autre alternative, que de renoncer au travail qu'il avait accepté ou de l'entreprendre sans avoir vu les monuments qui en étaient l'objet principal. C'est à quoi il se détermina, mais en modifiant les diverses parties du plan qu'il s'était proposé précédemment. Pour ce qui

(1) Ils furent chassés de leurs monastères et émigrèrent à Guatemala au mois de septembre 1859, durant le séjour de l'auteur à Ciudad-Real.

(2) La ville capitale de l'État de Chiapas, ou *Chiapa de Españoles*, comme on l'appelait souvent, se nomma d'abord *Villa-Real*, puis successivement *Villa-Viciosa*, *San-Cristobal de los Llanos*, puis enfin *Ciudad-Real*, nom qu'elle conserva jusqu'à l'époque de l'indépendance, où elle reprit celui de *San-Cristobal*. La manie de changer les noms des localités est incroyable chez certaines populations hispano-américaines.

(3) Par un effet de la jalousie qui existait contre San-Cristobal, habité surtout par le parti conservateur, le parti juariste, alors prépondérant, avait décrété le transfert du siége du gouvernement à Tuxtla, et San-Cristobal se trouvait par ce déplacement gouverné par un simple préfet, au lieu d'être la résidence du gouverneur.

(4) Au mois de septembre 1859.

(5) Malgré les profonds dissentiments qui divisaient alors l'évêque diocésain et le gouverneur de l'État, M. Brasseur eut également à se louer de l'un comme de l'autre. Don Angel Corso lui avait prêté une mule très-connue dans le pays, pour continuer son voyage à l'intérieur : ce fut cette mule qui témoigna pour la validité du passe-port. L'alcalde d'Ococingo l'avait vue souvent, montée par l'épouse du gouverneur; en la reconnaissant entre les mains de M. Brasseur, il n'osa plus douter des bonnes relations qui existaient entre lui et le chef de l'État.

(6) Ils sont les descendants de ceux qui organisèrent naguère la révolte du Cancuc, et les voyageurs les redoutent beaucoup en général. Bien qu'ils soient fort peu chrétiens, malgré le baptême qu'on leur donne, leur curé était cependant encore la seule autorité qu'ils respectassent en dehors de leur caste : aussi, en plus d'un endroit, fut-il obligé de fuir à la suite des décrets de Juarez, sans que pour cela le gouvernement dit libéral y gagnât autre chose que d'être méprisé par les indigènes.

concerne la description du site et des ruines de Palenqué, il se bornera à la faire d'après les voyageurs les plus distingués qui les ont parcourus, notamment d'après MM. Stephens et Catherwood; les planches n'auront de texte proprement dit qu'un sommaire rapide, rédigé par M. de Waldeck, lui-même; des explications archéologiques dans toute la rigueur du mot et telles qu'il serait à désirer qu'on pût y joindre, étant une œuvre presque impossible, même pour qui a visité Palenqué, dans l'état incertain où l'on est encore sur les origines et l'histoire, non-seulement de ces grandes ruines, mais de l'ensemble des nations anciennes de l'Amérique.

Ce qui formera le texte de ce livre, se bornera, par conséquent, à un coup d'œil rapide sur la découverte de ces ruines, d'après des documents inédits, provenant de l'État de Chiapas et des archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid. L'auteur y rappellera les explorations entreprises par Antonio del Rio et par Dupaix, celles de Waldeck et de Stephens, ainsi qu'un sommaire du jugement porté par les uns et par les autres sur cette matière. Il y ajoutera ses investigations personnelles sur l'histoire des provinces voisines de Palenqué, d'après les manuscrits qu'il possède, provenant de ces contrées ou des régions guatémaliennes, avec un examen des origines religieuses et historiques des populations indigènes qui les habitent encore aujourd'hui, d'après leurs traditions ou d'après les ouvrages manuscrits ou imprimés qu'a laissés la conquête.

La première difficulté une fois écartée, restait la seconde et qui n'était ni moins grave, ni moins réelle : elle concernait M. de Waldeck lui-même, et M. Angrand la fait toucher du doigt dans le Rapport si remarquable que nous avons reproduit plus haut. C'est à propos « d'un certain penchant aux restaurations » (1) qu'on a reproché beaucoup à M. de Waldeck et dont on a fait plusieurs fois dans le public la base de récriminations sévères, non-seulement en ce qui concernait la fidélité des travaux de M. de Waldeck, mais contre l'authenticité même de ses dessins. Ces récriminations, nous nous garderons bien de les admettre ni même de les apprécier. Il nous suffit de savoir que si la base sur laquelle elles ont été fondées peut être vraie en ce qui concerne les restaurations auxquelles il est fait allusion dans le Rapport, elle est entièrement insuffisante quant au reste et ne le supporte en aucune façon. Pour nous, qui n'avons en particulier aucun intérêt dans la publication des travaux de M. de Waldeck, autre que le désir de voir avancer des études auxquelles nous avons consacré tous nos instants, on comprendra que nous ayons hésité devant des difficultés du genre de celles que nous venons d'exposer. Non-seulement on attaquait la sincérité de M. de Waldeck, mais on exagérait la responsabilité qu'assumerait l'auteur futur du texte lui-même, s'il entreprenait le travail pour lequel il avait donné sa parole. C'était le moyen dont on se serait servi, disait-on, pour le mettre, ainsi que tous ses travaux antérieurs sur l'Amérique, au ban de l'Europe savante. On alla plus loin : on ajoutait que les dessins de M. de Waldeck, depuis si longtemps annoncés, devaient être, au moment de leur publication définitive, pour certains écrivains, l'occasion de récriminer à grand bruit et de décrier les ministres du Gouvernement, à propos des grands ouvrages publiés aux frais du Trésor public et patronnés par l'État.

Dans cette situation, les lecteurs comprendront davantage encore nos hésitations, ils comprendront le désir si ardent que nous avions de visiter Palenqué avant d'entreprendre la tâche que nous avions acceptée, de voir les ruines de cette ville antique, de toucher en quelque sorte chacune des inscriptions que portent ces monuments. Nous eussions vérifié, autant que possible, l'exactitude des dessins de M. de Waldeck, et naturellement écrit ensuite ce texte avec plus d'assurance. Les lecteurs savent déjà quelles circonstances indépendantes de notre volonté y ont mis obstacle. Fallait-il pour cela renon-

(1) Voir au dossier de la Commission, et plus haut, page VIII.

cer à cette tâche, laisser au libraire qui en avait l'entreprise, aux amateurs qui avaient fait l'acquisition des planches, avec la certitude d'en posséder un jour le texte, un ouvrage inachevé? Fallait-il dire au Ministre qui avait eu confiance en nous, qui nous avait encore, en dernier lieu, donné des témoignages de cette confiance, en nous chargeant d'une mission honorable au Mexique et dans l'Amérique centrale, fallait-il lui dire que le courage nous manquait, que nous fléchissions d'avance devant une opposition calculée, qui n'existait peut-être que dans l'esprit des détracteurs de M. de Waldeck?

Tout le monde sait avec quelle franchise nous avons constamment proclamé notre manière de voir en général : on n'ignore pas le désintéressement avec lequel nous avons travaillé à faire avancer les études américaines, avec quelle indépendance nous avons toujours marché et continuerons à marcher dans les voies de la science, sans nous arrêter à aucune considération de respect humain. C'est dans ces dispositions que nous sommes revenu en Europe ; c'est cette pensée qui nous a guidé en mettant la main à l'œuvre. Eût-il été équitable, d'ailleurs, après le Rapport de M. Angrand, si favorable à M. de Waldeck, malgré ses réserves, après les délibérations continues de la Commission, après l'opinion émise par des hommes aussi compétents que MM. Mérimée, Daly, Aubin et de Longpérier, de priver le public de tous les dessins en question? Était-il convenable, en nous refusant à faire le texte promis, de laisser planer sur le gouvernement de l'Empereur, sur ses Ministres, le soupçon d'avoir acquis, pour les bibliothèques de l'État, sur l'avis de cette même Commission, des documents faux ou falsifiés et intégralement inutiles à la science? Si, dans les publications qui ont été faites, au nom et aux frais du Gouvernement, il y a eu des mécomptes, si des plaintes ont eu raison de se formuler quelquefois contre ses agents, dans cette matière délicate, y a-t-il donc tant lieu de s'en étonner? Pour une erreur, pour un malentendu calculé ou non, faudra-t-il que le monde artistique en souffre, que l'État s'arrête dans la protection qu'il accorde aux lettres et aux beaux-arts; faudra-t-il qu'il cesse d'encourager la science, qu'il renonce à cette distribution de faveurs au mérite ou au talent qui fait sa gloire, et qui, sous le règne de nos Rois, a donné à la France une prépondérance, une force tant enviées par ses voisins!

Maintenant, pour en revenir au sujet de ce livre, disons que toutes les précautions ont été prises pour vérifier l'authenticité des travaux de M. de Waldeck. Les planches principales, reproduisant les ruines de Palenqué, en particulier celle du bas-relief de la Croix, ont été confrontées depuis avec les photographies de M. Désiré Charnay : on a dit qu'il s'y trouvait quelques légères différences ; c'est possible, mais sont-elles plus sensibles que celles que l'on découvre aujourd'hui entre les photographies qu'on rapporte de l'Égypte et les anciens dessins de Champollion? Quant aux inscriptions, dont la copie est probablement l'œuvre capitale de M. de Waldeck, nous ne saurions affirmer qu'elle soit rigoureusement exacte; mais quel intérêt eût eu l'artiste, dont la patience et la minutie sont si connues, à les falsifier? Ce que nous pouvons témoigner, d'ailleurs, après l'examen que nous en avons fait, c'est que nous y avons retrouvé déjà plusieurs des caractères des jours et des mois, ainsi que de ceux de l'alphabet maya, conservés par Landa (1), et dont les analogues existent également dans le manuscrit, dit *Mexicain n°* 2, de la Bibliothèque Impériale (2), dans celui de Dresde et dans le *Codex Troano*, qui est provisoirement en notre possession (3). Ajoutons, pour ce qui concerne spécialement

(1) Brasseur de Bourbourg, *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, etc., p. 240 et 320.

(2) Ce document a été reproduit par la photographie par ordre du Ministre de l'Instruction publique, à la demande de M. Brasseur de Bourbourg, appuyée par les autres membres de la Commission scientifique du Mexique.

(3) Le *Codex Troano* est un manuscrit écrit en caractères analogues à ceux de Palenqué, trouvé dernièrement par M. l'abbé Brasseur en Espagne, entre les mains d'un de ses amis qui a bien voulu s'en dessaisir provisoirement. C'est avec celui de la Bibliothèque Impériale et celui de Dresde, le troisième de ce genre dont l'existence soit connue. La Commission scientifique du Mexique en a décidé la reproduction.

M. de Waldeck, qu'un des plus grands reproches qui lui aient été adressés roulait surtout sur la forme d'une oreille et d'une trompe d'éléphant qu'il a dessinée dans les planches de ses inscriptions. La question de l'existence de l'éléphant en Amérique avant la découverte, n'entrant point dans notre sujet, nous nous contenterons de renvoyer les savants qui se sont occupés d'antiquités américaines à l'examen de la trompe de Tlaloc (1), qui apparaît si souvent comme le signe de la pluie dans les documents antiques du Mexique et de l'Amérique centrale, en leur demandant si cette image ou cet hiéroglyphe ne rappelle pas parfois une trompe d'éléphant ou de tapir démesurément allongée. De là l'erreur de M. de Waldeck, si erreur il y a.

En présence de la destruction qui achève de faire disparaître les bas-reliefs en pierre et en stuc qui ornaient les monuments de Palenqué, il est heureux pour la science qu'il en reste un souvenir dans les dessins de M. de Waldeck. Les édifices et les bas-reliefs seront embellis, il aura pu exagérer certaines parties saillantes dans les inscriptions, s'il en a copié les caractères avec exactitude, et, il y a tout lieu de l'espérer, d'après le détail minutieux de son travail, il n'en aura pas moins rendu un grand service à la science. M. de Waldeck aura été, de toute façon, un des derniers dessinateurs des ruines du Mexique, avant la découverte de la photographie : en admettant, jusqu'à un certain point, les défauts qu'on lui reproche et que M. Angrand signale dans son Rapport, le public éclairé et impartial n'en saura pas moins de gré au Gouvernement d'avoir acquis ses cartons. Les 56 planches, reproduites à la suite de notre ouvrage, choisies après mûr examen par M. de Longpérier et lithographiées sous la direction particulière de l'éminent Conservateur du Louvre, en fermant l'ère des découvertes mexicaines, commencée avec les travaux imparfaits de Del Rio et de Dupaix, inaugurent celle des travaux plus importants sur l'Amérique, déjà mis en œuvre par la Commission scientifique du Mexique.

Concluons, pour ce qui concerne notre texte, que, dans les idées que nous émettons au sujet de Palenqué et des institutions qui paraissent y avoir fleuri, nous n'avons aucun système arrêté d'avance, et que tout ce qui est sorti récemment de notre plume a été le résultat spontané et tout aussi récent de nos dernières lectures, de nos dernières études. Le lecteur, au courant de nos travaux, sera convaincu, en nous lisant, que, sans contredire ce que nous avons énoncé précédemment, surtout dans notre *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, etc., nous avons élargi, toutefois, considérablement notre cadre primitif, à mesure que les documents que nous consultions se sont éclaircis ou que nous avons pu nous en procurer de plus complets. On semble nous faire un crime, néanmoins, de nos recherches et des comparaisons auxquelles nous amènent tout naturellement nos études ; on a l'air de nous en vouloir surtout de ce que nous ayons trouvé des analogies entre les mythes égyptiens, grecs ou phéniciens et ceux de l'Amérique, comme s'il nous était interdit de nous occuper simultanément des traditions, des histoires et des langues des deux continents. Mais des comparaisons de ce genre entre les traditions et les langues des différents peuples de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, n'ont-elles pas lieu continuellement ; ne sont-ce pas ces comparaisons qui sont destinées à jeter le plus de lumière sur les origines des races et des nations ? Pourquoi donc alors voulez-vous toujours exclure l'Amérique de cette étude ? Quelles raisons avez-vous pour nous obliger à nous borner uniquement à la comparaison des langues et des traditions américaines entre elles ; pourquoi voulez-vous absolument que l'Amérique soit réservée à un ensemble d'études devant constituer « un groupe tout à fait spécial » (2) ?

Nous nous associons du plus grand cœur à l'éloge décerné à la mémoire d'Alexandre de Humboldt,

(1) Tlaloc, dieu de la pluie, des orages et de la fécondation ; *Chaac*, en langue maya, *Chauk* en tzendal, et *Cauk* en quiché et en cakchiquel. Ce qu'on appelle la trompe de Tlaloc dans quelques ouvrages n'est probablement, après tout, qu'un signe conventionnel, peut-être imité d'une branche d'arbre avec des gouttes d'eau.

(2) Vivien de Saint-Martin, *l'Année géographique, revue annuelle des voyages de terre et de mer*, etc., IIIe année, p. 5.

aux services que cet homme éminent a rendus à l'histoire et à l'ethnologie américaines (1). Aussi est-ce Alexandre de Humboldt que nous avons surtout pris pour guide dans les questions où, suivant M. de Saint-Martin, « trois siècles entiers se sont consumés en recherches stériles, en hypothèses ou frivoles ou absurdes, où l'on pourrait noter plus d'une triste rechute (2). » C'est à Alexandre de Humboldt que nous devons en grande partie les citations dont nous nous sommes servi au sujet de l'Atlantide, et nos contradicteurs feraient bien, pour être édifiés sur ces comparaisons, de lire, s'ils ne les connaissent pas, son *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent* et ses *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*. Après cela, si nous avons élargi quelques-unes des théories de cet illustre penseur, c'est que nous avions entre les mains des documents bien autrement complets que ceux qu'il connaissait. « Les germes semés par Alexandre de Humboldt, « ajoute sagement M. Vivien de Saint-Martin (3), portent leurs fruits. Les problèmes que soulève le « passé du continent américain, avant la découverte de Colomb, problèmes d'histoire, d'archéologie, « d'ethnologie, sont devenus l'objet de (nos) curieuses investigations. »

Observons, d'ailleurs, que si nous avons trouvé des analogies entre les très-anciennes traditions de l'Amérique et celles de l'Égypte, nous n'avons annoncé nulle part que la civilisation américaine fût née d'un commerce quelconque de l'Amérique avec l'Inde ou l'Égypte : nous sommes d'accord avec M. Vivien de Saint-Martin, « qu'en dehors des influences historiquement constatées, il ne faut demander l'explication de la civilisation qu'au génie de chaque peuple, aux circonstances naturelles où il se trouve placé. » Mais, tout en rendant justice à la critique habile de M. de Saint-Martin, en ce qui concerne le Vieux Continent, aux vues judicieuses qu'il découvre sur les races asiatiques et africaines, nous ne saurions en aucune manière admettre ses réflexions en ce qui a rapport à l'Amérique. Si, comme lui, nous sommes disposé à considérer à leur juste valeur les services que M. Ternaux-Compans a rendus à la science historique, en publiant les traductions de *quelques* manuscrits espagnols relatifs au Mexique, au Pérou, etc., nous nous permettrons, toutefois, de faire remarquer à l'éminent critique qu'il est à cent lieues de la réalité, lorsqu'il avance que *la plupart* des documents, conservés aux archives de Mexico et de l'Espagne, ont été reproduits par M. Ternaux (4). Il y a trente ans que le docteur Vera d'Alcala est occupé à rédiger le *Catalogue des Manuscrits concernant l'histoire de l'Amérique*, existant dans les archives et bibliothèques de l'Espagne, et ce catalogue formera plusieurs volumes in-folio ! nous-même nous travaillons actuellement à la rédaction d'un autre catalogue abrégé des mêmes manuscrits, relatifs à l'histoire du Mexique, du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, etc., titres extraits par un de nos amis, Don Tomas Muñoz y Romero, de l'Académie royale d'histoire de Madrid (5). Et cependant, sans songer à la collection de M. Aubin, sans faire attention aucune à la nôtre, qui n'est pas à

(1) *Année géographique*, p. 8 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 37. Cette expression dévote, c'est à nous qu'elle s'applique, probablement, en notre qualité d'ecclésiastique. Avions-nous donc commis un si gros péché, en faisant quelques études sur l'Égypte, et ne nous serait-il pas permis de faire comme notre savant collègue, de tout un peu ? Qui a signalé depuis que « M. de Humboldt a pour la seconde fois découvert le Mexique » (*ibid.*, p. 8), les ressemblances si frappantes auxquelles nous avons fait allusion ailleurs, entre l'Égypte et le Mexique ? qui a parlé si longuement et si bien de l'Atlantide ? N'est-ce pas M. de Humboldt, n'est-ce pas lui qui est le grand coupable ? Voir Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, tom. I, pag. 167 et suiv., et *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, dans les deux volumes, *passim*. Au moment même où nous émettions nos doutes sur le berceau primitif des Egyptiens et des autres populations antiques riveraines de la Méditerranée, où nous interrogions les savants modernes, dans l'essai qui précède notre édition de Landa (*Des sources de l'histoire primitive du Mexique dans les monuments égyptiens*, etc.), sur la possibilité de leur origine atlantique et américaine, un des membres les plus savants de la Société d'Anthropologie, M. Lagneau, posait à ses collègues les mêmes questions que nous, et presque dans les mêmes termes (*Bulletins de la Société d'Anthropologie*, etc. t. V, p. 250, séance du 3 mars 1864.) Nous sommes heureux de voir, d'ailleurs, que la plupart des conclusions pratiques qu'on peut tirer des discussions et des travaux des hommes éminents qui composent cette société, s'accordent souvent avec les données historiques que nous émettons et que combat M. Vivien de Saint-Martin.

(3) *Année géographique*, Ire année, p. 344.

(4) *Ibid.*, IIIe année, p. 394.

(5) Ce catalogue doit se publier à la suite des *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, dont il formera un volume supplémentaire.

dédaigner, M. Vivien de Saint-Martin se contenterait des documents publiés par M. Ternaux! Avouons, pourtant, que c'est trop insuffisant; mais cela va bien à qui prétend que nous nous sommes « renfermé dans les nuageuses traditions de ces pays sans histoire, traditions qui entraînent trop aisément les imaginations excitées à des rapprochements et à des hypothèses que n'admet pas la froide critique (1). »

Nous excusons notre savant collègue, puisqu'il n'en sait pas davantage sur cette matière : seulement c'est une autre épithète qu'il faudrait appliquer à sa critique, *froide* est inexacte. Lorsqu'on ne connaît d'un pays que quelques détails géographiques, il ne suffit pas d'être un critique froid et sévère, de nier simplement l'histoire, en renvoyant ceux qui en savent mieux dans les nuages : pour critiquer bien et juste, il convient de savoir discerner les œuvres que l'on examine, ainsi que les sources où leur auteur a puisé. Or, nous doutons que le rédacteur de l'*Année géographique* soit dans ces conditions. Il nous permettra donc de lui dire que quiconque n'a pas voyagé comme nous, pendant plus de vingt ans, d'une extrémité à l'autre de l'Amérique septentrionale, du Saint-Laurent à Panama, étudié les mœurs et les usages des Indiens, appris leurs langues et leurs traditions, lu et commenté avec eux leurs documents originaux, puisé aux archives des capitales et des villes intérieures, aux archives privées des indigènes et vécu avec eux; qui n'a pas compulsé, ainsi que nous l'avons fait, les documents sans nombre qui existent au Mexique, au Guatémala et en Espagne, n'a pas le droit de venir nous dire que nous nous sommes simplement « renfermé, en écrivant, dans de nuageuses traditions (2). »

Sur quoi donc se fonde encore aujourd'hui l'histoire de l'Inde, ce thème favori des études de M. Vivien de Saint-Martin, sinon sur des traditions, souvent plus vagues que les traditions américaines, sur des chants antiques, sans chronologie aucune, renfermés dans les Védas? Mais, encore une fois, nous excusons M. de Saint-Martin; ce n'est pas en travaillant paisiblement dans son cabinet qu'il a pu apprendre à connaître l'Amérique. Si l'histoire de ce continent présente des documents considérables, beaucoup plus considérables qu'il ne se l'est jamais imaginé; ces documents, nous le savons mieux que personne, ne sont pas faciles à aborder : la plupart sont manuscrits, ignorés surtout du public français; ceux qui sont en Europe sont renfermés dans des bibliothèques accessibles à fort peu de monde, et ceux qui existent en Amérique exigent, pour qu'on puisse les consulter, de longs et dispendieux voyages. Ne nous étonnons donc pas de voir notre éminent collègue butter contre des difficultés qui en ont arrêté tant d'autres.

Sans entreprendre de défendre ici la thèse de M. de Guignes sur le Fou-Sang, relevée dernièrement par M. Gustave d'Eichthal, au sujet des origines bouddhiques qu'il prête à la civilisation américaine (3), thèse combattue par Klaproth, et récemment par M. Vivien de Saint-Martin, nous nous permettrons, puisque nous sommes sur un terrain connu, de faire remarquer, à ce sujet, quelques erreurs dans l'article de l'*Année géographique* (4). Nous ne chercherons pas à constater ce qu'était l'arbre *fou-sang*, ni si son analogue existe en Amérique : ce qui est certain, c'est que la *plupart* des livres originaux que nous connaissons, sans y compter ceux de la collection de M. Aubin, sont fabriqués avec les fibres de l'écorce d'un arbre avec lequel les Américains faisaient un véritable papier (5); tels sont, entre autres, le *Manuscrit de Dresde*, le *Manuscrit*, dit *Mexicain n° 2*, de la Bibliothèque Impériale, le *Codex Troano*, etc., lesquels, soit observé en passant, sont écrits en caractères alphabétiques (6).

(1) *L'Année géographique*, IVe année, p. 327.

(2) *Ibid.*, IIIe année, p. 37.

(3) *Étude sur les Origines bouddhiques de la civilisation américaine*, extrait de la *Revue archéologique*; Paris, 1865.

(4) Voir dans la IIIe année : *Une Vieille histoire remise à flot. Le Fou-Sang des chroniques chinoises*, p. 352.

(5) Gomara, *Conquista de Mexico*, en la Bibliot. de autores españoles de Rivadeneira, t. I, p. 424. — Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, etc., p. 44. — Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, Paris, 1816, t. II, pp. 269, 304, etc.

(6) « L'écriture proprement dite, l'écriture alphabétique, n'exis-

Ajoutons ici que, bien « qu'on n'ait jamais pu dire que les misérables sauvages de la côte Nord-Ouest « avaient une écriture et fabriquaient du papier (1), » il pouvait y avoir autrefois sur ces côtes d'autres populations en possession de ces deux arts : on sait, d'ailleurs, avec M. de Humboldt (2), qu'au dernier siècle, « chez les habitants de Noutka, on retrouvait encore les mois mexicains de vingt jours; » ce qui donne bien l'idée d'une civilisation passablement avancée, sans compter des restes de constructions gigantesques qui se révèlent de temps à autre dans ces parages, œuvres certainement d'une population plus policée que les misérables sauvages en question.

Malgré l'habile réfutation de l'hypothèse de de Guignes par Klaproth, « elle s'est reproduite à plusieurs reprises, dit aussi Alexandre de Humboldt, sous la plume de savants estimables qui croient retrouver dans le *Vinland d'Asie* plus d'un trait caractéristique désignant l'Amérique (3). » Il est aujourd'hui parfaitement établi, d'ailleurs, par les relations des premiers voyageurs espagnols, étudiées sur les lieux par les Américains de nos jours (4), que les contrées du centre et des côtes occidentales de l'Amérique, des rives du Rio-Gila jusqu'aux mines de cuivre du lac Supérieur, ont été anciennement habitées par des populations qui le cédaient à peine en civilisation à celles du Mexique propre : il en existait encore, bien que dans un état de décadence, à l'époque de la conquête, et l'on en retrouve même aujourd'hui des restes dans les bourgades à maisons étagées du Nouveau-Mexique. Quant à des navigations chinoises ou japonaises sur les côtes du Nord-Ouest, à plusieurs reprises on a cru en voir des traces dans les ports de la Californie (5), et Gomara assure qu'au temps des expéditions de Cortès et d'Alarcon dans ces régions, « ils virent sur la côte des navires qui avaient des pélicans d'or « et d'argent à la proue, ainsi que des marchandises, et ils pensèrent qu'ils étaient de Cathay et de la « Chine, parce qu'ils (les marins de ces navires) faisaient entendre par signes qu'ils avaient eu une « navigation de trente jours (6). » Il existait, du reste, une tradition constante parmi les populations américaines de l'océan Pacifique, que des hommes, appartenant à des nations lointaines, venaient autrefois d'outre-mer commercer aux principaux ports de la côte (7). On sait encore que les populations septentrionales étaient beaucoup plus pacifiques que les Mexicains, en qui le savant rédacteur de l'*Année géographique* semble vouloir personnifier presque toutes les nations de ces contrées (8); qu'on voyait dans leur pays « des plaines couvertes d'arbres, parmi lesquels il y avait des vignes, des « mûriers et des rosiers (9). » Ils possédaient, en outre, « de grands troupeaux de chiens qui portaient « leur bagage (10), » et peut-être même le bison, comme animal de trait et de somme, n'a-t-il pas toujours été inconnu parmi eux. Mais ce qui est constant, c'est que les chefs du pays avaient des troupeaux

tait pas, » dit encore M. Vivien de Saint-Martin (*Année géogr.*, IIIe année, p. 294); cependant, on savait fort bien, en 1865, que l'écriture alphabétique existait; n'y eût-il eu pour le prouver que l'ouvrage de Landa que le savant géographe cite deux pages plus loin, cela devait suffire, sinon pour affirmer que l'écriture alphabétique existait, au moins pour différer de se prononcer dans cette matière d'une manière si absolue.

(1) *Année géogr.*, IIIe année, voir dans *Une Vieille histoire*, etc., p. 265.

(2) *Vues des Cordillères*, etc., t. II, p. 96.

(3) Cette expression *Vinland d'Asie* est d'Al. de Humboldt, qui ajoute à ce propos : « C'est une analogie curieuse qu'offre le pays « des vignes de Fou-Sang (l'Amérique chinoise de de Guignes) avec « le *Vinland* des premières découvertes scandinaves sur les côtes « orientales de l'Amérique. »

(4) Galatin, *Hale's Indians of North-West America*, etc.; New-York, 1848. — Emory, *Notes of a military reconnoissance*, etc ; Washington, 1848. — Bartlett's *Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, New Mexico*, etc.; New-York, 1854.

(5) Bradford, *American Antiquities*, etc., p. 233.

(6) « Vieron por la costa naos que traian arcatraces de oro y plata « en las proas, con mercaderias, y pensaron ser del Catayo y China, « por que señalaban haber navegado treinta dias. » (*Historia de las Indias*, en la Bibl. de autores españoles, p. 288.)

(7) Bustamante, *Suplemento al lib. III* de la obra de Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva España*, p. VII.

(8) *Année géogr.*, IIIe année, p. 36, etc., et 265.

(9) Voir dans la coll. Ternaux, Castañeda, *Relation du voyage de Cibola, en* 1540, p. 126.

(10) « L'Amérique, dit M. de Saint-Martin (*Année géogr.*, IIIe année p. 265), avant l'arrivée des Espagnols, ne connaissait pas plus les bêtes de trait que les bêtes de somme. » Vraiment, mais que faites-vous des vigognes et des llamas du Pérou? Ne servaient-ils pas de bêtes de somme exactement comme les chameaux en Asie? (Voir Cieça de Leon, *Cronica del Peru*, cap. CX et CXI.) Et pour ce qui concerne l'Amérique septentrionale, écoutez Gomara, qui était chapelain de Cortès : « Il y a aussi de grands chiens, capables de lutter « avec un taureau et qui portent deux arrobes de charge sur un bât « (50 livres), lorsqu'ils vont à la chasse. » (*Hist. de las Indias*, p. 289.) — Voir encore Castañeda, *Relacion de Cibola*, pag. 190.

considérables de cerfs privés et de bisons domestiques (1), dont l'usage probable, d'après ce qu'on lit dans les auteurs (2), doit avoir eu bien de la ressemblance avec celui de nos animaux domestiques. En tout cas, avant de se prononcer sur ce que connaissaient ou ne connaissaient pas les Américains, nous paraît-il prudent d'attendre, chaque jour apportant, pour ainsi dire, une nouvelle lumière sur l'état des diverses civilisations anciennes du continent retrouvé par Colomb. Les *Vieilles Histoires remises à flot* ne sont pas toujours aussi invraisemblables qu'on a l'air de le croire, et M. Gustave d'Eichthal a peut-être raison de répondre au savant rédacteur de l'*Année géographique* que « les vieilles « histoires sont bonnes à rajeunir quand ce sont de *bonnes* vieilles histoires (3). »

« Le recueil d'hymnes sacrées qu'on appelle le *Rigvéda*, où l'on retrouve consignés les premiers « souvenirs des tribus pastorales qui furent le noyau de la nation brahmique (4), » n'est-il pas lui-même un recueil de vieilles histoires, sur lequel s'est exercée avec un véritable talent la plume de M. Vivien de Saint-Martin ? Et cependant quel champ a donné lieu à plus d'hypothèses et soulève encore plus de conjectures? Nous sommes heureux donc de pouvoir, à ce sujet, répéter à la suite de notre éminent collègue, les paroles de M. le Président de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans son discours au sujet du Mémoire de M. Bréal (5) : « Les conjectures appartiennent réellement à « la science. » Celles que nous avons pu émettre, en comparant entre eux les mythes américains et ceux de l'Égypte, nous ne les avons jamais données avec un esprit systématique, et nous sommes tout prêt encore à les abandonner, si on nous démontre, preuves en main, que nous nous sommes trompé. « Nous ne nous en sommes pas rapporté seulement à ce que d'autres ont pu dire avant nous sur cette matière ; nous avons cherché à voir jusqu'au fond d'un mythe, pour pénétrer le vrai sens d'un nom divin (6). » Il n'est, d'ailleurs, pas une de nos suppositions qui ne soit fondée sur des textes, choisis sans esprit préconçu, textes clairs et nets, pris, pour tout ce qui concerne le vieux continent, dans le sens que leur donnent les savants de l'Europe moderne, et la seule chose que nous ayons faite parfois, ç'a été de tirer les conclusions des prémisses posées par eux. Qu'on les vérifie, et on verra où est la vérité.

Pour ce qui concerne l'Amérique, il serait à désirer souvent que les érudits qui s'occupent de l'Égypte et de l'Assyrie, eussent généralement des documents aussi complets que ceux que nous consultons sur le Mexique et l'Amérique centrale. Le public savant, en France, est ordinairement d'une grande injustice pour tout ce qui a rapport aux études américaines : du moment que l'on émet une opinion quelque peu nouvelle ou qu'on en ressuscite une ancienne qui contrarie les systèmes suivis, vite on crie à l'impossible, au vague, à l'exagération ; celui qui les énonce se laisse entraîner, dit-on, aux écarts de son imagination, comme si ceux qui ne s'occupent de l'Amérique qu'en passant étaient plus en état de juger de ces études que ceux qui s'y sont livrés depuis vingt ans. On ne se donne jamais la peine d'examiner ni de réfléchir : on repousse tout indistinctement, et l'on se contente de lancer quelques sarcasmes, comme si les sarcasmes tenaient lieu de savoir. Mais, en réalité, on ne nie que parce qu'on ignore. Il est plus facile de nier que d'examiner ; car, pour examiner, il faut apprendre, il

(1) *Lettre écrite par l'adelantado Soto*, etc., dans la coll. Ternaux, *Recueil de pièces sur la Floride*, p. 47, et dans la *Relation de Biedma*, p. 101, etc.

(2) Gomara, *Hist gen. de las Indias*, en plusieurs endroits, citant les relations des voyageurs de son temps et celles des conquérants, parle des nombreux troupeaux de bisons domestiques existant chez les populations du nord et qui leur fournissaient de quoi se vêtir, *boire* et manger. Le breuvage, comme le remarque Humboldt, d'après Prescott, pouvait bien être du sang, car les indigènes de ces contrées paraissent avoir eu *cela de commun avec ceux de la Chine et de la Cochinchine*, de ne pas souffrir le lait ou du moins de n'en pas faire usage (*Tableaux de la nature*, trad. Galuski, Paris, 1865, p. 213). On sait que d'autres Indiens, dans le nord des États-Unis et au Canada, se servaient de certains grands cerfs comme bêtes de trait pour leurs traîneaux, de la même manière qu'aujourd'hui encore les Indiens, au nord du Canada, se servent de l'orignal.

(3) *Études sur les origines bouddhiques*, suppl. à l'art. 1, p. 86.

(4) Vivien de Saint-Martin, *l'Année géogr.*, IIe année, p. 230.

(5) Id., *ibid.*, Ire année, p. 237.

(6) Id., *ibid.*

faut sonder des traditions peu connues, se lancer dans des études auxquelles on n'est pas préparé et dont on ne sait souvent pas le premier mot.

Nous ne disons pas ceci pour M. Vivien de Saint-Martin, qui sait beaucoup de choses et qui, d'habitude, les discute avec un tact fort remarquable. Nous le disons pour des gens qui cachent leur vrai nom sous des pseudonymes maladroits et qui espèrent faire croire qu'ils ont lu, en faussant les textes, en usant à dessein du mensonge dans l'histoire (1). Quant à notre éminent collègue, qu'il nous permette de lui dire qu'il est plus d'accord avec nous qu'il ne le pense lui-même. Nous croyons qu'il entre en plein dans notre sujet, lorsqu'il résume si savamment les études et les recherches modernes sur les races de l'Asie septentrionale, sur cette nouvelle branche des études ethnologiques, inaugurée par Rask, continuée par Castrén et Max Müller (2). S'il a été frappé par la considération des deux grandes races qui se partagent inégalement, de temps immémorial, le continent asiatique, de la race blanche à l'ouest, et de la race jaune ou touranienne à l'est, s'il a suivi avec tant d'intérêt cette dernière dans sa marche, couvrant naguère les plaines orientales de l'Indus et du bassin du Gange, s'étendant dans la Tartarie, la Sibérie et la Chine, jusqu'aux embouchures du fleuve Jaune et de l'Amour, jusqu'au sein de l'océan Pacifique, dans les îles occupées par les Malais; il y a longtemps aussi que nous-même nous avons contemplé ce phénomène; il y a longtemps qu'après nous être mis au courant des ouvrages des auteurs cités plus haut, des travaux de M. Renan sur les langues sémitiques et des découvertes modernes sur l'Égypte et l'Assyrie, nous avons médité sur ce fait extraordinaire de la marche des deux races principales du monde, se partageant le globe et s'avançant dans un sens opposé; la blanche, étendant ses rameaux surtout vers le soleil couchant, la jaune, qui comprend la brune, portant ses pas au levant (3). Mais pourquoi ni Castrén, ni Max Müller, ni leurs savants commentateurs, entre lesquels nous sommes heureux de compter M. Vivien de Saint-Martin, n'ont-ils osé franchir l'océan Pacifique, où la race malaisienne a peuplé tant d'archipels? Pourquoi n'ont-ils pas continué leur travail, en cherchant, comme Humboldt, les rapports de la race jaune et brune de l'Asie avec la race jaune, brune et rouge de l'Amérique? Comment n'ont-ils pas vu encore que si, déjà dix siècles avant la découverte de Colomb, la race blanche avait pu traverser l'Atlantique et donner la main sur l'autre continent à la race cuivrée et rouge, comme elle le fait maintenant depuis trois cents ans; comment n'ont-ils pas entrevu, disons-nous, tout l'ensemble de ce grand phénomène que la nature a tracé dès le commencement; comment n'ont-ils pas observé que la race jaune ou brune, en atteignant le sol

(1) On sait que celui qui s'intitule J. H. Benoist connaît d'une manière fort particulière M. José Perez, qu'il a l'air de contredire à dessein pour épaissir un peu son masque (*Revue américaine*, t. II, p. 348). M. Benoist ne devrait donc pas faire dire au texte de Platon que l'Atlantide « a été submergée par (*sic*) des tremblements de terre, » puisque son Sosie donne ailleurs le texte entier du philosophe grec, avec la traduction de M. Victor Cousin (*Revue orientale et américaine*, t. VIII, p. 166), où il est dit : « Dans la suite, de « grands tremblements de terre *et des inondations* engloutirent en « un seul jour et en une fatale nuit, tout ce qu'il y avait chez nous « de guerriers; l'île Atlantide disparut sous la mer, » etc. Où donc ce prétendu M. Benoist a-t-il trouvé ensuite que M. Brasseur ait reconnu l'Amérique pour l'Atlantide? Mais en ce cas, l'Amérique serait au fond de l'Océan. M. Benoist ajoute encore : « Il (M. Brasseur) ne « veut pas croire le P. Francisco de Ximenez, qui déclarait que, « dans ce livre (le *Popol Vuh*), on avait *travesti à dessein*, dans la « cosmogonie quichée, le récit des livres saints. » Voici ce que M. Brasseur écrit dans la notice bibliographique qui précède le *Livre sacré* des Quichés : « Ximenez, imbu des préjugés de son « temps, crut voir, comme il le dit lui-même dans ses *Scolies*, une « agence diabolique qui aurait *travesti à dessein*, dans la cosmogonie « quichée, le récit des livres saints. Dans les noms symboliques donnés « au *Créateur* et au *Formateur*, il reconnaissait la main du démon, « obscurcissant à sa manière les vérités révélées, afin d'accommoder « plus aisément le mensonge et l'idolâtrie à l'usage des pauvres In- « diens. C'était du reste une idée reçue à cette époque, et on la trouve « exprimée dans tous les ouvrages contemporains, que les rites et les « formes religieuses du Mexique, auxquels on trouve tant de res- « semblance parfois avec les rites de l'Église catholique, ne pou- « vaient être que des contrefaçons sacriléges de l'esprit de ténèbres « pour empêcher les indigènes d'ouvrir les yeux à la véritable re- « ligion. » Ne semble-t-il pas que ce prétendu M. Benoist ait lui-même *travesti à dessein* tous les textes, en faisant comme le diable en Amérique? Aussi lui conseillons-nous fort de laisser là des études qu'il ne peut que travestir, avec la *Revue américaine*, et de se mettre plutôt au japonais ou au chinois.

(2) *Année géogr.*, Ire année, p. 279, art. *Ethnologie touranienne*.

(3) Voir l'introduction à l'ouvrage (*Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, p. LXXXIV et LXXXV), et dans le tirage à part : *S'il existe des sources de l'histoire primitive du Mexique dans les monuments égyptiens et de l'histoire primitive de l'ancien monde dans les monuments américains;* Paris, 1864, p. 167-168.

de l'Amérique par des voies aujourd'hui inconnues, aux temps les plus anciens, a dû suivre tout naturellement le chemin que lui indiquait la Providence, en passant ensuite du continent américain aux rivages de l'Afrique et de l'Europe, peupler les contours de la Méditerranée, et donner naissance à toutes les races jaunes, brunes ou rouges de la Barbarie, de l'Égypte, de la Phénicie, de l'Étrurie, etc., refoulées depuis par la race blanche ; races dont l'origine leur paraît inexplicable et qui le restera pour les ethnologues aussi longtemps qu'ils n'aboutiront pas et qu'ils ne prendront pas le terme entier du phénomène qu'ils ont découvert!

Ce n'est pas autrement que nous avons compris les analogies de races, de langues et de mythes qu'il peut y avoir entre l'ancien et le nouveau continent, et c'est ainsi seulement qu'on en aura la solution, si on doit l'avoir un jour. Qui sait même si *Tulan*, *Tollan* ou *Toulan*, ce nom qu'on trouve à l'origine de toutes les traditions de l'Amérique centrale et du Mexique comme le berceau des nations, nom répété tant de fois, donné à tant de villes, par tant de peuples différents, n'a pas quelque chose à faire lui-même avec le *Touran* des races touraniennes, et si l'*Aztlan* des tribus nahuatlaques, dont la première syllabe est *as*, n'est pas un souvenir perdu de la vieille terre d'Asie, mère de toutes les races et de toutes les nations? Alexandre de Humboldt (1), que les ethnologues considèrent avec raison comme un des maîtres de leur science, disait avec une intuition remarquable de ce qui se découvre aujourd'hui : « Parmi les peuples qui ont disparu dans l'ancien monde, il en est peut-être plusieurs « dont quelques tribus peu nombreuses se sont conservées dans les vastes solitudes de l'Amérique. » Mais Humboldt connaissait l'Amérique autrement que par les livres seulement, et il l'avait étudiée!

(1) *Vues des Cordillères*, etc. Introduction, p. 30.

INTRODUCTION

AUX

RUINES DE PALENQUÉ

Entre les divers embranchements des deux grands fleuves qui apportent de l'intérieur de la république de Guatémala le tribut de leurs eaux à la lagune de Terminos, existent plusieurs rivières de moindre importance, qui, descendues des montagnes de Chiapas et de Tabasco, dans les terres marécageuses de cette province, se mêlent et s'entrelacent aux bouches nombreuses de l'Uzumacinta et du Tabasco, avec lesquelles elles paraissent se confondre avant d'arriver à la mer. On peut indifféremment prendre l'un ou l'autre de ces canaux pour se rendre de Carmen ou de San-Juan-Bautista au bourg de Palenqué. Mais, avant d'y arriver, on débouche au lac intérieur de Catasajà, vaste nappe d'eau environnée de forêts, et qui, au rapport de certaines traditions, aurait été autrefois en communication plus directe avec l'Océan (1). Ce qui, en y arrivant, frappe le voyageur, c'est, à l'horizon, la montagne de Palenqué, dessinant un trapèze d'une régularité irréprochable, dominant au loin les bois ainsi que le village de Las Playas, qui est bâti sur un pli du sol formé par la dernière ondulation des montagnes (2). Dans la saison des pluies, cette côte, cernée par les eaux, ne se rattache aux terres voisines que par son extrémité méridionale, correspondant à la route de Palenqué : au retour de la sécheresse, le rayon s'agrandit, et la lagune, cessant d'être alimentée alors par la petite rivière de Catasajà, abandonne peu à peu le terrain dont elle emprisonnait les habitants. Le sentier qui de Las Playas mène à Palenqué, est tracé sur un sol d'alluvion qui s'élève en pente douce vers la Cordillère. On traverse pendant les deux premières lieues une forêt vierge, entrecoupée de fondrières, où les bêtes de somme s'engagent avec répugnance et d'où elles ne se tirent pas toujours sans efforts. En sortant des bois, on découvre la Sierra de Las Naranjas, éloignée d'environ huit lieues. Le pays revêt l'aspect d'une savane montueuse et solitaire. Mais, à mesure qu'on se rapproche du bourg qui a donné son nom aux ruines de Palenqué, la contrée prend un air plus riant : le sol, de plus en plus accidenté, se montre orné partout d'ombrages verdoyants. La route s'enfonce bientôt dans un massif de collines boisées ; on franchit un ruisseau d'une limpidité remarquable, et l'on se trouve au terme de son voyage (3).

Le bourg de *Santo-Domingo del Palenque* doit sa fondation au père Pedro Laurencio, dominicain de la Vérapaz, qui y réunit quelques Lacandons, convertis par lui à la foi chrétienne, après la mort violente du père de Vico, entre les années 1563 et 1564 (4). Peu de temps auparavant, il avait attiré au parti espagnol un des principaux chefs indigènes de la nation lacandone, dont le siége principal était à Pochutla, ville située sur un rocher du lac Lacandon, à la frontière de Chiapas et de la Vérapaz (5), et, après l'avoir baptisé, il l'avait obligé à se fixer, ainsi que les Indiens qui l'avaient suivi,

(1) Ordoñez, *Hist. de la creacion del cielo y de la tierra, conforme al sistema de la Gentilidad Americana, Theologia de los Culebras*, etc., MS. de ma collection, *passim*.

(2) Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale, l'île de Cuba et le Yucatan*, t. I, p. 259.

(3) Id., *ibid.*

(4) Valenzuela, *Historia de la provincia de San-Vicente de Chiapas y Guatemala*, MS. dont les brouillons font partie de la collection de documents originaux en la possession de M. Brasseur de Bourbourg. Cette histoire, bien qu'incomplète, est remplie de choses intéressantes sur les missions du Lacandon, du Manché, de Péten-Itza et de la Vérapaz.

(5) C'est de *Pochutla*, identifié souvent avec *Lacantun* ou *Lacandon*, d'autres fois mentionné comme différent de cette localité, que sortirent en 1552 les guerriers lacandons qui portèrent la ruine dans les villes et parmi les populations de Chiapas qui avaient reçu le baptême

au site du bourg actuel d'Ococingo (1). Avec les autres indigènes lacandons qui se soumirent alors au baptême, il fonda concurremment les bourgs de Tumbalà et de Palenqué, dont les environs sont également parsemés de ruines (2). Ces endroits étaient alors probablement déserts ou habités seulement par un petit nombre de familles. Quelle langue y parlait-on à cette époque? c'est ce qu'on ignore. Mais il ne peut être douteux que la langue parlée aujourd'hui, à part l'espagnole, ne soit la lacandone, qui était celle des indigènes à l'aide desquels ces localités se fondèrent (3). Les Lacandons, restés indépendants depuis la conquête, continuent d'ailleurs à communiquer avec les descendants de leurs frères convertis : ils affluent au bourg aux jours de fête, qui sont en même temps des jours de foire, surtout à l'époque de la Saint-Dominique, patron de Palenqué.

Tous les voyageurs qui ont visité cette localité s'accordent à faire l'éloge de sa situation, de la salubrité et de la douceur de son climat. « Je fus aussi surpris qu'émerveillé, dit M. Morelet (4), de l'aspect pittoresque et de la beauté du pays : les maisons, dispersées au gré de leurs habitants, avec de magnifiques ombrages et des eaux vives, occupaient un plateau verdoyant à la base des montagnes. Encore tout pénétré de l'impression sinistre que m'avaient laissée les plaines et les lagunes, j'étais charmé de contempler des lignes plus accentuées, une population nouvelle, des scènes enfin d'un genre tout différent. Il est vrai que plus tard, en visitant ces chaumières, qui empruntaient à l'éloignement le vernis qui m'avait séduit, ces jardins négligés et dépeuplés de végétaux utiles, en voyant percer la misère à travers ces clôtures délabrées, je revins sur mon premier sentiment et je pensai que le bonheur ne résidait pas encore en ces lieux. »

Ce voyageur, dont les appréciations, en général, sont si justes, qui a su donner une couleur si vraiment locale à la description des lieux qu'il a parcourus, explique, quelques lignes plus bas, la cause de la misère et de l'abandon qu'il signale : « Sous l'administration de don Antonio Calderon (1752), dit-il, Santo-Domingo del Palenqué, qui compte aujourd'hui 600 âmes, en renfermait le triple et passait pour une petite ville florissante; mais l'émancipation de l'Amérique espagnole a tari la source de cette prospérité, en fractionnant l'unité coloniale et en modifiant les anciennes traditions commerciales qui n'étaient plus d'accord avec les intérêts nouveaux. L'abandon d'une route d'où Santo-Domingo tirait le mouvement et la vie, quand les marchandises du Guatémala et du Chiapa se dirigeaient sur la lagune et s'entreposaient à Campêche, a frappé mortellement cette bourgade, et rien ne fait présumer que le génie de ses habitants fasse revivre de longtemps l'heureuse situation du passé (5). » Le voyageur américain Stephens ajoute une autre cause à la dépopulation de Palenqué. Quelques années avant son passage, le choléra, malgré la salubrité reconnue

avec le joug des Espagnols. Pochutla est presque toujours désigné comme une ville bâtie sur une île du lac du même nom, mais dont la situation exacte est restée ignorée jusqu'aujourd'hui : il y a tout lieu de croire, d'après les renseignements que j'ai recueillis à Ococingo, que le lac communique avec le *Rio-Jatate*, ou rivière d'Ococingo, et qu'il ne peut être fort éloigné de cette bourgade, d'où le *Jatate* courant à l'est, puis au nord, forme avec le *Rio-Buchajon* et d'autres affluents le *Rio-Tulijà*, bien que certaines cartes fassent tomber la rivière d'Ococingo dans le *Rio-Lacandon* ou *Chizoy*, qui, en recevant le *Rio-Pasion*, devient le fleuve Uzumacinta. Dans l'expédition qu'entreprit don Alonso de Luxan, l'un des lieutenants de Montejo, pour se rendre de Chiapas à Acalan, il est question d'une localité indigène située sur une île au milieu d'un lac, non loin de Chiapas (Oviedo, *Hist. gen. y natural de las Indias, yslas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1853, t. III, lib. XXXII, cap. IV). En 1695, une expédition partie simultanément du Yucatan, de Chiapas et de Guatémala pour la conquête du Peten, envahit momentanément Pochutla qu'elle trouva abandonné de ses habitants (Ximenez, *Historia de Guatemala*, lib. V, cap. XLII, MS. de la bibliothèque de Guatémala, cité dans Garcia Pelaez, *Memorias para la hist. del antiguo reino de Guatemala*, t. I, cap. XLII). Depuis lors, il n'est plus question de Pochutla, qu'une exploration scientifique entreprise sur l'Uzumacinta ferait sans doute retrouver, et qui est peut-être encore habité par les Lacandons.

(1) Ococingo est une belle bourgade de l'État de Chiapas, d'environ 2,500 âmes, à 24 lieues au N.-O. de San-Cristobal. Dans ses environs, c'est-à-dire à 2 lieues N.-E. d'Ococingo, existent les ruines auxquelles on donne dans le pays le nom de *Tominà*, c'est-à-dire maisons de pierre, et que Juarros assure être celles de l'antique *Tulhà* ou *Tulla*, capitale des Toltèques du Sud et rivale de Palenqué (Juarros, *Compendio de la hist. de Guatemala*, t. II, p. 55). M. Stephens visita ces ruines avec M. Catherwood, et il les décrit assez longuement (*Incidents of travel in central America, Chiapas and Yucatan*, vol. II, chap. XV). M. Brasseur les visita en septembre 1859 et y vit, ainsi que M. Stephens, la porte, surmontée de l'ornement en stuc au globe ailé, représenté restauré dans la planche de M. de Waldeck.

(2) Il y a à peine une distance de dix à douze lieues d'Ococingo aux ruines de Palenqué, en ligne droite, et, au dire des habitants du pays, cette étendue, ainsi que celle qu'il y a de Tumbalà à Palenqué, par l'intérieur de la montagne, est parsemée d'édifices magnifiques.

(3) Le nom de *Lacandon*, vient de *lacantun*, c'est-à-dire l'étendard de pierre, nom donné par les uns à Pochutla, par d'autres à la localité connue quelque temps des Espagnols sous celui de *Dolorès*; de là vient le nom qu'on donne à la population restée indépendante aux frontières de Chiapas, de Yucatan et de Guatémala, ainsi qu'à sa langue, qui est la même que la *chole*, de *chol-vinic*, appellation sous laquelle les Lacandons sont connus des populations du voisinage. *Chol-Vinic*, en tzendal, a le sens de nation ou d'homme par excellence, bien qu'on la traduise par le mot *barbare*, dans l'espagnol de la Vérapaz. Le lacandon est un dialecte du maya.

(4) Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale*, t. II, p. 261.

(5) Id., *ibid.*

de la localité, y avait fait les plus grands ravages et moissonné la moitié de la population : des familles entières avaient disparu sous les coups du fléau, et leurs demeures, abandonnées depuis lors, étaient tombées en ruines (1).

Quoique isolé en apparence, dans un canton fertile, où la nature a accumulé ses dons, Palenqué est rattaché aux régions voisines par des voies de communication aisées. Le Michol et le Chacamax, qui descendent de la Cordillère supérieure et coulent dans une direction opposée, deviennent navigables à quatre lieues de Santo-Domingo : le premier débouche dans le Rio Tulijà, au moyen duquel il communique, par le Macuzpana, avec le Grijalva d'un côté et l'Uzumacinta de l'autre ; le second, plus profond, roule tout droit vers ce grand fleuve, où l'on peut s'embarquer pour gagner le Peten, tandis qu'à l'ouest, par le chemin de las Playas et le Macuzpana, on est en relation directe avec le Tabasco et la ville de San-Juan-Bautista. Si l'on veut voyager par terre, on traverse le Tulijà, et par un chemin qui est presque constamment en plaine, on arrive à Champoton, et de là, dans le reste du Yucatan. Un autre vous fait gravir la Sierra de las Naranjas et la montagne de Tumbalà, qui aboutit à San-Cristobal et à Ococingo, d'où l'on peut se rendre par Comitan à Guatémala.

« Malgré la fertilité d'un terroir qui le cède à peine aux alluvions de la plaine, ajoute un auteur, que nous aimons à citer pour son exactitude (2), ce sont les troupeaux qui constituent toute la richesse de la population. Le sol, mêlé de sable et de détritus végétaux, amendé, rafraichi par de nombreux petits cours d'eau, est éminemment propre à la culture du tabac ; celui qu'on y récolte a de la qualité, et je ne doute pas qu'il ne soit susceptible d'être encore bonifié par des soins et par une préparation mieux entendue. Malheureusement l'esprit d'initiative manque complétement aux habitants ; ils sont incapables de sortir de leur apathie et de leurs routines traditionnelles, à moins d'être stimulés par une impulsion étrangère. Cette circonstance s'est produite quelquefois ; mais je dois ajouter que l'ingratitude et l'envie se sont presque toujours liguées pour décourager des efforts qui méritaient une autre récompense. »

Les chroniques que nous possédons, manuscrites ou imprimées, sont silencieuses au sujet de Santo-Domingo del Palenqué, à dater de la fondation de cette localité jusqu'à l'époque de la révolte des Tzendales, en 1713. Il paraîtrait seulement que les Dominicains étaient demeurés chargés de la mission qu'ils y avaient fondée, quoique la tradition s'y soit conservée de la prédication du père Antonio Margil de Jésus, franciscain réformé, qui, dans les dernières années du dix-septième siècle, parcourut en missionnaire la plupart des provinces du royaume de Guatémala et du Mexique (3). A l'époque de la conspiration indigène qui menaça dans ses fondements la domination espagnole au Chiapas (4), les Lacandons de Santo-Domingo del Palenqué, alors seuls habitants de cette bourgade, trempèrent, au dire de la même tradition, d'une manière active dans la rébellion : ils se soumirent, sans doute, comme les autres, lorsque les principaux chefs eurent été vaincus à Cancuc ; mais on sait, d'une manière certaine, qu'ils demeurèrent isolés dans leur canton, sans aucun mélange de métis, de nègres ou d'Espagnols, jusque vers le milieu du dix-huitième siècle.

DÉCOUVERTE DES RUINES DE PALENQUÉ

En 1746, le licencié don Antonio de Solis, ayant été nommé curé de Tumbalà (5), dont la juridiction embrassait le bourg de Santo-Domingo, il alla, suivant l'usage établi dans les diocèses de l'Amérique espagnole, se fixer pour six mois dans cette dernière localité, où jusque-là aucun ecclésiastique n'avait résidé d'une manière suivie. Il y fut accompagné de toute sa famille, composée d'une

(1) Stephens, *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II, chap. XVI.

(2) Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale*, t. II, p. 263.

(3) Naxera, *Vida portentosa del V. P. Fr. Antonio Margil de Jesus*, etc.; Mexico, 1753, cap. VIII, IX, X, etc.

(4) La révolte des Tzendales est un des événements les plus remarquables et les plus intéressants de l'époque de la domination espagnole en Amérique.

(5) Tumbalà, gros bourg de plus de 3,000 âmes, à 28 lieues N.-E. de San-Cristobal, en haut des montagnes du même nom, dans un des sites les plus beaux de l'État de Chiapas. Pineda, *Descripcion geogr. del departamento de Chiapas y Soconusco*, Mexico, 1845.

sœur, de trois frères mariés et de plusieurs neveux. Ceux-ci, dans leurs promenades au milieu des bois voisins, furent les premiers à découvrir les ruines que les siècles y avaient ensevelies et dont la grandeur et l'étendue les remplirent d'étonnement (1). Cette famille, toute composée d'Espagnols intelligents, se proposait de faire des recherches, lorsque le curé, leur unique soutien dans cette contrée, mourut inopinément. C'est à eux, néanmoins, ou aux Indiens de leur service qu'est dû le nom qu'on donna d'abord à ces ruines, de *Xhembobel-Moyos* (2). Les Solis s'étant vus alors dans la nécessité de quitter Santo-Domingo, les monuments de Palenqué seraient retombés dans l'oubli, si l'un des neveux du curé, don José de la Fuente Coronado, n'eût été envoyé étudier à Ciudad-Real (San-Cristobal), où il rencontra don Ramon de Ordoñez y Aguiar, un de ses cousins, qui n'avait alors que sept ans (3). La parenté qui les unissait lia promptement les deux enfants, et Coronado, plus âgé que l'autre, l'esprit encore tout rempli des étranges édifices qu'il avait contemplés dans les forêts de Palenqué, ne manquait jamais d'en parler, dans ses moments de loisir, à son jeune parent. C'est dans ces entretiens que don Ramon s'enthousiasma si vivement, dès ses plus tendres années, pour les monuments antiques de son pays, comme il le rapporte lui-même dans son premier manuscrit (4) : il se fit une si haute idée des choses que lui racontait son cousin, qu'il n'aspirait qu'après le moment où l'âge lui permettrait d'aller admirer de ses propres yeux des palais dont la description charmait si fort ses oreilles.

Mais des circonstances indépendantes de sa volonté ne lui permirent jamais de se rendre de sa personne à Palenqué, les ressources pécuniaires lui ayant constamment fait défaut dans un âge plus mûr. C'est pourquoi il engagea un de ses frères, ainsi que d'autres personnes de sa connaissance, à entreprendre ce voyage et à lui donner ainsi une idée plus exacte des ruines. C'est ce qui eut lieu en 1773 (5). « De mon côté, ajoute-t-il (6), en me mêlant avec les Indiens, je me faisais raconter leurs traditions, « dans l'espoir d'arriver à découvrir, par ce moyen, l'origine de cette ville, celle de ses fondateurs et « le motif qui avait donné lieu à sa désolation. »

Par tant d'efforts et de persévérance, il réussit à acquérir un grand nombre de notions et de documents intéressants sur les indigènes de Chiapas; mais l'usage qu'il en fit, le système vicieux qu'il adopta, concurremment avec l'évêque Nuñez de la Vega et le docteur Felix Cabrera, ne furent que médiocrement utiles à la science historique (7). Le plus grand service qu'il lui rendit, ce fut d'appeler l'attention du gouvernement colonial sur les ruines de Palenqué : par le canal de don José de Ordoñez, son frère, vicaire forain de Chamulà (8), il envoya, en 1784, à Guatémala, une relation de tout ce qu'il avait appris sur ces monuments; cette relation fut remise et recommandée par le père Luis de Roca, provincial des Dominicains, à don José de Estacheria, alors président de l'Audience royale de cette ville. Ce gentilhomme y porta une attention toute spéciale, et par une dépêche, en date du 28 no-

(1) Ordoñez, *Memoria relativa á las ruinas de Nachán, en las inmediaciones del pueblo de Santo-Domingo del Palenque*, MS. de ma collection.

(2) Ce nom se trouve écrit d'ordinaire *Xhimbobel-Moyos*; l'étymologie du premier de ces deux mots vient sans doute de *Xhem*, radical d'un verbe tzendal qui se dit d'édifices tombant en ruines. Pourquoi ensuite *Moyos*, nom d'un village qui est éloigné de Palenqué de 12 à 15 lieues, à 23 de San-Cristobal? Ceux qui donnèrent ce nom l'auraient-ils donné par analogie ou insinuation, et y aurait-il près de Moyos des ruines du même genre?

(3) Don Ramon de Ordoñez y Aguiar, chanoine de Chiapas, est l'auteur du manuscrit intitulé : *Historia de la creacion del cielo y de la tierra*, etc., cité plus haut, et qui n'est en grande partie que le commentaire très-savant, mais très-indigeste du *Popol-Vuh*, dont il possédait une copie traduite par Ximenez. Ce commentaire renferme cependant quelques faits tirés d'autres documents et qui lui prêtent de l'intérêt. Ordoñez est encore l'auteur du manuscrit de Palenqué, cité à la note (1), plus haut; il mourut proviseur du diocèse de Chiapas, il y a trente ans environ.

(4) *Memoria relativa á las ruinas de Nachán*, etc.

(5) Ainsi les premiers qui firent le voyage de Palenqué, avec l'objet d'en visiter les ruines, furent don Estevan Gutierrez de la Torre, un frère de don Ramon de Ordoñez, et plusieurs autres personnes de Ciudad-Real.

(6) *Memoria relativa á las ruinas de Nachán*, etc.

(7) « D'autres peintures et surtout de nombreux rituels idolâtriques, plusieurs fois découverts chez les indigènes, dit M. Aubin, auraient pu éclaircir la question de l'écriture. Malheureusement, après la ruine des colléges où les Franciscains se faisaient expliquer les peintures qu'ils suivent dans leurs ouvrages, les arcanes de Kircher s'étaient glissés, malgré ce jésuite, dans les écoles de la Compagnie. Ces arcanes, les peintures apocryphes, le figurisme biblique et alexandrin, d'autres chimères hiéroglyphiques, plus tard idéographiques, comme la spécieuse de Leibnitz, envahirent complétement l'archéologie américaine. On méconnut non-seulement la distinction d'Acosta et la valeur phonétique des caractères, on dénatura même le sens propre des figures imitatives. » (Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*; Paris, 1849, p. 32.) C'est ainsi qu'Ordoñez, prenant à la lettre le texte de Ximenez dans sa traduction du *Popol-Vuh*, croit voir l'enfer et les démons dans Xibalba et ses treize princes, la sainte Vierge dans Xquiq, Dieu le Père dans Hurucan, Jésus-Christ dans Hunahpu, et l'apôtre saint Thomas dans Kukulcan, Gukumatz ou Quetzalcohuatl.

(8) *Chamulà*, en tzendal *Chamhò*, bourgade considérable de plus de 10,000 âmes, à 2 lieues N.-O. de San-Cristobal. Elle est située à peu de distance de la montagne où se trouvent les ruines de l'antique Chamulà, qui fit une résistance des plus opiniâtres lors du siége qu'en firent les Espagnols, à la suite de la conquête de Mexico.

vembre de la même année, communication en fut envoyée à don José Antonio Calderon, habitant du bourg de Santo-Domingo del Palenqué, où il remplissait, depuis plus de trente ans, les fonctions de lieutenant de l'*Alcalde Mayor* de la province (1) : il lui donnait l'ordre de reconnaître soigneusement les ruines en question et de recueillir de la bouche des indigènes toutes les observations capables d'éclairer le gouvernement à cet égard.

Obéissant, comme l'étaient alors tous les officiers du gouvernement espagnol et colonial, don José Calderon se mit aussitôt en état d'exécuter les ordres qu'il avait reçus : il reconnut, avec toute l'exactitude possible, les bois qui couvraient les ruines et en fit un Rapport circonstancié dont nous insérons ici la partie la plus intéressante. Calderon ne se donnait ni pour un savant ni pour un architecte ; c'était tout simplement un magistrat campagnard de bon sens, et son témoignage a sur celui de ses successeurs l'avantage d'être le premier et probablement le moins enflé de tous.

RAPPORTS DE DON JOSÉ CALDERON ET DE BERNASCONI.

« Accompagné, dit Calderon (2), de quelques-uns des habitants de la localité, Indiens et Ladinos (3), « j'allai à la cité ruinée qui est à trois lieues d'ici, au parage nommé *Casas de Piedra*, les Maisons de « pierre. Je vis d'abord huit maisons, l'une entre autres que, pour sa grandeur et son architecture, « j'appelle le Palais. Ensuite, continuant à faire tomber les ronces pour m'ouvrir un chemin, j'ar- « rivai à un grand nombre d'autres maisons et de palais, moins somptueux que le premier, mais en « passant par beaucoup de collines et souvent en rampant sur les mains. Je trouvai ces édifices situés « aux quatre vents par rapport au palais principal, dans l'espace de trois jours que dura la recon- « naissance et dans l'ordre où je les ai annotés (4) : le plus grand nombre donnent au sud de ce qui « aurait été la résidence royale. Le site qu'occupent ces édifices est intransitable, tant à cause de « l'épaisseur du bois que pour les précipices qui les environnent. Il ne peut y avoir moins de trois

(1) *Memoria relativa á las ruinas de Nachán*, etc. — *Expediente sobre el descubrimiento de una gran Ciudad en la provincia de Chiapa, distrito de Guatemala*, MS. copié aux archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid, et faisant partie de ma collection.

(2) *Informe de D. Josef Antonio Calderon, Teniente de Alcalde Mayor del Palenque*, fecha en 15 de Diciembre de 1784.

(3) *Ladino* est un titre appliqué aux habitants espagnols ou métis de la campagne, ou bien aux indigènes qui ont quitté le costume et les habitudes de leurs tribus pour adopter les usages communs.

(4) Nous faisons suivre ici la liste des édifices découverts par don José Calderon, afin que le lecteur puisse la comparer lui-même à celles qui furent faites subséquemment par les autres explorateurs.

1° Un édifice (*casa*) voûté, murs de six palmes d'épaisseur, avec trois fenêtres, un petit salon, une chambre et trois portes.

2° Un autre édifice, quelque peu ruiné, de trente vares de long, une salle avec trois portes et corridor.

3° Un autre, semblable au précédent.

4° Un autre, comme oratoire ou chapelle, avec une porte et une fenêtre.

5° Un autre immédiat à ladite chapelle, avec deux chambres, un salon, trois portes et une figure ayant un bâton (*al modo de callado?*), avec des bottes comme des sandales, avec des boucles.

6° Un autre semblable aux précédents, si on s'en rapporte à ses débris, tous étant voûtés et le toit en terrasse.

7° D'autres fort détériorés, bien qu'on les reconnaisse à leurs débris, et qui seront comme au nombre de sept.

8° Un autre ruiné.

9° Un autre également ruiné.

10° Un autre édifice grand et ruiné aussi.

11° Un autre édifice ruiné et grand, d'après ses débris.

12° Un autre édifice ruiné.

13° Cinq grands édifices, tombés en ruines.

14° Trois autres également en ruines.

15° Un grand palais, d'après ses débris.

16° Un autre édifice, ruiné également, dont la porte a été murée.

17° Un grand palais en ruines.

18° Huit autres édifices en ruines.

19° Un autre fort grand, d'après ses débris.

20° Un palais très-grand, d'après ses débris.

21° Un autre édifice, presque entier, avec trois portes, une salle, deux chambres au milieu, un écu de grande dimension dans la muraille, et au pied de l'écu, un banc (*sotano*) de trois vares, de pierre et de chaux.

22° Une voûte, faite en forme de prison, de deux vares et demie en carré avec une porte en bon état.

23° Un autre édifice de vingt vares de long, avec trois portes, salle et corridor.

24° Deux édifices fort grands en ruines.

25° Deux édifices en ruine, reconnaissables par leurs débris.

26° Un édifice de seize vares de haut et de trente de longueur, avec quatre portes et une figure de femme qui a deux vares de hauteur, ayant comme un turban sur la tête, ses petits jupons jusqu'aux genoux, un enfant dans les bras. On y remarque comme des bas jusqu'aux cuisses et des souliers : les ceintures du jupon avec leurs grandes fleurs viennent jusqu'à la cheville ; on reconnaît qu'il y a eu beaucoup d'ornements. Dans le corridor de la même maison, il y a une table fort usée de quatorze palmes de long et de sept de large, aux trois quarts remplie de caractères ou de signes (*veneras*), et l'édifice entier est dallé.

27° Un autre grand édifice en ruines.

28° Un autre grand édifice aussi en ruines.

29° Un autre édifice, à manière de chapelle, avec deux petites chambres, un petit salon, avec corridor ; à la porte il y a une figure d'homme, tenant comme une bannière à la main, et dans son turban il y a un écu, avec deux soldats aux côtés, leurs lances en main, leurs écus formant comme un aigle, et en bas une croix parfaite avec beaucoup de feuillages et des fleurs de lis ; les soldats ont une chevelure propre (*su pelo proprio?*).

30° Une niche parfaite avec des fenêtres et banc (*sotano*) fait de mortier ; en outre, deux soldats de plus, avec leurs morions, dans une maison.

31° Un autre édifice en ruines.

32° Un autre édifice en assez mauvais état, ayant une voûte en-

« ou quatre siècles depuis que cette ville a été abandonnée, car il y a déjà beaucoup de ces maisons « qui ont au-dessus d'elles des arbres de trois ou quatre vares de grosseur. Les trois lieues de pays « qu'il y a d'ici à la ville ruinée auront été des champs, et celui qui en était roi devait être le maître « de toutes les terres existant à neuf ou dix lieues à la ronde, reconnues pour appartenir à Palen- « qué : car, de quelque côté que l'on creuse dans les environs, on trouve des restes de maisons, des « poteries et des briques. Sa domination pouvait même s'étendre sur tout le Tabasco et les rivières « de l'Uzumacinta, le tout ne formant qu'un même pays avec celui-ci. La terre ici est tellement « fertile, que si l'on n'y fait attention, du moment qu'on abandonne quelque maison, en peu d'années « on n'y trouve qu'une forêt. Quant aux monticules et aux précipices, ils auront pu se former des « ruines des maisons, opposant, d'un côté, une barrière aux débris de terre et de sable que les eaux « en un si long espace de temps entraînent, de l'autre, s'ouvrant au courant de l'eau qui s'y « serait percé un chemin, en creusant ces précipices (1). Je ne trouve personne ici qui puisse « me donner raison de ce que cela a été. C'est une œuvre des plus somptueuses, quoique rude, et « d'une grande beauté. Les figures que j'ajouterai ici sont sculptées avec beaucoup d'habileté dans « les murs de ces palais qui sont tous de pierre. Il y en a beaucoup revêtus d'habits et de plumages « étranges, des femmes avec leurs enfants dans les bras et de grandeur gigantesque ; beaucoup « d'écus ; un genre d'inscriptions ou d'armoiries qu'on trouve dans un palais faisant face à la porte ; « puis cette tour qui se voit là à moitié achevée dans le grand Palais et du sommet de laquelle on « distingue les champs et les lagunes de tout ce pays. Plutarque, à ce qu'on dit, rapporte que les « Romains portaient des demi-lunes sur leurs souliers, confessant par là l'immortalité de l'âme. « Seraient-ils Romains ceux qui commandaient ici ? ou bien des Espagnols venus au temps de la « domination des Mores jusqu'au port du débarcadère de Catasajà, ou bien encore de ces Car- « thaginois qui, dit-on, vinrent en Amérique ? je n'en sais rien. »

A la suite de ce Rapport, don José de Estacheria commissionna un Italien, don Antonio Bernasconi, architecte royal à Guatémala, en date du 27 janvier 1785 ; il le chargea d'aller à Palenqué et de faire une inspection en règle des monuments de la cité antique. Celui-ci se mit aussitôt en chemin, et le 25 février suivant, il arrivait à Santo-Domingo. Il leva des plans, dessina diverses parties des ruines, et le 13 juin, étant de retour à Guatémala, il remettait au Président de l'Audience royale un Rapport contenant les résultats de son travail. L'extrait suivant en est la portion la plus intéressante. « Afin de pouvoir exécuter et former le plan que j'ajoute ici, n° 1 (2), « suivant les instructions que V. S. a daigné me donner, je pris le centre du plan dans la maison « principale que j'appelle le Palais, dans cette ville désolée : de là il s'étend au couchant une « lieue et demie, au levant une, au nord une, et une autre au sud : elle est située dans une chaîne « de montagnes qui court du levant au couchant, extrêmement brisée et difficile à pénétrer, ainsi

tière, deux chambres et deux bancs (*sotanos*), avec des soldats à la porte et leurs morions.

33° Un autre soldat dans un édifice en mauvais état.

34° Un autre édifice, semblable aux précédents, avec une voûte.

35° Six autres en ruines.

36° D'autres en ruines, visibles par leurs débris.

37° Six de plus, en ruines.

38° Dix autres en ruines.

39° Trois de plus, aussi en ruines.

40° Trois de plus, en ruines.

41° Quinze autres édifices, en ruines, leurs débris annonçant que c'étaient tous de grands édifices.

42° Encore un autre édifice avec un banc (*sotano*), et un escalier en mortier, en bon état.

43° Dix autres édifices en ruines.

44° Cinq grands palais, avec leurs portes et leurs appartements, semblables les uns aux autres.

45° Cinq fort grands édifices, avec des escaliers en bon état.

46° Encore quatre édifices en ruines ; de leurs débris on aperçoit des champs considérables à peu de distance de la ville.

47° Vingt édifices en ruines.

48° Vingt autres croulant.

49° Trois autres en ruines.

50° Dix palais de quarante vares de long, en ruines, bien que l'un d'eux ait encore une porte et une chambre en entier.

51° Un édifice en ruines.

52° Deux autres en ruines, l'une desquelles a une chambre et une armoire avec beaucoup de niches.

53° Sept autres édifices en ruines.

54° Quatre autres aussi en ruines.

55° Cinq de plus, en ruines.

56° Seize autres en ruines.

Ayant soin de faire observer que tous ces édifices forment des rues. C'est de quoi on pourra s'assurer quand on voudra en tout temps. (Que d'édifices que les autres n'ont pas vus !)

(1) Sans mentionner ici les éminences artificielles sur lesquelles s'élevaient les édifices de Palenqué, Calderon les indique suffisamment en parlant des monticules et des précipices intermédiaires.

(2) Ce plan avec les dessins décrivant les monuments de Palenqué, découverts à cette époque, accompagnait le Rapport de Bernasconi qui fut envoyé à la cour d'Espagne. La levée de ce plan qui donne aux ruines une circonscription de six lieues et mille vares castillanes suffit pour réfuter les objections faites plus tard par divers voyageurs à la grande étendue de l'ancienne cité de Palenqué.

« que je l'éprouvai, en me rendant aux huit rhombes différents où j'allai pour former le cercle, « dont la circonférence était de six lieues et mille vares castillanes, en faisant remarquer que dans « l'espace de la demi-lieue au couchant où je sortis du cercle, il y a également des vestiges de « maisons, ainsi que celles que je mets au centre avec de la couleur rouge, au nombre d'environ « vingt-deux, dont je signale les élévations, comme existant encore. ».

Outre les plans en question, Bernasconi se réfère à plusieurs autres dessins qui ont dû fort probablement servir à Antonio del Rio et à Dupaix (1), bien qu'il n'en soit fait mention nulle part : l'un d'eux offrait la coupe et le dessin d'une voûte de deux vares et demie de large et de quatre et demie de haut, courant entre le Rio Michol et le Palais et formant une courbe dont il subsistait encore environ quatre-vingts vares. Qu'était cette voûte? avait-elle servi d'aqueduc ou de passage souterrain? c'est ce que l'architecte ne dit pas (2). Il signale, toutefois, en fait d'ouvrage d'hydraulique, deux ponts en voûte triangulaire comme celles du Palais; l'arche du premier mesurait deux vares et demie de largeur et le sol supérieur huit vares pour le passage. Le second avait douze vares de largeur à la surface supérieure, avec une ouverture d'une vare et demie. Il conclut en disant qu'il n'a observé nulle part, dans les montagnes voisines, de traces d'éruptions volcaniques ni d'aucune commotion violente qui eût pu occasionner la ruine de la cité antique, ruine qu'il attribue uniquement à l'abandon des populations.

En conséquence du voyage de Bernasconi, le président de l'Audience royale en référa à la cour, envoyant toutes les pièces au Ministre, marquis de Sonora, qui, après les avoir examinées, commanda, au nom du Roi, à l'historiographe don Juan Bautista Muñoz, d'en faire un Rapport sommaire. Cette pièce, qui montre tout l'intérêt que les ministres de Charles IV prenaient aux antiquités et à l'histoire des colonies de l'Amérique, mérite d'être reproduite ici en entier (3).

RAPPORT DE DON JUAN BAUTISTA MUÑOZ A S. EXC. M. LE MARQUIS DE SONORA

« Excellentissime Seigneur,

« J'ai vu et examiné avec une entière attention le dossier concernant la cité ruinée de la pro- « vince de Chiapa, existant à trois lieues environ de Palenqué, qu'en exécution de l'ordre royal, « Votre Excellence a daigné me communiquer, en date du 1er mars courant. On ne saurait donner « que des éloges au zèle du président de Guatémala, pour avoir fait reconnaître avec tant de détail « ces ruines qui ne peuvent manquer de jeter du jour sur les origines et l'histoire des anciens « Américains. On ne doit pas non plus passer sous silence l'utilité résultant de l'examen qu'en ont « fait le lieutenant Calderon et l'architecte Bernasconi. Nous avons là, par conséquent, un témoi- « gnage oculaire de la véracité de nos anciens conquérants et historiens primitifs relativement « aux édifices trouvés dans la Nouvelle-Espagne et dans les pays environnants, en particulier du « côté du midi. Ceux qui se distinguent entre autres par l'art et la grandeur sont ceux qui existent « dans les provinces comprises dans le district de Guatémala et le Yucatan, Chiapa se trouvant « au milieu de ce qui fut anciennement le mieux peuplé et rempli de monuments ; il ne me « paraît donc pas improbable que cette cité détruite ait été la capitale d'une grande puissance, « quelques siècles avant la conquête. En jetant les yeux du côté du nord, on la voit à une dis-

(1) Le travail de Calderon et les relevés de Bernasconi sont passés sous silence par leurs divers successeurs, quoique très-probablement ils aient servi de base aux explorations subséquentes de Del Rio et de Dupaix.

(2) C'est l'aqueduc, également mentionné par Dupaix, Waldeck et Stephens, mais dont l'usage ne paraît pas avoir été parfaitement déterminé.

(3) Don Juan Bautista Muñoz y Ferrandis naquit à Museros, près de Valence, en Espagne, en 1745. Auteur de plusieurs ouvrages, il fut chargé par la cour de rédiger la grande *Histoire générale du Nouveau-Monde*, pour laquelle il réunit un très-grand nombre de documents d'une grande importance, relatifs à l'Amérique, et qui se trouvaient disséminés dans la plupart des principales archives et bibliothèques de l'Espagne et de ses colonies d'outre-mer. Malheureusement il eut à peine terminé la publication de l'*Histoire de Christophe Colomb*, qui devait être l'introduction de ce grand ouvrage, qu'il mourut subitement en 1799. La plus grande partie des documents recueillis par lui se trouvent actuellement aux archives de l'Académie royale d'histoire à Madrid.

« tance convenable de la côte de Campêche, et comme à une demi-journée de chemin de la lagune « de Catasajà, au moyen de laquelle on pouvait naviguer jusqu'à la mer, à peu de chose près comme « de Séville à San-Lucar (1). Au nord-est elle a la province de Yucatan, où il existe des édifices « remarquables, dont quelques-uns se sont trouvés, ainsi que ceux de la découverte actuelle, recou- « verts de terre et supportant des arbres d'une merveilleuse grandeur (2). Au couchant, dans les « Zapotèques, on a trouvé encore debout la grande ville de Mixtlan, dont le temple surpassait, par « son architecture, celui de Mexico (3). Au levant, à l'entrée de la province de Honduras, on a « découvert les vestiges d'une autre grande ville (4), avec de superbes édifices, ornés de statues et « de bas-reliefs fort analogues à ceux qu'on vient de découvrir maintenant. Je fais suivre ici la « Relation qu'en donna en 1576 le licencié Palacio, auditeur de Guatémala, afin de la comparer « avec celles de Calderon et de Bernasconi. »

Cette lettre de Muñoz, où l'on trouve la preuve des vastes connaissances archéologiques de cet écrivain, acheva sans nul doute d'éclairer la cour d'Espagne sur l'éclat que devait tirer la couronne des investigations dont elle allait prendre l'initiative. Le temps n'était plus où des préoccupations mesquines, où des jalousies sans fondement réel empêchaient la lumière de se faire jour, et les pièces diverses du dossier relatif aux ruines de Palenqué aident à faire comprendre la facilité avec laquelle le baron Alexandre de Humboldt obtint un peu plus tard de voyager en Amérique. En conséquence du Rapport de Muñoz, une cédule royale, en date du 15 mars 1786, fut adressée à don José de Estacheria, qui chargea alors don Antonio del Rio d'aller relever de nouveau le site, avec le plan des ruines de Palenqué.

Del Rio arriva au bourg de Santo-Domingo le 3 mai de la même année, et le 6, il fit sa première visite aux ruines. Deux cents Indiens de Tumbalà reçurent ordre de descendre pour travailler à dégager les édifices ; mais il n'en vint que soixante-dix-neuf, avec lesquels l'explorateur ne put, toutefois, se mettre à l'œuvre que le 18. Le travail dura jusqu'au 2 juin suivant.

RAPPORT DE DON ANTONIO DEL RIO

« De Palenqué, dernière localité de la province de Ciudad-Real de Chiapa, dit-il (5), on monte, « en cheminant au sud-ouest, par une chaîne de montagnes qui vient à séparer ce royaume de « Guatémala de celui de Yucatan ou de Campêche ; après deux lieues de marche, on arrive au « ruisseau, nommé *Michol*, dont les eaux courent au couchant jusqu'à s'unir à la grande rivière « *Tulijà*, qui porte les siennes à la province de Tabasco. Passé ce ruisseau, on continue à monter, « et à une demi-lieue plus loin, on traverse un petit cours d'eau, nommé *Ototum* (6), qui se « joint au précédent. C'est ici que l'on commence à découvrir des masses de ruines, ce qui fait « que le chemin devient fort incommode pendant la demi-lieue suivante, jusqu'au lieu où sont « situées les Maisons de pierre : celles-ci se réduisent à quatorze, plus ou moins ruinées, mais « qui conservent, toutefois, d'une manière fort visible, la plupart de leurs habitations.

« Une surface rectangulaire de trois cents vares de large sur une étendue de quatre cent cinquante com- « prend le terre-plein qui se manifeste au pied du mont le plus élevé de la chaîne : elle forme une place, et

(1) San-Lucar, ville d'environ 16,000 âmes, sur la rive gauche et à l'embouchure du Guadalquivir, était jadis un port d'embarquement considérable pour le commerce de l'Andalousie, en particulier de Séville.

(2) Ces paroles prouvent que les hommes instruits en Espagne étaient parfaitement au courant des monuments de l'antiquité existant au Yucatan et ailleurs ; mais ces monuments inspiraient moins d'intérêt qu'ils n'en excitèrent depuis.

(3) *Mixtlan* est il une erreur du copiste ou de la mémoire de Muñoz ? Ne serait-ce pas *Mictlan*, dont il serait question, dans l'État d'Oaxaca, et dont les édifices furent dessinés et relevés quelques années après par Dupaix, lors de sa seconde expédition ?

(4) Les ruines dont il s'agit ici sont celles de *Copan*, que le licencié Palacio a été le premier à faire connaître, visitées ensuite par Galindo, puis par Stephens et Catherwood, plus tard par M. César Daly, enfin, en 1863 et en 1866, par l'auteur du présent travail.

(5) Del Rio, *Descripcion del terreno y poblacion antigua nuevamente descubierta en las inmediaciones del pueblo del Palenque*, etc. Dans la Coll. des documents MSS. originaux pour servir à l'histoire de Chiapas et de Guatémala de M. Brasseur de Bourbourg.

(6) Ce mot a été lu et écrit de différentes manières : ici nous avons *ototum*, qui signifierait « des pierres écroulées » ; M. de Waldeck a entendu dire *ototiun*, ce qu'il fait dériver de *otot*, maison (corruption de *otoch*) et de *tiunich* (corruption de *tunich*, radical *tun*, pierre) ; dans Dupaix, on trouve *otolum*, terre des pierres écroulées, en tzendal.

« l'on y voit, colloquée comme au centre, la maison la plus grande et la plus spacieuse de toutes « celles que l'on y a reconnues. Elle est située sur une éminence ou colline de 20 vares de « hauteur (1) et, à l'entour de celle-ci, on voit les autres qui sont placées de la manière sui- « vante : 5 au nord, 4 au sud, 1 au sud-ouest et 3 au levant, en ayant soin d'observer qu'il y a « également de toutes parts des restes d'autres maisons et d'édifices tombés, ces derniers s'étendant « surtout le long de la montagne qui court du levant au couchant, jusqu'à la distance de trois « ou quatre lieues de chaque côté; en sorte qu'on peut dire que l'extension totale de cette cité « ruinée comprend de sept à huit lieues en longueur; mais sa largeur ne correspond pas à cette « étendue, et elle peut être plus ou moins d'une demi-lieue jusqu'à l'endroit où cessent les ruines, « c'est-à-dire jusqu'au Rio Michol qui coule au pied de la montagne. De cette montagne se « précipitent divers cours d'eau qui baignent les restes des maisons ruinées, situées à l'un et l'autre « bord; ce qui fait qu'on y verrait autant de rues que de ruisseaux, si l'épaisseur de la forêt n'y « mettait obstacle. »

Ces lignes, qui servent comme d'introduction au Rapport d'Antonio del Rio, sont, du reste, les seules qui offrent quelque intérêt à la suite des relations de Calderon et de Bernasconi. Tous les trois sont d'accord pour donner une étendue considérable à l'ancienne ville dont ils décrivent les ruines, et bien que Bernasconi ne parle pas de l'orientation du palais, qui est l'édifice principal, il est à croire qu'on la trouvait dans le plan qui accompagnait son travail. Ni lui ni Calderon ne mentionnent les élévations artificielles, servant d'assises à ce monument et aux autres; mais Calderon les indique clairement, en signalant les monticules et les précipices qui les environnaient. Del Rio, qui exécuta la seconde reconnaissance en règle, non-seulement parle de l'éminence au sommet de laquelle était bâti le palais, mais encore d'un terre-plein fort grand qui servait comme de première base à cette éminence. Bien qu'il ne dise rien du grand escalier montant au sommet de ce qu'on pourrait appeler une pyramide tronquée, il dit expressément que l'entrée principale du palais était au levant, et c'est de ce côté que le capitaine Dupaix place l'escalier. Malgré les grands moyens mis à la disposition de Del Rio, l'exploration qu'il fit des ruines de Palenqué ne fut, ainsi que son Rapport, qu'un travail fort superficiel, en réalité inférieur à celui de Calderon. Celui-ci n'était ni dessinateur, ni architecte; mais, accoutumé au climat de Palenqué, qu'il habitait depuis si longtemps, habitué à parcourir les forêts où les ruines étaient ensevelies, il n'est pas étonnant qu'il en eût découvert bien plus que les deux explorateurs envoyés par le gouvernement, et qui, fatigués promptement de cette vie difficile, se contentèrent de décrire avec un peu plus de soin les édifices qu'ils avaient eus le plus facilement sous les yeux.

Le Rapport et les dessins de Del Rio passèrent aux archives des Indes en Espagne; mais il en resta évidemment plusieurs copies en Amérique, l'une d'elles ayant été donnée par l'auteur à don Ramon de Ordoñez, dont il a été question plus haut, et une seconde s'étant trouvée plus tard dans les archives de la vice-royauté, à Mexico (2). On ignore quels furent les incidents qui empêchèrent alors de donner suite à l'exploration commencée. Mais, quelques années après, Charles IV, frappé de l'importance de ces découvertes, sur lesquelles il était temps d'appeler l'attention des savants, ordonna les préparatifs de plusieurs expéditions archéologiques dans les royaumes de la Nouvelle-Espagne : elles eurent lieu successivement, et avec l'appareil nécessaire, de 1805 à 1808, et c'est alors qu'on explora les antiquités existant entre la vallée de Mexico et la province d'Oaxaca, ainsi que dans la route d'Ococingo à Palenqué. Le capitaine Dupaix, officier autrichien, fut mis à la tête de ces expéditions, qui furent protégées par un détachement de cavalerie mexicaine. Parvenu au but de l'entreprise, après de grandes fatigues et beaucoup de difficultés, il dressa trois relations détaillées, accompagnées de dessins nombreux, propres à fixer, à beaucoup d'égards, les idées sur l'existence et sur la nature des monuments qu'il avait

(1) Del Rio donne à cette éminence artificielle 20 vares de hauteur, et Dupaix 60 pieds espagnols : Stephens ne lui assigne que 40 pieds anglais, mais ne prétend pas en ce point être absolument exact, à cause des débris et des bois qui encombraient la base.

(2) *Memoria relativa à las ruinas de Nachán*, etc. MS. — La copie restée aux archives de Mexico fut traduite en anglais et publiée à Londres en 1822, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

vus, si remarquables par le caractère de leur architecture, différente en tout point de ce qui était connu sur le reste du globe, et dont la construction solide autant que majestueuse avait su braver les efforts destructifs des siècles et de la végétation (1).

EXAMEN DU RAPPORT DE DUPAIX

« Les manuscrits du capitaine Dupaix et les curieux dessins de Castañeda, qui l'avait accompagné pendant ses diverses expéditions, allaient être envoyés à Madrid, déjà occupé par les armées françaises, lorsqu'éclata la révolution qui devait affranchir le Mexique. Ces documents précieux devenaient alors d'une importance secondaire pour un peuple uniquement occupé de la conquête de sa liberté; aussi restèrent-ils, pendant les guerres de l'indépendance, au pouvoir de Castañeda, qui les déposa ensuite au Cabinet d'Histoire naturelle (2). Ce n'est qu'en 1828 que M. Baradère, invité à rechercher tout ce qu'il pouvait contenir de précieux pour les sciences et les arts, exhuma des cartons de ce musée les dessins et manuscrits dont il est question.

« Ainsi, par une sorte de fatalité qui souvent semble s'attacher aux plus importantes découvertes, une cité jadis florissante, aujourd'hui déserte et changée comme en un vaste tombeau, fut sur le point de voir le secret de son ancienne existence échapper pour jamais, peut-être, à la connaissance des hommes.

« Pour empêcher la dilapidation des objets d'antiquité dont quelques étrangers s'étaient rendus coupables, le Congrès général avait rendu une loi qui interdisait à tout voyageur, non formellement autorisé par le gouvernement (3), de faire des fouilles et d'exporter des objets d'art. Malgré cette interdiction, M. Baradère obtint, en 1828, l'autorisation de faire à ce sujet, dans l'intérieur de la république, toutes les recherches qu'il jugerait utiles. Il fut convenu qu'après l'envoi fait par lui, à Mexico, de tout ce qu'il trouverait digne de figurer dans un musée, la moitié de la collection réunie par ses soins lui serait délivrée, avec la permission de transporter ces objets en Europe. Enfin, M. Baradère obtint, par échange, les cent quarante-cinq dessins originaux de Castañeda (4) et une copie authentique de l'itinéraire et des descriptions du capitaine Dupaix, copie qu'on s'engagea à lui remettre dans les trois mois qui suivraient. Le traité fait à cet égard entre ce savant voyageur et le conservateur du Musée de la fédération mexicaine, est daté du sept novembre mil huit cent vingt-huit, et est le résultat d'une autorisation du gouvernement, délivrée par dépêche du quatre septembre précédent.

« Par suite de diverses circonstances, cette copie ne parvint à M. Baradère que longtemps après son retour en France.

« Dès son arrivée à Paris, les dessins de Castañeda qu'il avait apportés avaient excité un haut intérêt. L'Institut et plusieurs autres Sociétés savantes en avaient eu connaissance, et l'on attendait avec impatience les manuscrits qui s'y rattachaient. M. Warden, rapporteur d'une Commission spéciale dont M. Depping était président, en avait entretenu la Société royale des antiquaires de France, de manière à éveiller vivement l'attention, et le président de la Commission centrale de la Société de Géographie, M. Jomard, avait constaté (5), dans un rapport également spécial, l'importance des dessins de Castañeda et

(1) *Antiquités mexicaines*, publiées par MM. Baradère et de Saint-Priest, *Discours préliminaire*, par M. Charles Farcy, p. VI.

(2) C'est-à-dire au Musée national à Mexico. *Ibid.*

(3) Une telle disposition était d'autant plus malheureuse au Mexique que certains nationaux, jaloux des étrangers qui s'occupent des antiquités et de l'histoire de leur pays, les empêchent volontiers de poursuivre des études qu'eux-mêmes négligent ou dont ils se sentent incapables. De ce nombre est Don José Salazar Ilarregui, commissaire impérial, préposé naguère au gouvernement du Yucatan. Envieux des travaux de M. Brasseur de Bourbourg, et humilié sans raison de l'accueil hospitalier fait à ce dernier par les Yucatèques, à la fin de l'année 1864, il publia un décret inqualifiable la veille même du jour où M. Brasseur comptait partir pour visiter les ruines d'Izamal. Ce décret, exagérant maladroitement la défense d'exporter des objets d'art antiques, renouvelée récemment par l'empereur Maximilien, faisait la défense absolue de « pratiquer aucune excavation, ni de toucher aux monuments antiques de la « Péninsule, sous quelque prétexte que ce pût être. » Il oubliait qu'on ne bâtit rien au Yucatan qu'avec les pierres tirées des ruines des anciens monuments qui sont partout; il oubliait ou peut-être ignorait-il que si quelques antiquités mexicaines étaient connues, c'était grâce aux explorateurs étrangers qui seuls leur avaient donné de la valeur et savent les apprécier (voir le *Periódico oficial del departemento de Merida*, Viérnes 2 de diciembre de 1864).

(4) Don Isidro Rafael Gondra, conservateur du Musée national de Mexico, à l'époque de mon séjour dans cette ville, m'assura positivement que les dessins emportés par M. Baradère n'étaient qu'une copie des dessins originaux de Castañeda.

(5) *Rapport fait à la Société de Géographie*, en date du 17 septembre 1832.

des divers objets composant la collection d'antiquités de M. Baradère ; il lui avait témoigné même, en son propre nom et par écrit, tout le cas qu'il en faisait. Enfin ces matériaux étaient regardés comme si précieux, que le prix proposé, en 1828, par la Société de Géographie, pour le voyageur qui rapporterait des documents authentiques sur l'existence de *Palenqué*, fut différé à cause du retard des manuscrits, qui arrivèrent cependant peu de jours après la décision qui avait renvoyé d'abord jusqu'en 1832, ensuite jusqu'en 1834, la délivrance du prix. »

M. Jomard, dont la perte encore récente excita de si vifs et de si unanimes regrets dans le monde savant, continua, jusqu'à sa mort, à se montrer un ami bienveillant aux explorateurs des antiquités de l'Amérique, et l'auteur du présent écrit saisit encore une fois cette occasion d'en rendre hommage à sa mémoire. Il encouragea vivement la publication des manuscrits de Dupaix et des dessins de Castañeda, qui continuèrent longtemps d'attirer l'attention générale. Cette publication, à laquelle vinrent s'ajouter une foule de travaux, importants alors, de M. Alexandre Lenoir, de M. Warden et de M. Charles Farcy, parut en 1834, grâce aux efforts de MM. Baradère et de Saint-Priest, dont nous ne saurions trop louer la courageuse initiative. Après la grande compilation d'Aglio, faite aux frais de lord Kingsborough, à Londres (1), les *Antiquités mexicaines* de MM. Baradère et de Saint-Priest (2), éditées avec un luxe et un format analogues au grand ouvrage sur l'Égypte, étaient l'œuvre la plus considérable qui eût encore été faite en Europe sur un pareil sujet, et tous les amateurs désintéressés des études américaines leur en sauront toujours un véritable gré.

« L'expédition d'Antonio del Rio n'avait fait que constater l'existence de vastes débris qui devaient un jour, dit M. Charles Farcy (3), augmenter nos doutes sur l'âge de cette partie du monde. Le capitaine Dupaix, en redressant, vingt ans plus tard, les nombreuses erreurs de son devancier, en suppléant à ses omissions plus nombreuses encore, a soigneusement déterminé l'état de ces précieux restes au commencement de notre siècle, et offert à la méditation du monde savant leur aspect aussi imposant que fidèle.

« Les caractères généraux des édifices de Palenqué sont, suivant les observations de Dupaix, la simplicité, la gravité, la solidité. Cette dernière qualité que l'on retrouve dans tous les monuments du Mexique et de l'Amérique centrale, tient non-seulement à la nature et à l'emploi des matériaux, mais aussi à la forme conique qui se remarque en particulier à Palenqué, dans le soubassement du palais. Ces édifices, ajoute l'explorateur, sont généralement revêtus d'un enduit de stuc, dans lequel entre de l'oxyde de fer qui lui donne un ton coloré. Il dit la même chose au sujet des autres monuments du Mexique, observe ici M. Alexandre Lenoir (4), et cela est digne de remarque ; car si des mines de fer ont été connues de ces anciens peuples, il est étonnant qu'on n'ait jamais trouvé dans les débris aucun instrument de ce métal. Il est vrai que s'ils en ont eu, ils ont pu s'oxyder à la suite des siècles, au point de disparaître tout à fait (5).

« Les monuments de Palenqué, comme ceux des autres parties du Mexique, sont orientés, c'est-à-dire que leurs quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Leurs plans présentent presque tous des carrés longs. Ils sont généralement placés sur des éminences. Les portes sont souvent plus larges que hautes (6). Les jours tenant lieu de fenêtres sont très-restreints. On ne trouve nulle trace de fermeture, si ce n'est de petits piliers pratiqués dans de petites niches en pierre, et derrière lesquels on pouvait passer des courroies ou des chaînes quelconques (7).... Les escaliers sont sans paliers ni repos, de même

(1) *Antiquities of Mexico, comprising fac-similes of ancient Mexican paintings and hieroglyphs, preserved in the royal libraries of Paris, Berlin, Dresden*, etc., *together with the monuments of New Spain*, etc., *the whole illustrated by many valuable inedited manuscripts*, by Augustine Aglio. 7 vol. in-fol. London, 1830.

(2) *Antiquités mexicaines, Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué, accompagnées des dessins de Castañeda*, etc. 3 vol. gr. in-fol. Paris, 1834.

(3) *Antiquités mexicaines*, Discours préliminaire, p. VII.

(4) *Ib.* Examen des planches de la troisième expédition de Dupaix, p. 73.

(5) On sait aujourd'hui positivement que les Américains de l'antiquité et jusqu'à la conquête ne travaillaient pas la pierre avec des instruments en fer, mais avec des instruments en pierre plus dure et avec d'autres en cuivre trempé d'une façon particulière.

(6) Serait-ce par l'effet d'une disposition particulière à ceux qui sont nés sous un climat américain ? Nous avons vu fort souvent, chez les Américains modernes des États-Unis, des portes analogues.

(7) A Uxmal, nous avons observé, au dedans des palais antiques, des anneaux en pierre en haut et en bas des ouvertures servant d'entrée ; on devait y mettre probablement des rouleaux de bois auxquels on suspendait des nattes ou des rideaux d'étoffes, servant de portières.

que dans les constructions du reste de l'ancien Mexique (1). Les marches sont plus hautes et ont quelquefois un pied, même un pied et demi.

« Dupaix dit avoir reconnu à Palenqué onze édifices encore debout. Del Rio, son prédécesseur, en avait vu quatorze, vingt ans auparavant. Il s'agit d'édifices entiers, car il n'est pas douteux qu'un plus grand nombre, dans un état de dégradation plus ou moins complet, ne puisse être signalé, et c'est ce qui fait qu'un voyageur plus moderne, M. de Waldeck, prétend en avoir vu dix-huit. Quel état de ruine pour une ville qui, au dire de tous, n'avait pas moins de six ou huit lieues de longueur! Observons, toutefois, que Dupaix, d'une grande sagesse dans ses suppositions, déclare que, vu l'immensité de ces débris, qui ont été traînés au loin sur la terre, il est impossible d'assigner à cette ville antique sa véritable étendue. »

Dans la description des planches dessinées par Castañeda, ainsi que dans les dessins de M. de Waldeck, ce qui donne la plus haute idée de la grandeur de Palenqué, ce sont les différentes vues qu'ils ont prises du palais. « Une masse de construction continue, d'après Dupaix, M. Alexandre Lenoir (2), s'élève sur une base formant un parallélogramme ayant mille quatre-vingts pieds de tour et soixante de hauteur. Cette masse est construite en pierre, chaux et sable. Au milieu de la façade, à l'est, est un large escalier qui monte jusqu'au temple, édifice de deux cent quarante pieds sur les grands côtés, cent quarante-cinq sur les petits, et trente-six de haut, ce qui donne, pour toute la masse, une élévation de quatre-vingt-seize pieds. Les murs, construits en pierre, ont une très-grande épaisseur. Les voûtes des galeries ont vingt pieds d'élévation, et forment un angle tronqué au sommet, terminé par de grandes dalles extrêmement épaisses. L'édifice est couronné par une large frise encadrée dans deux corniches doubles de forme carrée. Enfin, entre toutes les portes, sur tous les piliers formant galerie autour de l'édifice, sont incrustés des bas-reliefs en stuc, figurant des personnages de plus de six pieds, et des hiéroglyphes sculptés. L'intérieur répond à la magnificence de l'extérieur. Des galeries formant péristyle tout autour du temple; des salles découvertes, ou espèces de cours, ornées de bas-reliefs en granit, dont quelques-uns représentent des personnages de douze pieds de proportion; des bâtiments intérieurs dans les cours; une tour carrée à quatre étages, où certaines parties de l'escalier sont soutenues par des voûtes cintrées (3); des souterrains dont l'entrée est ornée de sculptures symboliques : voilà ce qu'on remarque principalement dans ce somptueux édifice, maintenant tout à fait désert.

« Cet édifice fut-il un palais pour la résidence des princes, un temple pour la célébration du culte, un monument commémoratif de victoires, un lieu destiné à l'enseignement? Rien ne peut nous aider à faire avec certitude un choix dans ces diverses suppositions. Les hiéroglyphes, personne n'en a la clef (4). Quant aux sujets et personnages sculptés extérieurement ou intérieurement, là seulement pourrait naître l'espoir de deviner la destination du monument; mais il faudrait posséder, par exemple, les dessins exacts des quarante bas-reliefs représentant des personnages en actions diverses tout autour du péristyle. Peut-être alors pourrait-on, par un examen attentif, comprendre ou deviner le motif de ces compositions, et par suite la nature de l'édifice qu'elles décoraient. »

Entre autres parties remarquables que présente ce monument est la tour carrée, à quatre étages, d'une architecture curieuse, existant à l'intérieur du palais. « Selon la description qu'en a faite Antonio del Rio, elle le serait encore davantage; car il prétend que cette tour, à laquelle il ne donne que quarante-huit pieds de haut, au lieu de soixante-quinze que lui prête Dupaix (5), *renferme dans*

(1) Nous avons vu au Yucatan et dans l'Amérique centrale des monuments où il y avait des rampes aux escaliers et dans quelques-uns des repos de distance en distance. Cette règle n'est donc nullement applicable à tous les édifices antiques dans ces contrées.

(2) *Antiquités mexicaines*, Examen des planches de la troisième expédition de Dupaix, p. 74.

(3) Stephens ne fait pas mention de ces voûtes cintrées; les coupes faites par Dupaix, quoique offrant quelque chose en demi-cercle, ne sont pas suffisantes pour laisser voir un véritable plein cintre; il n'apparaît pas non plus dans le plan de M. de Waldeck, ci-joint, Pl. XIX.

(4) La clef de ces hiéroglyphes est aujourd'hui découverte; il ne manque plus que de trouver les moyens de s'en servir. Voir le volume intitulé : *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, etc., *comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya*, etc., Paris, Durand et Arthus Bertrand, éditeurs.

(5) C'est également ce que dit Stephens, *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, vol. II, p. 347. Voir le plan de la même tour dans l'Album ci-joint, planche XIX.

son intérieur une autre tour. Le plan n° XI (de Dupaix) donnerait lieu de croire à l'assertion d'Antonio del Rio ; mais le dessin n° XV, et la coupe qui suit, n° XVI, ne rendent pas compte de cette disposition singulière. Ce qu'on y remarque, sans trop le comprendre, ce sont de petites parties cintrées qui ne paraissent pas fort utiles. »

Une autre planche « figure les souterrains qui règnent sous l'édifice et dans lesquels on descend par plusieurs entrées indiquées sur le plan (1). Ce sont trois longues salles de quatre-vingt-dix pieds sur huit seulement de large, qui donnent l'une dans l'autre par des entrées qui se contrarient comme dans les hypogées de la Haute-Égypte. On y arrive par des couloirs également contrariés par des angles dans leur direction. Ces salles souterraines sont ornées de corniches, et leurs voûtes sont angulaires comme celles du monument lui-même. Il est difficile de croire qu'elles aient servi à autre chose qu'aux sépultures. Quelques grandes tables de pierre qui ont pu servir à déposer temporairement les morts, et la nature de certains bas-reliefs qui sont à l'entrée des souterrains, peuvent fortifier cette opinion. Tout autre indice a disparu. Peut-être que des fouilles feraient retrouver des ossements.

« Ainsi que nous l'avons dit, un grand nombre de bas-reliefs décoraient, tant intérieurement qu'extérieurement, les édifices de Palenqué encore debout lors du voyage de Dupaix. Sur quatre-vingts, dit-il, vingt-quatre seulement étaient alors dans un état à être dessinés. Une chose assez bizarre, c'est que dans le grand temple (le palais), par exemple, les bas-reliefs intérieurs sont généralement sculptés sur pierre, même sur granit, tandis que ceux qui décorent l'extérieur, quoique exposés à une dégradation bien plus prompte, sont en stuc. Il est vrai que ce stuc est d'une qualité tellement parfaite et tellement solide qu'il a résisté presque à l'égal de la pierre. Dupaix dit qu'il est difficile de reconnaître la nature de ce stuc, très-fin, très-blanc, dans lequel semble n'entrer ni le sable, ni le marbre broyé (2). »

Les figures placées des deux côtés de la porte principale « ont six pieds de haut. Elles sont modelées avec simplicité, avec quelque correction, mais avec peu de science ; toutes les têtes et tous les pieds sont de profil, afin d'éviter les difficultés de ces mêmes parties vues de face ou dans d'autres positions. La forme de la tête est remarquable et a donné lieu de penser que la race des habitants de Palenqué fut une race à part, tant la ligne décrite par le front et le nez se rapproche du quart de cercle : toutefois, cette conformation peut avoir été le résultat de la coutume suivie chez beaucoup d'anciens peuples, et qui s'est perpétuée jusqu'à présent chez certaines peuplades d'Amérique, de façonner la tête des enfants (3).....

« La richesse des costumes, dont plusieurs ne sont pas dénués d'élégance, la singularité et la complication des accessoires peuvent être étudiées avec un certain fruit pour connaître les anciens vêtements de ces peuples qui ne sont plus. Quant à la signification des sujets, il faut convenir que l'étrangeté de tous les accessoires qui jouent un rôle dans les mains des personnages, ainsi que des ornements emblématiques qui figurent surtout dans les coiffures, rendent impossible toute interprétation juste. Par cette même raison aussi, il serait très-facile, à l'aide d'une imagination un peu féconde, d'y trouver des explications diverses. C'est ce dont je m'abstiendrai, surtout par la considération que ces représentations antiques sont tellement antérieures à tout ce que nous connaissons du Mexique proprement dit (4), que nulle analogie ne peut servir à expliquer l'une par l'autre. L'art de Palenqué est un art à part, comme la nation de Palenqué fut une nation distincte, dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles. On ne peut donc recommander l'examen de ces planches que comme pouvant fournir des renseignements sur les costumes et aussi sur l'état de l'art. »

(1) C'est la planche XVII de Dupaix. Voir l'Album ci-joint, planche VII.

(2) Ce stuc paraît avoir été composé uniquement de la chaux du pays mêlée avec de l'eau dans laquelle on faisait tremper des écorces d'un arbre (Brasseur de Bourbourg, *Relation des choses du Yucatan de Diego de Landa*, etc., p. 335).

(3) On peut consulter au sujet de ces déformations de la tête divers travaux remarquables de M. le docteur L. A. Gosse, de Genève, dans les *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1861.

(4) Néanmoins nous pensons qu'une connaissance approfondie de la religion du Mexique, telle qu'elle existait au commencement de la découverte de l'Amérique, servirait beaucoup à l'explication des figures symboliques employées dans les ornements des bas-reliefs de Palenqué.

A la suite de l'expédition de Dupaix, d'autres voyageurs tentèrent des explorations dans les ruines de Palenqué. Lors de son voyage au Mexique, Alexandre de Humboldt recueillit des renseignements sur ces ruines, mais il se trouva dans l'impossibilité de s'y rendre. A cette époque, les manuscrits de Dupaix et les dessins de Castañeda étaient en route pour Madrid, où ils n'arrivèrent pas, à ce qu'il paraît (1). M. Beullock, dans son ouvrage intitulé : *Six months of residence and travels in Mexico* (2), parle avec éloge de la collection des dessins provenant de l'expédition de Dupaix, sans en faire connaître aucun. Peu de temps avant le voyage de M. de Waldeck, M. Corroy, médecin français, et M. Galindo, officier anglais au service de l'Amérique centrale, fournirent quelques notes partielles sur les monuments de Palenqué. Ce dernier transmit à diverses reprises à la Société de Géographie de Paris, des documents relatifs aux ruines de cette cité antique, ainsi que du lac de Yaxhà, au Peten, et de Copan, en accompagnant la description de cette dernière ville de dessins assez exacts. M. Galindo fut, en ce qui concerne Copan, le premier à en faire connaître les monuments à l'Europe (3). Dans ses lettres à M. Jomard (4), il révoque en doute le nom de *Culhuacan*, donné par Juarros à l'ancienne cité de Palenqué et confirme les notions fournies par ses prédécesseurs sur l'étendue qu'occupent ses ruines. Après avoir parlé de leur situation, comme une des plus admirables du globe, il ajoute : « Les débris de cette ville ancienne s'étendent jusqu'à près de sept lieues sur le sommet de la chaîne ; les édifices principaux se trouvent sur les endroits les plus élevés et des escaliers conduisaient jusque-là, en partant des vallons. Il me paraît que la ville était une continuation de maisons sur la montagne, assez séparées les unes des autres, ne contenant peut-être dans toute sa grande étendue que le même nombre d'habitants qu'aurait une ville moderne d'une lieue de large. »

De tous les voyageurs qui explorèrent les ruines de Palenqué, on peut dire que M. de Waldeck fut le plus patient et le plus laborieux, malgré les défauts qu'on lui reproche. Son long séjour parmi ces débris célèbres, le soin qu'il apporta à l'exécution de ses dessins, la connaissance qu'il avait acquise des lieux et des habitants du voisinage, indiens, métis ou espagnols, l'identifièrent, en quelque sorte, à la cité antique, dont on pourrait dire qu'il est l'incarnation vivante. Nous lui laissons le soin d'en faire la description, d'exprimer ses idées sur les lieux où il a vécu si longtemps, dans les pages qui précèdent immédiatement ses dessins.

EXPLORATION DE MM. STEPHENS ET CATHERWOOD

Entre le séjour de M. de Waldeck et l'exploration opérée par M. Stephens et son dessinateur, M. Catherwood, nous mentionnerons encore la visite faite, trois ou quatre ans auparavant, par M. Friederichsthal, sujet autrichien, qui parcourut avec fruit une grande partie de l'Amérique centrale. Stephens et Catherwood arrivèrent à Palenqué dans le courant du mois de mai 1840. Après avoir visité les principales ruines de l'Amérique centrale, de Copan aux frontières du Honduras et du Guatémala, celles d'Utlatlan, près de Santa-Cruz del Quiché et de Tecpan-Guatémala, ils avaient pris la route de Comitan pour se rendre à Ococingo. C'est aux ruines, existant à deux lieues de cette bourgade, qu'ils signalèrent les premiers, après M. de Waldeck, l'ornement dont nous offrons ici la gravure, d'après le dessin de M. Catherwood (5). Le monument qui le porte est élevé sur une suite de terrasses d'une hauteur considérable, analogue à plusieurs de ceux qui existent à Palenqué. « L'entrée, dit M. Stephens (6), était encombrée de débris s'élevant jusqu'à quelques pieds du sommet, « mais au-dessus et s'étendant tout le long de l'édifice, se trouvait un grand ornement en stuc qui, au

(1) *Antiquités mexicaines*, Discours préliminaire, p. VIII.

(2) On peut voir la traduction : *Le Mexique en* 1823, ou *Relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne*, etc. Paris, 1824, t. Ier, p. 319.

(3) Les monuments antiques de Copan n'étaient connus que par la relation qu'en donne Juarros (*Compendio de la historia de la ciudad de Guatemala*), d'après la description menteuse de Fuentes et d'après la *Relation du licencié Palacio*, faite au roi d'Espagne en 1576, qui fut publiée en français par M. Ternaux, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, 1845.

(4) *Galindo, officier supérieur dans l'Amérique centrale, sur Palenqué et autres lieux circonvoisins*, voir dans le recueil des *Antiquités mexicaines*, t. Ier, p. 67.

(5) On peut comparer ce dessin avec celui de M. de Waldeck (Pl. LIV de cet Album) qui l'a rétabli en entier, n'y laissant qu'une trace pour indiquer la rupture.

(6) *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II, p. 259.

« premier abord, nous impressionna vivement par la ressemblance frappante qu'il offrait avec le globe « ailé qui se montre au-dessus des portes des temples de l'Égypte. Une portion de cet ornement était « tombée, et glissant sur le monceau de décombres qu'il y avait au-dessous, avait roulé au delà de « l'entrée. Nous essayâmes de le ramener et de le remettre à sa place; mais il était trop pesant pour la

« force de quatre hommes et d'un enfant. Ce qui reste est représenté dans la gravure et diffère dans ses « détails du globe ailé. Les ailes sont retournées; il y a un fragment d'un ornement circulaire « qui peut avoir été placé là pour former un globe, mais il ne s'y trouve aucun reste de serpents « qui l'entrelacent. » Nous avons vu, nous aussi, à la même place, l'ornement en question, et dans le même état que Catherwood le dessina, dix-neuf ans avant notre excursion à Ococingo.

D'Ococingo, les deux voyageurs américains passèrent par les montagnes de Tumbalà à Palenqué, où ils arrivèrent quelques jours après. « Les ruines, dit M. Stephens, en parlant de cette antique « cité (1), existent à huit milles environ du village, dans un état de parfaite désolation. La « route en était si mauvaise, que, pour arriver à un résultat quelconque, il fallut rester d'abord « au bourg, afin de nous y procurer des provisions.... Nous le quittâmes (le lendemain) à huit « heures du matin. Le chemin était ouvert jusqu'à quelque distance; mais bientôt nous entrâmes « dans la forêt, continuant sans intervalles jusqu'aux ruines, et probablement bien loin au delà; « ce chemin n'était qu'un sentier d'Indiens, où les branches des arbres, battues et chargées de « pluie, tombaient si bas, que nous étions obligés de nous baisser constamment, et bientôt nos « habits et nos chapeaux se trouvèrent tout mouillés. L'épaisseur du bois n'avait pas encore « permis au soleil de sécher l'averse de la nuit précédente. Le sol était bourbeux, raviné par les « ruisseaux gonflés par les premières pluies, et rempli de fondrières où les mules s'enfonçaient « sans pouvoir se retirer; c'est à peine même si en quelques endroits il y avait moyen de passer. « Au milieu de la ruine des empires, rien ne parlait si éloquemment des changements que subit « le monde comme cette immense forêt, cernant de toutes parts ce qui naguère avait été une grande « cité.....

« Dans l'espace de deux heures, nous atteignîmes la rivière de Michol, et une demi-heure après « celle d'Otolum, assombrie par l'ombre épaisse du feuillage et roulant d'une manière pittoresque sur « un lit de cailloux. L'ayant passée à gué, nous vîmes bientôt après de grandes masses de pierres, puis « une pierre ronde sculptée. A coups d'éperons, nous forçons nos mules à gravir une côte, toute formée « de débris, mais si raide que nos bêtes eurent de la peine à y arriver, et nous nous trouvons sur une « terrasse, tellement couverte d'arbres, ainsi que la route, qu'il était impossible d'en reconnaître le « caractère. Continuant sur cette terrasse, nous nous arrêtions à la base d'une seconde, quand tout à « coup nos Indiens crièrent : « El palacio », le palais, et, à travers les branches des arbres, nous « aperçûmes la façade d'un vaste bâtiment, aux pilastres richement ornés de figures en stuc, non moins « curieuses qu'élégantes : les arbres en étaient si rapprochés que leurs rameaux, en croissant, avaient « dépassé les portes, offrant un aspect extraordinaire, unique, mais tristement beau. Nous attachâmes « nos mules aux arbres, et, montant quelques-uns des degrés de l'escalier, dont les pierres avaient été

(1) *Incidents of travel ine Central Amrica*, etc., vol. II, 287.

« déplacées et éloignées par les racines des arbres, nous entrâmes dans le palais : pendant quelques « instants, nous restâmes immobiles, les uns dans la galerie, les autres dans la cour; puis, après le « premier coup d'œil destiné à satisfaire notre impatiente curiosité, nous tirâmes, comme feu de « joie, aux quatre coins, quatre coups qui furent la dernière charge de nos armes.

« Nous avions atteint le terme de notre long et pénible voyage; le premier regard nous indemnisa « pleinement de toutes nos fatigues; pour la première fois, nous étions au dedans d'un édifice érigé « par les aborigènes et qui avait existé longtemps avant que les Européens eussent eu connaissance de ce « continent! nous nous disposâmes donc à établir notre demeure sous son toit.... Ayant coupé les « branches qui envahissaient l'intérieur du palais, ainsi qu'une portion des arbres qui couvraient la « terrasse, nous pûmes, de la plate-forme, embrasser du regard cette immense forêt qui s'étendait jus- « qu'au golfe du Mexique. »

Dans un des paragraphes suivants, M. Stephens, faisant allusion au texte publié par MM. de Saint-Priest et Baradère, s'élève avec raison contre les rédacteurs de cet ouvrage, exagérant outre mesure les difficultés que des voyageurs isolés auraient dû trouver en faisant l'exploration des ruines de Palenqué, ou de toutes autres ruines existant dans des conditions analogues (1). « L'effet de semblables exagé- « rations, dit-il (2), sert uniquement à ruiner d'avance toute entreprise individuelle, et, en outre, elles « établissent une fausseté. Tous les renseignements fondés sur ceux-ci représentent une visite à ces « ruines comme accompagnées de difficultés et d'immenses dangers, au point même que nous en « eûmes de l'appréhension; mais il n'y a pas le moindre empêchement à se rendre à Palenqué, soit « d'Europe, soit des États-Unis. Nos plus grands labeurs, même durant notre voyage dans l'intérieur, « furent occasionnés par l'état de révolution où se trouvait le pays et le manque de temps. Quant à « résider en ce lieu avec le loisir de s'y construire une hutte ou d'établir un appartement dans le palais, « en s'approvisionnant de vivres de bord, rien ne serait probablement plus agréable et plus aisé. » Ces paroles sont d'autant plus raisonnables que M. de Waldeck s'était précisément installé de cette façon, que M. Charnay agit de même au palais des Vestales, à Uxmal, et que nous-même nous avons vécu d'une manière plus ou moins analogue dans l'Amérique centrale et au Yucatan.

Pour achever de faire voir, d'ailleurs, ce que des hommes sont en état d'exécuter seuls et sans autre aide que leurs propres ressources, Stephens continue en disant que les dessins de Catherwood renfermaient alors tous les sujets contenus dans ceux de Dupaix (3), sans en compter bien d'autres qui n'existent pas dans l'ouvrage de ce voyageur et que le public n'avait jusque-là jamais eus sous les yeux. Il cite entre autres la planche placée à la tête de celui de ses volumes où il traite de Palenqué (4), ainsi que les grandes tables couvertes d'hiéroglyphes qu'il donne, non sans raison, comme les morceaux de sculpture les plus curieux et les plus intéressants qu'il eût vus dans ces ruines (5). « J'ajouterai, dit-il, bien persuadé « d'avance d'être contredit par les voyageurs qui me suivront, si j'ai tort, que l'ensemble des dessins « de M. Catherwood est plus correct dans les proportions, l'esquisse et les ombres que les siens (de Du- « paix) et fournissent des matériaux bien plus complets pour l'étude et la spéculation. Je n'aurais pas « dit tout ceci, si je n'avais eu le désir d'inspirer de la confiance au lecteur qui serait disposé à aller « explorer et étudier ces ruines intéressantes. »

MM. de Waldeck et Charnay ont courageusement prouvé tout ce qu'il y a de sens et de vérité dans ces paroles. Arrivés à Ococingo le 3 mai 1840, Stephens et Catherwood ne passèrent dans les ruines situées près de ce bourg que la journée du lendemain. Le 5 mai ils se remettaient en chemin et entraient à Santo-Domingo le 9 au soir. Ils n'en partirent que le 4 juin suivant, étant restés quatre semaines dans les ruines. Nous insistons sur ces dates; car des détracteurs de l'ouvrage de Stephens ont prétendu qu'ils y avaient à peine été huit jours, ce qui n'aurait guère suffi pour les travaux qu'ils y

(1) *Antiquités mexicaines*, Discours préliminaire, p. VII.

(2) *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II, p. 298.

(3) Il faut toutefois en excepter les curieux frontispices des deux entrées des souterrains, reproduits par Antonio del Rio, par Dupaix et par M. de Waldeck, mais exclus malheureusement par M. de Longpérier de l'Album qui suit cet ouvrage.

(4) *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II. — C'est la même planche que la double de l'Album ci-joint, pl. XXIX-XXX.

(5) *Ibid.*, p. 299. Ces tables ont été également reproduites dans l'Album ci-joint.

exécutèrent. Remarquons, d'ailleurs, que cet ouvrage étant généralement reconnu comme le plus exact qui eût paru jusqu'alors sur cette matière intéressante, son exactitude ayant été confirmée, d'un côté, par la comparaison des planches qu'il renferme sur Copan avec les photographies que nous avons rapportées de cette ville (1), de l'autre, par la comparaison établie entre les planches de son ouvrage sur le Yucatan (2) et les photographies de M. Charnay (3); plus les dessins qu'il renferme sont d'accord avec ceux de M. de Waldeck, moins il y aura donc à objecter à ce dernier.

Après avoir décrit rapidement dans les pages précédentes l'antique cité de Palenqué, d'après les documents de Calderon, de Bernasconi, de Del Rio et de Dupaix, il est raisonnable, ce nous semble, pour clore cette partie de notre travail, de donner la description qu'en a laissée M. Stephens. « Le « palais, dit-il, est situé sur une élévation artificielle de forme oblongue de quarante pieds de haut (4), « de trois cent dix pieds de front et d'arrière, ayant deux cent soixante pieds sur chaque côté. Cette « élévation était précédemment recouverte de pierres qui ont depuis été bouleversées par la crois- « sance des arbres, et sa forme aujourd'hui peut à peine se reconnaître.

« Le bâtiment se montre avec sa façade au levant ; il mesure deux cent vingt-huit pieds de face « sur cent quatre-vingts de profondeur. Il n'a pas plus de vingt-huit pieds de haut, et tout autour se « projette une large corniche en pierre. La façade comprenait quatorze entrées, chacune d'environ « neuf pieds de largeur, et les piliers qui les séparent ont entre six ou sept pieds de front : huit de « de ces piliers se sont écroulés à la gauche du palais, relativement à celui qui s'en approche, ainsi « que l'angle de droite, et la terrasse au-dessous est toute couverte de décombres. Sur le nombre total « des piliers de la façade, six sont donc encore debout, le reste étant à découvert (5).

« L'édifice était construit en pierres liées par un ciment de chaux et de sable, et il était en entier « recouvert de stuc peint par-dessus. Les piliers étaient ornés de figures en bas-relief, pleines « de mouvement, dont l'une est gravée sur la planche opposée (6). En haut sont trois hiéro- « glyphes enfoncés dans le stuc. Elle est renfermée dans un cadre richement ornementé, d'environ « six pieds de haut et de six de large, dont il ne reste maintenant qu'une partie : le personnage « principal est debout et de profil, offrant un angle facial extraordinaire d'environ quarante-cinq « degrés. La portion supérieure de sa tête paraît avoir été comprimée et allongée, peut-être par le « même procédé employé sur les têtes des Choctaws et des Indiens Têtes-plates de notre pays. Cette tête « représente une espèce différente d'aucune de celles qui existent actuellement dans ces régions : « supposé que ce fussent là des images de personnages qui auraient vécu ou des créations d'artistes en « rapport avec leurs idées d'une beauté parfaite, elles indiqueraient une race perdue et inconnue « maintenant. Ce sont évidemment des plumes qui composent l'ornement de la tête. Sur les épaules « il y a une pèlerine recouverte de marqueterie et un plastron ; une partie de l'ornement de la cein- « ture est brisé, la tunique était formée probablement d'une peau de léopard ; mais assurément l'en- « semble de ce vêtement représente le costume de l'ancien peuple de ce pays. Le personnage tient « à la main un sceptre ou bâton, et vis-à-vis de ses mains sont les marques de trois hiéroglyphes qui sont « tombés ou qui ont été arrachés (7). A ses pieds sont deux figures nues, assises les jambes croisées et « dans une attitude, ce semble, de supplication. Une imagination fertile trouverait facilement des « explications à ces étranges figures ; mais pour moi je ne leur découvre aucune interprétation satis-

(1) Ces photographies ont été faites par M. Ed. Ellerly, directeur des mines d'argent d'Alotepeque, Guatémala : elles ne sont point dans le commerce, et je les dois à l'obligeance de son frère le docteur Richard Ellerly, naguère résidant à Chiquimula, et à M. le docteur David Luna, de Guatémala.

(2) *Incidents of travel in Yucatan*, 2 vol. in-8 ; New-York, 1848.

(3) *Cités et ruines américaines, Mitla, Palenqué, Izamal, Chichen-Itza, Uxmal*, recueillies et photographiées par M. Désiré Charnay. Avec un texte de M. Viollet-Leduc, architecte du gouvernement, suivi du voyage et des documents de l'auteur, 1 vol. in-8. Paris, 1863, avec un Album gr. in-fol.

(4) Il s'agit ici de pieds anglais, employés par Catherwood dans ses mesures. En parlant de la vue qui se présente dans son livre, vol. II, p. 309, Stephens prévient les lecteurs qu'elle n'a pas été donnée avec l'intention d'offrir une perspective du palais aussi exactement que les autres dessins de son ouvrage, toute la façade, ajoute-t-il, étant dans une condition beaucoup plus ruinée; ce qui s'accorde avec ce qu'en disent M. de Waldeck et M. Charnay, qui trouvent également à reprendre dans le placement de l'escalier qui paraît dans la gravure de Stephens, mais dont celui-ci, d'ailleurs, ne parle pas.

(5) Dans le plan donné par Stephens, le palais paraît beaucoup plus ruiné que dans celui de M. de Waldeck (voir l'Album, pl. VII); il est vrai qu'il s'était passé près de dix ans entre le voyage de Stephens et celui de Waldeck.

(6) Cette figure a été dessinée par M. de Waldeck et se trouve être celle de gauche dans la pl. XII de son Album.

(7) Voir encore la pl. XII de l'Album.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE Legs ANGRAND IMPRIMÉS

« faisante. Les hiéroglyphes sans nul doute racontent leur histoire. Le stuc dont elles sont faites est « d'une consistance admirable et aussi dur que la pierre. Elles avaient été originairement peintes, « et en différents endroits on découvre des restes de rouge, de bleu, de jaune, de noir et de blanc.

« Les piliers qui sont encore debout présentent d'autres figures en général du même caractère, « mais qui, malheureusement, sont bien plus mutilées ; en raison de la déclivité de la terrasse, il était, « d'ailleurs, difficile de placer la chambre claire de façon à les prendre aisément. Les piliers qui « sont tombés devaient sans nul doute être enrichis des mêmes ornements. Chacun d'eux avait un sens « particulier, et l'ensemble probablement offrait quelque histoire ou une allégorie. Lorsque ce « monument était debout dans son entier et recouvert de peinture, son aspect pour ceux qui gravis- « saient la terrasse devait être des plus beaux et des plus imposants.

« L'entrée principale ne se distingue des autres ni par sa grandeur ni par aucun ornement « supérieur ; elle est indiquée uniquement par une suite de larges marches qui y montent de la « terrasse. Les entrées n'ont point de portes et l'on n'y voit rien qui fasse supposer qu'il y en ait eu. « En dedans, de chaque côté, il y a dans le mur trois niches, d'environ huit ou dix pouces carrés, « avec une pierre cylindrique d'environ deux pouces de diamètre fixée droit, au moyen de laquelle « on assurait peut-être la porte. En dehors, le long de la corniche, projetant d'environ un pied sur la « façade, on avait percé des trous par intervalles dans la pierre : l'idée que nous en eûmes était qu'on « avait pu attacher par ce moyen à la corniche, dans toute la longueur du bâtiment, un immense drap « de coton, peint peut-être d'une manière analogue aux ornements de l'édifice et qu'on aurait pu « lever et baisser à volonté, suivant qu'il y eût eu du soleil ou de la pluie. Des rideaux de ce genre « existent encore aujourd'hui au-dessus des galeries dans plusieurs haciendas du Yucatan.

« Le linteau des portes d'entrée était tombé partout. Elles avaient évidemment été carrées : au- « dessus de chacune d'elles existait, dans le mur, une grande niche de chaque côté, dans laquelle les « linteaux avaient été placés. Ces linteaux étaient tous tombés et les pierres formaient en haut des arcs « naturels brisés. Par terre se voyaient des monceaux de décombres, mais il n'y avait pas de restes des « linteaux. S'ils avaient été faits uniquement de dalles en pierre, il en serait resté sans doute quelque « chose de visible en cet endroit. Aussi finîmes-nous par croire que ces linteaux avaient été de *bois*. « Nous n'avions pour cela aucune autorité ; il n'en est question d'aucune manière dans Del Rio ou « Dupaix, et nous n'aurions peut-être pas hasardé une semblable conclusion, si nous n'avions vu un « linteau en bois au-dessus d'une porte à Ococingo, et si nous n'avions été pleinement confirmés ensuite « dans cette idée par ce que nous vîmes au Yucatan. Je ne vois cependant pas là de quoi déterminer « en quoi que ce soit l'âge de ces monuments : le bois, si c'est le même que nous avons observé « ailleurs, aurait été de fort longue durée ; son dépérissement doit avoir été excessivement lent, et des « siècles doivent s'être écoulés également depuis qu'il a disparu tout à fait.

« L'édifice a deux corridors parallèles s'étendant tout autour sur les quatre faces. Du côté de la « façade ces corridors ont environ neuf pieds de large et courent sur toute la longueur du bâtiment « jusqu'au delà de deux cents pieds. Dans la longue muraille qui les sépare, il n'existe qu'une seule « porte, placée vis-à-vis de l'entrée principale ; mais il y en a une autre qui correspond du côté « opposé (à l'ouest), conduisant à une cour intérieure par derrière. Les parquets sont de ciment, aussi « dur que le meilleur qu'on puisse voir dans les ruines des bains et des citernes des Romains. Les « murs ont environ dix pieds de haut, ils sont enduits de stuc et, de chaque côté de l'entrée principale, « ornés de médaillons dont les bords seuls sont restés (1) ; peut-être renfermaient-ils les bustes des « membres de la famille régnante. Le mur de séparation présentait des ouvertures d'un pied environ, « destinées probablement à donner de la ventilation. Quelques-unes avaient cette forme ✢, d'autres « celle-ci ⊤, auxquelles on a donné le nom de Croix grecque et de Tau égyptien, et qui ont « été l'objet de beaucoup de spéculations savantes. La voûte de chaque corridor était de la forme sui- « vante ⌂. Les architectes de cet édifice ignoraient bien évidemment les principes du plein cintre ;

(1) Voir l'Album, pl. IX, la figure à gauche.

« car les voûtes étaient formées d'assises de pierres étayées les unes au-dessus des autres, comme « à Ococingo et comme on les voit encore dans quelques monuments cyclopéens en Italie et en Grèce. « Le sommet était couronné de dalles et les côtés ayant été revêtus de ciment offraient une sur- « face plane.

« De la porte centrale de ce corridor, plusieurs marches de trente pieds de long conduisent à une « cour rectangulaire de quatre-vingts pieds de long sur soixante-dix de large. De chaque côté de l'esca- « lier se montrent des figures gigantesques et bizarres, sculptées en bas-relief dans la pierre, de neuf « ou dix pieds de hauteur, légèrement inclinées en arrière, entre l'extrémité supérieure des marches « et le sol du corridor (1)... Elles portent des colliers et de riches ornements de tête ; mais leur attitude « est celle de la peine et du trouble. Le dessin et les proportions anatomiques de ces figures sont cor- « rects ; mais il y a dans toutes une force d'expression qui montre l'habileté et la puissance de concep- « tion de l'artiste.

« De chaque côté de la cour le palais est partagé en chambres, apparemment faites pour y dormir. « A la droite, les piliers sont tous tombés ; à la gauche, ils sont encore debout et ornés de figures en stuc... « A l'extrémité occidentale de la cour il y avait une autre suite de marches, correspondant avec celles de « la galerie principale, et offrant de chaque côté d'autres figures sculptées, avec des cartouches d'hiéro- « glyphes isolés sur la surface plane existant entre chacune d'elles (2)... La partie du bâtiment située « en arrière de cette cour et où l'on montait par les marches en question, formait également deux cor- « ridors de front, pavés, cimentés et recouverts d'ornements en stuc. Ils se communiquaient aussi « par le moyen d'une porte, et le second s'ouvrait en galerie sur une seconde cour de quatre-vingts « pieds de long sur trente de large. Le pavé du corridor était de dix pieds au-dessus du sol de la « cour, et la muraille supportant la galerie était ornée de dalles carrées recouvertes d'hiéroglyphes « sculptés. On y voyait également des figures en stuc, mais en fort mauvaise condition. Le côté de « cette cour opposé à l'entrée était partagé également en deux portions égales, la première sur la cour, « divisée en trois chambres, la seconde formant la galerie occidentale du palais. Tous les piliers de « cette partie de l'édifice étaient debout, à l'exception de celui qui faisait l'angle nord-ouest. Tous étaient « recouverts d'ornements en stuc, et l'un d'eux offrait des hiéroglyphes. Le reste présente des figures en « bas-relief, dont on reproduit ici les trois qui étaient en meilleur état de conservation (3).

« Jusque-là, continue Stephens, les arrangements du palais sont simples et aisés à comprendre ; « mais, à la gauche, existent différents édifices indépendants, comme on peut le voir par le plan, mais « dont je ne trouve pas nécessaire toutefois de décrire les détails. Le principal, c'est la tour située au côté « sud de la seconde cour. Cette tour est partout visible à cause de sa hauteur et de ses proportions ; mais, « examinée en détail, on la trouve peu satisfaisante et elle ne répond pas à l'intérêt qu'elle inspire au pre- « mier abord. Sa base a trente pieds carrés et elle a trois étages. En y entrant, par-dessus des masses de « décombres, nous découvrîmes au dedans une autre tour, distincte de celle du dehors, et un escalier en « pierre si étroit qu'un homme un peu gros n'eût pu y monter. Cet escalier termine à une pierre de « voûte qui ferme le passage, et le dernier degré n'en est qu'à six ou huit pouces. Dans quel dessein « a-t-on pu faire cet escalier pour arriver à ce palier inutile, c'est ce qu'il est impossible de comprendre. « La tour entière était un édifice solidement bâti en pierre, mais dont les arrangements et l'intention « étaient aussi incompréhensibles que les tables sculptées.

« A l'est de la tour est un autre bâtiment avec deux corridors, l'un richement décoré de figures en « stuc, offrant au centre la tablette elliptique représentée dans la gravure ci-jointe (4). Elle a quatre « pieds de long sur trois de large, sculptée en bas-relief sur une pierre dure, enchâssée dans le mur. « Tout autour existent les restes d'une riche bordure en stuc. Le personnage principal est assis les « jambes croisées sur un canapé, décoré de deux têtes de léopard : la posture en est aisée, la physio-

(1) Voir la partie supérieure de la pl. XIV et les deux de la pl. XVI de l'Album.

(2) Partie inférieure de la pl. XIV de l'Album.

(3) Ces bas-reliefs ont été reproduits également par M. de Waldeck, mais ils ont été exclus du nombre des planches à publier et ils manquent dans son Album.

(4) Voir la pl. XVII de l'Album.

« nomie analogue à celle des autres figures, et son expression est calme et bienveillante. Il porte au col « un collier de perles, auquel est suspendu un petit médaillon renfermant une tête de face, peut-être « une image du soleil (1). Ainsi que tous les autres sujets sculptés que nous avions vus dans ces pays, « ce personnage portait des pendants d'oreilles, des bracelets aux poignets et une ceinture autour des « reins. L'ornement de la tête différait de la plupart de ceux qui se voient à Palenqué, à cause du « manque de plumes. Près de la tête se trouvaient trois hiéroglyphes.

« La seconde figure, qui paraît appartenir à une femme assise les jambes croisées sur le sol, est « splendidement habillée et dans l'attitude, ce semble, de faire une offrande. Au-dessus de sa tête on « voyait quatre autres hiéroglyphes. Ce bas-relief est le seul morceau de sculpture sur pierre qui se « trouve dans le palais, exception faite des personnages sculptés dans la cour... A l'extrémité de ce cor- « ridor, il y a une ouverture dans le pavé qui conduit par un escalier à une plate-forme : de là une porte « surmontée d'un ornement en stuc ouvre sur un passage étroit et obscur, terminant dans d'autres cor- « ridors courant transversalement. C'est ce que l'on appelle les appartements souterrains ; mais il s'y « trouve des fenêtres qui s'ouvrent de là sur le sol supérieur, et, en réalité, ce sont uniquement des « rez-de-chaussée sous le parquet des corridors. La plupart, néanmoins, sont si obscurs qu'on ne peut « les visiter qu'avec de la lumière. On n'y voit aucun bas-relief ni autres ornements en stuc : les seuls « objets que le guide nous y montra ou qui attirèrent notre attention, furent plusieurs tables de pierre, « dont l'une bloquait le passage, d'environ huit pieds de long sur quatre de large par trois de hauteur. « L'un de ces corridors avait une entrée sur le derrière de la terrasse, et nous y passions d'ordinaire avec « de la lumière pour gagner les autres bâtiments. En deux autres endroits, il y avait des degrés condui- « sant aux corridors supérieurs ; c'étaient là probablement des chambres à coucher (2)... »

Ces indications, ainsi que le plan donné par M. de Waldeck, qui diffère peu de celui de Stephens, seront suffisantes pour donner aux lecteurs une idée du grand palais de Palenqué : on peut déjà imaginer d'après cela l'effet imposant de cette masse d'édifices, érigés à une si grande hauteur, avec une telle profusion d'ornements et le caractère solennel que doivent lui prêter la ruine et la solitude où il est abandonné au milieu des bois qui l'étreignent de toutes parts. « De ce palais, ajoute le voya- « geur américain (3), aucun autre monument n'est visible. En sortant par ce qu'on appelle le passage « souterrain, on descend ensuite l'angle sud-ouest de la terrasse, au pied de laquelle on commence à « gravir immédiatement une construction pyramidale ruinée qui paraîtrait avoir eu autrefois des degrés « tout à l'entour. Ces degrés ont été bouleversés par les arbres, et il faut y grimper, comme on peut, en se « tenant aux branchages. La montée en est si raide, que si le premier qui s'avance dérange une pierre « elle roule jusqu'en bas sans s'arrêter, et tant pis alors pour ceux qui sont par derrière. » Quand on est arrivé environ à moitié chemin de la terrasse supérieure, on aperçoit à travers les arbres un édifice tombant en ruines comme le reste. La hauteur de la pyramide au sommet de laquelle il est bâti, mesurée sur sa pente, est de cent dix pieds. Environné qu'il était d'arbres de toute grosseur et surchargé de la végétation qui croissait entre toutes les pierres, rien ne saurait rendre l'effet sublime du tableau qu'il présentait à ceux qui le contemplaient.

« Cet édifice, continue Stephens, présente une façade de soixante-dix pieds sur une profondeur de « vingt-cinq. Il y a cinq entrées et six piliers, tous debout. La façade était entièrement recouverte de riches « ornements en stuc, et les piliers, formant les angles, offrent chacun une surface divisée en quatre-vingt- « seize cartouches d'hiéroglyphes. Les quatre autres piliers sont décorés de figures humaines, deux de « chaque côté, se regardant les unes les autres, telles qu'on les voit représentées dans les planches sui-

(1) Dans le dessin de M. de Waldeck, la figure en question porte un médaillon renfermant un signe qui paraît être un T grec et non l'image du soleil. D'où peut venir une différence si complète ?

(2) Dans l'opinion de M. de Waldeck, d'accord avec celle de Dupaix et de Castañeda, c'étaient plutôt des lieux, sinon de sépulture, du moins servant comme d'entrée aux sépultures royales.

(3) *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II, p. 337. La description de ce monument semble répondre à celle d'un temple : d'un autre côté, si l'on examine la place qu'il occupe, soit sur le plan de Stephens où sa base paraît enclavée dans la base sud-ouest du palais, soit sur le plan de M. de Waldeck où il est situé, à l'angle sud-ouest du même palais et probablement dans le terre-plein qu'on ne voit plus, on reconnaîtra qu'il y a un rapport frappant de situation entre les principaux monuments de Palenqué et les monuments analogues à Uxmal.

« vantes (1). La première est une femme avec un enfant dans les bras, au moins c'est une femme que « l'on croit y voir, d'après le vêtement. Elle est debout sur un socle superbe, renfermée dans une bor- « dure à grand effet. Au-dessus existent trois hiéroglyphes, et il y a des traces d'autres cartouches à « l'angle. Les trois autres figures présentent le même caractère ; chacune d'elles portant apparemment « un enfant dans ses bras et ayant au-dessus des hiéroglyphes. A la base des deux piliers du milieu on voit « deux tables reposant sur les marches, qui semblent être l'objet de l'attention des personnages « en question ; mais elles étaient tellement encombrées de débris, qu'il était impossible de les des- « siner.

« L'intérieur de cet édifice est partagé en deux corridors parallèles (2), surmontés d'une voûte « qui monte presque en pointe, comme dans le palais, et il est pavé de larges dalles. Le corridor de la « façade a sept pieds de large. Le mur qui le sépare de l'autre est fort épais ; il a trois portes, celle du « milieu étant plus grande que les deux autres. De chaque côté de celle-ci se trouve une grande table « couverte d'hiéroglyphes, de treize pieds de long sur huit de haut chacune, et partagées l'une et « l'autre en deux cent quarante carrés de cartouches d'hiéroglyphes. Elles sont placées dans le mur, « mais de façon à projeter de trois ou quatre pouces. Tout contre l'une d'elles un trou a été pratiqué « dans la muraille, dans le dessein, ce semble, de l'arracher, ce qui permet de juger que ces tables ont « près d'un pied d'épaisseur. La sculpture est en bas-relief : ces tables sont représentées dans les gra- « vures ci-jointes (3) ; leur construction présentait une grande pierre de chaque côté et de plus petites « entre ces deux (4).

« Dans la table placée à droite une ligne entière a été effacée par l'eau qui y a dégoutté durant un « laps de temps immémorial et formé comme une sorte de stalactite ou de substance durcie, incorporée « dans la pierre ; nous tentâmes de l'enlever, mais sans succès, bien qu'il y ait à croire qu'on le ferait à « l'aide de quelque procédé chimique. Dans la seconde table, près de la moitié des hiéroglyphes en a été « effacée par l'action de l'eau et la décomposition de la pierre. Lorsque nous les vîmes pour la pre- « mière fois, l'une et l'autre étaient recouvertes d'une couche épaisse de mousse, et il fallut les gratter et « les laver, en frottant les lignes avec un bâton pour pouvoir les rendre claires. Il fallut d'ailleurs, en « raison de l'obscurité de la pièce, encore accrue par l'épaisseur des bois qui croissaient devant, allumer « un grand nombre de bougies, afin de jeter sur les pierres une plus forte lumière, tandis que « M. Catherwood les dessinait.

« Le corridor d'arrière, sombre et obscur, est divisé en trois compartiments. Chacun d'eux a deux « ouvertures étroites d'environ trois pouces de large et hautes d'un pied. On n'y voit aucun reste de « sculpture, de peinture ou d'ornements en stuc. Mais, dans la pièce centrale, il y a une autre table « d'hiéroglyphes, enchâssée dans le mur du fond, vis-à-vis de l'entrée principale : elle a quatre pieds six « pouces de large et trois pieds six pouces de haut. Les combles de la voûte sont serrés, ce qui montre « que la galerie a moins souffert que les autres ; aussi les hiéroglyphes sont-ils dans un état parfait de « conservation, quoique la table soit fendue de part en part, comme nous l'indiquons dans notre « gravure (5).

« Je n'essaierai pas de décrire l'impression que nous causa la vue de ces tables, vivantes dans leur « langage muet, quoique inintelligibles pour nous. Pour une raison dont on ne se rend pas compte, elles « n'ont jamais été auparavant présentées au public. Antonio del Rio et le capitaine Dupaix en parlent, « bien que fort peu, mais ni l'un ni l'autre n'en a donné le moindre dessin. Commissionnés par autorité « royale et choisis, sans aucun doute, comme des hommes parfaitement capables d'exécuter les ordres « qu'ils avaient reçus, ils ne peuvent avoir ignoré leur valeur, et on ne saurait croire qu'ils y eussent été « insensibles. Je suis donc intimement persuadé qu'ils ne les donnèrent point, parce que, dans les deux « conjonctures, les artistes attachés à leur expédition étaient incapables d'un tel travail et manquaient « entièrement de la persévérance et de la détermination nécessaires pour dessiner avec fruit des caractères

(1) Dans l'Album, pl. XXXIX et XL.
(2) Le plan en est donné dans la planche XXXIII de l'Album.
(3) Voir les planches XXXIV et XXXV, XXXVI et XXXVII de l'Album.
(4) Stephens fait remarquer ces partitions dans les planches de Catherwood ; elles sont omises dans l'Album de Waldeck.
(5) Voir la planche XXXVIII de l'Album.

« si compliqués, si peu intelligibles et si différents de tout ce qu'ils connaissaient (1). Ainsi qu'à Copan, « M. Catherwood partagea son papier en petits carrés; les dessins originaux furent réduits et la gravure « ensuite corrigée par lui-même; aussi ai-je la conscience que ce sont des copies, aussi exactes que le « crayon peut les rendre, de l'histoire écrite d'un peuple perdu. Les Indiens donnent à cet édifice le nom « d'*École;* nos amis les curés (2) l'appelaient le tribunal de la justice, et ces pierres, disaient-ils, étaient « les tables de leur loi.

« Un fait important doit être noté ici; c'est que les hiéroglyphes trouvés ici sont de la même nature « que ceux de Copan et de Quirigua (3). Les régions intermédiaires sont occupées actuellement par « des Indiens parlant des langues différentes et entièrement inintelligibles les uns par les autres (4). « Mais il y a raison de supposer que toutes ces contrées étaient autrefois habitées par une même race « parlant le même langage, ou, au moins, ayant des caractères d'écriture identiques.

« Opposé à la façade de ce monument, roule, au pied de la pyramide, un petit ruisseau dont l'eau « court en partie dans l'aqueduc dont il a été question (5). Dès qu'on l'a traversé, on arrive à une terrasse « en pierre, d'une pente de soixante pieds environ, ayant une esplanade plane au sommet, d'une étendue « de cent dix pieds; de celle-ci s'élève une autre construction pyramidale, maintenant ruinée et recou- « verte de bois, de cent trente pieds de haut sur la pente, portant à sa cime un édifice marqué n° 2 (6), « cerné de toutes parts, ainsi que l'autre, de bois épais.

« Ce bâtiment a cinquante pieds de façade sur trente-trois de profondeur; il a trois entrées. Toute « la façade était recouverte d'ornements en stuc. Les deux piliers extérieurs offrent des hiéroglyphes : des « deux piliers intérieurs, l'un est tombé, l'autre est orné d'une figure en relief, mais en fort mauvais état. « L'intérieur de l'édifice est partagé à son tour en deux portions parallèles, voûtées comme les autres et « pavées de larges dalles, où de grandes brèches ont été pratiquées, probablement par Antonio del Rio, « ainsi que des excavations au-dessous. Le fond est composé de trois pièces et, vis-à-vis l'entrée princi- « pale, il forme une enceinte oblongue, avec une corniche ou moulure épaisse en stuc; de chaque côté « de la porte existe une table de pierre sculptée qui avait été enlevée auparavant. La chambre, à l'inté- « rieur, avait treize pieds de largeur sur sept de profondeur. Il n'y entrait d'autre lumière que celle qui « venait de la porte : les côtés étaient entièrement dénués d'ornements; mais au fond, couvrant toute « l'étendue de la muraille, se trouvait placée (avant qu'une main sacrilége ne l'eût enlevée de là) la table « représentée dans la gravure ci-jointe (7). Elle avait dix pieds huit pouces de large, sur six pieds quatre « pouces de haut, et était composée de trois pierres distinctes. Celle de gauche, vis-à-vis du spectateur, « était restée en place. Celle du milieu avait été ôtée et portée au bas de la pyramide, et gît maintenant « au bord du ruisseau (8). Elle avait été déplacée bien des années auparavant par un des habitants du « village, qui pensait la transporter dans sa maison : sans autres instruments que les bras et les mains

(1) Le voyageur américain a parfaitement raison dans ses réflexions. L'exploration de Del Rio fut trop superficielle; elle ne vaut même pas celles de Calderon et de Bernasconi. Quant à celle de Dupaix, elle eût été plus fructueuse, si cet officier avait été accompagné d'architectes et de dessinateurs capables. Pour ce qui regarde les tables chargées d'hiéroglyphes, Stephens oubliait qu'à cette époque on n'était pas encore arrivé aux études patientes qui ont des caractères inconnus pour objet. On en était encore plus ou moins aux arcanes de Kircher, et l'on doit se souvenir en France du peu d'exactitude même avec lequel furent copiées les inscriptions hiéroglyphiques des Égyptiens, lors de la grande expédition du général Bonaparte en Égypte.

(2) Les curés en question sont ceux qui étaient alors réunis à Santo-Domingo del Palenqué et qui, attirés par les travaux de Stephens, étaient allés le visiter aux ruines.

(3) *Quirigua*, village gustémalien, situé sur la route et à huit lieues environ du port d'Izabal; les ruines qui en portent le nom existent à deux lieues de là sur la rive gauche du fleuve Motagua; nous les avons visitées en 1863, et nous possédons les dessins de plusieurs des monolithes qu'on y voit, faits par M. William Baily, d'Izabal. *Copan* est situé au centre de l'ancienne province des *Cares*, dans une vallée magnifique, au pied des monts qui séparent le département de Chiquimula (Guatémala) de la république de Honduras. Voir à ce sujet ce qui a été publié dans les *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. II, p. 302 et suivantes.

(4) Toutes les langues qui se parlent dans les régions existant entre Copan et Palenqué ont la même origine, à l'exception toutefois du nahuatl ou mexicain; à l'aide du maya et du quiché, je crois qu'on les entendrait toutes, avec quelque travail.

(5) Stephens ne dit que quelques mots de cet aqueduc, mentionné d'ailleurs par tous les explorateurs de Palenqué. On verra plus loin ce qu'en pense l'auteur de l'Album.

(6) Dans le plan de l'Album, pl. VI, cet édifice est également marqué par le n° 2.

(7) C'est la planche XXII, dans l'Album.

(8) Il y a des versions différentes sur cet acte de vandalisme. Nous verrons plus loin ce qu'en dit M. de Waldeck; en attendant, voici le texte de M. Charnay, qui a reproduit la pierre de la croix dans une de ses photographies. « Arrachée de son emplacement primitif par une main fanatique qui voyait en elle la reproduction du signe chrétien, miraculeusement employé par les anciens habitants de ces palais, elle était destinée à orner la maison d'une riche veuve du village de Palenqué; mais l'autorité s'émut de cette dévastation et s'opposa au transport de la pierre : elle fut donc abandonnée dans la forêt où je la foulai, sans la connaître et sans la voir, lorsque mon guide me fit remarquer ce précieux débris. » (*Cités et ruines américaines*, etc., p. 418.)

« des Indiens armés de branches d'arbres, il était arrivé, après bien des fatigues, à l'amener où elle est « restée, lorsqu'un ordre du gouvernement était venu mettre obstacle à son départ. Nous la trouvâmes « couchée sur le dos, près du bord du ruisseau, exposée aux torrents qui se succèdent durant la saison « humide et recouverte d'une couche épaisse de mousse et d'ordures. Après l'avoir nettoyée nous « l'étayâmes, et le premier voyageur qui viendra après nous la trouvera sans doute avec les étais que « nous lui avons mis. La gravure la donne dans sa position originale sur le mur. La pierre de droite est « brisée et malheureusement détruite. La plupart des fragments en ont disparu ; mais, d'après le peu « qu'on en trouve épars parmi les ruines devant la façade de l'édifice, on ne peut douter qu'elle ne « contînt des lignes hiéroglyphiques correspondantes, dans leur apparence générale, avec celles de la « pierre de gauche.

« La table, telle qu'elle est donnée ici, présente seulement les deux tiers de l'original. Dans l'ou- « vrage de Del Rio, il ne s'en trouve absolument rien. Elle apparaît dans celui de Dupaix, non, toutefois, « comme elle existe, mais arrangée par l'artiste parisien de manière à offrir un tableau complet. Le sujet « y est au rebours, la croix au centre et de chaque côté une simple ligne d'hiéroglyphes, au nombre de « huit. Il est probable que lorsque Dupaix la vit, trente-quatre ans auparavant, la table était entière ; « mais l'aspect imposant qui nous frappa, des six rangées d'hiéroglyphes à côté de chacun des per- « sonnages principaux, chaque rangée, composée de dix-sept carrés en ligne, ne s'y retrouve point. « Ceci est d'autant plus inexcusable dans ses éditeurs, que Dupaix se réfère expressément à ces nombreux « hiéroglyphes ; mais il y a tout lieu de croire qu'aucun dessin de ces hiéroglyphes n'accompagnait son « rapport (1).

« Le sujet principal de cette table est la croix. Elle est surmontée d'un oiseau étrange et surchargée « d'ornements bizarres dont il serait impossible de donner une description. Les deux personnages sont « évidemment d'une grande importance. Ils sont bien dessinés et la symétrie de leurs proportions est « peut-être égale à celle de bien d'autres sculptées sur les murs des temples ruinés de l'Égypte. Leur « costume est d'un style différent d'aucun de ceux que nous ayons fait connaître jusqu'ici, et leurs plis « paraîtraient indiquer une étoffe douce et souple comme le coton. Tous les deux sont tournés vers la « croix, et l'un semble être dans l'acte de faire une offrande, peut-être d'un enfant : toutes les spécu- « lations sur cette matière sont naturellement dignes de peu d'attention ; il ne serait pas impossible, « toutefois, que ces personnages fussent revêtus d'un caractère sacerdotal. Sans nul doute, les hiéro- « glyphes donnent l'explication de tout. Près d'eux se voient d'autres hiéroglyphes qui nous firent « souvenir du mode adopté par les Égyptiens pour rappeler la mémoire des noms, l'histoire, l'office et « le caractère des personnes représentées. Cette table de la croix a donné lieu, peut-être, à plus de « dissertations savantes qu'aucune des sculptures trouvées à Palenqué (2). Dupaix et ses commentateurs, « tout en attribuant à cet édifice une très-haute antiquité ou au moins une époque très-antérieure à l'ère « chrétienne, se rendent raison de la présence de la croix, en disant qu'elle avait un sens symbolique « parmi les nations de l'antiquité, longtemps avant qu'elle fût devenue l'emblème de la foi chrétienne.

« La partie supérieure de cet édifice diffère du précédent. Ainsi que dans l'autre, il n'y avait pas « d'escalier ou de moyen de communication quelconque, intérieure ou extérieure, entre les deux étages, « et il n'y avait point de traces indiquant qu'il y en eût jamais eu. Il fallut pour y arriver grimper sur « un arbre dont les branches s'étendaient à travers les combles du monument. Le toit en était incliné « et les pentes richement décorées de figures en stuc, de plantes et de fleurs, mais pour la plupart en

(1) *Incidents of travel in Central America*, vol. II, p. 348. — Nous avons déjà répondu aux observations de Stephens à ce sujet. Voir plus haut page 22, note 1.

(2) Les Espagnols s'extasièrent plus d'une fois dans ces contrées, en reconnaissant les hommages rendus à la Croix par les indigènes. La première qu'ils découvrirent existait à Cozumel (Torquemada, *Monarquia indiana*, lib. IV, cap. IV). Au Yucatan, ils trouvèrent plusieurs symboles analogues, auxquels les populations demandaient de la pluie, en temps de sécheresse. Une autre, depuis fort célèbre, fut découverte à Guatulco (Burgoa, *Geogr. descrip. de la parte septentrional del polo Artico de la America y Nueva Iglesia de las Ind. occid., y sitio astron. de esta Prov. de Predicadores de Antequera valle de Oaxaca*, etc., cap. LXIX, fol. 344). Voir pour les croix de Cholollan, de Tollan et de Tetzcuco, ce qu'en dit Veytia (*Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XVI) pour ce qui concerne celle de Meztitlan, remarquable par sa grandeur, sa couleur et sa forme de T, dont parle le P. Salazar, cité par Garcia (*ibid.*). Ainsi qu'en Égypte, ces symboles qui, au Mexique et dans l'Amérique centrale, étaient considérés comme le signe de la pluie et de la germination, étaient aussi, probablement, adorés comme celui de la génération universelle, qui se trouve sous la forme du phallus en tant de lieux dans toutes ces contrées.

« fort mauvais état. Entre autres ornements se trouvaient les restes d'une belle tête et de deux corps, « d'une justesse et d'une beauté de proportions qui se rapprochaient des modèles de la Grèce an- « tique (1). Au sommet de ce toit, il y a une étroite plate-forme, supportant ce que j'appellerai « deux étages. La plate-forme n'a que deux pieds dix pouces de large, et la structure du premier étage « supérieur a sept pieds cinq pouces de haut ; celle du second a huit pieds cinq pouces, la largeur « étant la même dans les deux. La montée de l'un à l'autre se fait à l'aide de pierres carrées projetant en « avant, et la couverture de l'étage supérieur est composée de dalles superposées et s'avançant en cor- « niche par-dessus le reste. Les longs côtés de cette construction étroite forment un ouvrage à jour, « composé de curieuses et bizarres arabesques, de figures humaines étendant bras et jambes avec des « jours entre les membres : tout cet ensemble avait été autrefois chargé d'une profusion d'ornements « d'une rare élégance, travaillés en stuc et en relief. Son aspect, à distance, doit avoir été celui d'un « treillis capricieux et élevé. Ainsi que le reste de l'architecture et des ornements, c'était un monument « tout à fait unique, différent des œuvres de tout autre peuple avec lesquelles nous étions familiarisés, « et son usage comme sa destination étaient également incompréhensibles. Peut-être avait-on eu l'idée « d'en faire un observatoire (2). De la galerie supérieure, nos regards s'étendaient, à travers les « massifs des arbres croissant à l'entour, sur une immense forêt, jusqu'à la lagune de Terminos et le « golfe du Mexique.

« Tout près de cet édifice se trouvait un autre monument d'un grand intérêt : il avait été passé sous « silence par ceux qui nous avaient précédé à Palenqué, et si je mentionne ce fait, c'est dans l'espoir « qu'un autre explorateur trouvera, en les cherchant, bien des choses omises par nous. Il gît en bas de « la pyramide de la croix, à quarante ou cinquante pieds de distance de sa base, du côté de la façade. « Lorsque pour la première fois nous y passâmes avec notre guide, il était couché sur la face, la tête en « bas et à moitié enseveli sous les décombres et l'humus. Ce que l'on en voyait était rude et ne paraissait « pas avoir été sculpté, mais ce qui attira notre attention, ce fut sa dimension. Le guide disait qu'il n'y « avait aucune sculpture ; mais, lorsqu'il eut fini de nous montrer tout ce qu'il connaissait et que nous « l'eûmes congédié, passant un jour devant ce morceau, nous nous y arrêtâmes, et ayant fouillé à l'entour, « nous découvrîmes que la portion qui nous restait cachée était sculptée. Les Indiens nous coupèrent « quelques jeunes arbres pour en faire des leviers et le relevèrent. La gravure ci-jointe (3) repré- « sente ce monument. C'est la seule statue qui ait jamais été trouvée à Palenqué. A l'instant même « nous fûmes frappés de son expression calme et sévère et de sa ressemblance avec les statues égyp- « tiennes, bien que, pour la dimension, on ne puisse la comparer aucunement aux restes gigantesques « de l'Égypte. Sa hauteur n'est que de dix pieds six pouces, dont deux pieds six pouces étaient sous « terre. L'ornement de la tête est haut et large, il y a des trous à la place des oreilles qui étaient « peut-être ornées de pendants d'or et de perles. Un collier entoure le cou, et le personnage presse de « la main droite contre sa poitrine un instrument qui a quelque chose comme des dents. La main « gauche repose sur un hiéroglyphe, auquel est suspendu une sorte d'ornement symbolique. La partie « inférieure de son vêtement a une ressemblance malheureuse avec l'invention moderne des panta- « lons (4); mais la figure entière est debout sur ce que nous avons toujours considéré comme un

(1) Nous appelons l'attention du lecteur sur cette expression de Stephens. M. de Waldeck a dessiné ces beaux morceaux qui ne figurent malheureusement pas dans son Album, d'où ils ont été écartés. Quant à l'ornementation générale, elle ressemb'ait assez à celle de la partie supérieure de l'édifice, représentée dans la planche XXVI de l'Album.

(2) Les détails que Stephens donne des édifices pyramidaux, appelés par M. de Waldeck le *Temple de la Croix* et le *Temple du Soleil*, me feraient croire qu'il y a une grande analogie entre ces trois monuments et celui dit la *Pyramide du Devin*, à Uxmal, le *Palais de la Vieille* et l'édifice que j'ai nommé le *Mausolée des Prêtres*. Ces bases coniques d'une si grande élévation ne renfermeraient-elles pas des tombeaux, et ne pourrait-on pas voir là des mausolées gigantesques et la répétition, sur un plan plus grandiose, des autres monuments sépulcraux et des *tumuli* qu'on trouve en tant d'endroits dans ces contrées? Cette analogie frappe encore davantage, si l'on se rappelle la situation respective du palais et de la pyramide supportant l'édifice dit le *Temple aux trois tables*. Voir plus haut page 20, note 3, et mon plan des ruines d'Uxmal, dans mon *Rapport sur les ruines de Mayapan et d'Uxmal au Yucatan (Mexique)*, adressé à S. E. M. le Ministre de l'Instruction publique, dans les *Archives de la commission scientifique du Mexique*, t. II, p. 234 et 254.

(3) Voir dans l'Album la planche XXV.

(4) Cette invention n'est pas aussi moderne que se l'imagine l'explorateur américain. Dans la belle mosaïque de Pompéi, représentant une des batailles d'Alexandre et de Darius, les Persans, presque tous, y portent des pantalons, plus ou moins larges ; il en est de même d'une foule de guerriers sculptés sur la colonne Trajane, à Rome. Le pantalon est d'un usage fort ancien, et nos ancêtres les Gaulois en inspirèrent le goût aux Romains.

« hiéroglyphe, analogue, ainsi que nous l'avons fait remarquer, à ceux dont se servait l'Égypte pour « rappeler le nom et l'office du héros ou du personnage représenté. Les côtés de ce monument sont « arrondis et le derrière est resté brut ; probablement parce qu'il était encastré dans le mur.

« Presque à la base du môle sur lequel s'élève l'édifice mentionné en dernier lieu, surgit une « autre structure pyramidale, environ de la même hauteur, la base de l'une étant pour ainsi dire contre « l'autre ; c'est le bâtiment marqué n° 3, dans le plan (1). Telle est la densité de la forêt, même sur « les côtés de la pyramide, que l'un de ces monuments ne peut se voir de l'autre, bien qu'ils soient « en quelque sorte sur la même ligne et séparés seulement par une distance inappréciable... Il a trente-« huit pieds de haut sur vingt-huit de profondeur, avec trois portes (2). Les piliers formant les « angles sont ornés d'hiéroglyphes en stuc et de deux grands médaillons dans de beaux cadres ; les « deux intermédiaires présentent des bas-reliefs également en stuc, d'un caractère analogue à ceux « que nous avons reproduits précédemment. L'intérieur est partagé encore en deux compartiments, « chacun d'environ neuf pieds de large et pavé en pierre. Celui du fond présente trois pièces dis-« tinctes. Au centre, vis-à-vis l'entrée principale, se trouve un réduit enfermé comme celui de la croix. « Le chambranle qui en surmonte la porte était surchargé d'une profusion d'ornements en stuc (3), « et les linteaux de chaque côté étaient formés de tables en pierre sculptées en relief. Cette chambre « avait à l'intérieur quatre pieds sept pouces de profondeur sur neuf pieds de largeur. On n'y voyait pas « d'ornements ou de sujets en stuc, mais au fond, couvrant le panneau entier, se montrait, enchâssée « dans le mur, une table en pierre de neuf pieds de large sur huit de haut.

« Cette table sert de frontispice à ce volume (4), et je prie le lecteur d'y apporter une atten-« tion toute particulière, en tant qu'elle est le monument le plus parfait et le plus intéressant de Palen-« qué. Ni Del Rio ni Dupaix n'en ont donné le moindre dessin, et c'est la première fois maintenant « qu'elle est offerte au public. Elle est composée de trois pierres, dont les jointures se reconnaissent « aux lignes plus noires de la gravure. La sculpture en est parfaite et les caractères, comme les figures, « se montrent clairs et entièrement distincts sur la pierre. De chaque côté se voient des rangées d'hié-« roglyphes. Les personnages principaux se reconnaîtront aussitôt comme identiques avec ceux qui « sont représentés sur la table de la croix. Ils portent le même costume, mais ici l'un et l'autre parais-« sent également faire des offrandes. Tous deux sont debout sur le dos de deux êtres humains, dont l'un se « supporte avec ses pieds et ses mains, et dont l'autre semble écrasé sous le poids jusqu'à terre. Entre « ceux-ci, à la base de la table, sont deux autres figures, assises les jambes croisées, l'une s'appuyant « de la main droite sur le sol, de la gauche supportant une table carrée ; l'attitude de la seconde est « la même, sauf qu'elle est dans un ordre différent. La table repose également sur leurs cous tendus, « et leurs contorsions pourraient être considérées comme l'expression de la peine et de la souffrance (5). « L'un et l'autre sont recouverts de peaux de léopard (6). Sur cette table s'appuient deux bâtons croisés « aux extrémités supérieures, richement ornées et supportant comme un masque hideux, aux yeux large-« ment ouverts et à la langue pendante en dehors. C'est là ce qui paraît être l'objet des offrandes des « deux personnages principaux (7).

« Le pilier de chaque côté de la porte contenait une table en pierre, avec des figures en bas-relief, « représentées dans les deux gravures suivantes (8). Ces tables, toutefois, avaient été déplacées et

(1) Dans le plan de l'Album ci-joint, c'est l'édifice marqué aussi, n° 3.

(2) Voir dans l'Album le plan de ce monument, pl. XXVIII.

(3) On veut voir ce chambranle, formant comme un manteau au-dessus de la corniche de l'édifice, dans l'Album, pl. XXVI.

(4) C'est la planche XXIX-XXX de l'Album.

(5) A part les contorsions de ces quatre personnages, ce que leurs traits présentent de remarquable, c'est qu'ils paraissent appartenir à une race tout à fait différente des deux personnages qui les écrasent ; ils n'ont pas le front déprimé et le visage en quart de cercle de ceux-ci, mais bien le nez prononcé et fortement aquilin de la race sémitique. Bien qu'exagérés, les traits des deux personnages debout ne sembleraient-ils pas indiquer la race nahuatl, et le tableau entier ne ferait-il pas, par hasard, allusion au triomphe de cette race, de son calendrier et de sa religion sur les institutions du peuple et des princes qui l'avaient précédée ?

(6) Un seul personnage est revêtu d'une peau de léopard ; c'est celui qui supporte la table à gauche. Ce vêtement, ainsi que la peau de panthère en Égypte, indiquait des fonctions sacerdotales.

(7) On sait que ce masque, qui se retrouve fort souvent parmi les décors de l'architecture américaine, est le symbole le plus commun du soleil.

(8) D'après le voyageur américain, ces deux pierres, que le lecteur trouvera dans l'Album, pl. XXIII et XXIV, auraient orné les deux piliers d'entrée du temple du Soleil. Il put aisément être induit en erreur, puisqu'elles n'étaient plus à leur place, lors-

« transportées au village où elles avaient été incrustées dans le mur d'une maison, en guise d'orne-
« ments. Ce furent les premiers objets que nous vîmes et les derniers que dessina M. Catherwood (1).
« Ces deux figures se regardent, la première à la droite, la seconde à la gauche du spectateur placé en
« face. Le nez et les yeux sont fortement accentués, bien que le développement n'en soit pas assez
« étrange pour indiquer forcément une race en tout différente des races communes (2). La coiffure
« est curieuse et compliquée. Elle consiste surtout en feuilles de plantes, avec une grande fleur pen-
« dante ; entre les ornements se distinguent le bec et les yeux d'un oiseau, ainsi qu'une tortue. Le
« manteau est formé d'une peau de léopard, et la figure a des manchettes autour des poignets et des
« chevilles (3).

« Le second personnage, debout à la gauche du spectateur, a le même profil qui caractérise toutes
« les autres figures à Palenqué. L'ornement de la tête est composé d'un bouquet de plumes, dans
« lequel on voit un oiseau tenant un poisson dans son bec ; il y a trois autres poissons dans les diffé-
« rentes parties de la coiffure. Le personnage porte une pèlerine richement brodée et une large cein-
« ture avec une tête d'animal devant, des sandales et des jambières. La main droite est étendue, comme
« dans l'attitude de la prière ou de la déprécation, la paume ouverte. Au-dessus de la tête de ces per-
« sonnages mystérieux se trouvent trois hiéroglyphes cabalistiques (4).

« Autel ou oratoire, c'était là certainement la portion la plus intéressante des ruines de Palenqué.
« Il était impossible de considérer ce monument autrement que comme un lieu saint, dédié aux
« dieux et consacré par les rites religieux d'un peuple perdu. Comparativement la main du temps
« lui a épargné la destruction, et cette grande table, survivant à la rage des éléments, est restée
« debout dans sa perfection première. Seules et abandonnées, sans plus d'adorateurs à leurs autels,
« les figures et les inscriptions sont demeurées aussi visibles qu'au temps où les nations accou-
« raient pour leur rendre hommage. Pour nous tout était mystère ; et ces signes muets demeuraient
« là comme pour défier le regard scrutateur des plus intelligents.

« A quelques pas de cet édifice, au sommet d'une autre construction pyramidale, se montrait un
« autre monument, mais entièrement en ruines ; il paraissait avoir été bouleversé par un tremblement
« de terre ; ses débris encombraient les côtés du môle et il était impossible absolument de se rendre
« compte du plan qu'il avait eu.

« Maintenant, si nous retournons au n° 1, en continuant au sud, à une distance de quinze cents
« pieds, s'élève au sommet d'une autre construction pyramidale, de cent pieds de haut, en comptant
« du bord du ruisseau, un autre édifice, marqué n° 4 (5) : il présente vingt pieds de face sur dix-
« huit de profondeur, mais il est malheureusement dans un état avancé de ruine. Tout le mur de la
« façade est tombé, ce qui a laissé la galerie extérieure entièrement à découvert. Vis-à-vis de l'entrée,
« existait contre le mur du fond dans la galerie intérieure un grand ornement en stuc, représentant
« une figure assise sur un canapé ; mais des portions considérables en étaient tombées ou en avaient
« été enlevées. Le corps du canapé, aux pieds de tigre, est tout ce qui en reste. L'esquisse des deux
« têtes de tigres et du personnage assis se voit sur la muraille. La perte ou la destruction de cet orne-

qu'il visita Palenqué. M. de Waldeck assure positivement qu'elles décoraient les piliers du temple de la Croix, et nous avons des motifs de penser qu'il a raison. — Les bas-reliefs qui ornaient les piliers du temple du Soleil seraient alors ceux qui sont figurés dans l'Album, pl. XXXI et XXXII et que M. de Waldeck seul a reproduits.

(1) Voici ce que dit M. Charnay des deux pierres décrites ici par Stephens : « Mon hôte, don Agustin, me conduisit à la maisonnette faisant face à la sienne, dont le propriétaire possède, incrustés dans le mur de son logis, les deux bas-reliefs si connus et reproduits par tous les voyageurs représentant : l'un, un personnage debout, couvert d'ornements d'une grande richesse, les jambes chaussées d'espèces de hauts cothurnes ; par derrière un enfant, suspendu à sa ceinture, semble pousser des cris de désespoir ; l'autre un vieillard paraissant souffler dans un instrument bizarre, corne de guerre ou calumet, instrument qu'on retrouve dans les bas-reliefs de la chambre écroulée du palais du cirque à Chichen-Itza ; il a sur la tête, au-dessous de la coiffure symbolique, une couronne de laurier (?) et ses reins sont couverts d'une peau de tigre. Ces deux énormes pierres avaient été arrachées de l'autel d'un temple, près du grand palais, et apportées à grands frais jusqu'au village. Stephens, dans son ouvrage, les a *fort exactement* reproduites. » (*Cités et ruines américaines*, etc., p. 413 et 414.)

(2) Ce personnage offre un profil analogue à celui des quatre qui sont écrasés sous la table et sous les pieds de ses adorateurs, dans le temple du Soleil.

(3) Il est à remarquer que les seuls personnages, revêtus de la peau de léopard, sont précisément ceux qui ont le nez aquilin et le front non déformé.

(4) Pas plus cabalistiques, probablement, que tous les autres.

(5) C'est l'édifice marqué, n° 5, dans le plan de l'Album, pl. VI. Le plan et la coupe de ce monument sont représentés dans la planche XLI de l'Album.

« ment est d'autant plus regrettable, que, d'après ce qui en reste, il paraît avoir été d'une exécution « supérieure à tout autre relief en stuc existant à Palenqué. Le corps du lit est entier ; et la jambe « pendante avec le pied sur le côté sont réellement des échantillons élégants de l'art et des modèles « pour l'étude (1). »

Avec cette appréciation remarquable des débris de l'art palenquéen nous terminons nos longs extraits de l'ouvrage du voyageur américain, trop peu connu malheureusement en France. Cette appréciation est d'autant plus digne de l'attention du lecteur, que Stephens et Catherwood étaient parfaitement préparés aux voyages qu'ils firent dans l'Amérique centrale et le Yucatan, par de longs et fructueux voyages en Italie, en Égypte et dans l'Asie Mineure (2). On sait, d'ailleurs, que Catherwood qui exécuta tous les dessins des diverses relations de son compagnon de route, était un artiste aussi intelligent que distingué, justement apprécié en Angleterre et en France, par des hommes éminents, bien capables eux-mêmes de le juger (3).

Des voyageurs connus qui ont exploré les ruines de Palenqué à la suite de Stephens et de Catherwood, il ne nous reste plus à citer que MM. Arthur Morelet et Désiré Charnay. Le premier, naturaliste aussi savant que modeste, ne pouvait entreprendre de parler de ces ruines en artiste. Quant à M. Charnay, on n'oubliera jamais les services qu'il a rendus à l'art américain, en rapportant les photographies que tout le monde connaît. Nous ne regrettons qu'une seule chose, c'est que les circonstances ne lui aient pas permis de faire pour Palenqué ce qu'il avait fait pour Uxmal et Chichen-Itza : il serait donc bien à désirer que le gouvernement, à qui il a donné si complétement les preuves de son courage et de son talent, pensât à le charger d'une nouvelle mission : il est jeune, il est entreprenant, il connaît le Mexique ; c'est tout ce qu'il faut, et si nous formons un vœu, c'est qu'il recommence bientôt dans les riches vallées qui s'étendent, des rivages de la lagune de Terminos aux bords du Pacifique, cette carrière d'artiste qu'il avait si bien inaugurée !

(1) Stephens, *Incidents of travel in Central America*, etc., vol. II, p. 355. Ce beau morceau est représenté dans l'Album, pl. XLII. Conf. page 24, note 1.

(2) La relation de ses voyages en Égypte, etc., a été publiée à New-York, assez longtemps avant l'ouvrage ici cité. Son voyage au Yucatan, *Incidents of travel in Yucatan*, dont on a comparé si souvent les planches avec les photographies de M. Charnay, sont un témoignage de plus en faveur de sa véracité pour ce qu'il dit au sujet des œuvres de l'art américain antique de Palenqué.

(3) En faveur du talent et de la véracité de Stephens et de Catherwood, nous avons à Paris M. César Daly, architecte et archéologue, qui possède lui-même des travaux magnifiques sur les antiquités de plusieurs anciennes villes de l'Amérique centrale et au sujet desquelles nous ne formons qu'un vœu, c'est qu'il n'oublie pas de les publier et que cette publication se fasse bientôt.

RECHERCHES

SUR LES

RUINES DE PALENQUÉ

ET

SUR LES ORIGINES DE L'ANCIENNE CIVILISATION DU MEXIQUE

CHAPITRE PREMIER

Situation et limites de l'état de Chiapas. Ses Montagnes. Ses principaux fleuves, l'Uxumacinta et le Chiapa ou Tabasco. Leur cours. Nécessité des notions géographiques pour l'intelligence de l'histoire. Situation admirable des ruines de Palenqué. Incertitude sur son existence ancienne. Noms divers donnés à ces ruines dans les temps modernes.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Amérique centrale, on voit comment la Cordillère Guatémalienne, après être remontée du sud-est au nord-ouest, le long de l'océan Pacifique, entre le territoire de Soconusco, suivi du district de Tonalà, d'un côté, et la province de Chiapas, de l'autre, s'abaisse brusquement d'une altitude moyenne de huit à dix mille pieds, en arrivant sur l'Isthme de Tehuantepec. Les croupes de l'*Atravesado*, dont les pics les plus élevés atteignent au delà de deux mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer (1), sont les premiers anneaux de cette grande chaîne, aux frontières d'Oaxaca et de Chiapas, dont la géographie connaisse les noms. A cette catégorie appartiennent les monts de *Tres-Picos* et d'*El-Chilillo*, qui s'élèvent à six ou sept lieues au nord-est de Zanatepec (2), une des dernières localités isthmiques, mais dont la hauteur est ignorée. Ce sont les vallées inférieures qui s'étendent du nord au sud, au pied de ces pics, qu'on peut regarder comme les limites des deux provinces, limites qui n'ont jamais été régulièrement définies et qui ne le seront, peut-être, pas encore de longtemps, en dedans des montagnes.

La province de Chiapas, à laquelle appartiennent les ruines de Palenqué, s'étend de l'est à l'ouest, entre les parallèles 92° et 94° 30′, de longitude de Greenwich, sur une longueur moyenne d'environ deux degrés et demi, des frontières d'Oaxaca à celles de la république de Guatémala. Cette étendue varie beaucoup, peut-être, dans le voisinage inexploré des tribus lacandones, où le cours, tout aussi peu exploré

(1) Orbegozo, *Resultado del reconocimiento del istmo de Tehuantepec formado por órden del supremo Gobierno de Mexico.*

(2) Brasseur de Bourbourg, *Notes d'un voyage dans l'État de Chiapas*, inédites. — *Zanatepec* est un village, généralement mêlé d'Indiens et de métis, situé sur un affluent du Rio Oztuta, dans le territoire de Tehuantepec, à 24 lieues environ à l'est de cette ville, et à 7 ou 8 des bords de l'océan Pacifique.

de l'Uzumacinta, est censé marquer les bornes des deux pays jusqu'au Yucatan ; elle varie encore davantage dans sa hauteur, à cause de la configuration du continent qui se rétrécit tellement aux approches de l'Isthme de Tehuantepec et qui se renfle ensuite d'une manière fort sensible au nord et au sud-est. Au nord, les limites de la province de Chiapas sont le territoire de Carmen et la province de Tabasco, qui comprennent l'ensemble des terres basses, avoisinant l'Atlantique, entre le Yucatan et la province de Véra-Cruz. Au sud, les limites naturelles de la province de Chiapas sont formées par l'océan Pacifique, qui baigne le territoire de Soconusco, dont la partie orientale est revendiquée par les Chiapanèques (1). Des montagnes porphyritiques dont l'Atravesado est un des points culminants, ainsi que de la *Sierra-Madre de Soconusco* partent dans toutes les directions, au nord, à l'ouest et à l'est, plusieurs chaînes intermédiaires, aux flancs abrupts, aux cimes altières, dont les articulations embrassent, comme en un réseau, l'ensemble de la province de Chiapas, sous la forme d'un vaste triangle. Entre ces chaînes coulent un grand nombre de rivières et de cours d'eau, dont la direction générale est l'Atlantique, où ils se déversent principalement par les bouches entrelacées et multiples des deux plus grands, le *Rio grande de Tabasco* et le *Lacandon*, lequel, après sa jonction avec le *Rio de la Pasion*, prend le nom d'*Uzumacinta* (2). Ces deux fleuves ont leurs sources dans les montagnes fertiles qui forment la base du volcan de Tajumulco (3), dans la région, encore occupée aujourd'hui par la race antique des Mames, au Guatémala (4) : le premier, s'élançant à l'ouest, par les vallées septentrionales de la Sierra de Soconusco, parcourt, en faisant d'immenses circuits, toute la province de Chiapas ; le second, prenant sa route à l'est entre les solitudes de la Vérapaz, baigne, en passant, les ruines des anciennes cités des Quichés et des Lacandons ; mais ce qu'ils ont de particulier, c'est que partant à peu près du même berceau, dans une direction tout à fait différente, et coulant à une immense distance l'un de l'autre, ces deux fleuves, après avoir changé vingt fois de nom, après avoir reçu une foule d'affluents superbes, finissent par se rejoindre dans les cantons marécageux qui avoisinent le territoire de Palenqué et par unir toutes leurs bouches en se rendant à la mer.

Le lecteur attentif ne s'étonnera pas de nous voir commencer ce travail avec cette description de la province de Chiapas : toute sommaire qu'elle soit, elle servira à lui faire comprendre la direction générale des eaux et des montagnes, sans l'intelligence de laquelle il serait difficile de se rendre compte des événements généraux de l'histoire de ce pays. L'Histoire et la Géographie sont intimement liées, non-seulement dans l'intérêt de l'instruction du lecteur, mais encore elles servent à former comme la trame des faits matériels et moraux dont se compose la vie des nations. C'est une chose chez nous à laquelle on prête d'ordinaire peu d'attention ; mais nous ne saurions trop le répéter, sans une connaissance, au moins, générale, de l'orographie américaine et du cours des eaux, l'Histoire améri-

(1) Le territoire de Soconusco, limité au nord par la *Sierra Madre* ou chaîne de montagnes de son nom qui le sépare de l'état de Chiapas, au sud par l'océan Pacifique, a pour bornes à l'ouest le territoire de Tehuantepec, et à l'est, le département de Suchiltepeques, dans l'état de Guatémala. Lors de la chute de l'empire d'Iturbide, au Mexique, Chiapas, qui auparavant faisait partie de la capitainerie générale du Guatémala, resta réuni au Mexique avec une partie du Soconusco qui dépendait de son gouvernement et, par une convention tacite, l'autre partie demeura à Guatémala.

(2) Le grand cours d'eau, appelé *Rio de la Pasion*, mais dont le non indigène est *Gaucuen*, prend, dit-on, sa principale source au petit lac *Puzilà*, dans la partie orientale du Peten.

(3) Le volcan de Tajumulco appartient au département actuel de San-Marcos ; il est le second dans la ligne des volcans guatémaliens, en entrant par la frontière de Chiapas. Le volcan de Tajumulco, au rapport de l'ingénieur belge Vandegehuchte, aurait 5,583 mètres de hauteur, lat. 15° 18' 20", long. de Paris, 94° 29' 02" (Vandegehuchte, *Observations astronomiques et topographiques sur la république de Guatémala*, lettre écrite à M. Brasseur de Bourbourg, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, avril 1860).

(4) Ayant été nommé, en février 1860, administrateur ecclésiastique d'un des principaux cantons des Mames, celui de *San-Miguel Iztlahuacan*, à peu de distance du volcan de Tajumulco, j'ai parcouru toute cette région à loisir, et le premier j'ai pu reconnaître les sources du fleuve de Chiapa et celles du Lacandon. Le Chiapa se forme d'une foule de ruisseaux qui descendent du pied du volcan, les uns par *Tejutla* et *Comitancillo*, les autres par le voisinage de San-Marcos ; réunis, ils prennent le nom de *Rio de Comitancillo*, puis de *Rio de Zipacapa*, du bourg de ce nom qui relevait de ma juridiction : il s'accroît à Zipacapa de plusieurs autres cours d'eau, et, tournant brusquement du nord à l'ouest à l'angle du plateau où cette localité est située, il continue à couler ouest-nord-ouest, baignant au sud les monts de Paxil, sous le nom de *Rio de Cuilco*. Plus loin il reçoit plusieurs autres grandes rivières et sous le nom de *Rio Grande* continue son chemin dans l'état de Chiapas. — Le Lacandon, de son côté, prend sa source au-dessus du petit village de *Santa-Barbara* qui est à peu près à égale distance d'*Iztlahuacan* et de *Huehuetenango*, dans le département de ce nom : il court est-nord-est, passe par Malacatan et continue sous le nom de *Rio-Blanco* jusque, auprès de Sacapulas où il prend le nom de *Rio de Sacapulas* et peu après celui de *Rio-Chixoy*. Il roule dans de profondes vallées et en contournant les monts de Meavan, il reçoit à 6 lieues de Rabinal le *Rio de Rabinal*, et celui de *Cobulco* qui arrivent unis du sud-est. Il continue impétueux au nord-est, reçoit en passant le *Rio de Salama*, et, un peu plus loin, le *Rio-Cakchelà ;* de là, il se dirige tout à fait au nord jusqu'à sa jonction avec le *Rio San-José* qui descend des montagnes de *Tactic*. Là, à 4 lieues environ, au sud du bourg de *San-Cristobal Cancoh*, il fait un coude aigu et se tourne droit à l'ouest ; il roule ainsi, pendant douze ou quinze lieues, et continue ensuite au nord-ouest jusqu'à sa jonction avec le *Rio de la Pasion*.

caine est inintelligible. C'est sur la conformation extérieure des montagnes, c'est d'après la marche des fleuves et des rivières que se dirigent les migrations des différents peuples et que se sont distribuées les races. Ce qui a eu lieu, il y a six mille ans, continue encore de nos jours.

Si nous entrons maintenant dans les détails de la carte où se dessinent, avec leurs affluents, le Tabasco et l'Uzumacinta, ces détails confirmeront précisément tout ce que nous venons d'avancer. C'est sur les caps qui dominent l'Océan, c'est dans les îles, répandues sur la lagune de Terminos, c'est à peu de distance des nombreuses embouchures de toutes ces rivières, que Cortès, que les conquérants espagnols, trouvèrent les villes les plus florissantes et les plus peuplées : c'est dans ces lieux, aujourd'hui déserts et malsains, pour la plupart, qu'abordèrent, à l'aurore de la civilisation, les tribus aventurières que la Providence chargeait d'une mission nouvelle ; c'est là, c'est à Xicalanco, à Champoton, à Izamal, à Cozumel, qu'on trouvait les sanctuaires, où les nations allaient en pèlerinage offrir leurs adorations et le tribut de leur reconnaissance aux êtres déifiés, auxquels ils croyaient devoir le bienfait de leur existence. C'est le long du Tabasco, du Grijalva, du Macuspana, de l'Uzumacinta, c'est aux bords des lacs de Pochutla, de Yaxhà, de Chaltunà, etc., que les Espagnols découvrirent les restes les plus imposants de la vie policée de ces nations ; c'est au sommet des promontoires hardis, commandant les vallées, ou formés par le confluent des cours d'eau, qu'on retrouve encore aujourd'hui, avec les débris de leurs forteresses et de leurs châteaux, les ruines de leurs mausolées et de quelques-uns de leurs plus beaux monuments. Que le lecteur, en lisant ces lignes, se reporte un moment par la pensée aux descriptions que nous avons reproduites de tant d'écrivains et de voyageurs différents, au sujet des ruines de Palenqué, et il reconnaîtra avec nous combien la situation de cette ville antique correspondait admirablement à l'instinct géographique des peuples.

« La situation de l'ancienne Palenqué était merveilleusement choisie, dit un naturaliste que nous avons cité au commencement de cet ouvrage (1). De ces hauteurs aujourd'hui couvertes d'un impénétrable taillis, mais qui furent couronnées d'édifices dont la magnificence n'est point imaginaire, l'œil embrassait la plaine et s'égarait sur une succession infinie de pentes et de forêts jusqu'à la plage lointaine de Catasajà ; le prince, de la tour de son palais, dominait la cité et découvrait ce vaste horizon ; il pouvait surveiller les mouvements d'un ennemi et les progrès de la prospérité publique qui se développait autour de lui ; et nul doute que ces solitudes n'aient retenti de tous les bruits qui sont l'expression de la vie ; que ces temples ruinés n'aient vu la pompe des sacrifices ; que ces degrés n'aient été foulés par des guerriers au costume fantastique, tels qu'ils nous apparaissent sur les bas-reliefs qui leur ont survécu ; par des courtisans, par des beautés qui eurent leur influence et leur célébrité ; que ces lieux enfin si complétement rendus à la nature n'aient été animés par le mouvement d'une civilisation naissante » d'abord, et qui passa ensuite par toutes les phases de la grandeur et de la décadence (2).

A la vue d'une telle ruine et d'un abandon si grand, en observant cet art étrange où rien ne ressemble à ce que l'on connait ailleurs, où, à côté des lignes raides et austères qui paraissent rappeler le souvenir de l'ancienne Égypte, on trouve des détails qui tantôt le reportent aux ornements capricieux des Arabes, ou au style bizarre des monuments de l'Inde, tantôt même ramènent les idées aux modèles de la Grèce antique, le premier mouvement du voyageur, de l'archéologue, est de se demander : Quelle est cette ville, à quelle nation doit-elle son existence, à quelle époque a-t-elle pu commencer, à quelles races a-t-elle été soumise, quelle est enfin son histoire ? A ces questions nul encore n'a répondu. Ainsi que de tant d'autres cités ruinées qui l'entourent ou qui s'étendent au loin sur le sol américain, les unes au sommet des montagnes, les autres ensevelies sous les sables ou sous l'accumulation de la terre et des bois, le sort de Palenqué est un mystère, malgré les investigations auxquelles on s'est livré jusqu'aujourd'hui, son nom même est encore un objet d'incertitude pour la science.

(1) Morelet, *Voyage dans l'Amérique centrale*, etc., t. Ier, p. 272.

(2) Les paroles, depuis le guillemet, jusqu'au bout de l'alinéa, ne sont pas de l'auteur cité ; nous les avons ajoutées pour compléter notre pensée.

Palenqué paraît être un nom d'origine espagnole (1), qui fait allusion à une enceinte de bois et de palissades ; on ignore à quelle occasion il fut donné au bourg de Santo-Domingo, d'où il est venu aux ruines, et *Xhembobel-Moyos*, ainsi qu'on l'a vu plus haut (2), est une désignation tout à fait moderne. Ordoñez, sur des données qui nous paraissent encore peu fondées (3), appelle la cité antique dont il fut un des révélateurs, *Na-chán*, qu'il traduit par *Cité des Serpents* et qu'il prétend être la même que le *Culhuacan* primitif des Mexicains (4). Dans le Vocabulaire manuscrit de la langue tzendale, en notre possession (5), on trouve pour Palenqué le nom de *Ghochan*, dont l'auteur omet la traduction (6). Celui-ci était-il le vrai nom de la ville ruinée? cela est encore est fort peu probable. Malgré toutes nos recherches, nous en sommes toujours réduit aux conjectures. Que reste-t-il donc à faire pour mettre en lumière cette question obscure? Il n'y aurait d'autre moyen, ce nous semble, que de recueillir les traditions diverses qui ont survécu à l'œuvre destructive de la conquête, de réunir comme en un tableau les notions, éparses dans les chronistes et les voyageurs, sur la région dont Palenqué a pu être la métropole, tout en faisant connaître les populations qui les habitaient à l'époque de l'arrivée des Espagnols, ainsi que les relations de parenté, les alliances politiques ou commerciales qu'elles pouvaient avoir avec les nations voisines et en particulier avec les Mexicains, dont les histoires sont encore aujourd'hui les plus complètes que nous possédions.

CHAPITRE DEUXIÈME

Anahuac-Ayotlan et Anahuac-Xicalanco. Pays tributaires des Mexicains au sud-est du Mexique. Indépendance des Chiapanèques. Géographie étrangère et commerce extérieur de l'Anahuac du centre. Etendue de la langue nahuatl. Vitznahuas ou Méridionaux. Chichimèques ou Gens du Nord. Olmeca, Vixtooli, Nonthualca. Géographie mythologique. Contrée de Tamoanchan et de Tonacatepetl. Pan-Paxil et Pa-Cayalà.

A l'époque où Fernand Cortès pénétra dans le royaume de Montézuma (7), les nations les plus riches et les plus prospères, au rapport même de ce conquérant (8), étaient celles qui, au sud-est du Mexique, s'étendaient des frontières de la Mixtèque et des bords du fleuve Coatzacoalco (9), dans des limites indéfinies vers ce que nous appelons aujourd'hui l'Amérique centrale. Aux contrées riveraines, baignées au nord et au sud par les deux océans, on donnait le nom générique d'*Anahuac* (10), c'est-à-dire de bords

(1) Je dis que ce nom paraît être d'origine espagnole : en effet, si c'était bien *Palenqué*, il aurait tout à fait un sens espagnol, barrière, lice, cour en palissades, etc. Mais le *Vocabulaire Tzendal-Castillan* du P. Aguilar, donnant la traduction tzendale des noms des principales localités de la province de Chiapas, écrit *Palemque*, qui, tel qu'il est, pourrait bien être un nom corrompu dans quelque idiome du voisinage.

(2) Voir *Introduction*, page 4, note 2.

(3) Ces données qui nous paraissent peu fondées aujourd'hui, prendront peut-être un caractère plus solide par suite de nouvelles découvertes ; nous ne faisons qu'ajourner son opinion que nous avions naguère adoptée entièrement.

(4) Le nom *Na-Chán*, mot à mot, Demeure des serpents, en langue tzendale, est la traduction de *Culhuacan*, en tant que ce mot signifierait la *Demeure des Serpents* ; mais il est probable que *culua*, *colos* ou *colhua*, chose recourbée, serpentante, a un sens intime et mystérieux plus complet et auquel *Na-Chán* correspondrait peu.

(5) Ce vocabulaire, copié sur l'original du P. Domingo de Ara, que nous possédons également, a été augmenté de plusieurs mots et locutions par le P. Antonio de Aguilar vers le milieu du dix-septième siècle.

(6) Le nom *Gho-Chan* n'a pas été traduit en espagnol, probablement à cause de la difficulté qu'il offrait. Il est possible qu'il vienne du verbe monosyllabique tzendal *ghoch*, ronger, tailler, perforer, et de *chan*, serpent. Le sens serait alors serpent sculpté, mais nous n'affirmons rien.

(7) L'empire de Montézuma était loin de comprendre, même avec les états des deux autres rois de la confédération de l'Anahuac, toutes les régions qui font aujourd'hui partie du Mexique. Mais les princes qui commandaient dans plusieurs de ces régions, étaient en assez grand nombre, tributaires de l'une ou de l'autre des trois couronnes confédérées.

(8) Lorenzana, *Cartas de Relacion de D. Fernando Cortes*, p. 89 et *passim*.

(9) La *Mixtèque*, divisée en haute et basse, *Mixtecapan*, ou région des brouillards, est en grande partie renfermée aujourd'hui dans l'état d'Oaxaca. Le fleuve *Coatzacoalco* a son embouchure à 18°8'27" de latitude nord dans le golfe du Mexique, et à 4° 42'22" de longitude orient. de Mexico. Il a sa source dans les montagnes inexplorées de l'isthme de Tehuantepec, à l'est de Santa-Maria-Chimalapa, traverse une grande partie de l'isthme où il reçoit un grand nombre d'affluents et devient navigable près de Suchil.

(10) C'est ainsi que la vallée où est situé Mexico reçoit le nom d'*Anahuac*, à cause des lacs qui en occupent la plus grande partie et qui lui donnaient naguère une si grande importance, en raison des facilités qu'offrait la navigation. Le nom d'*Anahuac* était donné en général à tous les bords des lacs ou de la mer, mais n'était nullement, comme le pensent M. Vivien de Saint-Martin et d'autres géographes, le propre nom de l'empire dont Montézuma était le chef. Le nom qui désignait cet empire était *Culhua*, qui venait de la ville de *Culhuacan*, ancienne capitale de la vallée et berceau de la famille de Montézuma, et *Culhua-Teuhtli* était le titre suprême de ce prince.

de l'eau, appellation qui s'appliquait, toutefois, d'une manière plus particulière à la côte la plus rapprochée de l'océan Pacifique, désignée sous celle d'*Anahuac-Ayotlan* (1) et au voisinage de la Véracruz, qui recevait dans une assez grande étendue de la côte le nom d'*Anahuac-Xicalanco* (2). Ce n'était là, il faut le répéter, que des désignations générales qui n'affectaient en aucune manière les villes ou les provinces qui, toutes, avaient leur nom parfaitement caractérisé.

Les nations qui paraissent avoir été le mieux connues, dans ces directions, à l'époque du débarquement de Cortès, étaient, au sud-est, les états tributaires de la Mixtèque haute et basse (3), du Tzapotecapan et de Tehuantepec (4), alliés parfois des Mexicains, souvent leurs ennemis, les principautés plus lointaines du Xoconochco (5), de Xuchiltepec et de Quauhtémalan (6). Au nord-est, c'étaient Tochtepec, rendez-vous habituel des caravanes des trois royaumes de l'Anahuac du centre (7), dont la position commandait le fleuve Papaloapan; Cuetlachtlan, Chalchiuhcuecan (8), Coatzacualco et la Chontalpa maritime jusqu'à la pointe de Xicalanco, sur la lagune de Terminos (9). La plupart de ces contrées reconnaissaient plus ou moins la suprématie mexicaine, à laquelle se soumettaient également les princes Zotziles de Chamulà et de Tzinacantlan (10), ainsi que les Quélènes d'Alanchen et de Volol-Tulan (11). Seuls, au milieu de tant de peuples courbés sous le joug, les Chiapanèques avaient le courage de proclamer leur indépendance et de braver du haut de leurs forteresses de Chapa-Nanduimé et d'Amoxton (12), les colères de cette puissance redoutable à laquelle ils opposèrent jusqu'à la fin une infranchissable barrière (13).

C'est ainsi qu'ils avaient garanti de la tyrannie mexicaine les États plus éloignés du nord et de l'est, avec lesquels le commerce de l'Anahuac du centre entretenait des relations d'amitié, mais qui

(1) Le nom d'*Ayotlan* ou *Ayutla*, pays des tortues, se donnait spécialement aux lieux où on les prenait : il y avait une ville importante de ce nom, à 10 lieues environ de l'océan Pacifique, aux bords du Rio-Yoppi, non loin d'Acapulco, et qui faisait surtout un grand commerce d'écaille de tortue ; elle devait être près de l'endroit appelé aujourd'hui *Ayutla*, et c'est probablement la même qui a donné son nom à l'*Anahuac-Ayotlan*, mentionné par les auteurs, et en particulier, par Sahagun.

(2) Il y avait deux villes sur cette côte portant le nom de *Xicalanco*, la première à peu de distance de *Xamapan*, dont les ruines existent aux bords de la rivière du même nom *Rio de Jamapa*, près de Médellin, non loin de Véracruz; la seconde à la pointe dite de *Xicalanco*, entre la lagune de Terminos et l'Océan. Celle-ci était une ville d'une grande importance commerciale, remontant à une très-haute antiquité et renfermant des temples nombreux où les populations allaient de loin en pèlerinage. C'est le rivage du golfe du Mexique, s'étendant entre ces deux villes, qui portait à l'époque du débarquement des Européens, le nom d'*Anahuac-Xicalanco*.

(3) Voir ci-dessus la note 9, page 32.

(4) Le *Tzapotecapan* ou Zapotèque, ainsi nommé par les Mexicains de sa capitale, qu'ils appelaient *Teo-Tzapotlan*, lieu des fruits divins, comprenait la portion méridionale de l'état d'Oaxaca. En langue zapotèque, le pays se disait *Didjazá* et la capitale *Zaachilà*. — Tehuantepec, avec sa province, formait un royaume à part, dépendant du roi de Didjazá qui l'avait conquis, et on lui donnait en zapotèque le nom de *Dani-Gui-Bedji*, entre les monts du Tigre.

(5) *Xoconochco*, ou pays des figues aigres, aujourd'hui *Soconusco*, territoire mi-partie mexicain, mi-partie guatémalien, appelé par les habitants *Zaklohpakab*, du nom de leur langue qui est la mame.

(6) *Xuchiltepec*, aujourd'hui *Suchiltepèques*, grande et fertile province, de la république de Guatémala, baignée par l'océan Pacifique, confinant à l'ouest avec Soconusco, à l'est avec le département de Quezaltenango. Cette province, conquise par les rois mexicains Axayacatl et Ahuitzotl, leur paya tribut jusqu'à la fin. — *Quauhtemalan* ou mieux *Tecpan-Quauhtemalan* était le nom mexicain d'*Iximché*, capitale du royaume des Cakchiquels, depuis royaume de Guatémala. Les ruines de cette ville existent à une lieue du bourg de *Tecpan-Guatémala*, à 15 lieues environ au nord-ouest de la capitale actuelle.

(7) La ville de *Tochtepec*, aujourd'hui réduite au village de *Tuztepec*, était une des cités les plus importantes de la *Chinanteca* : elle était située à la tête du fleuve *Papaloapan* ou Alvarado, aux frontières de la Mixtèque, à 60 lieues environ, sud-est de *Mexico*.

(8) *Cuetlachtlan*, ville ancienne, riche et florissante, appelée aujourd'hui *Cotasta*; ce n'est plus qu'un village du département de la Véracruz. — *Chalchiuhcuecan*, ville du même département, aujourd'hui disparue, donnait son nom à la côte qui s'étendait en face des îles de Sacrificios et d'Ulua ou San-Juan d'Ulua jusqu'à la rivière dite de la *Antigua*.

(9) Sous le nom de *Chontal*, les Mexicains comprenaient généralement ceux qui n'entendaient pas leur langue ou qui en parlaient une qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes; *chontal* signifie étranger, barbare. De là le nom de *Chontalpa* donné à plusieurs régions fort distinctes ; celle dont il s'agit, nous l'appelons maritime à cause de sa situation; elle commençait vers ce qu'on appelle *Barra de Tonala*, dans le département de Tabasco et avait pour capitale *Copilco*, ville très-florissante et riche qui n'est plus qu'un village du même nom.

(10) *Chamulà*, dit *Chamhò* par ses habitants, ville forte et puissante de la langue zotzile, est encore aujourd'hui la localité la plus peuplée et la plus industrieuse de l'état de Chiapas : elle est toute composée d'Indiens et située à 3 lieues environ au nord-ouest de San-Cristobal. — *Tzinacantlan* ou *Cinacantan*, jadis ville forte et occupée par une garnison mexicaine, sur une montagne qui commande l'entrée de la vallée où est situé San-Cristobal : un village peu important au pied de l'antique forteresse, à 2 lieues de Chamulà et à égale distance de San-Cristobal, est tout ce qui en reste.

(11) *Alanchen*, c'est-à-dire Ravine Profonde, est le nom zotzil de la grosse bourgade de *San-Bartolomé de los Llanos* et *Volol-Tulan* est celui de *Zoyaltitlan*, deux localités de la langue zotzile au sud-ouest de San-Cristobal : elles étaient ainsi que les précédentes de ce qu'on appelait la province des *Quélènes*; cette province n'avait d'autre langue que la langue zotzile, ayant pour chef-lieu *Zotzlem* ou *Cinacantan*, dont il est parlé dans la note précédente.

(12) *Chapa-Nanduimé*, ou l'Ara-Couleur-de-Feu; tel est, dans la langue chiapanèque, le nom de la forteresse que les Espagnols appelaient *Chiapa-de-Indios*, et qui donna le sien à toute la province de Chiapas. La ville située au pied de la forteresse est encore une belle bourgade, toute remplie de ruines, au bord du fleuve qui porte aussi son nom, à 12 lieues environ de San-Cristobal. — *Amoxton*, appelée *Acala* par les Mexicains, à 4 lieues de là.

(13) Les Chiapanèques ne purent jamais être conquis par les Mexicains auxquels ils résistèrent jusqu'au temps des Espagnols : ceux-ci ne les réduisirent qu'avec une extrême difficulté, après un long siége : se voyant dans l'alternative de mourir de faim ou de se rendre, plus de deux mille de leurs guerriers se précipitèrent avec leurs femmes et leurs enfants du haut du rocher où leur forteresse était bâtie dans le fleuve qui en baignait la base.

ne purent jamais être soumis ni à Ahuitzotl, ni à Montézuma, son successeur : de ce nombre étaient les seigneuries de Comitlan et de Xacaltenanco, qui, par la cordillère de Cuchumatlan (1), donnaient la main aux Mames de Chinabahul (2) et aux Quichés de Gumarcaah (3); les Tzendales, dont les montagnes confinaient à Palenqué (4); les riches territoires de Nonohualco et des Mayas de Potonchan (5), ainsi que les cités confédérées d'Acallan et de Tecolotlan (6), qui embrassaient toutes les régions comprises entre la Péninsule Yucatèque et les frontières Quichées. La géographie des nations méridionales, connues des Mexicains, s'étendait, d'ailleurs, bien au delà des territoires qui font partie aujourd'hui de la république guatémalienne. Les marchands de Tlatilolco, d'Azcapotzalco et de Tenochtitlan avaient des traités de commerce avec les princes acaltèques, dont les barques naviguaient sur tous les fleuves du Peten et sur le lac d'Izabal, qu'on rencontrait sur les côtes du Yucatan et sur les fleuves du Honduras (7); ils avaient noué des relations à l'intérieur de cette contrée, si riche en or, avec les populations belliqueuses des provinces cares de Chiquimula, de Purenté, de Copan, de Chorhà, d'Oromila et du Lempa (8); avec les Nahuales de Hueytlato, de Cuzcatlan et de Nicaragua (9), parmi lesquels ils retrouvaient fréquemment leur propre langue, parlée avec plus ou moins de correction jusqu'au delà même de Panamà (10).

Des migrations, remontant à des époques anciennes, et d'autres plus récentes, datant à peine du treizième siècle, avaient amené dans ces différentes régions des populations, diverses aussi, peut-être d'origine, mais qui parlaient généralement des dialectes de la langue nahuatl. Cette langue, ainsi que la civilisation dont elle était l'expression, avait couvert de ses ramifications une grande partie des contrées, soumises depuis à l'Espagne dans l'Amérique septentrionale : on en signalait, au nord, des traces dans les vallées du Nouveau-Mexique, au Texas et jusque dans les noms que portaient, au seizième siècle, plusieurs des villes et des tribus du Mississipi et de la Floride, aux bords du Rio-Gila, dans les provinces de la Sonora et de Sinaloa, en Chihuahua, Durango, Coahuila, etc. Dans l'intérieur du Mexique, en particulier sur les plateaux de l'Anahuac, le Nahuatl était la langue des cours, la langue officielle, celle des ambassadeurs et de la mode, comme autrefois chez nous le

(1) *Comitlan* ou *Comiton*, dans la langue chañabal *Bohon-Canan* ou les Neuf-Étoiles : c'est encore aujourd'hui une ville importante aux frontières de Chiapas et de Guatémala, à 15 lieues environ au sud de San-Cristobal. — *Xacaltenanco*, qu'on écrit aujourd'hui *Jacaltenango*, est une autre localité importante aux frontières de Chiapas, dans la république de Guatémala et à 85 lieues environ de la ville de ce nom. C'est probablement là l'endroit que Gage, dans sa relation, appelle le grand *Cuchumatlan*, Jacaltenango étant la localité la plus considérable des montagnes de ce nom où il est situé.

(2) Cette ville, appelée aujourd'hui *Huehuetenango*, chef-lieu du département du même nom, était sous celui de *Chinabahul*, la cité la plus considérable des Mames ; les Quichés l'appelaient *Zakuleu*. On trouve les ruines de l'ancienne ville, au fond de la plaine, entre des ravins, à une demi-lieue de la ville actuelle.

(3) C'était là le nom de la capitale de l'empire quiché, à laquelle on donnait en langue mexicaine celui d'*Utlatlan*, sous lequel elle est plus généralement connue dans l'histoire.

(4) Le *Tzendal* ou *Tzeldal* est un dialecte de la langue *zotzile*, dont il diffère fort peu : les populations tzendales sont celles qui s'étendent au nord et au nord-est de San-Cristobal de Chiapas jusqu'auprès de Tumbalà, où l'on commence à parler le lacandon ou maya-cholti. La ville principale des Tzendales est Ococingo, appelé par eux *Yaxbité*, ou Bois-Vert.

(5) Nous avons déjà marqué ailleurs que *Nonohualco* était le nom qu'on donnait aux contrées qui s'étendent autour de la lagune de Terminos ; il y a tout apparence qu'on appelait spécialement ainsi la province commençant où finissait la Chontalpa maritime de Copilco et terminant à celle de Potonchan, dans la partie sud-ouest du Yucatan.

(6) Les États d'*Acallan* s'étendaient des frontières de Potonchan et de la Chontalpa maritime, dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Région des Lacandons, bornés par l'Uzumacinta à l'ouest, et probablement par le Peten-Itza à l'est et au sud. — *Tecolotlan*, ou la Terre des Hiboux, paraît avoir compris toute la haute Vérapaz jusqu'au Peten : c'était un nom générique plutôt qu'un nom d'état en particulier, et il venait de la puissance exercée anciennement dans ces contrées par la nation des *Tucurub* (hiboux), avant qu'elle eût été chassée de San-Cristobal, *Cancoh*, du sixième au septième siècle de notre ère. Les *Tucurubs* étaient considérés comme les défenseurs de Xibalba et les gardiens des avant-postes de cet empire. Retirés dans les montagnes de *Xucumeb*, au sud-est de Chamelco, après leur expulsion de Cancoh, ils y demeurèrent jusqu'au temps de la conquête espagnole. Dans l'excursion violente que Cortès fit dans la Vérapaz pour se procurer des vivres, sur le haut Polochic, il se trouva à Tucurub ou Tecolotlan et s'y reposa quelques jours (*Titulo de los Señores de San-Cristobal Gancoh*, MS. des archives nationales de Guatémala dont j'ai une copie. — *Carta quinta de Relacion de Fernando Cortès*, dans la col. de *Historiadores prim. de Indias*, édit. Rivadeneira de Madrid, 1832, t. I, p. 138).

(7) Ixtlilxochitl, *Decima-tercia Relacion de la Venida de los Españoles, y principio de la ley evangelica*, passim. — *Quinta carta de Relacion de Fernando Cortes*, etc., passim. — Bernal Diaz, *Historia verdadera de la conquista*, etc.; cap. LXXIV, y sig. — Gomara, *Conquista de Mexico*, etc. ; passim.

(8) Les provinces désignées par les premiers conquérants du Honduras sous le nom de *Cares* ou *Caria*, paraissent avoir compris toute la chaîne des monts avec leurs rameaux, renfermée entre le fleuve Motagua au Guatémala et le fleuve Chamelicon, au Honduras.

(9) *Huey-Tlato* est une des provinces de Honduras, citée de temps en temps par les auteurs, mais dont la situation, non plus que celle de Tlapallan, dont il est parlé également par les conquérants, n'a pu être exactement identifiée jusqu'à présent, malgré l'intérêt que ces deux noms présentent pour l'histoire ancienne de ces contrées et du Mexique. *Cuzcatlan* est le pays dit aujourd'hui *État de Salvador*, dont les habitants, souvent appelés *Nahuales*, parlaient un dialecte de la langue nahuatl, ainsi qu'une portion des habitants du Nicaragua.

(10) Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh* ou *Livre sacré des Quichés*, Introduction, etc., p. CCI et CCII.

latin et actuellement le français. Mais le Nahuatl n'y était pas seul et d'autres langues, probablement plus anciennes, y étaient parlées presque partout simultanément, surtout dans les classes inférieures de la société. Dans l'Anahuac maritime du nord et du sud, et, en particulier, sur les côtes de l'océan Pacifique, la langue nahuatl se retrouvait naturellement, soit à cause des émigrations qui avaient eu lieu par mer, soit à cause des conquêtes entreprises par les Mexicains, après qu'ils y avaient fondé des comptoirs. De là, dans les relations qui ont ces pays pour objet, tant de noms de localités, de villes ou de provinces, qui, au lieu d'être dans la langue parlée de leurs habitants, se trouvent être en Nahuatl (1); aussi, faut-il se garder, en lisant les ouvrages écrits par les Mexicains ou les Espagnols, de prendre toujours ces noms comme les noms originaux de ces localités, ou de les considérer comme leur expression dans la langue qu'on y parlait.

De toutes les régions dont nous venons de présenter le tableau rapide, celles qui paraissent avoir eu le moins de communications directes avec les Mexicains, sont précisément les pays compris dans l'intérieur de la Péninsule Yucatèque et de l'état de Chiapas jusqu'à la chaîne principale de Soconusco et de Guatémala au sud, et, à l'est, jusqu'aux sources du Motagua (2). C'est aux populations de ces contrées que les Mexicains donnaient généralement le nom vague de *Vitznahuas* ou Méridionaux (3), par opposition à celles qu'ils appelaient comme eux-mêmes *Chichimèques* ou Gens du Nord. Ce n'étaient donc pas là des noms distinctifs de races, ni même de provenance, et l'extension que ce nom avait prise paraîtrait avoir été relativement moderne et ne dater que de l'époque des conquêtes mexicaines ou chichimèques-acolhues. Il y avait des Chichimèques barbares et des Chichimèques civilisés, et la plupart des nations du Mexique, jusque vers les frontières d'Oaxaca et les bords du Coatzacualco, semblent n'avoir été appelées *Chichimèques*, que parce que leurs ancêtres avaient passé, en descendant du nord-est au sud-ouest, par les montagnes limitrophes de la Huaztèque, encore occupées par des Chichimèques barbares, à l'époque de la conquête espagnole (4). C'est dans ce sens encore que les *Toltèques* sont appelés Chichimèques, suivant Sahagun (5), leur nom indiquant, non pas une race ou une nation en particulier, mais simplement des populations en possession d'un état de civilisation supérieure et d'institutions en rapport avec elle. S'il y avait des *Chichimèques-Toltèques*, il y avait également des *Vitznahuas-Toltèques*, bien que les Mexicains désignassent avec mépris ces derniers sous le titre de *Tenime* ou de *Toveiome*, parce qu'ils parlaient, disaient-ils, une langue barbare (6).

Ces noms étaient des termes en usage, surtout parmi le vulgaire mexicain, ignorant de la géographie étrangère (7). Mais le haut commerce, mais la noblesse et le sacerdoce avaient des idées parfaitement distinctes des contrées lointaines, dont ils traçaient, au besoin, les cartes avec une merveilleuse exactitude, décrivant les fleuves et les montagnes, les cités grandes et petites, évaluant

(1) Voir mon *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, etc., t. I, liv. I, ch. 4. — *Esquisses d'histoire, d'archéologie, d'ethnographie et de linguistique*, dans les *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. I, p. 110.

(2) Le *Motagua* est le principal fleuve intérieur de la république de Guatémala qu'il parcourt dans un espace d'environ 100 lieues, sans compter les détours, presque toujours de l'ouest à l'est; il prend sa source dans les montagnes qui séparent la vallée de Totonicapan de celle de Santa-Cruz del Quiché et débouche dans l'océan Atlantique à quelques lieues au-dessous du port de Santo-Tomas d'*Atic*.

(3) En langue nahuatl ou mexicaine le mot *Vitzlampa*, indique le rhombe du sud, *Vitznahuac*, pays au sud ou vers le sud, *Vitznahuas*, gens du sud. Il est fait fréquemment allusion à ces noms dans Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, etc. Le mot *vitz*, qui signifie épine et buisson, comme le mot *quix*, d'où divers auteurs guatémaliens dérivent le mot *quiché*, ainsi que le nom de *Vitznahuac*, faisaient, suivant ces auteurs et d'autres, allusion aux contrées voisines de celles où commandaient les Quichés.

(4) « Todas las dichas familias se llaman *Chichimecas*, y aun de tal « nombre se jactan y glorían, y es porque todas anduvieron pere- « grinando como *Chichimecas* por las tierras ántes dichas, y de allí « volvieron por estas partes, aunque á la verdad no se llamaban « tierras de *Chichimecas* por donde ellos anduvieron, sino *Tlaotlal-* « *pan*, *Tlacohcalco*, *Mictlampan*, que quiere decir : *Campos llanos y* « *espaciosos, que están ácia el norte*. Llamáronse tierras de *Chichime-* « *cas*, porque por allí suelen habitar ahora estos, que son unas « gentes bárbaras que se sustentan de la caza que toman, y no « pueblan... » (Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, etc., lib. X, cap. XXIX, § 12.)

(5) « Los *Tultecas* todos se nombraban *chichimecas* y no tenian « otro nombre particular sino este que tomaron de la curiosidad y « primor de las obras que hacian, que se llamaron obras *tultecas*, « ó sea como dijesemos, oficiales pulidos y curiosos, como ahora los « de Flandes, y con razon, porque eran sutiles y primorosos en « cuanto ellos ponian la mano, que todo era muy bueno, curioso « y gracioso, etc. » (*Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 1.)

(6) Il dit plus haut : « Estos así llamados, están ácia el naci- « miento del sol, y llámanles *tenime*, porque hablan lengua bárbara, « y dicen que son *Tultecas*, que quiere decir oficiales de todos oficios « primorosos, y sutiles en todo, y que son descendientes de los Tulte- « cas de que arriba se ha hecho mencion, y son poderosos porque « sus tierras son muy ricas, fertiles, y abundosas, donde se dá todo « género de bastimento en abundancia, etc. (Sahagun, *Hist. gen. de N. España*, lib. X, cap. XXIX, § 10.)

(7) Il en était de même chez les Grecs, par rapport aux nations qui ne parlaient pas leur langue.

les populations et leurs richesses, connaissant toutes les routes et les caravansérails qui y existaient (1), et sachant distinguer parfaitement les particularités et les caractères généraux des différentes nations du nord comme du midi. S'ils les comprenaient sous le nom générique de *Vitznahuas*, ils les désignaient quelquefois aussi sous celui d'*Olmeca*, de *Vixtoti* et de *Nonohualca* (2). Le premier s'appliquait aux populations les plus rapprochées de la province d'Oaxaca; le dernier à celles des pays marécageux de Tabasco et du voisinage de la lagune de Terminos (3). Quant au nom de *Vixtoti*, il paraît convenir plus particulièrement aux habitants des montagnes du Chiapas et peut-être de la Cordillère Guatémalienne (4). C'est au vaste réseau de ces montagnes, arrosé par tant de cours d'eau, où de si grands fleuves roulent, après y avoir pris leur source, que s'appliquait sans doute le nom fabuleux de *Tlalocan*, qui en exprimait symboliquement la richesse et la fécondité (5), tout en rappelant le mythe antique d'une sorte de paradis terrestre et d'âge d'or, dont Quetzalcohuatl est le héros (6).

C'est à l'entrée de ces montagnes, dont les eaux, après avoir fertilisé tant de terres, aujourd'hui désertes, semblent se réunir à dessein dans le bassin du Tabasco et de l'Uzumacinta, dont les vallées et les derniers contre-forts renferment les plus beaux restes de l'art antique américain, qu'on devrait, peut-être aussi chercher, comme les Nahuas, ce paradis terrestre auquel leurs légendes donnaient le nom de *Tamoanchan* (7). En Tamoanchan étaient les champs clos, les jardins remplis de tous les fruits de la terre, des arbres aux fleurs superbes, de tout ce qui peut contribuer à la vie et au bonheur de l'homme, jardins découverts par Quetzalcohuatl, si bien nommés *Tonacatepetl*, la Montagne de notre chair, le Lieu de sa subsistance (8), et que les traditions quichée et cakchiquèle décrivent avec tant de complaisance sous les noms de *Pan-Paxil*, *Pa-Cayalà* (9), jardins dont la garde était confiée à quatre personnages également symboliques, à quatre animaux, le Renard, le Chacal, la Perruche et le Corbeau (10).

Les divers récits concernant cette tradition sont tellement vagues et si peu compréhensibles encore, bien qu'ils fassent l'objet de la plupart des Rituels antiques figurés, qu'il est difficile, à l'aide du peu d'interprétations que nous en avons, de hasarder aucune conjecture satisfaisante à ce sujet. Le *Codex Chimalpopoca* dit bien qu'en Tamoanchan ou à peu de distance de là se trouvait le *Tonacatepetl*, identifié avec le *Paxil* des Quichés ; et bien que le *Popol Vuh* fasse de ce lieu une ville (11) et même une grande ville, *tinamit*, on est incertain, néanmoins, si l'on doit accepter cette tradition comme un fait historique ou simplement comme une légende des époques mythiques. Peut-être serions-nous dans le vrai, en adoptant simultanément les deux idées ; car on ne saurait douter que ces noms, supposé qu'ils eussent réellement indiqué des localités, naguère existantes dans les contrées que nous venons de décrire, n'eussent eu en même temps une signification dogmatique et mystérieuse, en rapport avec les origines religieuses du pays et n'eussent ensuite pu être appliqués d'une manière plus

(1) Lorenzana, *Cartas de Relacion de Hernando Cortes*, Rel. II. — Herrera, *Hist. gen. de las Indias Occid.*, decad. II, lib. IX, cap. I. — M. Aubin possède plusieurs documents de ce genre. — Bernal Diaz, *Hist. verdadera de la conquista*, etc., cap. LXXIV. — Gomara, *Conquista de Mexico*, etc.

(2) « Los que están ácia el nacimiento del sol, se nombran *Olme-* « *cas*, *Vixtoti*, *Nonovalca*, y no se dicen *Chichimecas*. » (Sahagun, *Hist. gen. de Nueva España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.)

(3) Voir plus haut note 5, page 34.

(4) *Vixtoti* a pour racine *vix*, qui a le même sens que *vitz* (*quix*, en quiché), épine, buisson. Ferait-il allusion aux Quichés ou plutôt aux épines dont se servaient ces populations pour se tirer du sang devant les autels des dieux ? Mais cette pratique, les Mexicains l'avaient tout autant.

(5) « Allí se halla tambien mucho oro y plata ; tierra cierto fertí- « lísima, por lo qual la llamaron los antiguos *Tlalocan*, que quiere « decir *tierra de riqueza« y paraiso terrenal*. » (Sahagun, *Hist. gen. de Nueva España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.)

(6) « De estos porque eran ricos y no les faltaba nada, se decia « que, eran hijos de *Quetzalcoatl*, y asi creían los antiguos que él « que era próspero, rico y bien afortunado, que era conocido y « amigo del dicho Quetzalcoatl. » (Id., *ibid.*)

(7) « Vinieron de ácia el norte en demanda del paraiso terrenal: « traian por apellido *Tamoanchan*, y es lo que ahora dicen *Tictemoa* « *tochan*, que quiere decir *buscamos nuestra casa natural...* » (Sahagun, *Hist. gen. de N. España*, lib. VIII, prologo.)

(8) *Codex Tel.-Rem.*, de la Bibliot. impériale. — *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Hist. des Soleils*, MS. de ma collection. — Sahagun, *ibid.*, *ubi sup.*

(9) Popol Vuh, *Livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés*, etc., texte et traduction en regard par M. Brasseur de Bourbourg, part. III, chap. I, p. 195 et suiv. — *Manuscrit Cakchiquel* ou *Mémorial de Tecpan-Atitlan*, etc., MS. de ma collection.

(10) « Or voici, dit le texte quiché, les noms des animaux (des « barbares) qui allèrent chercher l'alimentation : le Renard (*Yac*), « le Chacal (*Utiu*), la Perruche (*Qel*) et le Corbeau (*Hoh*), quatre « animaux (barbares) qui leur apprirent la nouvelle des épis de « maïs jaune et des épis de maïs blanc qui venaient en Paxil et qui « leur montrèrent le chemin de Paxil. »

(11) « Chupan ri tinamit pan Paxil pa Cayala u bi, » dit le texte quiché : « En dedans de cette ville « appelée dans Paxil dans Cayalà. » « *Tinamit*, dit Ximenez, pueblo grande como ciudad. » *Tesoro de las lenguas quiché, cakchiquel y tzutuhil*, ad verb. *Tinamit*.

particulière à quelque cité, comme les noms sacrés des villes anciennes sur les deux continents. La foule des traditions que nous aurons à comparer à celle-ci, sont comme un flot de rivières sans fin et dont on remonte difficilement le cours. Ainsi sont les origines de tous les peuples. Ces traditions, ces légendes sont comme des débris précieux mêlés de boue et de sable, qu'on ne doit jamais dédaigner de fouiller : elles exigent « de la critique de grands efforts, si elle veut être juste et ne pas se borner à nier, ce qui ne mène à rien, mais savoir distinguer ce qu'elle doit nier de ce qui est véridique ; car son œuvre est moins une œuvre de destruction que de création (1). » Ne négligeons donc rien de ce qui peut servir à éclaircir cette matière obscure et à jeter quelque lumière sur le *Tonacatepetl* et le *Tamoanchan* des anciens (2), ce berceau des légendes religieuses du Mexique.

CHAPITRE TROISIÈME

Les Nahuas. Leur première apparition. De la Floride à Panuco. Ils arrivent en Tamoanchan. Leur origine. Leur berceau était-il en Virginie ou au Tennessée ? — S'ils sont les mêmes que les Cofachites ou Caraïbes ? Tamoanchan la même région que la province de Xicalanco. Tonacatepetl et Paxil. Symboles divers de Quetzalcohuatl. Les sept grands dieux échappés au déluge. Traditions qui les concernent. Les jardins de Xochitl-Icacau. L'arbre de sang, qu'était-il ? Séparation des grands dieux. Zamná le dieu enveloppé.

En nous appuyant des renseignements historiques fournis par Sahagun, nous voyons peu à peu s'éclaircir le vague qui enveloppe les mythes primitifs du Mexique et de l'Amérique centrale, ainsi que les nuages où se dérobe le berceau de l'histoire ancienne de ces contrées. Les faits qu'il accumule au sujet des premières tribus de la race nahuatl, rapprochés de ceux que l'on trouve dans le *Manuscrit Cakchiquel*, bien que voilés encore sous des images mythiques, prennent un caractère de réalité de plus en plus sensible, à mesure que l'on avance dans la lecture de ces deux documents, malgré l'alliance continuelle de l'histoire avec la légende et le merveilleux. Ce pays de Tamoanchan que les récits de l'âge d'or des Mexicains embellissent, au commencement, des couleurs les plus fantastiques, se dépouille plus tard de son auréole divine et prend place enfin entre les positions géographiques, que nous avons cherché à déterminer plus haut, dans l'espoir de reconnaître les fondateurs, en même temps que le nom ancien de Palenqué.

« De l'origine de cette nation, dit le chroniste mexicain (3), en parlant des Nahuas, la relation « qu'en donnent les anciens est qu'ils vinrent par mer du côté du nord, et il est certain qu'il vint « quelques vaisseaux ; de manière toutefois, qu'on ne sait comment ils étaient travaillés, sinon que « l'on conjecture, par une idée qu'ils ont, que ces naturels sortirent de sept grottes et que ces sept « grottes sont les sept navires ou galères dans lesquels vinrent les premiers qui peuplèrent cette « terre, selon des conjectures fort vraisemblables. Ces gens vinrent d'abord peupler cette terre du « côté de la Floride : ils vinrent en côtoyant, et débarquèrent au port de *Panuco* (4), qu'ils appe-

(1) Eckstein, *Sur les sources de la cosmogonie de Sanchoniathon*, p. 136.

(2) Ayant entendu prononcer par hasard le mot *tamoinchan*, dans un faubourg de la ville de Totonicapan, au Guatémala, je demandai à l'Indien qui l'avait énoncé ce que c'était : il me répondit d'abord que c'était le nom d'un des quatre quartiers dont se compose cette ville, et comme j'insistais pour en avoir l'explication, il ajouta que *Tamainchan* rappelait le souvenir d'une sorte de paradis terrestre. — Quant au nom de *Paxil*, les indigènes de Tutuapa me dirent qu'on le donnait à une montagne peu éloignée de Cuilco, baignée par le Rio-Grande de ce nom qui plus loin devient le fleuve de Chiapas et de Tabasco.

(3) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva España*, Introduccion al lib. primero.

(4) « *Panuco*, province et *alcaldia mayor* de la Nouvelle-Espagne, « dit Alcedo, confine au nord avec le royaume de Nuevo-Leon et « avec une partie de l'audience de Guadalaxara au levant avec le « golfe du Mexique, au sud avec la province de Tlaxcala et avec « celle de Mexico à l'ouest avec celle du Michoacan... La partie qui « est la plus immédiate à la province de Mexico est la meilleure et la « plus fertile, abondante en vivres et différentes salines ; l'autre « partie qui confine à la Floride est misérable et stérile... La ca- « pitale porte le même nom ; elle est située au bord d'un fleuve « dont elle le prend, à 17 lieues de la mer et à 60 au nord-est de « Mexico. » (*Diccionario geogr., hist. de las Indias occid. ó America*, etc., t. IV, art. *Panuco*.) La rivière de Panuco a son embouchure auprès du lieu nommé actuellement *Tampico*. La province de Panuco comprenait naguère, comme on le voit, celles de Tamaulipas, Coahuila, etc., par le moyen desquelles elle touchait au Texas, alors compris par les Espagnols avec tout le reste des rivages du golfe sous le nom de Floride.

« lèrent *Panco*, ce qui veut dire lieu où arrivent ceux qui ont passé l'eau. Ces gens venaient à la « recherche du paradis terrestre et avaient pour nom *Tamoanchan*, ce qui veut dire « cherchons « notre demeure, » et ils s'établirent auprès des plus hautes montagnes qu'ils trouvèrent (1), et l'on « regarde comme avéré qu'il y a plus de *deux mille ans* (2), qu'ils habitent cette terre qu'on ap- « pelle maintenant la Nouvelle-Espagne.

« Il y a des années sans nombre (3), ajoute le même historien (4), que les premiers colonisateurs « arrivèrent dans ces parties de la Nouvelle-Espagne qui est presque comme un autre monde ; et, « étant venus dans des navires par mer, ils abordèrent à un port qui se trouve au nord (est de Mexico), « et comme ce fut en cet endroit qu'ils débarquèrent, on lui donna le nom de *Panutla*, qui vient de « *Panoaia*, lieu où l'on débarque, en venant de la mer, et dont on a fait par corruption *Pantlan*. A « commencer de ce port, ils vinrent en cheminant le long du rivage de la mer, regardant les hautes « montagnes, couvertes de neige, ainsi que les volcans, jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la province « de Guatémala (5). Ils avaient leur prêtre qui les guidait, portant son dieu et le leur, dont il prenait « conseil pour tout ce qu'ils entreprenaient, et c'est ainsi qu'ils allèrent demeurer et coloniser en « Tamoanchan. »

A l'époque où écrivait Sahagun, la province de Chiapas, dont l'extrémité septentrionale renferme le territoire occupé par les ruines de Palenqué, faisait partie intégrante du royaume de Guatémala (6) : vingt lieues à peine le séparent des bords de la lagune de Terminos, et ce territoire est ainsi géographiquement le seul où les Nahuas aient pu entrer, après avoir cheminé le long de la mer et des montagnes, pour arriver à Tamoanchan (7). Une tradition, conservée par Las Casas (8), identifie les Nahuas avec les *Olmecas* et les *Xicalancas*, qui prirent ces noms des lieux où ils s'établirent à leur arrivée (9), ces derniers ayant fondé leur premier établissement maritime à l'endroit appelé *Punta de Xicalanco*, en face de l'île de *Carmen*, sur l'un des détroits qui réunissent la lagune de Terminos au golfe du Mexique (10). Dans une de ses *Relations*, Ixtlilxochitl confirme le témoignage de Sahagun, en disant qu'ils étaient venus de l'extrémité de la Floride (11). Dans une autre (12), il ajoute, en désignant nommément les Olmecas et les Xicalancas : « On infère de leurs histoires qu'ils vinrent dans « des navires ou barques du côté de l'orient, jusqu'à la terre de *Papuhà* (13), d'où ils commencèrent « à la peupler, ainsi que les terres qui sont baignées par la rivière Atoyac, qui est celle qui passe « entre la *Puebla de los Angeles* et la ville de *Cholula* (14). » C'est donc bien dans les contrées basses,

(1) Ainsi qu'il est dit dans les lignes qui suivent, ils s'internèrent dans des montagnes qui firent partie plus tard du royaume de Guatémala.

(2) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Introd., al lib. I.

(3) « Há años sin cuenta, » dit Sahagun. Ailleurs, il dit qu'il y a plus de deux mille ans, c'est à-dire, ajoute-t-il, plus de cinq cents ans avant la naissance de Jésus-Christ.

(4) *Hist. gen. de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(5) C'est-à-dire quelqu'une des provinces qui faisaient alors partie du royaume de Guatémala. On voit combien il est utile, pour l'intelligence de ces documents, d'avoir toujours présente la géographie de ces contrées, non-seulement telles qu'elles sont distribuées aujourd'hui, mais encore plus, suivant les délimitations existantes, lorsque vivaient ceux qui rédigèrent ces annales.

(6) L'audience royale de Guatémala avait alors sous sa juridiction toute l'Amérique centrale, plus Chiapas et Soconusco, qui ensemble n'étaient qu'une province qui en dépendait, de même que celles de Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica.

(7) Ces montagnes étaient depuis Tampico, les hautes croupes de Tancahuitz et de Metztitlan, ensuite celles de Perote et de San-Martin, au-dessus desquelles s'élèvent les célèbres pics couverts de neige du Nauhcampatepetl (Perote) d'Ahuilizapan (Orizaba) et de Tochtla (Tuxtla).

(8) *Historia apologetica de las Indias occid.*, t. III, cap. CXXIII, MS. de la bibl. de l'Acad. roy. d'hist. de Madrid.

(9) Ce furent eux ou leurs successeurs qui donnèrent ce nom au pays où ils s'établirent. *Xicalanco* a pour racine *Xicalli*, la calebasse, il est probable que l'île où fut bâtie cette ville, portait un grand nombre de calebassiers, arbre qui croît surtout dans les lieux chauds, humides et à la fois sablonneux. Le nom d'*Olmeca* vient probablement d'*Olman*, leur chef, mot composé de *olli*, ou *ulli*, caoutchouc liquide, et de *mana*, rendre, recevoir.

(10) Ces détroits, ainsi que toutes les autres bouches du Tabasco, de l'Uzumacinta et de leurs affluents, étaient éminemment favorables au débarquement des populations qui devaient toujours chercher à s'interner plus ou moins pour fonder leurs établissements.

(11) Cette opinion s'accorderait avec celles qui prétendent que les Nahuas étaient venus des pays qui sont orientaux par rapport au Mexique, c'est à-dire de la côte de Venezuela, d'où ils auraient passé aux Antilles et des Antilles à la Floride. Sahagun dit, toutefois, qu'ils étaient venus du Nord, et c'est ce que semble confirmer Rochefort.

(12) *Sumaria Relacion de la historia tulteca*, etc.

(13) Ce nom peut s'expliquer parfaitement dans la langue quichée et d'autres dialectes de l'Amérique centrale : *pa-pu-hà* ; mot à mot signifie *dans l'eau de boue*. Il convient aux pays où coulent les embouchures du Tabasco, etc. ; mais il convient aussi aux régions marécageuses, voisines de Tampico et de Panuco, comme aux campagnes maritimes de tout le Tamaulipas.

(14) Les auteurs donnent pour fondateur à Cholula ou *Cholollan*, *Xelhua*, l'un des sept grands dieux ou chefs de l'émigration nahuatl. Son nom, suivant Fabregat, serait *Xilhua*, que cet écrivain traduit par *architecte*. Le mot *Xelhua* semble venir de *Xelos*, diviser, séparer, et sa qualification serait celui de la séparation ou qui se sépare ; ce qui serait vrai, Xelhua s'étant séparé des autres chefs Nahuas pour aller coloniser les bords de l'Atoyac où il aurait bâti Cholula, sous le nom de *Tlachihualtepec*, ou le Mont de la Sentinelle.

situées entre les États de la Véra-Cruz et de Tabasco, de l'embouchure du Coatzacoalco à celles du Tabasco et de l'Uzumacinta, que devaient avoir été fondées les premières colonies de ces Nahuas qui, plus tard, étendirent à tant de régions leurs institutions politiques et religieuses.

D'où venaient-ils? Suivant les traditions conservées par Rochefort (1), au sujet de la Floride, on aurait quelque lieu de croire que les anciens États des *Apalaches*, dont la civilisation ne le cédait guère, peut-être, dans les temps anciens, à celle des Mexicains, auraient fourni, en partie, les contingents d'émigration qui, du nord-est, descendirent, à diverses époques, jusqu'aux régions les plus lointaines du sud. « Les Apalachites, dit-il, se glorifient d'avoir poussé des colonies bien avant dans le Mexique. Et « ils montrent encore un grand chemin par terre, par lequel ils disent que leurs troupes passèrent pour « s'y rendre. Les habitants du pays les nommèrent à leur arrivée *Tlatuicé*, qui signifie *Montagnards*; « car ils étaient plus robustes et plus généreux qu'eux. » Ces paroles, si intéressantes pour l'histoire des migrations anciennes du Mexique, Acosta (2) les confirme de la manière la plus formelle : « Après ceux-ci, dit-il, en parlant de celle des tribus *Nahuatlacas*, qui peupla Tetzcuco, arrivèrent « les *Tlatluicas*, ce qui signifie Montagnards (*gente de la Sierra*) : ils étaient les plus rudes de tous, « et comme ils trouvèrent toutes les plaines autour de la lagune occupées jusqu'aux montagnes, ils « passèrent de l'autre côté des monts où ils trouvèrent une terre très-fertile, spacieuse et chaude, « où ils bâtirent un grand nombre de grandes villes, dont la principale est *Quauhnahuac*, capitale « de la province, dite aujourd'hui *Cuernavaca*. » De quelle époque datait l'émigration de cette tribu, c'est ce qui serait difficile à établir, mais la concordance du texte d'Acosta avec celui de Rochefort, met hors de doute le lieu de son origine. D'après ce même écrivain (3), la nation des Apalaches, partagée en six grandes provinces, s'étendait jusqu'aux montagnes les plus élevées qui séparaient l'ancienne Virginie anglaise des États de l'ouest et du sud ; mais au delà de ces montagnes vivait dans un pays plus septentrional et moins fertile que le sien, la nation des *Cofachites*, qui avait été plus d'une fois en guerre avec ses voisins, et dont des essaims considérables s'étaient fréquemment mêlés avec eux. Mais, par suite de dissentiments profonds en matière religieuse, en particulier sur le culte du soleil, d'autres essaims, après s'être séparés de leurs frères, ainsi que des Apalaches, avaient gagné, à diverses reprises, les bords du golfe du Mexique, d'où ils avaient émigré vers des régions plus méridionales. La mer qu'ils ne connaissaient point auparavant avait été leur grand chemin, et des barques, surprises ou empruntées aux peuples navigateurs des Antilles, leur avaient servi à se transporter, soit aux îles, soit aux contrées de terre ferme les plus voisines et les plus lointaines.

Ces Cofachites étaient les mêmes à qui les Apalaches donnaient, dans leur langue, le nom de *Caraïbes*, c'est-à-dire « gens ajoutés » ou « survenus subitement et à l'improviste, des étrangers ou « des hommes forts et vaillants ». C'étaient eux qui avaient conquis une partie des Antilles, dont ils étaient les maîtres à l'époque de la découverte de l'Amérique : ils avaient fondé de grandes et florissantes colonies dans les provinces riveraines de l'Orénoque et, confédérés aux *Calibites*, avec qui ils avaient, disaient-ils, une origine commune, ils s'étaient rendus les maîtres de vastes territoires, dépendant auparavant des *Yaos*, des *Sappayos*, des *Paragotis* et surtout des *Arouacas* (4), avec qui ils étaient presque toujours en guerre. Calibites ou Caraïbes, on les avait vus, depuis, retourner aux régions plus septentrionales du continent, aux Antilles et même aux côtes de la Floride, où ils s'étaient tour à tour distingués par leur bravoure et leur barbarie. Ajoutons à ces renseignements, pour ce qui concerne la patrie supposée des populations qui envahirent si souvent le Mexique et l'Amérique centrale, sous le nom de *Nahuas*, qu'en étudiant les auteurs qui traitent de la Floride et des contrées voisines, on découvre parmi les noms de villes et de tribus, jadis soumises par les Espagnols dans les territoires, renfermés

(1) *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*, liv. II, ch. VII.

(2) Acosta, *Hist. nat. y moral de las Indias*, etc., lib. VII, cap. III. — Entre *tlatuice* et *tlatluica*, il n'y a guère de différence et il est curieux de trouver un nom de la langue nahuatl, si peu corrompu, aussi haut que la Virginie. Sahagun affirme que les *Tlalhuicas* étaient Nahuas et parlaient le mexicain (*Hist. gen. de N. España*, lib. X, cap. XXIX, § 9).

(3) Rochefort, *Hist. nat. et morale des îles Antilles*, liv. II, chap. VII.

(4) Les Arrouacas ou Arrouagas formaient naguère une nation puissante des bords de l'Orénoque et de la Guyane, mais ils furent presque entièrement exterminés par les Caraïbes.

aujourd'hui entre la Géorgie et la Virginie, des noms entièrement mexicains et dont l'étymologie ne peut laisser le moindre doute (1).

Sans prétendre, toutefois, déduire des conséquences trop absolues de ces notions, surtout lorsqu'il s'agit de se rapporter avec Sahagun (2), à vingt-cinq siècles en arrière de notre époque, on ne peut s'empêcher, néanmoins, d'être frappé, en découvrant les coïncidences qui existent entre les migrations des Apalaches et des Cofachites et celles des Nahuas que nous avons vus débarquer à Xicalanco et aux embouchures du Tabasco et de l'Uzumacinta, descendant des régions du nord-est à la recherche de *Tamoanchan*. Car c'est bien là que paraît avoir commencé autrefois le territoire fertile des eaux, le *Pan-Paxil*, le *Pa-Cayatà*, dont l'étymologie s'accorde si bien avec celle de *Papuhà*, que lui donne Ixtlilxochitl (3). C'est par les voies multiples que la nature leur ouvrait vers les montagnes, au moyen des cent bouches de ces deux fleuves merveilleux, que ces colons primitifs, sortis d'une terre inconnue, devaient commencer leur route vers *Paxil*, vers ces champs clos de murs, ces jardins où abondaient tous les fruits, toutes les fleurs de la terre américaine, ce *Tonacatepetl*, cette colline mystérieuse, source de tous les biens, gardée par quatre animaux, types, peut-être, des quatre races primitives du monde américain (4). C'était là comme la pyramide, l'autel du mont, à l'entrée du *Tlalocan*, ce paradis terrestre des Mexicains, représenté comme un quadrilatère sacré, aux angles duquel, quatre dieux *Tlaloques*, gardiens chacun d'une amphore mystérieuse, versaient les eaux dont s'abreuvent les fleuves au sommet des montagnes où ce paradis était situé (5). Il est de l'essence de toutes ces figures d'offrir constamment un double sens, où l'idéal et le réel se mêlent et s'identifient. *Tamoanchan*, tel qu'il est donné par Sahagun, était un lieu saint, consacré peut-être par les rites d'une religion primitive aux bords des rivières qui débouchaient dans la lagune de Terminos, tandis que, dans les traditions mystiques du Rituel, il s'identifie avec le *Tonacatepetl* et le *Tlalocan* de l'intérieur des monts. Mais il y a une autre image qui n'est pas moins curieuse à comparer avec les notions analogues de l'ancien monde : c'est celle des sept grands dieux de la religion dont Quetzalcohuatl est le type principal, sept chefs de tribus, sept jets de la sève génératrice, objet et type d'un culte dont Quetzalcohuatl était l'hiéroglyphe, et qui se rapportait aux sept dieux créateurs, rayons du feu de l'autel central, de la pyramide du Tonacatepetl, où son sacerdoce avait probablement pris naissance.

Ce sacerdoce, symbolisé sous la même image de Quetzalcohuatl, apparaît ici pour la première fois, bien qu'il soit indubitablement beaucoup plus ancien que la colonisation des Nahuas en Tamoanchan. Dans tous les récits concernant ce personnage mystérieux, l'idéal et la réalité, la fable et l'histoire continuent à marcher de pair. Ici c'est un dieu qui se prête à toutes les transformations : au commencement des traditions religieuses, il est le signe *Cé-Acatl*, Une Canne, identifié avec l'Étoile du matin, qui est le premier astre dont la lumière apparaisse après la grande catastrophe du déluge (6) ; plus loin, il devient *Ehécatl*, le vent, l'air, le souffle ; on le montre balayant les nuages dans le ciel devant *Tlaloc*, dieu des pluies, des orages, de la germination et de la fécondité. Là, Quetzalcohuatl est le premier des vingt chefs, venus de l'Orient et qui débarquèrent dans les terres de Potonchan (7), aux alentours de la lagune de Terminos ; un peu plus loin, après la catastrophe de l'inondation, il est le chef des sept qui s'échappèrent au cataclysme causé, ce semble, par un de ces ouragans formidables, connus dans les Antilles et auquel l'éruption des volcans voisins n'aurait peut-être pas été étrangère (8). Confondant à dessein les notions primitives des bouleversements de la terre avec l'histoire particulière de leur race, les prêtres nahuas décrivirent, dans leurs Rituels, ces phénomènes comme un châtiment, envoyé par les dieux à des populations rebelles à leurs ensei-

(1) Entre autres la province d'*Axacan* qui aujourd'hui fait partie de la Géorgie et de la Virginie (Alegre, *Hist. de la compañia de Jesus en Nueva-España*, Mexico, 1841, t. I, lib. I, p. 26).

(2) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Prol. al. lib. I.

(3) *Pa-Cayatà* a le même sens à peu près que *papuhà*, le radical *cay* ou *gay* ayant le sens de fétide, amer, etc. Ce nom signifierait donc, dans l'eau fétide ou amère.

(4) *Popol Vuh*, *Livre sacré*, etc. Partie III, chap. I.

(5) Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, MS. — Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. XI, cap. XII, § I.

(6) « *Tlahuizcalpan-Teuctli*, dit la tradition, primera claridad, « en que fué criado Cipactonal, » et plus loin : « ántes del diluvio « dizen que esta lumbre ó estrella fué criada ántes que el sol. » (*Cod. Tel. Rem.*)

(7) Las Casas, *Hist. apol. de las Ind. Occid.*, t. III, cap. CXXIII.

(8) *Cod. Tel. Rem.*, passim. — *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Hist. des Soleils*. — Fabregat, *Esposizione del Codice Borgia*, MS. de ma collection, etc.

gnements et représentèrent les hommes de cette époque comme ayant été changés en singes (1).

Car on voit clairement que les premiers établissements de la race nahuatl dans ces contrées furent éprouvés cruellement, à leur origine, et Ixtlilxochitl rapporte qu'un grand nombre de colons périrent par suite de l'inondation et de l'ouragan (2). Des vingt chefs qui auraient accompagné leurs tribus des régions orientales aux rivages de Xicalanco, sept seulement y auraient échappé, en se réfugiant dans des grottes au penchant des montagnes (3). Ce sont eux dont les noms personnifiés avec les mythes d'une science antique qui existait sans doute avant eux, se retrouvent partout comme les sept grands dieux de la théogonie toltèque.

L'ensemble du Rituel mexicain est fondé en entier sur ces événements et sur ceux d'un ordre plus ancien, où, à diverses reprises, l'humanité avait échappé à des bouleversements et à des cataclysmes du même genre (4). Ce sont ces souvenirs augustes que les prêtres et les nobles conservaient dans les chants mystérieux, commençant par ces paroles : *Tulan yan hululuaz*, dont le langage vieilli n'était plus compréhensible que pour eux seuls (5). Ces chants qui leur rappelaient la puissance divine, se manifestant dans les forces redoutables de l'ouragan, leur enseignaient en même temps l'unité d'un dieu en trois personnes (6) : ils leur expliquaient les symboles des sept héros échappés au naufrage, et, sous l'image d'une quatrième génération du genre humain, les initiaient aux causes mystérieuses qui avaient amené trois fois la destruction de la société antique (7). Ils les instruisaient de l'origine de la caste sacerdotale et militaire, qui fonda et conduisit la société nouvelle. Toutes ces choses découlent naturellement de la lecture du *Popol Vuh* et des chapitres les plus anciens du *Codex Chimalpopoca :* ce sont les mêmes personnages hiéroglyphiques ou réels qui reparaissent là et ailleurs à la tête du système religieux de la race nahuatl, des Toltèques et des Mexicains, au Mexique et dans l'Amérique centrale. Les fêtes du Rituel, les observances, les rites, si compliqués dans leurs détails, sont en partie institués en leur honneur ou en mémoire des compagnons de leur émigration ; ils rappellent avec plus ou moins d'exactitude les événements de leur vie ; et, les mortifications si pénibles, exercées par leurs prêtres, les plus longs jeûnes, sont destinés à commémorer les rudes épreuves et les dangers, surtout ceux de l'inondation, auxquels avaient échappé trois fois les rénovateurs de l'humanité et les grands dieux qui en étaient les images (8).

La plupart des documents qui complètent ici le *Livre sacré* des Quichés, placent, ainsi que dans cet ouvrage, à la suite de l'ouragan et de l'inondation, l'invention du maïs, que tous attribuent au premier des grands dieux, à qui ils donnent le nom de Gukumatz qui est encore Quetzalcohuatl (9). Les dieux, remplis de tristesse, à la suite de ces événements, étaient à la recherche de ce qui peut

(1) *Popol Vuh*, *Livre sacré*, etc. ; livre I, chap. III. — *Codex Chimalpopoca*, etc. De cette prétendue transformation des hommes en singes pourrait venir l'origine du mot *Uzumacinta*, mieux *Ozomatzintlan*, auprès des seigneurs singes, nom d'une localité sur le fleuve qui porte ce nom et dont les bords pourraient avoir été témoins de cette catastrophe.

(2) Suivant Ixtlilxochitl, un grand nombre de Toltèques (Nahuas) périrent dans ce *déluge* ou *huracan* (*Sumaria Relacion*, etc. Suppl. dans Kingsborough, t. IX).

(3) *Codex Vatic.*, annot. Rios, et *Cod. Borg.*, apud Fabregat (*Esposizione del Cod. Borg.*). Ces grottes où ils se réfugièrent seraient-elles l'origine des fameuses *sept grottes* de toutes les histoires et l'usage de bâtir ces vastes pyramides ou môles pour y placer leurs édifices viendrait-il de la crainte des inondations causées par ces ouragans dans des parages comme ceux de Lagartos, de Champoton, de Xicalanco, de Palenqué, de Cholula, etc. ?

(4) Suivant les annotations du Codex Letellier (*Tel.-Rem.*), il y aurait eu particulièrement trois époques mémorables où le genre humain, après avoir existé pendant des siècles, aurait été subitement anéanti par suite des convulsions de la nature. Voir pour plus de détails mon ouvrage *Des sources de l'histoire primitive du Mexique*, etc., servant d'introduction à la *Relation des choses de Yucatan*, etc. ; Paris, Durand, 1864, p. XX.

(5) Parlant des annotations de Rios au *Cod. Vat.*, relatives à l'inondation, Fabregat ajoute : « Egli dice d'averne imparate queste « tradizioni da un cantico che principia *Tulan yan hululuez*, quale « cantare solevano mentre danzavano. Questo principio di cantico « poca n' ha del Messicano; e queste tradizioni troppo sono indivi- « duate ed interessanti per passarle sotto silenzio : esse merita- « vano una più diligente ricerca e maggiore sviluppamento dalle « metaphore fra le quali erano inviluppate. (*Esposizione del Cod.* « *Borg.*) » Ce sont les mêmes chants dont parle Sahagun (*Hist. de Nueva-España*, lib. X. *Relacion del autor*), disant que personne ne les entend que les chefs et les prêtres, à cause de leur difficulté, *por ser sus cantares muy cerrados* ; ce sont ceux dont il est question dans le *Popol Vuh*, commençant par ces paroles *Ka muku*, et qu'ils appelaient *le Chant du départ de Tulan*.

(6) « L'éclair, est-il dit, est le premier signe de Hurakan ; le « second est le sillonnement de l'éclair ; le troisième est la foudre « qui frappe ; et ces trois sont du cœur du ciel. » (*Popol Vuh*, *Livre sacré*, etc., texte et traduction en regard par M. Brasseur de Bourbourg, liv. I, p. 9.)

(7) Voir ci-dessus, note 24.

(8) Ne serait-ce pas à des souvenirs de ce genre que feraient allusion les fêtes des *Renaissances* dont il est question dans la légende du VIIIe tableau de la grande salle du temple d'Ammon à Karnac, dont parle Lepsius, et avec lui Brugsch ? (*Histoire de l'Égypte, dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, Leipzig, 1859, Ire part., p. 131).

(9) *Gukumatz*, en langue quichée, signifie serpent aux plumes ou à la couleur du quetzal ; *Quetzalcohuatl* en mexicain a le même sens, aussi bien que *kukulcan*, en langue maya, et *cuchulchan*, en tzendal.

remplir le corps de l'homme et nourrir son sang, et plusieurs s'étaient mis en chemin dans l'espoir de découvrir les subsistances qui leur manquaient. Quetzalcohuatl arrive le premier, à la fin de la saison des pluies, aux champs clos de Paxil, où il rencontre les quatre animaux symboliques, chargés de gerbes de maïs. Les aliments de toutes sortes qu'il y voit sont énumérés avec complaisance dans les textes quiché et mexicain. C'est le premier qui parle de murs clos, de ville fermée (1) ; c'est le second qui lui donne le nom de *Tonacatepetl*, ou Montagne de la subsistance, et au lieu des quatre animaux qui en montrent l'entrée à Quetzalcohuatl, ce sont ici des fourmis, images de l'industrie et du travail qui l'introduisent dans ce paradis (2).

Son retour auprès des siens les remplit d'allégresse. Dans la suite du récit, il redevient difficile encore une fois de séparer l'idéal de la réalité : tout y revêt de nouveau ces apparences symboliques qui jouent un si grand rôle dans les légendes divines. Dans les documents d'origine mexicaine, le *Tonacatepetl* change de nom : ce n'est plus un champ, rempli des fruits que la terre vient donner au travail, c'est un jardin délicieux, aux fleurs les plus suaves et les plus belles, qui reprend le nom de Tamoanchan, auquel s'adjoint ici celui de *Xuchitl-Icacan* (3) : les seigneurs de ce jardin sont *Tonacateuctli* et sa femme *Tonacacihuatl*, dont les noms signifient tout simplement les maîtres de Tonacatepetl ou les maîtres de la subsistance ou de notre chair (4). C'est là qu'apparaissent après le déluge les sept dieux du Rituel, mangeant à leur gré des fruits que produisait la terre. Mais ils se rendent odieux aux yeux de Tonacateuctli qui les chasse du jardin (5), sans qu'on sache exactement la cause de sa colère : les seuls documents où l'on trouve ce récit, sont les Rituels figurés qui jusqu'à présent n'ont reçu que des interprétations incomplètes : on y voit l'un des dieux, la femme *Xochiquetzal*, arrachant une fleur d'un arbre qui se rompt en deux et d'où s'échappe, comme d'une blessure (6), un torrent de sang.

A quoi cet arbre et ce sang font-ils allusion ? C'est ce qui paraît difficile à expliquer. Rios, l'interprète du *Codex Vaticanus*, et d'autres avec lui, ont voulu voir dans cette scène des rapports avec le paradis terrestre de Moïse, et dans Xochiquetzal qui semble avoir été la cause de la disgrâce des autres dieux, une image d'Ève, de la mère du genre humain (7) ; mais nous doutons que ces rapprochements soient judicieusement fondés. Le *Manuscrit Cakchiquel*, plus concis que le *Livre sacré*, en énonçant les mêmes origines, avec quelques variantes, laisse entrevoir une explication qui rentre entièrement dans le domaine des faits historiques. A la suite de l'introduction de Quetzalcohuatl dans Paxil, il ajoute : « Et alors fut tué l'animal *Utiuh*, faisant la moisson dans le maïs. » Ainsi l'heureuse situation de cette contrée, le désir d'en prendre possession, devaient avoir amené une première collision, et le sang coulant de l'arbre à fleurs de *Xochitl-Icacan* pouvait figurer celui de l'un des quatre qui en avaient la garde, ou peut-être un schisme dans l'unité religieuse, suivi d'une guerre civile, figurés par la mort d'un des animaux, et la destruction d'un des quatre angles de la colline de Tonacatepetl (8). De là vint sans doute à son meurtrier le nom de *Hun-Ahpu-Utiu*, le tireur de Sarbacane au Chacal, autre titre de Quetzalcohuatl sous lequel il est désigné dans le *Popol Vuh* (9). Le reste est plein d'obscurité et d'incertitude : le symbolisme domine partout, on croit entrevoir, toutefois, que celui d'entre ces grands dieux qui se distingue plus particulièrement sous le nom de Quetzalcohuatl, après les bienfaits dont il avait doté les autres, se serait trouvé en butte à leur envie, et de vagues traditions donneraient à penser même que l'un d'eux aurait cherché, pour se débarrasser de lui, à

(1) Voir chapitre II, p. 36, note 11.

(2) Dans le *Codex Chimalpopoca*, ce sont deux fourmis, l'une *noire*, l'autre *jaune*, qui l'introduisent au Tonacatepetl et qui portent ensuite le maïs en Tamoanchan.

(3) C'est-à-dire le lieu où les fleurs ou les roses sont debout. Voir le *Codex Tell.-Rem.*

(4) Ces mots sont composés de *nacatl*, chair, bien que *to*, notre et *nacatl* chair, réunis, signifient subsistance, alimentation. *Tepetl* signifie montagne ou localité dans les montagnes, *teuctli* est le maître, le seigneur, *cihuatl*, la femme.

(5) Rios, dans ses annotations, et Fabregat, d'après lui, trouvent dans ce texte matière à des analogies avec le récit de Moïse et en tirent des déductions que nous ne saurions accepter aussi promptement. Il faudrait bien d'autres preuves.

(6) Voir au *Codex Vatic.* et au Codex *Tell.-Rem.* de la Bibl. Imp.

(7) Il y a certainement des analogies au premier abord ; mais ce sont des analogies qui s'affaiblissent de plus en plus, à mesure que l'on entre dans l'examen de toutes ces traditions.

(8) *Utiuh*, en cakchiquel, le même que *utiu* en quiché, le *coyotl* de la langue nahuatl.

(9) Voir le *Popol Vuh*, Ire part., p. 2.

attenter à sa vie (1). Ce qu'on croit découvrir, c'est qu'il y aurait eu dès lors scission parmi les Nahuas, dieux ou héros, et les histoires ajoutent que Quetzalcohuatl se serait ensuite séparé d'eux pour continuer son voyage (2).

C'est là ce qui serait encore, dans Sahagun, l'objet d'un passage qui fait suite à celui de l'arrivée des Nahuas en Tamoanchan : « Ils demeurèrent, continue cet écrivain (3), fort longtemps en Tamoanchan, « mais sans cesser d'avoir leurs sages et devins, que l'on appelait *Amoxoaque*, c'est-à-dire hommes « entendus dans les peintures antiques (4). Quoiqu'ils fussent venus ensemble, ils ne restèrent pas, « toutefois, avec le reste du peuple en Tamoanchan : mais ils y laissèrent les autres et ils s'en retour- « nèrent pour se rembarquer, emportant avec eux toutes les peintures qui avaient trait aux rites et aux « offices mécaniques. Cependant, avant de partir, ils firent à ceux qui restaient le discours suivant : « Sachez que le seigneur, notre dieu, vous commande de demeurer dans ces terres dont il vous rend « les maîtres et qu'il vous donne en possession. Pour lui, il s'en retourne d'où il est venu et nous « autres nous l'accompagnons : mais il ne s'en va que pour revenir plus tard ; car il retournera vous « visiter, lorsque le temps viendra que s'achève le monde. En attendant, demeurez, vous autres, dans « ces terres, dans l'espérance de le revoir. Jouissez de ce que vous possédez et de toutes les choses que « ces régions renferment, car c'est pour les prendre et les posséder que vous êtes venus en ces lieux. « Ainsi, demeurez en bonne santé, tandis que nous partons avec notre dieu. » Et ainsi, ils se mirent « en route avec leur dieu, qu'ils portaient roulé dans une enveloppe d'étoffe (5), et il continuait à « leur parler, leur indiquant ce qu'ils avaient à faire. Et ainsi, ils s'en furent vers l'orient. »

Ce dieu qu'ils portaient enveloppé dans des langes est un dieu caché comme le germe qui est dans la terre, si bien nommé ensuite *Centeotl*, le dieu unique, la gerbe de maïs, enveloppée d'abord des feuilles qui recouvrent l'épi, exactement comme les langes qui en étaient l'image ; c'est celui qui, au Yucatan, était nommé *Zamna* ou *Itzamna*, regardé comme le premier qui civilisa la péninsule ; c'est *Itzen-Muyal*, *Itzen-Caan*, la substance des nuages, la rosée du ciel, le dieu phallique, celui de la fécondité et de la germination universelle, celui qu'on croyait caché ou enseveli dans le môle d'*Itzmatul*, la plus ancienne des pyramides d'Izamal (6).

CHAPITRE QUATRIÈME

Identité des mythes mexicains et quichés sur Tamoanchan. Localisation de la cité nahua. Tullan en Xibalba. Explications à ce sujet. Qu'était Xibalba, cité, empire ou royaume? Les Quinamés et les Colhuas. Antiquité des Nahuas dans le Mexique. Réformateurs du calendrier et des institutions. Oxomoco, Cipactonal, Tlaltetecui et Xuchicaoaca. Mythes et symboles qu'ils représentent. Pantecatl et Maïaoel.

Malgré le symbolisme et l'obscurité des textes que nous avons réunis dans le chapitre précédent, on ne saurait douter, en les lisant avec attention, que les Nahuas n'aient trouvé, à leur arrivée en Tamoanchan, un pays déjà peuplé et cultivé depuis longues années. Les jardins de *Xochitl-Icacan*, ainsi que les dieux qui l'habitaient et qui en chassèrent ensuite des dieux usurpateurs et irrespectueux, ont bien toute

(1) Le dieu ou héros des *Acolhuas*, qu'on appelait *Acolhuatl*, lequel parvint à amarrer un bras à Quetzalcohuatl, ne ferait-il pas allusion à quelque fait se rattachant à ces antiques traditions? Voir Motolinia, *Historia de los Indios de Nueva-España*, Trat. I, cap. I, en la Col. de documentos, etc., publ. par Joaquim Garcia Icazbalceta, Mexico, 1858, t. I.

(2) Le nom de *Xethua*, celui de la séparation, pourrait faire allusion à ce fait, d'autant plus que les traditions lui attribuent ainsi qu'à d'autres exilés ou séparés de *Tullan*, l'édification de la ville et du môle de *Cholula* au plateau de Huitzilapan, près de la *Puebla de los Angeles*. (Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Introd., al lib. I.)

(3) Id., *ibid.*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(4) Ce mot vient d'*amoxtli*, livre ou papier, et se compose du radical *amox* et de *hua*, pronom possessif, ce qui fait Celui du livre ou du papier.

(5) C'est ce qu'ils appelaient *tlaquimilolli*, le paquet, le rouleau d'étoffe, qui contenait ou était censé contenir l'objet divin qu'on nommait, à cause de cela, l'Enveloppé, le Caché, l'Invisible, le Renfermé, ainsi que le *Tzem* ou *Zamná* des Mayas du Yucatan, le *Khem*, le *dieu égyptien* de *Khemmis*, qui apparaît sous les emblèmes d'un dieu phallique, enveloppé de langes.

(6) Lizana, *Hist. de Nuestra Señora de Izamal*, lib. I, cap. IV. Voir à la suite de mon livre intitulé : *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, p. 357.

l'apparence d'un mythe ; mais, sous ces voiles plus ou moins épais, destinés à dérober la vérité au vulgaire, quelques faits historiques d'une haute antiquité se découvrent, lorsqu'on compare entre eux les divers documents qui y font allusion. Nous avons vu déjà comment les faits et les noms qu'on trouve dans les Rituels mexicains, dans les relations d'Ixtlilxochitl et les traditions conservées par Sahagun et les autres, établissent, par leur coïncidence avec les faits et les noms rapportés par le *Popol Vuh*, l'identité des lieux décrits sous le nom de Tamoanchan, avec le territoire renfermé entre le pied des montagnes de Tumbalà et les bouches de l'Uzumacinta. La même identité se montre entre Tonacatepetl et Paxil, que le *Livre sacré* des Quichés désigne, en dehors du mythe comme une grande ville, *tinamit*, entourée de murailles; ce qui explique pourquoi il fallait, afin que Quetzalcohuatl pût s'y introduire, qu'il y fût amené par l'un des quatre animaux qui en avaient la garde (1). Que les Nahuas en aient été expulsés ensuite, point de doute encore, et le motif apparent, on ne saurait l'attribuer qu'à leur violence, bien établie par le fait de la mort d'Utiuh, rapportée par le *Manuscrit Cakchiquel*, mais qu'aucun document n'a expliquée jusqu'à présent.

Quelles étaient alors les relations des Nahuas dans cette contrée, en quels lieux se retirèrent-ils après leur expulsion de Tonacatepetl, qu'était cette ville, si c'en était une, quels en étaient les chefs et les habitants? voilà toutes questions qui se présentent naturellement à l'esprit, en voyant les paragraphes qui précèdent. Leurs relations avec les maîtres de cette contrée ne pouvaient être amicales, et leurs desseins sont visibles dans les paroles qu'adressent à leurs frères les porteurs du dieu enveloppé, au moment de leur séparation. Quant à l'endroit où ils se retirèrent, c'est encore Sahagun qui va nous l'apprendre : « Ces premiers colonisateurs, dit-il (2), ainsi que le manifestent les très-anciens édifices qui aujourd'hui « sont très-visibles (3), furent une race extrêmement forte, extrêmement sage et belliqueuse. Entre « autres choses notables qu'ils firent, ils fondèrent une ville très-puissante en terre fort opulente, dont « la prospérité et les richesses se dénotent encore d'une manière remarquable dans les grands édifices « ruinés qui en existent (4). A cette ville, ils donnèrent le nom de *Tulla*, qui veut dire lieu de fertilité « et d'abondance, et encore aujourd'hui cet endroit, qui est délicieux par son agrément et sa fertilité, « s'appelle ainsi. »

Où était *Tulla?* Le *Manuscrit Cakchiquel*, bien plus explicite que les autres documents, nous en instruit en deux mots : *Tulla* ou *Tullan* était en *Xibalba*. Et pour nous faire connaître ce qu'était Xibalba, ce même document ajoute que c'est « le riche et puissant Xibalba qui a donné naissance à *Chay-Abah*, c'est-à-dire à la caste guerrière, nourrie du maïs enlevé de Paxil, après la mort d'Utiuh, et pétri avec le sang du tapir et du serpent (5), Chay-Abah, qui est « créé pour garder et défendre l'entrée de Tullan, dont *Zotz* défend le passage (6). » S'il est vrai que ces paroles ne nous donnent aucun renseignement sur la situation exacte de Tullan, le nom de *Zotz* ou *Zotzlem*, bien connu pour être le même endroit que *Tzinacantlan*, qui fermait le passage par où l'on pénètre dans la vallée de *Ghovel*, où est située la ville actuelle de Ciudad-Real de Chiapas (7), précise bien certainement les frontières que Tullan avait de ce côté et qui, comme de nos jours, sont la ligne de séparation entre les plaines inférieures de Chiapas et les vallées d'Ococingo et de Comitan. A l'aide de ces indications précieuses,

(1) Le mot *chicop*, dans la langue quichée et dans la cakchiquèle, signifie littéralement animal, bête brute, mais se dit également dans un sens figuré très-ordinaire pour sauvage, barbare, grossier, qui a d'autres mœurs et d'autres usages.

(2) *Hist. de las cosas de Nueva-España*, lib. VIII, prologo.

(3) Ces édifices sont ceux qu'on attribuait dans toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne aux Toltèques, non les Toltèques qui avaient fondé le royaume de Tollan, près de Mexico, au huitième siècle, mais bien ceux qui, sous le surnom de Nahuas, avaient colonisé, comme le dit Sahagun, toutes ces contrées, plus de deux mille ans avant son époque, c'est-à-dire plus de 500 ans avant l'ère chrétienne. Voir *Hist. de las cosas de Nueva-España*, Introd., al lib. I.

(4) Cette ville était en ruines déjà plus de mille ans avant l'époque où Sahagun écrivait. Voir l'*Introduction* de son ouvrage, citée dans la note précédente : « Porque por sus pinturas antiguas, dit-il, « hay noticia, que aquella famosa ciudad que se llamó *Tulla* hay « ya mil años ó muy cerca de ellos, que fué destruida. » Il ne s'agissait donc pas de la ville de Tollan ou Tula, capitale d'un royaume toltèque, dont la vallée de Mexico faisait partie et qui s'écroula au onzième siècle de notre ère, mais bien d'une autre Tulla plus ancienne. Comme il y a eu plusieurs grandes villes du nom de *Tulla* ou *Tullan*, également célèbres, dans l'histoire ancienne de l'Amérique, ce nom naturellement prête à l'équivoque et laisse toujours plus ou moins d'obscurité dans l'esprit.

(5) Ce pétrissage du maïs avec le sang du tapir et du serpent qu'on va chercher en dedans de la mer, est un nouveau mystère ajouté à tant d'autres que renferment ces Genèses américaines.

(6) *Zotz* est la chauve-souris en quiché et en cakchiquel, *tzinacan* en langue nahuatl ; de là *Zotzlem*, l'habitation, la maison des chauves-souris, en mexicain *Tzinacantlan*.

(7) *Ghovel* est le nom d'une ancienne localité de la langue zotzile, appelée *Zazacatlan*, en langue mexicaine, et qui existait au lieu où les Espagnols bâtirent leur colonie de Ciudad-Real, aujourd'hui San-Cristobal.

qui sont comme les premiers jalons de la géographie antique de ces contrées, les yeux s'arrêtent de nouveau sur cet ensemble magnifique de montagnes et de bassins fertiles qui, des versants septentrionaux de la Cordillère Guatémalienne, s'étend entre la chaîne de *Dili-Numbo*, baignée par le fleuve de Chiapa (1), et le cours du Lacandon, jusqu'aux rivages de la lagune de Terminos. C'est, nous l'avons dit, dans cette région qu'on trouve les ruines les plus grandioses, les monuments les plus somptueux d'un passé mystérieux qui commence à peine à se dévoiler.

Ces indications reçoivent une nouvelle force, si l'on vient à y ajouter celle que nous donne le premier verset de la *Série des Katuns*, conservée par don Pio Perez (2), où il est énoncé clairement que « le pays « et la maison de *Nonoual* sont à l'ouest de Zuiva, en sortant de la terre de *Tulapan* (3). » Le nom de *Nonoual* ou *Nonoualco* était celui précisément sous lequel les Mexicains connaissaient la région limitrophe de la lagune, aux confins de Tabasco et du Yucatan (4), et *Tulapan* indique à la fois une contrée du nom de *Tula* ou *Tullan*, ainsi que la cité qui en était la capitale.

Mais, ville, empire ou royaume, qu'était-il, qu'était Xibalba, qu'étaient ses princes, quels étaient leurs sujets? Si Xibalba était un empire, comme tout paraît le faire supposer, quelle en était la métropole, en quels lieux avait-elle existé? Paxil, Tonacatepetl, en était-il le nom, ou seulement une allusion symbolique aux conditions de la localité et au site? ou bien encore Xibalba avait-il été le nom de la métropole comme il l'aurait été de l'empire, et en supposant cette identité, Xibalba en aurait-il bien été le vrai nom (5), ou seulement un surnom inventé par la haine ou le mépris des peuples? Pour répondre à ces nouvelles questions, nous n'avons que les souvenirs et les traditions héroïques des Quichés, conservés dans le *Popol Vuh*, et tous tendent à inspirer l'horreur contre cette dénomination, devenue synonyme de séjour ténébreux, de séjour des morts, de demeure des fantômes qui répandent l'épouvante, synonyme, enfin, de l'enfer, lorsque les premiers enseignements du christianisme eurent fait connaître dans ces contrées la doctrine qui y avait rapport (6). Au Yucatan même, le mot de *xibilba*, à l'époque de la conquête, n'avait pas d'autre signification.

Autant qu'il est permis d'en juger d'après ce que nous présentent les textes, Xibalba était donc un nom de circonstance, donné à une monarchie considérable, embrassant une grande portion de l'Amérique centrale et, peut-être, davantage : à sa tête étaient deux princes à qui le *Popol Vuh* accorde le titre de « juges suprêmes (7) ». « Tous les rois, y est-il ajouté, étaient tributaires de « leur empire, et chacun de ces rois ne l'était que par la volonté de Hun-Camé et de Vukub-« Camé (8). » L'auteur du *Livre sacré* en mentionne dix, en particulier, comme les principaux soutiens de la monarchie. Quant à la métropole de cet empire, nous sommes tenté quelquefois, à la lecture des traditions que nous avons sous les yeux, d'identifier Xibalba avec le *Colhuacan* antique ou le *Huey-Colhuacan* des Toltèques d'Ixtlilxochitl et avec le *Huehue-Tlapallan* des histoires mexicaines (9) : on compare ces traditions avec ce que l'on sait aujourd'hui du Yucatan et l'on incline à étendre ces dénominations à l'empire primitif et à en placer la métropole aux ruines de *Mayapan* ou de *Chichen-Itza*, d'où serait, suivant d'anciens auteurs mexicains, dérivé le nom des Chichimèques (10).

(1) *Dili-Numbo*, ou mont du Tigre en langue chiapanèque.

(2) Voir cet opuscule en langue maya et en français, à la suite de la *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, p. 420.

(3) *Tulapan*, signifie l'étendard, la forteresse de Tula, comme *Mayapan* signifie l'étendard ou la forteresse de Maya : cette désinence indique d'ordinaire la capitale d'une région du même nom en langue maya.

(4) Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, lib. IX et XI, passim. — Clavigero, *Storia antica del Messico*, lib. I, § 2.

(5) *Xibalba* peut avoir pour racine *xib*, épouvanter, effrayer; cependant il peut avoir eu anciennement une autre étymologie : *xibal* signifie le beau-frère par rapport à la femme, c'est-à-dire le frère de son mari, et *xibil*, en langue maya, est l'homme ou plutôt le mâle; *ba* est un animal analogue à la taupe ; c'est un rongeur appelé *tuzan*, en langue nahuatl et qui se fait de fort longues galeries sous terre. Ainsi *xibalba* pourrait bien avoir eu anciennement le sens d'homme-taupe et faire allusion à des demeures et à des mystères souterrains, comme tout semble l'indiquer d'après les aventures de Hunahpu et de Xbalanqué dans le *Livre sacré*.

(6) C'est le mot que les religieux espagnols avaient adopté pour enfer dans les livres et catéchismes de la doctrine chrétienne.

(7) *Gatol-Tzih*, qui tranche la sentence, c'est-à-dire juge, avec l'adjectif *nimak*, très-grand.

(8) Hun-Camé et Vukub-Camé, noms symboliques des deux monarques de Xibalba.

(9) Veytia, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XII. — Landa (*Relation des choses de Yucatan*, etc., § VIII, p. 45) rapporte une tradition de l'histoire des Cocomes à Mayapan, qui semble être un abrégé de l'épopée de Hunahpu et de Xbalanqué, dépouillée du merveilleux. — Conf. aussi le passage où il est question du séjour de Quetzalcohuatl à Chichen et à Mayapan, p. 35.

(10) Veytia, *Hist. antigua de Mexico*, t. I, chap. XII, consacre les quatre premières pages de ce chapitre à expliquer l'origine du mot *chichimèque*, lequel est essentiellement lié dans les relations, au nom de *Huehue-Tlapallan*, berceau de la nation de ce nom. Il dit entre autres choses : « Quelques-uns disent qu'ils ne prirent pas ce « nom de leur chef, mais d'une ville qu'ils fondèrent, appelée *Chi-« chen*; mais en outre que ceci est contraire à leur manière ordi-

En suivant le cours de cette idée, on arrive ainsi naturellement à colloquer Tullan au site même des ruines de Palenqué : mais, d'un autre côté, en réfléchissant aux descriptions, souvent locales, qui se trouvent répétées plusieurs fois, au même sujet, dans l'épopée de Hunahpu et de Xbalanqué, des endroits où ils descendirent pour affronter les rois de Xibalba, on hésite et l'on se retourne incertain vers les grandes vallées, baignées par l'Uzumacinta ou par ses affluents, afin d'y placer les deux cités souveraines et rivales. Ainsi, en dépit des lueurs que répandent les divers passages cités plus haut, la matière reste obscure et l'on n'a rien qui permette de fixer d'une manière absolue Xibalba ou sa capitale à Palenqué, pas plus que Tullan à Huey-Teopan, à Ghovel, à Ococingo ou aux ruines de Tolan-Tzuy (1). Tout en travaillant à écarter les difficultés, autant qu'il nous est possible, nous n'en laissons pas moins au lecteur à faire son choix entre ces diverses localités, le déchiffrement des inscriptions pouvant seul amener un résultat décisif.

Ixtlilxochitl, traitant des colonies nahuas qui, sous le nom d'Olmecas et de Xicalancas, s'établirent dans les provinces dont nous avons parlé plus haut, ajoute : « En ce temps-là vivaient les *Quinamés* (2) ; » il les représente comme un peuple de géants, livrés à d'affreux débordements et qui auraient cherché à imposer un joug tyrannique aux Toltèques. On sait que ces Toltèques étaient les mêmes que les Nahuas, les fondateurs et les maîtres de Tullan d'où ils prirent leur nom. Des Quinamés on ne saurait, d'un autre côté, faire des êtres fictifs, ainsi que l'ont pensé des écrivains : une lecture attentive des traditions anciennes permet de reconnaître en eux ces nations puissantes des premiers temps, qui, plusieurs siècles avant les Nahuas, arrivèrent par mer aux provinces méridionales du Mexique (3), dont elles subjuguèrent les habitants. Ixtlilxochitl les appelle indifféremment *Quinamés* et *Chichimèques*, identification importante et qui nous amène davantage encore à penser qu'ils pourraient être les mêmes que les *Colhuas* primitifs, dont il est parlé dans un autre texte (4). Ce qui démontre, d'ailleurs, la haute antiquité de ces diverses populations, Quinamés, Colhuas et Nahuas, tout en établissant comme un fait historique la période, marquée dans les documents mexicains, par l'éruption des volcans (5), c'est que les Nahuas, qui n'entrèrent au Mexique

« naire qui était de prendre le nom de leurs chefs (ce qui est loin « d'avoir été général) et non des localités, je ne découvre nulle part « dans l'histoire qu'il soit fait mention d'une semblable ville, ni « dans les temps anciens ni dans les temps postérieurs... » Veytia ignorait donc l'existence de cette ville, si célèbre dans les annales du Yucatan et ses paroles, loin de détruire l'idée que les Chichimèques auraient pris leur nom et seraient venus de Chichen, y ajoutent, au contraire, un grand poids et donnent de l'autorité à l'opinion qui fait de toute cette région le berceau de la plus antique nation chichimèque, le *Huehue Tlapallan*, la terre des ancêtres par excellence, et peut-être de *Chichen-Itza*, la métropole, le Xibalba, le *Huey-Colhuacan*, etc., et dans ce cas qu'aurait été Palenqué, sinon véritablement le *Tullan* célèbre de Quetzalcohuatl, le berceau de la nation toltèque? Que de mystères encore à découvrir! Ce qui contribue encore à consolider cette hypothèse, c'est que les Chichimèques, proprement dits, au Mexique, habitaient précisément les cantons montagneux du Cuextlan ou Huaztèque, région où débarquèrent au dixième ou au onzième siècle des tribus, aux visages peints comme les Ahtza ou Xibalhaïdes et qui certainement devaient venir du Yucatan, la langue huaztèque étant un dialecte du maya. On sait par le *Manuscrit Maya* de don Pio Perez, que les Itzaes, chassés de Chichen par les Tutulxius, au huitième siècle, se réfugièrent à Champoton, d'où ils furent encore chassés par les mêmes implacables ennemis, au dixième. Le même document dit bien qu'ils errèrent ensuite durant plusieurs années dans les solitudes du sud; mais il est très-probable qu'il y en eut qui allèrent ailleurs, et le Cuextlan, où Sahagun dit que se réfugièrent les plus désordonnées d'entre les nations remuées par la grande commotion toltèque, est très-probablement le pays où les exilés de Chichen ou Chichimèques trouvèrent un asile. Ceux-ci s'étant internés dans le pays, leur nom se serait étendu insensiblement à toutes les populations montagnardes du nord-ouest, à quelques races qu'elles pussent appartenir. On sait encore que lorsque Xolotl, premier roi des Chichimèques, envahisseurs de l'Anahuac, après la chute de Tollan, au douzième siècle, voulut se marier, ce fut une princesse huaztèque, appelée *Tamiyauh*, de *Tamiyahua*, près de Tampico qu'il épousa. Ces origines expliquent encore les divergences religieuses qui existaient entre les Chichimèques, voisins de Quauhtitlan et les Mexicains, dont ils refusèrent d'embrasser les croyances et de suivre les pratiques : à cette occasion ils furent cruellement persécutés ; les plus considérables furent mis à mort et leurs biens confisqués par ordre d'Itzcohuatl, quatrième roi de Mexico (*Codex Chimalpopoca*) et tous leurs livres brûlés par le commandement du même roi, d'accord avec son conseil, de peur qu'ils ne tombassent aux mains du vulgaire et ne les rendissent un objet de mépris (Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12).

(1) Les ruines de *Huey-Teopan*, situées à 23 lieues environ au nord de San-Cristobal, sont celles d'une cité antique fort grande : elles se trouvent à peu de distance des trois villages qui en ont pris leur nom *Hueteupan*, San-Pedro et Santa-Catalina *Hueteupan*, qui se partagent les restes de son ancienne population. Ce nom signifie le grand-temple, ou la grande forteresse du dieu. Quant aux ruines qu'on voit à deux lieues d'Ococingo, Ordoñez paraît avoir été le premier à en faire le site de l'antique *Tullan*, nous ne savons sur quels fondements. Les ruines de *Tolan-Tzuy* existent aux bords d'un lac, dit-on, dans une vallée peu éloignée de *Tepancoapan*, à 12 ou 15 lieues au sud-est de Comitan. Le nom de *Tolan* ne suffirait pas pour fixer le site de l'antique *Tulla*, *tolan* étant un mot de la langue tzendale qui fait allusion à un pays de rochers, pierreux, à un terrain dur et rocailleux.

(2) *Quinamé* du nahuatl *quinametl*, pluriel *quinametin*. C'est le nom générique donné à la race qui occupait le Mexique avant les Nahuas. Peut-être vient-il de *quinan*, qui ferait au pluriel *quinanme* ou *quiname*. Le mot *quinan*, dit M. Aubin, prét. inusité du fréquentatif *quiquinoca*, gémir, grogner ; *quiquinatza*, bramer, rifar el cavallo, dit Molina (*Vocab. Mexic.*); gruñir el perro (Hor. Carochi, *Arte de la leng. mex.*, etc., fol. 75). De ce mot est dérivé *Quinantzin*, le Seigneur Bramant, l'un des rois de Tetzcoco.

(3) Ixtlilxochitl, *Sum. Rel.* — La première migration chichimèque au Mexique par mer, est signalée par Chimalpain, à l'an XIII Calli, 49 de notre ère (*Mémoriel de Culhuacan*, en langue nahualt, de la Coll. Aubin).

(4) Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, passim.

(5) Cette période est marquée dans le *Codex Chimalpopoca* où elle

que fort longtemps après les Colhuas, s'y trouvaient déjà fixés alors, et qu'au rapport d'Ixtlilxochitl (1), ils profitèrent de l'épouvante et de la désolation que cette catastrophe répandit dans toutes ces contrées, pour travailler à s'affranchir du joug auquel les Quinamés les avaient soumis, en leur qualité d'étrangers.

On ne saurait donc révoquer en doute l'antiquité de leur existence au Mexique et dans l'Amérique centrale ; mais il y a tout lieu de croire aussi que les régions d'où sortirent les Nahuas, continuèrent pendant de longs siècles, à fournir de nouveaux contingents d'émigration. Des royaumes, des États surgirent dont les noms sont oubliés ; mais, dans ce grand mouvement de peuples, tous paraissent à cette époque reculée, converger autour de l'empire de Xibalba, dont les princes nahuas continuèrent, malgré leur jalousie, à être encore longtemps les feudataires. C'est là tout ce qu'on peut entrevoir dans l'obscurité qui enveloppe les événements antérieurs à la grande lutte que cette race soutint ensuite pour secouer le joug des Xibalbaïdes et fonder ses institutions.

L'origine de cette lutte, si simple en apparence et dont les conséquences doivent avoir eu, en leur temps, un si grand retentissement dans l'Amérique entière, se présente, malgré la simplicité de ses détails, avec un caractère dont on entrevoit immédiatement la gravité. Il ne s'agissait de rien moins que d'un changement dans le calendrier, dans l'ordre des temps et des fêtes religieuses et Veytia, suivant ici la narration d'Ixtlilxochitl (2), présente ce changement comme une chose toute naturelle, comme l'exécution ordinaire d'un décret officiel, pour la rédaction duquel auraient été convoqués les plus sages d'entre les astronomes et les astrologues de l'empire (3). Mais les traditions conservées par Sahagun, d'accord avec celles qu'on trouve dans les documents indigènes, placent cet événement sous son véritable jour et laissent entrevoir qu'il s'agissait d'un autre ordre de choses, d'une religion et d'institutions nouvelles ou du moins de modifications profondes à introduire dans l'ordre existant, aussi est-ce là l'événement le plus considérable de toute l'ancienne histoire de l'Amérique : il affectait à la fois les intérêts les plus chers des peuples et des rois, bouleversait les consciences et les États et imposait une religion et des institutions étrangères aux débris d'une société vaincue.

Nous avons vu les chefs des Nahuas se séparer par suite de circonstances encore bien peu appréciables aujourd'hui. De sept, ils étaient restés quatre, dont les noms reparaissent fréquemment au commencement des histoires des nations Nahuatlaques (4) et s'identifient, à chaque pas, dans leurs Rituels avec les mythes les plus sacrés et les plus anciens, au point qu'on en vient à douter souvent si ces quatre personnages ne sont pas eux-mêmes des êtres plus symboliques que réels. Cependant, en reprenant le fil des traditions, d'après Sahagun, on ne voit plus en eux que les types des princes ou des conspirateurs, réunis en secret pour délibérer sur leurs intérêts et ceux de leurs sujets. Continuant le récit, tel que nous l'avons laissé plus haut : « Il ne resta avec ce peuple-là, poursuit-il (5), que « quatre de leurs sages qu'on appelait *Oxomoco* (6), *Cipactonal* (7), *Tlaltetecui* (8), et *Xuchi-*

est mentionnée deux fois et dans la plupart des documents, traitant des origines anciennes du Mexique.

(1) *Hist. des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, chap. I.

(2) Voir dans Veytia, *Historia antigua de Mexico*, t. I, cap. IV.

(3) Boturini, d'après Ixtlilxochitl, parle également de cette convocation de sages et d'astrologues dans la ville de *Huehue-Tlapallan*. Cette réunion ne serait-elle qu'un souvenir obscur de celle des quatre chefs Nahuas dont il est question ici, ou bien n'aurait-elle pas été en réalité une assemblée convoquée dans quelque capitale de l'Amérique pour l'adoption d'un calendrier et d'institutions déjà reçues en grande partie ailleurs ?

(4) Nous employons ici à dessein l'expression *nahuatlaque* comme adjectif de *nahua*; elle n'en est, en réalité, qu'une répétition. *Nahuatlaque* est un substantif composé de *nahuatl* et de *tlacatl*, homme, et quand on dit les *Nahuatlacas*, c'est absolument la même chose que dire les gens, hommes ou nations nahuas. *Les sept tribus nahuatlacas* est une phrase consacrée dans la plupart des histoires mexicaines, qui a désigné tour à tour les sept nations sorties des sept fils mythiques d'Iztac-Mixcohuatl, les sept tribus chichimeco-toltèques du septième siècle, et toutes les autres nations ou tribus, toujours sept par sept, puisque c'est le nombre mystique adopté, sortant d'*Aztlan* ou de *Chicomoztoc* et venant sous les noms divers d'*Aztecas*, *Chichimecas*, *Teo-Chichimecas*, etc., s'établir sur les hauts plateaux du Mexique.

(5) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(6) Ces quatre noms sont fort obscurs quant à leur véritable sens étymologique : *Oxomoco* est orthographié ailleurs *xoméco*, *xomuneo*, *oxomozco*, dans les documents mexicains, et *xmucané*, dans le *Livre sacré des Quichés*. Veytia traduit ce mot par la *preñada golosa* (la femme enceinte et gourmande), interprétation hasardée, ce nous semble, bien qu'elle offre un rapport éloigné à Oxomoco, type de la mère et de la nourricière du genre humain. Dans le *Codex Borgia*, elle est représentée égrenant du maïs pour en faire ensuite de la pâte, et cette image correspond, on ne peut mieux, au sens qu'on trouve d'*oxomoco* dans la langue maya, *oxom* étant encore aujourd'hui un verbe qui signifie égrener du maïs.

(7) *Cipactonal*, d'après Veytia, viendrait de *ce*, un, *ipan*, sur, au-dessus, et de *tonalli*, soleil ou jour, celui qui est supérieur au soleil. Si cette étymologie était exacte, il nous semble qu'il serait plus juste alors de traduire, le premier avant le soleil, celui qui précède le soleil, puisque Cipactonal est identifié avec l'Étoile du matin et qu'il est dit qu'il apparut le premier après la catastrophe du déluge.

(8) Le nom suivant, *Tlaltetecui* pourrait venir de *tlalli*, terre, et

« *caoaca* (1), lesquels, après le départ des autres, entrèrent en consultation et se concertèrent « disant : « Le temps viendra où la lumière existera pour le gouvernement de cette république (2) ; « mais tant que le seigneur, notre dieu, restera absent, quel moyen y aura-t-il pour pouvoir régir « convenablement la nation ? Quel ordre y aura-t-il en toutes choses, puisque les sages ont emporté « les peintures au moyen desquelles ils gouvernaient ? » C'est pourquoi ils inventèrent l'astrologie « judiciaire et l'art d'interpréter les songes : ils composèrent le comput des jours, des nuits, des « heures et des différences des temps, ce qu'ils gardèrent, tant que dominèrent et gouvernèrent les « princes des Toltèques et des Mexicains, des Tecpanèques et des Chichimèques. »

De ces quatre personnages, les deux premiers sont considérés dans toutes les histoires comme les inventeurs de l'astronomie, les fondateurs du calendrier toltèque et mexicain, ils sont mari et femme. Oxomoco est la femme, Cipactonal le mari, toujours nommé le dernier. Au point de vue religieux Cipactonal est identifié avec le signe *Cipactli* ; il est le premier né au retour de la lumière, celui qui le premier fut sauvé du déluge (3), figuré tantôt par l'hiéroglyphe d'un monstre marin, vomissant un homme de sa gueule entr'ouverte ; tantôt avec le nom de *Quetzalcohuatl*, sous la figure d'un dragon, d'un serpent épouvantable, offrant entre ses mâchoires une tête humaine affreuse (4), ou bien blessé à mort et se débattant entre des flots de sang (5). Chose remarquable, d'ailleurs, et qui concorde parfaitement avec le rôle de législateur qu'on lui attribue comme chef de nation, c'est du moment de son apparition que date la mesure des années dont il est le régulateur avec Oxomoco ! c'est pourquoi, on l'appelle encore *Ce-Acatl*, Une-Canne, hiéroglyphe du jour où se montra pour la première fois l'étoile du matin, *Tlahuizcalpan-Teuctli*, après les convulsions de la terre, abîmée par le déluge (6), et signe bien caractéristique de la mesure des temps et des choses.

Oxomoco, toujours citée la première, montre ainsi la prééminence de la femme, suivant les coutumes gynéoocratiques que les Nahuas paraissent avoir implantées partout avec leurs institutions. Dans l'ordre religieux et mythologique, elle est nommée *Toci*, l'aïeule, et *Cihuacohuatl*, la femme au serpent ou le serpent femelle (7) : sous le nom de *Centeotl*, elle était la déesse ou le dieu du maïs et des fruits de la terre, autre symbole de Quetzalcohuatl ; sous celui de *Meahuatl*, elle était l'image de l'aloès, dont on retranche le jet dès sa naissance, au sein même de la plante, pour pouvoir y recueillir la séve, le *meulli* (8), appelé ensuite *octli*, lorsqu'il a commencé à fermenter, le pulqué des Mexicains. C'était à cause de sa fécondité ou plutôt à cause de la fécondation dont elle était la source, qu'on se l'imaginait couverte de quatre cents mamelles, comme l'Artémis d'Éphèse, ce que représentait si bien l'épi du maïs, recouvert des quatre cents grains qu'un seul grain rend en certaines contrées. Tour à tour mâle et femelle, Centeotl portait, d'ailleurs, un caractère d'hermaphroditisme, souvent partagé par Cipactonal, caractère qui lui venait, peut-être, de la plante où le sexe de la femme pouvait se figurer par la forme évasée de l'aloès, après le retranchement de sa pousse, laquelle, à son tour (9), exprimait si visiblement le caractère du mâle. En sa qualité d'inventrice de l'*octli* ou vin d'aloès, les mêmes Rituels donnaient encore à Oxomoco le nom de *Maïa* ou *Maïaoel* et à *Cipactonal*, son mari,

du verbe *tetecuica*, que Molina traduit (*Vocab. mexic.*) par, « hazer gran ruido la llama del fuego, o escozer, dar latidos y doler mucho lallaga, ó el encordio ó la hinchazon, ó zumbar y hazer ruydo alguna cosa, assi como el viento, ó reteñir el metal, » faire grand bruit comme le feu, etc., donner des élancements dans la plaie ou l'enflure, résonner, etc. Toutes ces idées s'appliquent parfaitement à *Xiuhteuctli*, le dieu du feu ou de l'année, etc.

(1) Le nom de *Xuchicaoaca* vient de *Xuchitl* ou *Xochitl*, fleur, et peut-être de *caua*, enlever, recevoir, etc., étymologie qui correspond parfaitement à celle qui arrachait les fleurs à *Xochitl-Icacan*, désignée plus haut sous le nom de *Xochiquetzal*.

(2) Cette expression est encore en usage aujourd'hui dans la plupart des sociétés secrètes : elle fait allusion à des événements, à des idées, dont on souhaitait la réalisation à laquelle on travaillait en conspirant. C'est là un langage mystérieux, cabalistique, qui a le même sens qu'il a encore dans les loges maçonniques ; il se retrouve fréquemment dans le *Popol Vuh* et dans les autres documents indigènes de l'Amérique centrale. La lumière qu'attendent les Nahuas est l'époque où ils pourront établir publiquement leur calendrier (mettre en marche, ainsi qu'il est dit allégoriquement, le soleil, la lune, les étoiles), c'est-à-dire organiser tout à leur gré, le gouvernement, les institutions politiques et religieuses.

(3) *Codex Letellier*.

(4) Sur le mur du palais des Vestales, à Uxmal, à gauche, se présente un serpent monstrueux, orné de plumes, un des plus beaux et des plus gigantesques ornements de cet édifice : dans sa gueule largement entr'ouverte, se présente une tête affreuse que j'ai fait dessiner en 1865 et qui fait l'effet d'une tête de mort animée.

(5) Fabregat, *Esposizione del Cod. Borgia*.

(6) *Codex Letellier*.

(7) Fabregat, *ubi supra*, passim.

(8) *Meulli*, composé de *me* ou *metl*, l'aloès, et de *ulli*, le suc, la séve. Ne serait-ce pas là vraiment une étymologie curieuse pour *medulla*, la moelle, *meollo*, en espagnol.

(9) Id., *ibid.*, lib. VIII, cap. v. — Fabregat, *Exposizione delle figure del Cod. Borg.*, passim. — Sahagun, *Hist. gen. de Nueva-España*, lib. XI, cap. xxx.

qui aidait à le boire, celui de *Pan-tecatl*, le seigneur *Pan*, surnommé aussi *Cuextecatl*, le seigneur du *Cuextlan* (1), première terre où les Nahuas avaient débarqué au Mexique. Dieu des amours lubriques et de l'ivrognerie, c'était lui qui parcourait les campagnes dans les folies de l'ivresse, en exposant sa nudité et il avait à *Panuco* ou *Panco* des temples superbes où les Espagnols trouvèrent, en arrivant dans ces contrées, des simulacres de Pan, aussi prodigieux qu'ils étaient obscènes (2).

Les attributs des deux autres personnages de cette histoire ne sont pas moins remarquables ; car on croit retrouver en eux précisément les deux divinités contraires à Quetzalcohuatl, symboles probablement de la seconde fraction de la religion mexicaine. L'un et l'autre sont également de sexe différent : *Tlaltetecui*, le Maître de la terre ou celui qui la fait trembler, est le principe mâle. On l'appelle aussi *Huehue-Teuctli*, le vieux seigneur, *Xiuhteuctli*, le seigneur du feu ou de l'année : c'est le même que les Quichés représentent sous les noms de *Vukub-Caquix* et de ses fils, qui roulent les montagnes et font trembler la terre, dont Tlaltetecui est le principe intérieur, souterrain, le feu ; voilà pourquoi on lui appliquait encore le titre d'*Ixtlilton*, le petit noir, par allusion aux petits hommes noirs ou pygmées que la mythologie mexicaine croyait exister au centre de la terre, serviteurs de Xiuhteuctli, comme les petits Tlaloques étaient les ministres du dieu des eaux. La déesse femelle qui accompagnait Tlaltetecui était *Xuchicaoaca*, celle qui prend des fleurs, la même que *Xochiquetzal*, qui brisait les branches de l'arbre du jardin, pour en arracher les fleurs, la même encore qu'*Itzpapalotl*, le papillon de silex, dont les étincelles servent à allumer le feu, et qu'on représentait par de fausses analogies, croyons-nous, comme l'auteur des misères de sa race (3). Si l'on met, d'ailleurs, les noms de ces quatre chefs ou dieux, d'après la lecture de Sahagun, en regard des noms des quatre personnages primitifs du *Popol-Vuh*, on trouvera vis-à-vis d'Oxomoco et de Cipactonal, *Xmucané* et *Xpi-Yacoc*, et vis-à-vis de Tlaltetecui et de Xochi-Caoaca, *Hun-Ahpu-Vuch*, le tireur de Sarbacane au Sarigue, qui rappelle encore le tremblement de terre et *Hun-Ahpu-Utiu*, le tireur de Sarbacane au Chacal, nom de l'un des animaux, gardiens de Paxil, où se trouvait l'arbre ensanglanté par la violence de Xochiquetzal, laquelle serait morte elle-même dans la lutte, d'après un autre document (4).

Ce qui est intéressant à reconnaître de prime abord dans cette tradition, c'est l'apparition simultanée, aux époques les plus anciennes de l'histoire nahua, toltèque ou mexicaine, des deux principes opposés existant dans la religion, principes caractérisés le premier par le feu et ses forces souterraines, le second par l'eau et le vent. L'un et l'autre, également puissants dans leur action sur la nature et dans l'ordre religieux, sont déifiés dans des mythes qui se transforment cent fois : la lutte où ils s'engagent est représentée par des symboles divers, d'où sortirent deux factions antagonistes ou sectes religieuses qui se partagèrent de bonne heure le monde américain, qu'elles ensanglantèrent par leurs cruelles rivalités. Là est le secret de bien des histoires, c'est le mystère renfermé sous les voiles épais dont le sacerdoce enveloppa les origines sacrées, en mêlant constamment l'idéal à la réalité dans les cadres imagés de ses Rituels.

(1) Sahagun, *ibid.*, al fin del lib. I, cap. XXII, lib. XI, cap. XXXII, lib. X, cap. XXIX, § 12. — *Pantecatl* exprime plutôt le sens de seigneur, dieu ou citoyen par excellence de *Pantlan* ou *Panco*, de la ville de Pan, comme *Cuextecatl* signifie le seigneur, le citoyen par excellence de *Cuextlan*, de la même manière que *Toltecatl* désigne le Toltèque par excellence, le premier de *Tollan*.

(2) *Relazione d'alcune cose della Nuova Spagna e della gran città di Temistitan Messico, fatta per un gentiluomo del signor Fernando Cortese*. Coll. de Ramusio, t. III, p. 257.

(3) Rios, *in Cod. Vat.* — *Cod. Tel-Rem.* — Fabregat, *Esposizione*, etc.

(4) Motolinia, *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, MS. en el capitulo primero *De la creacion y principio del mundo y de los primeros dioses*.

CHAPITRE CINQUIÈME

Année antique des Mayas. Coutumes antérieures à l'ère toltèque. Importance des récits de Sahagun pour l'histoire mexicaine. Antiquité des nations du Mexique, etc. Époque approximative de la fondation de Tullan. Quinamés et autres populations primitives. Ruine de leur puissance. Les quatre grandes périodes anté-historiques du Mexique. Antiquité des deux systèmes religieux, personnifiés dans ces périodes sous les noms de Tetzcatlipoca et de Quetzalcohuatl. Leur caractère à la fois astronomique et historique. Précautions de Sahagun au sujet de l'antiquité des histoires mexicaines. Suite des grandes périodes.

Après avoir fait connaître quelques-uns des principaux symboles concernant les quatre personnages, représentés dans Sahagun, comme les chefs de la nation Nahua et les fondateurs de l'astronomie et de la religion au Mexique, il est temps de retourner à nos recherches sur Tullan et Xibalba, en prenant dans les auteurs espagnols ou indigènes la suite des renseignements historiques, capables d'éclaircir cette intéressante question. Quel que soit le nom qu'ait porté l'empire dont Palenqué fut, sans aucun doute, une des cités principales, sinon la métropole même, il n'en demeure pas moins avéré que cet empire commandait à des populations nombreuses, lorsque les Nahuas commencèrent à s'établir dans les régions basses qui avoisinent le golfe du Mexique. Que les peuples de cet empire fussent civilisés, au moins autant que les Nahuas eux-mêmes, il ne saurait guère y avoir d'hésitation à cet égard, surtout si l'on considère comme des traditions historiques les détails concernant Xibalba dans le *Popol Vuh*, bien que conservés dans les annales d'une secte ennemie. De leurs institutions, il n'est resté que bien peu de chose, et ce n'est qu'en glanant à travers les récits, déjà si peu circonstanciés de l'histoire primitive des Nahuas, qu'on arrive à quelques rares résultats. Un des plus importants, toutefois, c'est celui que nous donne la connaissance de l'année, telle qu'elle a dû exister avant la réforme, introduite par cette race audacieuse, dont l'esprit de prosélytisme joua toujours un rôle si considérable. En effet, nous savons par Landa (1), que les Mayas, chez qui on retrouvait, peut-être, le plus de restes des institutions antiques, avaient, en outre de l'année de trois cent soixante-cinq jours et six heures, partagée en dix-huit mois de vingt jours chacun, avec les jours épagomènes, suivant le calendrier nahuatl ou toltèque (2), une autre année plus ancienne, divisée en douze mois de trente jours qu'ils appelaient *U*, lune, en les comptant depuis le moment où sortait la nouvelle lune jusqu'à l'instant où elle cessait de se faire voir. Ainsi que les Égyptiens chez qui pareillement exista cette manière de computer l'année, avant leur réforme (3), aux trois cent soixante jours, somme des douze lunes, les Mayas ajoutaient de même les cinq jours complémentaires à la fin de l'année ou au commencement (4).

Les changements que les Nahuas introduisirent, de gré ou de force, parmi les populations, ils ne réussirent pas à les implanter partout dans une mesure égale, et tout en adoptant le nouveau mode de computation, les Mayas gardèrent fidèlement quelques-unes des traditions de leurs premiers législateurs. C'est ainsi que, dans les sanctuaires d'Izamal et en d'autres endroits considérables, le sacerdoce continua à offrir les sacrifices les plus solennels au soleil du midi au lieu de les présenter au soleil levant (5). C'est également au Yucatan que les prêtres continuèrent, sinon partout, au moins en bien des lieux, à se refuser jusqu'au temps même des Espagnols, à brûler les morts (6). Ils se contentaient

(1) *Relation des choses de Yucatan*, etc., p. 203.

(2) L'année réformée, telle qu'elle existait au Mexique et dans l'Amérique centrale, se composait de dix-huit mois, de vingt jours chacun, et de cinq jours épagomènes dans les années ordinaires et de six dans les années bissextiles.

(3) « Divers auteurs, Diodore en tête, prétendent qu'une opinion assez généralement établie, attribue aux Égyptiens l'usage d'avoir d'abord compté le temps par mois, ensuite par *hores* ou saisons de quatre mois, puis par années de 360 jours, composées chacune de douze mois égaux de trente jours, enfin par années de 365 jours, en intercalant, entre chaque groupe de douze mois, un petit groupe de cinq jours. Nous verrons que l'usage des années de 365 jours remonte à l'époque de Ma, l'usage des années de 360 jours paraît correspondre à la période de Thoth. » (Rodier, *Antiquité des races humaines*, etc. Paris, 1864, p. 23.)

(4) Suivant quelques auteurs, les jours épagomènes commençaient l'année au lieu d'en être le terme.

(5) Lizana, *Historia de Nuestra Señora de Itzamal*, part. I. Voir dans mon volume de la *Relation des choses de Yucatan de Landa*, etc., à la suite de l'œuvre de Landa, le chapitre de Lizana, pp. 356 et 360.

(6) Toutes les nations de nom toltèque n'avaient pas non plus les mêmes usages à cet égard : chez les unes, on embaumait les cadavres pour les conserver en entier; chez d'autres, ainsi que cela se pratiqua chez les Mexicains, les corps étaient réduits en cendres et réunis dans des urnes.

d'embaumer les cadavres, en séparant les entrailles qu'ils renfermaient dans de grandes amphores, consacrées par l'eau qu'ils y mettaient dans certaines cérémonies publiques. Ces amphores, toujours placées, quatre par quatre, étaient ornées d'une tête d'homme ou d'animal et portaient les noms des dieux que ces têtes représentaient (1).

Il y a tout lieu de croire aussi que les sacrifices humains étaient loin d'être pratiqués en Xibalba comme ils le furent par les Nahuas ; très-probablement même on n'immolait que les criminels, condamnés par la loi pour un délit qui méritait la mort d'après leurs coutumes (2), autant qu'on peut en inférer des textes du *Popol Vuh*. Le discours que le Hun-Ahpu triomphant adresse aux vaincus, après sa victoire, ajoute quelques détails intéressants sur cet empire et qui ont bien une tournure historique. « Écoutez, dit-il (3), vous tous, vous sujets de Xibalba ! Puisque votre éclat et votre puissance ne sont « plus et qu'il ne vous reste même plus de droit à la clémence, votre sang dominera bien encore un « peu (4), mais votre pelote ne roulera plus dans le jeu de Paume (5). Vous ne serez plus bons à faire « que des choses de terre cuite, des tourtières, des marmites, à cultiver le maïs, et les bêtes qui « vivent dans les broussailles seront seules votre partage (6). Tous ces vassaux si heureux, ces sujets « si riches et si civilisés, tomberont devant vous, les abeilles seules continueront à se reproduire « devant vos yeux. Vous donc, hommes pervers, hommes cruels et perfides, misérables qui avez « commis le mal, pleurez-le. Vous ne prendrez plus les hommes à l'improviste comme vous le faisiez. « Soyez donc attentifs à ce que j'ai dit sur ce sang dominateur (7). C'est ainsi qu'ils parlèrent à tous « ceux de Xibalba.

« Ainsi commença leur destruction et en même temps la ruine de leur culte (8). Mais leur éclat « ne fut jamais bien grand auparavant. Seulement ils aimaient à faire la guerre aux hommes et vé- « ritablement on ne les nommait pas des dieux anciennement ; mais ils se masquaient pour faire « le mal (9). Ce sont les Ah-Tza et les Ah-Tucur, hommes trompeurs, adonnés au crime et aux ma- « léfices (10). Ils étaient également de mauvaise foi, en même temps blancs et noirs, hypocrites et « tyranniques, disait-on. En outre, ils se peignaient le visage et s'oignaient avec de la couleur (11). « Ainsi leur puissance fut ruinée et leur domination cessa. »

Ce portrait si peu flatteur ne pouvait être différent ; il était tracé par des ennemis de race et de religion qui venaient les supplanter ; mais il n'en est pas moins curieux à comparer avec l'ensemble des traditions concernant Xibalba. Ces simples notions sont les seules que nous nous hasardions à présenter au sujet des populations pré-historiques de cette contrée, sans que nous les avancions aucunement.

(1) Ces vases, à goulot étroit, étaient censés représenter les quatre grands dieux, appelés en maya *Bacab*, reconnus comme les dieux de l'eau et les soutiens du ciel : le sommet en était orné d'une tête symbolique d'homme ou d'animal, suivant les attributs du dieu qu'il représentait ; c'était, dans l'Amérique centrale, le chacal, le singe, le sarigue et le quetzal, d'autres fois, le renard, le chacal, la perruche et le corbeau ; au Mexique le chacal, la hyène, l'aigle et le corbeau. Voir mon volume de la *Relation des choses de Yucatan*, etc., pp. 206 et suiv. et 280.

(2) C'est là au moins ce qu'on peut déduire de l'histoire de Xquiq, condamnée à avoir le cœur arraché par le bourreau, pour cause d'adultère ou de violation de sa virginité. Voir le *Popol Vuh*, p. 91 et suiv. — C'est aussi ce que dit Veytia, d'après Ixtlilxochitl, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXVII.

(3) *Popol Vuh*, p. 187 et suiv.

(4) Votre sang dominera, *ch' y quiq holomah*, paroles à double entente et avec cela d'une explication fort difficile, *quiq* signifiant à la fois le sang, la gomme du caoutchouc et le ballon qu'on en faisait pour jouer à la paume, jeu auquel il est constamment fait allusion ici ; *holom* est la tête, le chef, mais plus particulièrement la tête de mort, dépouillée de sa chair ; *holomah* qui en dérive, signifie dominer, et *quiq holomah* ensemble, signifie simultanément une sorte de maladie comme la jaunisse et la noblesse du sang.

(5) Le jeu de paume étant le divertissement des rois et des princes, cette interdiction équivalait à une privation de la noblesse.

(6) D'après ce texte, Xibalba paraîtrait avoir été condamné à la solitude et à l'abandon de ses vassaux, à une sorte d'ilotisme.

(7) Voir ci-dessus note 4.

(8) Le texte est un peu ambigu : « Quehecut tiqarinak qui zachic, « u maixic naipuch qui ziquixic, » mot à mot : ainsi (avait) été commencée leur destruction, la ruine également de leur adoration ou mode d'offrir l'encens. La ponctuation défectueuse et la traduction de Ximenez nous avaient fait admettre précédemment un sens différent : mais l'examen attentif de la construction quichée nous fait préférer de beaucoup celui-ci qui est tout à fait rationnel et d'accord avec le reste.

(9) « Xavi xibal itzel qui vach, » mot à mot, certainement masquée (ou cachée) mauvaise leur face.

(10) « E Ah-Tza, Ah-Tucur, » littéralement : ceux-ci (sont) ceux de Tza, ceux de Tucur. Ces mots ont aussi le sens suivant : ceux-ci sont ceux du sel ou des salines, ou ceux du mal ; ceux du hibou. On a pu prendre ces expressions dans un sens métaphorique ; mais leur construction nous ramène au sens que nous adoptons ici, d'autant plus que *Ah-Tza* ou *Ah-Itza* était encore au dernier siècle le nom d'une population de la même race, celle des Itzaes du lac de Peten, et que ce nom très-ancien pouvait avoir eu son origine des grandes salines du fleuve Lacandon, existantes à 20 lieues environ au nord-ouest de Coban, travaillées encore aujourd'hui par un Espagnol de notre connaissance et qui nous a souvent entretenu des vastes ruines qui existent de ce côté. Quant à l'expression *Ah-Tucur*, elle signifie simplement, chef ou citoyen de Tucur ou Tucuru, tribu célèbre de la Vérapaz, dont le nom était porté par plusieurs villes et qui s'était étendu à toute cette vaste province, connue des Mexicains sous le nom de *Tecolotlan* ou *Tecuhtlan*, pays des hiboux.

(11) Cet usage de se peindre le visage et de s'oindre le corps, en rouge surtout, existait encore chez diverses populations du Yucatan et des contrées voisines, à l'époque de l'arrivée des Espagnols.

toutefois, sous une forme absolue. Les autres pratiques, ainsi que les institutions, paraissent tellement se confondre d'une race à une autre, qu'il nous serait difficile de discerner ce qui était Nahua de ce qui aurait été particulier aux Xibalbaïdes.

Si l'on s'en réfère au récit de Sahagun (1), de longues années se seraient écoulées entre l'époque du premier débarquement des Nahuas en Tamoanchan et l'époque définitive de leur triomphe : des événements, même du caractère le plus grave, auraient précédé leur émigration des bords du fleuve de Panuco aux rivages de la lagune de Terminos, événements qui paraissent exclure entièrement les idées symboliques dont se revêt leur établissement en Tamoanchan, et qui jetteraient ainsi des lueurs inattendues sur l'histoire de cette époque reculée. Afin de mettre les lecteurs à même de comprendre toute l'importance des faits qui résultent de la lecture de son Introduction, il nous paraît utile de les instruire des moyens spéciaux qui furent mis à la disposition de Sahagun pour la composition de son ouvrage, en disant que les hommes les plus distingués d'entre les Mexicains et des plus compétents dans leurs peintures, furent, durant plusieurs années, ses secrétaires et ses interprètes par la volonté expresse de l'ordre de Saint-François, si puissant à la fois auprès du gouvernement colonial et si influent auprès des indigènes (2). Cependant, l'ouvrage de ce religieux n'est après tout qu'un sommaire ; mais tel qu'il est, il donne la clef d'une foule de traditions et de faits qui, autrement, seraient demeurés inintelligibles. Bien que nous soyons obligé, pour entrer davantage dans la matière actuelle, de nous répéter quelquefois, nous ne pensons pas que cette répétition soit inutile à ceux qui nous liront.

Après avoir reproduit, dans son Introduction, une des prophéties de Jérémie contre Jérusalem et la Judée, prophétie terrible (3), qu'il applique aux Mexicains et autres nations, conquises par les armes castillanes dans cette contrée, il ajoute : « Ces paroles se sont vérifiées à la lettre à l'égard de ces « Indiens, avec les Espagnols ; car ils ont été tellement foulés aux pieds et détruits, eux et leurs « choses, qu'il n'est resté aucune apparence de ce qu'ils étaient auparavant. C'est ainsi qu'on les « regarde comme des barbares et comme un peuple au-dessous de toute valeur, quoique, en réalité, « dans les choses de la civilisation, ils aient le pied en avant d'une foule d'autres nations qui se piquent « de politesse, en mettant bien entendu de côté quelques tyrannies particulières à leur mode de gou- « verner, et c'est de quoi, avec un grand travail, nous avons fini par trouver quelque peu de chose. « Aussi paraît-il que la supériorité qu'ils auraient serait bien considérable, si l'on parvenait à tout « découvrir (4). Pour ce qui touche à l'antiquité de ces peuples, on a vérifié avec certitude qu'il y a « plus de deux mille ans qu'ils habitent dans cette terre, qu'on nomme aujourd'hui la Nouvelle- « Espagne : car on sait, par leurs anciennes peintures, de cette cité fameuse qui s'appela Tulla, qu'il « a déjà mille ans ou environ qu'elle fut détruite ; or, avant qu'elle eût été bâtie, ceux qui la fondè- « rent, ruinèrent un grand nombre de villes, telles que Tullantzinco (5), où ils laissèrent beaucoup « d'édifices fort remarquables (6). »

(1) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Introd.

(2) Voir son ouvrage, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Prol. al lib. primero.

(3) L'ouvrage original de Sahagun fut écrit en langue nahuatl ou mexicaine, auquel il ajouta une traduction espagnole. « Cet ou- « vrage, dit-il, dans son Introduction, est comme un filet empor- « tant tout, pour mettre en lumière tous les vocables de cette « langue, avec leurs significations propres et métaphoriques et tous « ses modes de parler, ainsi que la plupart des antiquités, bonnes « et mauvaises. Pour s'éviter de gagner des cheveux blancs en abré- « geant l'immense travail qu'il m'a coûté, ceux qui voudront en peu « de temps s'instruire de leurs antiquités et de toute la langue de « cette nation mexicaine, trouveront un grand avantage dans cet « ouvrage, puisque c'est le moyen d'apprécier la valeur de cette « nation mexicaine, valeur dont on n'a pas encore pu avoir la con- « naissance, parce qu'est venue sur eux cette malédiction que Jéré- « mie par ordre de Dieu fulmina contre la Judée et Jérusalem, « disant au chapitre v : « Je ferai en sorte qu'il vienne sur vous, « j'amènerai de loin contre vous une nation robuste et vaillante, « nation ancienne et habile à la guerre, nation dont vous n'enten- « drez pas le langage, dont vous n'avez jamais entendu le parler, « toute une nation forte et ardente, avide de massacre. Cette nation « vous détruira, vous, vos femmes et vos enfants et tout ce que « vous possédez, elle ruinera vos villes et vos monuments... » Et tout cela s'est vérifié à la lettre contre les nations américaines!

(4) Le peu qu'on a découvert, jusqu'à présent, ne vérifie que trop ces paroles de Sahagun. Jusqu'au moment où la photographie a pu nous apporter quelque chose de la riche architecture de ces contrées, on y croyait à peine. Il reste à découvrir tout un monde, non pas les débris d'une seule civilisation, mais de dix, mais de vingt, ensevelies dans l'oubli et la ruine par quelques poignées d'Espagnols.

(5) *Tullantzinco* est encore aujourd'hui une ville importante à 30 lieues nord-est de Mexico. On y parle, ainsi que dans tout le district, à part l'espagnol, les langues otomie et mexicaine. Ce que nous disons de Quetzalcohuatl et de son séjour à Tulancingo, dans notre *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, t. I, doit très-probablement être reporté à une époque de beaucoup plus ancienne.

(6) « Il y a des vestiges considérables des antiquités de ces po-

Ce passage qui forme, avec le reste, l'introduction de l'ouvrage de Sahagun, est la véritable préface de la partie historique de notre travail : il sert jusqu'à un certain point de jalon principal aux documents chronologiques des Mexicains et nous fixe sur des faits qui, à première vue, sembleraient entièrement du domaine mythique. Ainsi la première chose que nous apprenions, d'une manière nullement équivoque, c'est qu'avant que les Nahuas eussent paru sur les côtes du Mexique, il existait déjà dans ces contrées des populations puissantes et policées, ayant des villes remarquables par leurs édifices et que ces envahisseurs étrangers ne parvinrent même pas à ruiner entièrement. Ces populations étaient probablement les restes de celles dont nous parlons plus haut, désignées sous le nom de *Quinamés* ou de géants sur les hauts plateaux (1), de *Chichimèques* ou *Otomis* primitifs (2), et même aussi de *Colhuas* (3) : on les trouve désignées sous celui de *Vitznahuas*, lorsqu'il s'agit des provinces méridionales, et sous celui de *Xibalba* dans les traditions quichées, bien que le nom de *Tlapallan* apparaisse parfois aussi, lorsqu'il est question des régions avoisinant le Honduras (4). Quelle qu'ait été leur véritable appellation, les souvenirs fabuleux de leur force extraordinaire, de leur taille colossale, de leurs richesses et de leurs débordements, conservés à travers les âges, dans les chants et les traditions des Nahuas, des Toltèques et des Mexicains, leurs ennemis de race et de religion, sont, avec les ruines des monuments dont parle Sahagun, des témoignages suffisants de leur civilisation et de leur puissance.

Lorsque les Nahuas apparurent, pour la première fois, à Panuco, ceux qu'on appelait alors les Quinamés, étaient, autant qu'on peut l'induire de ces mêmes traditions, dans un état voisin de la décadence : leur religion était fondée sur le culte du soleil et les forces souterraines de la nature, comme la plupart des religions américaines, mais sous quels symboles, c'est ce qu'il serait difficile de déterminer. Ce qu'on peut en penser, toutefois, c'est que ces attributs devaient être analogues à ceux qu'on exprima plus tard par le nom de *Tetzcatlipoca* (5). Car « c'était, dit un ancien document (6), au « temps où Tetzcatlipoca se fit soleil, que les Quinamés furent créés et ils tombèrent, lorsque ce soleil « tomba. » « En ce temps-là, ajoute le *Codex Chimalpopoca*, vivaient les Quinamés, dont les anciens « représentaient, dans leurs *Mitotes* (7), les débordements passés ; ils savaient qu'ils étaient eux-« mêmes les auteurs de leur chute et pourquoi ceux qui tombèrent, tombèrent pour toujours. »

On ne sait rien de positif au sujet des Nahuas antérieurement à leur débarquement sur la rivière de Panuco, ni de quelle manière ils purent travailler alors à la ruine des Quinamés : ni l'Histoire, ni la tradition ne nous ont laissé le moindre détail sur leur nombre non plus que sur le caractère de leurs établissements primitifs dans cette région. Ce qu'on entrevoit à travers les nuages mythologiques, c'est que ce furent surtout des bouleversements dans l'ordre naturel qui contribuèrent à amener la ruine de ce peuple antique. Suivant quelques documents, ces bouleversements ne seraient autre chose, que des éclipses et des altérations dans les astres ; suivant d'autres, le soleil de Tetzcatlipoca au temps duquel les Quinamés furent créés, « se termina par un tremblement de terre. Le sol s'ouvrit « en plusieurs endroits, les montagnes s'abîmèrent ou s'écroulèrent, en écrasant presque tous les

« pulations, ajoute un peu plus loin le même auteur, comme ce « qu'on voit encore aujourd'hui à *Tulla*, à *Tullantzinco*, et un édi-« fice, appelé *Xochicalco*, qui est aux confins de *Cuauhnahuac* (Cuer-« navaca), et quasi dans tout ce pays il y a des restes et des mar-« ques d'édifices et des monuments de la plus haute antiquité. » — Dans le *Codex Chimalpopoca*, il est question d'édifices bâtis à Tullantzinco par Quetzalcohuatl, c'est-à-dire par le sacerdoce qui y domina sous ce nom, avant la fondation de Tulla.

(1) C'est généralement le nom qui leur est donné dans les *Relations* d'Ixtlilxochitl.

(2) Motolinia identifie généralement les Chichimèques primitifs et les Otomis. (*Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, MS.)

(3) Id., *ibid.*

(4) Le nom de *Tlapallan*, terre rouge ou colorée et métaphysiquement terre de la noblesse, du sang le plus illustre, est généralement donné à une contrée de Honduras qu'on n'a pu identifier jusqu'à présent. Simultanément avec ce nom on trouve celui de *Huehue-Tlapallan*, le grand, l'ancien ou plutôt le Tlapallan des anciens, dont Ixtlilxochitl fait l'empire le plus ancien de l'Amérique et qu'il place au nord du Mexique, sans pouvoir toutefois le désigner clairement. Là existerait le *Huey-Colhuacan*, la capitale antique que d'autres voudraient voir en Xibalba et à Palenqué. C'est là une question souvent controversée, comme celle de l'identification de Palenqué, et qui n'est pas davantage résolue.

(5) Le soleil représenté avec les attributs de Tetzcatlipoca « est celui sous lequel furent créés les Quinamés, et lorsque Quetzalcohuatl le renversa pour se mettre à sa place, les Quinamés furent détruits et dévorés par des tigres, » dit la légende.

(6) Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, MS.

(7) Les *mitotes* du mot nahuatl *mitotl*, sont les chœurs, drames mouvants et danses sacrées, qui s'exécutaient dans les temples et les palais des princes et où se récitaient en même temps les actions dramatiques ; voir à ce sujet le *Rabinal Achi*, drame ballet de Rabinal, avec la préface qui le précède, à la suite de ma *Grammaire quichée* et du Vocab. de la même langue.

« hommes (1). » Plus loin, un autre continue (2) : « C'est alors qu'il arriva une pluie de feu, tout ce « qui était debout brûla et il tomba une pluie de pierres de grès (xaltetl). On raconte que dans le temps « que ces pierres que nous voyons aujourd'hui se répandaient et que le *tetzontli* bouillonnait (3), « alors aussi se soulevèrent les rochers de couleur vermeille (4). » A la suite de cette catastrophe, mais de longues années après, les histoires donnent celle de l'ouragan qui causa des ravages non moins effrayants que les tremblements de terre et les volcans, puis celle de l'eau qui paraît bien avoir été la dernière des quatre destructions du monde, dans l'ordre des traditions mexicaines.

Bien qu'on ne puisse guère, avec les rares données que nous possédons aujourd'hui sur ces événements, les appliquer d'une manière absolue à l'histoire du Mexique et de l'Amérique centrale, on doit se garder, toutefois, de les négliger ; car les récits qu'en font les auteurs se représentent constamment à l'origine des annales de ces contrées, et leur connaissance aidera infailliblement un jour à en débrouiller le chaos, comme à déchiffrer les inscriptions et les symboles, gravés sur les murs des palais de Palenqué et sur les monolithes de Copan. De tous les traits d'analogie, observés par Alexandre de Humboldt, dans les monuments, dans les ruines et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, ce qui le frappa davantage, c'est celui que présente la mythologie mexicaine dans ce mythe cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'univers. « Cette fiction, dit-il (5), qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps (6), remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Hindous, surtout le *Bhâgavata Pourâna*, parlent déjà des quatre âges et des *Pralayas* ou cataclysmes, qui, à diverses époques, ont fait périr l'espèce humaine (7). Une tradition de *cinq âges*, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Thibet (8). »

Dans la plupart des documents mexicains, l'ordre des quatre périodes est interverti, et, quant au nombre des années qu'elles comprennent, ils sont en complet désaccord les uns avec les autres. Pour quiconque a parcouru avec quelque attention ces documents, les causes de ce désordre sont évidentes. A l'exception des peintures proprement dites, et qui n'étaient qu'à la portée d'un petit nombre d'indigènes instruits, presque tous les récits que nous en avons furent traduits directement de ces peintures dans la langue nahuatl et ensuite dans la langue castillane, par ces mêmes indigènes, pour l'usage et l'instruction des religieux qui, comme Sahagun et Motolinia, avaient mission de s'éclairer à cet égard. Les Mexicains, chargés d'une éducation si délicate, étaient tous des hommes d'une haute position sociale parmi leurs frères (9), hommes d'une instruction profonde et qui possédaient également, avec la science antique de leur race, la science religieuse et profane qu'ils avaient reçue des franciscains espagnols (10) : ils comprenaient donc d'autant mieux la difficulté de l'enseignement qu'ils avaient à donner, qu'ils voyaient la divergence profonde existant entre les traditions mosaïques, accommodées par les théologiens à une chronologie relativement fort courte, et les traditions de leur pays, toutes liées à une chronologie, dont la Chine ou l'Égypte seules présentent les analogues. L'unique moyen donc de ne pas heurter les préjugés espagnols, c'était d'abord d'abréger la durée des périodes écoulées entre les différents cataclysmes, et ensuite de déplacer l'époque du déluge. Car, il faut bien le remarquer, le récit de chaque destruction suppose toujours une existence de l'homme antérieure au cataclysme ; or, en donnant comme la première celle de l'eau, dont ils faisaient le déluge de Moïse, ils trouvaient tout naturellement une sorte de concordance

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, ch. I.

(2) *Codex Chimalpopoca.*

(3) Le *tetzontli*, pierre volcanique de la vallée de Mexico et de divers autres endroits, appelée *amygdaloïde poreuse* par Alexandre de Humboldt.

(4) Cette mention du soulèvement des montagnes, l'homme vivant déjà sur la terre, est d'autant plus curieuse, qu'on en trouve également la tradition en divers endroits du Guatémala et du Pérou. Voir mon livre *Relation des choses de Yucatan*, dans l'introduction *Des sources de l'Histoire*, etc., pp. XXVII, XXIX, XXXI, et le *Popol Vuh*, p. 35 et suiv.

(5) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. II, p. 118.

(6) Hermann, *Mythologie der Griechen*, ch. XI, § 332.

(7) Hamilton et Langlès, *Catalogue des manuscrits sanskrits de la Bibliot. Imp.*, p. 13. — *Recherches asiatiques*, t. II, p. 171. — Moor, *Hindu Pantheon*, pp. 27 et 101.

(8) Georgi, *Alphab. Tibetanum*, p. 220.

(9) Voir le *Prologue* au livre premier de Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España.*

(10) Le collége de Santa-Cruz de Tlatelolco avait été l'école où enseignèrent les hommes les plus éminents parmi les franciscains et d'où sortirent les plus distingués de leurs élèves, dont un grand nombre étaient des parents ou des alliés des derniers monarques mexicains. Voir encore le *Prologue*, note ci dessus.

avec nos livres saints, et ils sauvaient d'une dernière ruine le peu qui restait de leurs histoires, échappé au zèle ignorant de l'évêque Zumarraga.

Pour éviter de mentir à leur conscience, on trouve que quelques-uns des interprètes esquivèrent la difficulté, en omettant toute date. Voulant, sans doute, échapper à la même difficulté, Sahagun, dont la sagacité devait avoir pénétré les divers arcanes de l'antiquité mexicaine, et à qui sa loyauté faisait un devoir d'en reconnaître l'authenticité, imita leur silence ; il se contenta sagement d'affirmer la véracité de ceux qui l'instruisirent, en insistant de temps à autre sur l'ancienneté des histoires qu'ils lui communiquaient (1). De toutes celles que nous connaissons, le *Codex Chimalpopoca* et l'*Histoire des Mexicains d'après leurs peintures*, de Motolinia, nous paraissent avoir conservé davantage leur intégrité, le cataclysme de l'eau, dit *Atonatiuh*, ayant été laissé à sa véritable place, entre la quatrième et la cinquième période. Dans le *Codex Vaticanus*, copié en 1566, par un religieux dominicain, Pedro de los Rios (2), l'ordre des quatre âges diffère encore de celui de ces deux documents, que son commentateur confond tout naturellement encore plus (3). « Mais ce monument historique, ajoute Humboldt (4), est d'autant plus curieux qu'il indique la durée de chaque âge par des signes dont nous connaissons la valeur. » Suivant cette peinture, la durée du premier âge, à dater de la première création de l'homme (5), est de $13 \times 400 + 6 = 5206$ années : ce nombre est indiqué à droite, dans le tableau inférieur, par dix-neuf ronds, dont treize sont surmontés d'une *plume*, hiéroglyphe du carré de vingt, dans l'arithmétique mexicaine : les simples ronds, ainsi que les clous chez les Étrusques et chez les Romains (6), indiquaient, chez les Mexicains, le nombre des années.

Suivant le même document, l'année présidée par le signe *Ce-Acatl*, Une Canne, fut une année de famine, et la disette fit périr la première génération des hommes, après une durée de 5206 ans. Cette catastrophe commença le jour *Nahui-Ocelotl*, IV Tigre, et c'est probablement à cause du signe particulier de ce jour, que d'autres traditions rapportent que les Quinamés qui vivaient en ce temps, et qui ne périrent pas par la famine, furent dévorés par des tigres (7). Le *Codex Chimalpopoca* dit, au contraire (8), que les Tigres furent mangés en ce jour et que la ruine de l'humanité fut consommée au jour *Chicome-Malinalli*, Sept Lianes (9), juste dix mois mexicains, soit 200 jours après le commencement de la catastrophe. Puis il ajoute : « Et après que les *Tequanes* eurent été dévorés (10), treize « années se perdirent encore, après quoi tout fut fini. » Dans les peintures traduites pour Motolinia (11), cette période est appelée de *Tetzcatlipoca ;* parce que ce dieu ajouta, pour commencer la période, une moitié au soleil qui n'éclairait qu'à demi et se fit soleil, à la suite de quoi, il créa les Quinamés ou géants. Le même document raconte que, passé les années de cette période (12), Quetzalcohuatl lui donna d'un grand bâton, le jeta à l'eau et se fit soleil à sa place (13). De là Tetzcatlipoca s'étant

(1) *Hist. de las cosas de N.-España*, passim et in *Prologo*.

(2) Le *Codex anonyme du Vatican*, copié en 1566 par le P. Pedro de los Rios, conservé à la Bibl. vaticane, sous le n° 3738, a été reproduit dans le grand ouvrage de Kingsborough.

(3) « Dans le commentaire du père Rios, dit Humboldt, l'ordre d'après lequel les catastrophes se sont succédé, est entièrement confondu ; la dernière qui est le déluge, y est regardée comme la première. » (*Vues des Cordillères*, etc., t. XI, p. 121.) La même erreur se retrouve dans les ouvrages de Gomara, de Clavigero et de la plupart des autres auteurs espagnols, non parce qu'ils oubliaient, ainsi que le pense Humboldt, que les Mexicains rangeaient leurs hiéroglyphes, de droite à gauche, mais parce qu'ils ne pouvaient comprendre que le déluge ne fût pas la première catastrophe éprouvée par la terre depuis l'existence de l'homme.

(4) *Vues des Cordillères*, p. 122.

(5) Les documents mexicains, comme ceux de l'Amérique centrale, parlent toujours de quatre créations, à cause de la renaissance de l'humanité après chaque catastrophe : ils ne comptent pas dans ces quatre créations la première qui fut la seule vraie, lorsque l'homme sortit des mains de Dieu.

(6) Tit. Liv., *Hist.*, liv. VII, cap. III ; edit. Gesneri, 1735, t. I, p. 461.

(7) Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, etc.

(8) Dans l'*Histoire des soleils*.

(9) *Malinalli* que Humboldt traduit *herbe*, à cause des explications incomplètes des auteurs espagnols, dont les uns traduisent ce mot par *escoba*, balai, parce que, pour le figurer, ils peignaient une espèce de paquet de cordes tordues, les autres par *retorcedura*, tordage, qui ne signifie rien ici, ont oublié de considérer ce que la nature et les choses du Mexique présentent si souvent. *Malinalli* est tout simplement la liane qui est la corde la plus commune dans ces contrées ; le mot vient de *malina*, qui est le verbe tordre, et quoi de plus tordu sous toutes les formes que la liane ?

(10) *Tequan*, mot à mot mangeur d'homme, est une autre expression qui désigne en général les ocelots et autres grands animaux féroces du pays. Les Tigres et ensuite les *tequanes* désigneraient-ils par hasard ici autre chose que des animaux, des anthropophages, par exemple ?

(11) *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*.

(12) Suivant ce document, la période en question n'est que de 676 ans ; c'est le chiffre donné aussi par le *Codex Chimalpopoca*.

(13) Ceci ne peut être qu'une traduction trop matérielle d'une peinture où le fait matériel avait certainement une plus haute signification, mais que l'interprète ne jugea sans doute pas à propos de donner à Motolinia. Suivant le *Codex Chimalpopoca*, il y a dans l'*Histoire des soleils* une phrase qui évidemment se rapporte à ce fait, bien qu'elle-même soit peu compréhensible. Voici cette phrase avec sa traduction, au moins telle que nous l'avons comprise : « Auh çaçatepan in huetz in tlequahuitl, in tlequauhtlaz in Tetz- « catlipoca, in yenoceppa ic qui pocheuh in ilhuicatl ipan xihuitl

changé en tigre, alla tuer les Quinamés : « Et ceci (l'eau ?) ressemble au ciel, » ajoute ce document qui est fort obscur ici, « parce qu'ils disent que la vie la plus longue descend à l'eau, et voilà comment « c'est Tetzcatlipoca et ceci est en mémoire de lui (1). »

Ainsi dès les temps les plus anciens, au début même des catastrophes qui bouleversèrent le ciel et la terre, on voit apparaître, ce semble, ces deux mythes, ou, si l'on veut, ces hiéroglyphes de *Tetzcatlipoca* et de *Quetzalcohuatl* qui, tour à tour, se déplacent et se supplantent dans le cours des siècles, jusqu'à l'époque de la conquête espagnole : symboles de deux principes opposés, mais qui se combinent dans le grand œuvre de la nature, ils demeurent les signes et les drapeaux de deux sectes religieuses qui, dans l'ordre moral et dans les sociétés américaines, causent des bouleversements plus profonds, peut-être, que les cataclysmes dont ils étaient les images, n'en avaient produit dans l'ordre matériel. Malgré la nouveauté relative de la colonisation nahua au Mexique, la religion dont ils se montrent les instituteurs dans les traditions les plus antiques, était après tout, probablement, plus ancienne qu'eux ; les deux systèmes qu'on les voit défendre et propager avec un prosélytisme si ardent, auraient existé déjà parmi les populations qu'ils subjuguèrent et les modifications qu'ils y introduisirent auraient peut-être été moindres qu'elles ne nous paraissent de si loin.

Au fond, ces systèmes appartenaient au même ordre d'idées : ils avaient leur origine dans la personnification des feux souterrains de la terre et des bouleversements causés par les agitations de la mer, au temps des grands cataclysmes, mentionnés plus haut. Le *Tetzcatlipoca* des traditions mexicaines paraît, en effet, identique avec le *Vukub-Caquix* du *Popol-Vuh* (2) et ses deux fils. Ce nom qui peut s'interpréter « feu qui brûle sept fois », était l'image de la nature et de ses forces souterraines, avant l'explosion des volcans qui changèrent la face du globe terrestre. *Zipacnà* est son fils aîné. L'étymologie de son nom correspondrait à l'état de la terre, gonflée par l'amas des matières bouillonnantes à l'intérieur, comme d'une pustule prête à crever ; ce serait le feu caché, le *Typhon*, le même que le *Sat* des Égyptiens : comme celui-ci il est représenté par un animal qui ressemble au premier abord à un chacal, mais qui n'est en réalité que le *Sarigue*, le *Vuch* des Quichés (3), lequel entr'ouvre quatre fois les jambes, pour désigner les quatre jours de secousses et de convulsions qu'éprouva la terre, avant que les volcans, perçant sa croûte, fussent venus la soulager de ces formidables commotions (4). C'est Zipacnà, c'est ce Typhon qui « roulait les montagnes, ces grandes montagnes qu'on appelle « *Chi-Kak*, *Hunahpu*, *Pecul*, *Yaxcanul*, *Macamob* et *Huliznab* (5), et ce sont là les noms des « montagnes qui existèrent au lever de l'aurore et qui en une nuit furent créées par Zipacnà ». *Cabrakan*, le second des fils de Vukub-Caquix, dont le nom est encore, aujourd'hui même, synonyme de « tremblement de terre », dans les langues du Guatémala, « remuait les montagnes par sa seule « volonté, et les montagnes grandes et petites s'agitaient à cause de lui... Or c'est de leur temps, dit « plus haut le texte, qu'eut lieu l'inondation. »

Ainsi le mythe de Vukub-Caquix, du maître de toutes les richesses de la terre, suivant le *Popol-Vuh* (6), ou Tetzcatlipoca, tout-puissant dans le bien comme dans le mal, suivant la tradition mexicaine (7), plus tard symbolisé sous le nom de *Xibalba* ou de *Mictlan-Teuctli*, que les Indiens,

« Om' Acatl. » Ce qui veut dire : « Mais aussitôt après que le tison « (la foudre ou le soleil?) le tison éclatant de Tetzcatlipoca fut « tombé pour la seconde fois, le ciel s'obscurcit en l'année Deux-« Cannes. » Observons ici que Molina traduit *tleyuahuitl*, littéralement, bois de feu ou enflammé, par *tison, artificio de palo para sacar fuego*, tison, artifice du bois à l'aide duquel on tirait le feu (par le frottement).

(1) Bien que cette phrase soit peu intelligible, nous la donnons telle que la donne le MS. très-souvent fort obscur lui-même ; mais elle peut servir d'éclaircissement dans d'autres circonstances.

(2) *Livre sacré des Quichés*, part. I, chap. IV.

(3) *Ibid.*, part. II, chap. XI, p. 167. C'est sous l'image du sarigue que *Sat* est représenté dans les documents égyptiens, et c'est à quoi les Égyptologues ne font pas suffisamment attention. Le tremblement de terre, ordinairement exprimé par le mot *cabrakan*, dans les langues de Guatémala, est désigné ici par le mouvement du sarigue entr'ouvrant ses jambes, symbole sans doute beaucoup plus ancien et auquel fait encore allusion le nom de *Hun-Ahpu-Vuch*, Un tireur de sarbacane au Sarigue, donné à l'un des quatre grands dieux primitifs, et qui est encore ici une image du volcan, ouvrant avec sa sarbacane un passage aux feux intérieurs, symbolisés eux-mêmes dans la poche du sarigue.

(4) Plusieurs documents anciens, mexicains et autres, font allusion d'une manière fort claire aux quatre jours durant lesquels la terre s'agita convulsivement avant l'explosion que produisirent les volcans et souleva les montagnes.

(5) Ces montagnes appartiennent à la Cordillère Guatémalienne : le *Chi-kak* ou *Chi-gag*, ainsi que le *Hunahpu* sont les deux pics, dits volcans d'*Acatenango* et de *Fuego*, le *Pecul* est peut-être le volcan de *Pacaya*; le *Yaxcanul* est celui de *Santa-Maria*, près de Quetzaltenango; le *Macamob* et l'*Huliznab*, probablement ceux d'Atitlan ou de Tamujulco et de Tacana.

(6) Voir le *Livre sacré*, part. I, chap. IV.

(7) « *Yayanqui Tetzcatlipoca*, lequel fut le plus grand et le plus

devenus chrétiens, traduisirent avec raison par le mot de« maître de l'enfer ou du séjour des morts », se rapporte primitivement au foyer de l'Orcus, fondement du globe. C'est avec raison qu'il est considéré comme le dieu des richesses, non-seulement des trésors métalliques, mais aussi de ces feux qui gonflent la surface du monde ; il est le producteur du suc des plantes et de tous les biens terrestres. Mais c'est dans l'Orcus, dans le Xibalba, dans le Mictlan, que s'écoulent les eaux de l'atmosphère, à travers la terre et les profondeurs de l'Océan, où la lutte de ces deux éléments, également fécondateurs de tous les biens, se traduit dans les symboles de *Tetzcatlipoca* et de *Quetzalcohuatl*. Celui-ci apparaît sur la scène de la création quichée sous le nom de *Gucumatz*, qui en est simplement la traduction ; c'est le serpent uni au quetzal ou à l'épervier (1). Il est ainsi l'image de la mer, dont les eaux sont figurées par les plumes chatoyantes du quetzal. Car Gucumatz est celui qui s'élève au-dessus de tout, *tepeu*, comme les eaux mugissantes ; il est « le cœur ou le centre des lacs et de la mer, le maître du planisphère verdoyant, de la surface azurée, » représentés sous l'hiéroglyphe d'une terrine verte et d'une écuelle verte, formée d'une demi-calebasse, *ah-raxa-lak*, *ah-raxa-tzel*..... « il est sur l'eau comme une lumière mouvante » (2).

C'est le même qui est le conducteur des eaux : car il excite l'inondation, au nom de *Hurakan*, autre personnification de Quetzalcohuatl, en sa qualité de maître des vents et des tempêtes ; il est le souffle qui anime le monde, rendu sous le nom mexicain d'*Ehécatl*, comme l'Horus égyptien, dont il a tous les symboles et dont nul égyptologue de bonne foi ne saurait nier l'identité (3). Hurakan, sous la triple image de la foudre et des orages (4), se retrouve encore dans le personnage du *Tlaloc* mexicain, producteur des eaux et fécondateur de la terre. Enfin, voici une autre image de Quetzalcohuatl dans les deux jumeaux *Hun-Ahpu* et *Xbalanqué*, identifiées plus tard avec des symboles historiques. Armés de Sarbacanes, ils se préparent à mettre un terme à la puissance de Vukub-Caquix et de ses fils : le tube où ils souffleront délivrera le monde de ces êtres malfaisants, de ce feu intérieur, de cette toute-puissance, attribuée constamment à Tetzcatlipoca. *Hun-Ahpu*, Un qui souffle dans un tube. Qui ne reconnaîtrait dans cette image les soupiraux, prêts à s'ouvrir dans la croûte de la terre qui s'agite convulsivement et par où vont s'échapper bientôt les gaz et les matières accumulés? C'est là l'étymologie que le *Livre sacré des Quichés* nous donne lui-même de *Hun-Ahpu*, en l'appliquant au volcan, dit *del Fuego*, qui continue jusqu'aujourd'hui à vomir ses feux dans la Cordillère Guatémalienne. Rien de plus significatif, d'ailleurs, que cette masse gonflée de lave, indiquée par le nom de Zipacnà, qui *ride* sa surface, en soulevant les montagnes, que ces ébranlements produits par le Cabrakan, et dont le souffle de Hun-Ahpu, vomissant ses feux, délivre enfin la terre !

C'est en méditant sur ces traditions cosmogoniques, en les comparant entre elles, que l'on s'aper-

« mauvais, celui qui commandait davantage et fit la place des autres, « à cause de quoi il marche au milieu de tous ; or, il naquit noir. » (Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, MS.) — « Le dieu « appelé *Tetzcatlipoca* était regardé comme le vrai dieu invisible, « lequel allait en tous lieux, au ciel, sur la terre, dans les enfers : « on tenait comme certain que lorsqu'il allait sur la terre, il y exci- « tait la guerre, les inimitiés et les discordes, d'où résultaient beau- « coup de souffrances et de travaux. Ils disaient qu'il excitait les « hommes les uns contre les autres, afin qu'ils eussent la guerre ; « c'est pourquoi on le nommait aussi *Necoc-Yaotl*, qui veut dire « semeur de discordes des deux côtés ; ils ajoutaient qu'il était le « seul être, celui qui s'entendait dans le gouvernement du monde, « le seul qui donnait la prospérité et les richesses, qu'il ôtait lui « seul, lorsqu'il le voulait. » (Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, lib. I, cap. III.) Voir encore pour le bien et le mal dont Tetzcatlipoca était l'auteur, Sahagun, *ibid.*, lib. III, cap. II.

(1) Le mythe en question est le plus souvent représenté par l'hiéroglyphe du Serpent aux plumes vertes ; mais dans un chapitre du *Popol-Vuh*, le *voc* ou *vac*, sorte de grand épervier, dit Ximenez (*Tesoro de las tres lenguas*, etc.), est le messager de Hurakan et de Xmucané, mère des Hun-Ahpu ; il est également symbolisé avec le serpent qu'il avale et qu'il garde vivant dans son estomac.

(2) Ces expressions sont toutes dans le préambule du *Popol Vuh*, comme des titres du créateur, du dieu universel, et elles désignent le mythe divin dont Quetzalcohuatl est l'hiéroglyphe le plus ordinaire.

(3) Les mythes de l'Égypte et ceux de l'Amérique ont trop de ressemblance pour qu'on puisse dire que cette ressemblance soit purement accidentelle : il faudra bien qu'on finisse par comparer les deux histoires, si l'on veut arriver à une solution satisfaisante des énigmes que présente surtout celle de l'Égypte. Pour nous, nous cherchons les vérités historiques partout, et nous les proclamons sans ambages et sans respect humain, chaque fois que nous croyons en saisir un lambeau. Que les autres en fassent autant !

(4) L'étymologie du mot *hurakan*, se prête à des interprétations diverses : il peut venir de *hur*, tirer, enlever de force, entraîner et de *akan*, monter en s'enflant et ainsi signifier « ce qui monte en se grossissant et enlève tout avec force, » sens qu'explique très-bien le mot *hurakan* qu'on sait être l'ouragan. Il peut venir de *hul*, mot qui a deux sens très-différents, le premier qui veut dire fosse, caverne ou sépulture ; le second est un verbe « luire comme le soleil ; » ce qui avec *akan* viendrait à signifier « fosse ou sépulture qui monte ou s'élève en grossissant » ou « éclat lumineu qui monte en grossissant. » Enfin *hurakan* ou bien *ur-ik-an* peut se traduire par « esprit qui vient rapidement. » De toute façon, on voit clairement que c'est un nom qui s'applique parfaitement à Quetzalcohuatl, soit comme symbole des eaux envahissantes, soit comme le soleil qui se lève, l'ouragan ou le vent qui tourne autour du monde, etc.

çoit de l'antiquité des mythes de Tetzcatlipoca et de Quetzalcohuatl, que l'on commence à comprendre, enfin, les causes profondes de ces rivalités de culte et d'institutions, de ces schismes formidables qui, pendant tant de siècles, bouleversèrent, ainsi que les volcans, la terre américaine. C'est en y réfléchissant que l'on découvre les analogies frappantes qui existèrent entre ces deux formes puissantes de la grande religion toltèque, et celles de *Sat* et d'*Horus* dans la Haute et la Basse-Égypte, formes qui, d'un côté, comme de l'autre, remontaient aux époques les plus anciennes de l'histoire (1).

Nous en trouverons encore les traces dans les textes du *Codex Vaticanus*, où le second âge du monde est appelé *Tletonatiuh*, ou le soleil de feu : sa durée y est marquée de $12 \times 400 + 4 = 4804$ ans. « Ce soleil, ajoute le *Codex Chimalpopoca* est le soleil *Nahui-Quiahuitl* ou Quatre-Pluie, et ils (les « hommes) se perdirent encore une fois, entraînés qu'ils furent par une pluie de feu et ils se transfor- « mèrent en oiseaux. Le soleil aussi brûla et toutes les maisons brûlèrent..... C'était l'année *Ce-Tecpatl* « et dans une seule journée du jour *Nahui-Quiahuitl*, Quatre-Pluie, se perdirent tous les nobles (2). » Dans le *Codex Chimalpopoca*, ainsi que dans les histoires recueillies par Motolinia, cet âge est le troisième, et le soleil, dans ce dernier, est nommé de *Tlalocan-Teuctli*, appelé ici dieu des régions inférieures (3), qui aurait remplacé à son tour le soleil de *Quetzalcohuatl*, chassé par Tetzcatlipoca (4). Le troisième âge dans le *Codex Vaticanus* est appelé *Ehecatonatiuh*, soleil du vent. Sa durée est de $10 \times 400 + 10 = 4010$ ans. Il est désigné sous ce nom, parce que la catastrophe eut lieu le jour *Nahui-Ehecatl*, Quatre-Vent (5). « Or, les hommes se perdirent, reprend le *Codex Chimalpopoca*, enlevés qu'ils « furent par le vent et ils se transformèrent en singes (6), les maisons, les bois, tout fut enlevé par « le vent, et le soleil lui-même fut enlevé par l'ouragan..... » L'année était aussi de *Ce-Tecpatl* ou d'Un Silex. Cette période qui est la seconde dans ce document et dans celui de Motolinia, est avec raison marquée du nom de Quetzalcohuatl, qui lui convient d'autant mieux que celui-ci, sous le nom d'*Ehécatl*, est précisément le dieu qui préside aux vents et qui précède l'orage et la pluie, signifiée par *Chalchuhlicué*, la déesse des eaux, femme de *Tlaloc*.

Car c'est sous le nom de Chalchiuhlicué que les peintures de Motolinia placent la quatrième période qui se termine par l'inondation et le déluge. Cet âge, appelé *Atonatiuh*, soleil d'eau, a, dans le *Codex du Vatican*, une durée de $10 \times 400 + 8 = 4008$ ans, et la catastrophe qui la termine est marquée comme la dernière des quatre grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les

(1) C'est ce que M. de Rougé a parfaitement reconnu pour ce qui concerne les deux grandes fractions de la religion égyptienne. (*Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, etc. Paris, 1866, p. 9, etc.) Mais les origines de ces deux puissantes sectes religieuses, il semblerait qu'il les ignore ; car en traduisant le soi-disant *Livre des morts*, il s'égare dans un labyrinthe mystique, dont il aura tout autant de peine à sortir que de la noire en quoi se transforme Osiris dans une de ses dernières leçons. M. de Rougé a raison, d'ailleurs, quand il croit retrouver les pères des Égyptiens dans la race de Cousch et les Chamites ; mais il cherchera vainement leur itinéraire, s'il les fait venir d'Arabie en Égypte. Qu'il retourne sur ses pas, en Asie, berceau du genre humain, si cela lui fait plaisir ; mais qu'arrivé aux lieux qui virent naître la race de Cham, il la suive, non à la manière des Aryas qui ont marché de l'est à l'ouest, mais à la manière de quelque fils de Cham qui a bien pu descendre dans l'Inde du nord-ouest, longtemps avant les Aryas, mais dont la direction générale a presque toujours été au rebours de la race blanche de l'ouest à l'est, en faisant le tour du monde entier. On me demandera peut-être par quel chemin, avec quels vaisseaux ? je n'en sais rien ; mais qu'on cherche bien, qu'on dépouille la lecture du prétendu *Livre des morts* du mysticisme qu'on ne cesse d'y bourrer, et ces vaisseaux infailliblement, ou ce chemin, on les découvrira.

(2) Des maisons qui brûlent, des princes ruinés, anéantis, tout cela dit bien que l'homme existait à cette époque terrible.

(3) Il y a bien dans le texte *Tlalocanteuctli*, (dieu de la terre productrice et des eaux fécondantes), avec le titre de dieu des régions inférieures, donné d'ordinaire à *Mictlanteuctli* ; mais il faut bien le dire, dans le *Codex Letellier*, ces régions inférieures sont désignées comme le bassin de l'océan où *Mictlanteuctli*, le dieu des morts, le même encore que *Xibalba* ou le roi de Xibalba, est précipité. De là à son identification avec le dieu des eaux, il n'y a pas loin.

(4) On voit encore ici dans *Quetzalcohuatl*, chassé pour faire place à *Tlaloc* ou *Tlalocanteuctli*, une image du vent, dont Quetzalcohuatl est le dieu, chassant dans le ciel en avant de l'orage et de la pluie qui le suit, représentée par Tlaloc.

(5) Les mots *Nahui-Ehecatl*, quatre vent, indiquant le jour de la catastrophe, font également allusion à l'ouragan, appelé vulgairement tempête des quatre-vents, *huracan de cuatro vientos*, en divers pays de l'Amérique centrale. Voir mon livre *Relation des choses de Yucatan de Landa*, p. 58 et suiv.

(6) Voici comment Ixtlilxochitl explique cette légende : « Presque tous les hommes périrent, dit-il, et ceux qui survécurent « ayant aperçu un grand nombre de singes que le vent avait apportés probablement d'un autre pays, pensèrent que les autres « hommes avaient été changés en ces animaux, ce qui donna lieu « aux fables dont on a tant parlé. » (*Hist. des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, p. 3.) — Le *Popol Vuh* raconte également cette transformation des hommes en singes, à la suite d'un cataclysme, causé par tous les éléments réunis, l'ouragan, le déluge des eaux, les tremblements de terre, l'incendie des volcans allumant celui des forêts, etc. Voir le *Livre sacré*, etc., p. 27 et suiv. Voir aussi mon livre de la *Relation des choses de Yucatan*, p. 60 et 62, où Landa décrit cette catastrophe comme un événement tout à fait historique, ainsi que Cogolludo, d'après Sanchez Aguilar, qui raconte le même fait comme un événement très-ancien qu'il appelle « une inondation « ou ouragan, qu'ils nommaient *Hun-Yecil*, ou submersion des « forêts. » (*Hist. de Yucatan*, lib. IV, cap. v.)

hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans une barque, faite du tronc d'un *ahuehuetl* ou cyprès chauve.

Ces quatre époques, telles qu'elles sont exprimées dans le *Codex Vaticanus*, « renferment ensemble dix-huit mille vingt-huit ans, c'est-à-dire, ajoute Humboldt, six mille ans de plus que les quatre âges persans, décrits dans le Zend-Avesta (1). » Bien que le rédacteur du *Codex Chimalpopoca* et ceux des autres documents mexicains cherchent à rattacher immédiatement cette dernière époque à l'ensemble de la chronologie historique, dont les faits se suivent après le déluge dans l'ordre accoutumé, la liaison paraît incomplète et l'on s'aperçoit que, dans la plupart de ces documents, ce ne sont que des fragments de traditions et de légendes, l'histoire ayant peut-être été tronquée à dessein par les interprètes, pour les mêmes raisons que nous exposons ci-dessus. A les en croire ici, il se serait à peine passé huit siècles entre le déluge et le temps de la conquête espagnole (2), et même, en reculant ce cataclysme, d'après les dates fournies par Motolinia et Ixtlilxochitl, on n'arriverait pas à un siècle entier avant l'ère chrétienne (3).

Pour trouver une concordance apparente, ils se servirent habilement du nom de Quetzalcohuatl : tour à tour mythe astronomique et élémentaire, ou divinité, personnifiant une ère et une secte religieuse, c'était également le symbole d'un sacerdoce, dont le titre fut porté par plusieurs personnages, parfaitement historiques, entre autres par un roi toltèque, fuyant l'Anahuac et fondant un nouveau royaume au Honduras, du onzième au douzième siècle de notre ère (4). De la même manière, peut-être, trouvèrent-ils le moyen de rattacher à des catastrophes tout à fait locales et partielles, les dates des grands cataclysmes que nous venons de mentionner, et d'en faire ainsi les jalons d'une chronologie plus rapprochée de celle de Moïse, et par conséquent moins inacceptable de la part des théologiens espagnols, jaloux et scrupuleux à l'excès. Ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à expliquer ces variantes nombreuses sur les dates et les faits, ce désaccord apparent entre des histoires, coordonnées d'ailleurs, par une chronologie aussi habile et aussi simple que l'était celle des Mexicains. Ce qui ajoute encore à la confusion, c'est que chacune des nations qui arrivèrent au Mexique après la ruine de l'empire toltèque de l'Anahuac, voulait commencer son histoire du point de départ général : le déluge avait été le dernier grand événement de l'Amérique ; de là datait le premier jour de la computation de vingt en vingt jours et de treize en treize ans ; de là nécessité pour l'orgueil national de chaque tribu d'y accrocher le commencement de son histoire, ce qu'elle ne pouvait faire qu'en rapprochant de son propre berceau l'année qui vit le déluge et en supprimant d'un trait toutes les autres histoires antérieures (5).

« Je ne vois nulle part indiqué, dit à ce sujet Humboldt (6), combien d'années s'étaient écoulées depuis le déluge jusqu'au sacrifice de Tlalixco, ou jusqu'à la réforme du calendrier aztèque ; mais quelque rapprochées qu'on suppose ces deux époques, on trouve toujours que les Mexicains attribuaient au monde une durée de plus de vingt mille ans. Cette durée contraste sans doute avec la grande période des Hindous.... et surtout avec la fiction cosmogonique des Thibétains, d'après laquelle l'espèce humaine compte déjà dix-huit révolutions.... Il est cependant bien remarquable qu'on trouve chez un peuple américain des astronomes donnant à la tradition des destructions et des régénérations du monde un caractère historique, en désignant les jours et les années des grandes catastrophes, d'après le calendrier dont ils se servaient au seizième siècle. Un calcul très-simple pouvait leur faire trouver l'hiéroglyphe de

(1) Anquetil, *Zend-Avesta*, t. II, p. 352, cité par Humboldt ; *Vues des Cordillères*, t. II, p. 128.

(2) Dans le *Codex Chimalpopoca*, l'âge des tigres renferme 676 ans, l'âge du vent 364, l'âge des volcans 312, et celui qui se termine avec l'eau 676. Ce sont les mêmes chiffres dans Motolinia, sauf que l'âge du vent y a 676, tandis que celui de l'eau n'en a que 312. Après le déluge vient alors le cinquième âge qui continue jusqu'à la conquête, mais dont les années varient beaucoup dans les auteurs. Ce cinquième âge est appelé *Ollin-Tonatiuh*, soleil du mouvement ou qui se meut, pour exprimer qu'il n'est pas terminé.

(3) D'après un calcul fait sur les histoires mexicaines de Motolinia, le déluge aurait eu lieu 68 ans seulement avant l'ère chrétienne. Ixtlilxochitl met entre le déluge qu'il appelle la première destruction, 1715 ans jusqu'à la catastrophe du vent et de cette période à celle où aurait commencé le nouveau calendrier, 1347 ans. (*Relacion primera de la historia de los Tulteros.*)

(4) *Topiltzin-Acxitl-Quetzalcohuatl*, dernier roi légitime des *Toltèques* de l'Anahuac, appelé *Nacxit*, dans le *Manuscrit Cakchiquel*, le seul, peut-être, qui soit parfaitement authentique comme homme et personnage historique. C'est lui qui restaura, à ce qu'il paraît, le royaume de *Tlapallon* au Honduras et dont probablement Copan, aux célèbres ruines, devait être une des capitales.

(5) C'est ce qui firent, entre autres, les Culhuas ou Toltèques de l'Anahuac, que commencent leur histoire au septième siècle de notre ère et les Mexicains au onzième.

(6) *Vues des Cordillères*, etc., t. II, pp. 128-129.

l'année qui précédait de 5206 ou de 4804 ans une époque donnée. C'est ainsi que les astrologues chaldéens et égyptiens indiquaient, selon Macrobe et Nonnus, jusqu'à la position des planètes à l'époque de la création du monde et à celle de l'inondation générale (1). »

CHAPITRE SIXIÈME

Traditions historiques dans les récits des grandes périodes. Premières colonisations et conquêtes des Nahuas. Pyramides de Teotihuacan et de Cholollan. Leur origine présumée. Autres traditions des Quinamés. Origine du symbole de la Croix au Mexique. Son antiquité. Premières migrations nahuas. Leur prosélytisme sanguinaire. Premiers sacrifices humains. Fusion des races. Institutions des Nahuas. Race royale et sacerdotale, personnifiée dans le symbole de Quetzalcohuatl. Sa royauté à Tulla. Traditions de sa prospérité et de sa splendeur.

Après avoir mis sous les yeux des lecteurs les récits divers des auteurs mexicains, concernant les grandes périodes anté-historiques de leur pays, il est temps de retourner aux documents qui peuvent nous éclairer sur les événements des âges plus rapprochés. Malgré les notions fabuleuses dont leur histoire est enveloppée, nous sommes, néanmoins, dans la nécessité de reprendre celle des Quinamés et de donner à ces prétendus géants une existence réelle, puisque toutes les traditions affirment qu'ils vivaient aux temps où les Olmecas et les Xicalancas parurent sur les côtes du Mexique. Ixtlilxochitl va plus loin, lorsqu'il assure expressément, d'accord avec le *Codex Chimalpopoca* et les histoires recueillies par Motolinia, que les populations de ce nom étaient déjà fixées dans ces contrées, lors de la fameuse éruption des volcans, citée plus haut, et qu'il ajoute qu'ils profitèrent habilement de l'épouvante et de la désolation que cette catastrophe répandit de toutes parts, pour travailler à s'affranchir du joug auquel les Quinamés les avaient réduits, en leur qualité d'étrangers (2).

C'est vers ce temps-là, probablement, qu'ils firent leurs premières incursions à l'intérieur et qu'ils ravagèrent la ville, appelée depuis Tullantzinco, ainsi qu'une foule d'autres. Il y a tout lieu de croire qu'ils s'établirent, dès lors, dans la vallée de Mexico, et que ce fut une tribu, sinon de leur race, au moins de leur religion, qui fonda les célèbres pyramides de Teotihuacan (3). A quel temps faut-il remonter pour retrouver ces origines que si peu de lueurs éclairent encore à présent ? Si nous prenons pour point de départ l'époque de la fondation de Tullan, nous voyons dans Sahagun qu'elle devait remonter à cinq siècles, au moins, avant notre ère (4). Mais c'est lui aussi qui nous apprend que les Nahuas étaient déjà depuis longtemps au Mexique, lorsqu'ils édifièrent cette cité célèbre et qu'ils avaient ruiné dès lors celles dont il est question plus haut. Si avec cela, cependant, nous prenons les dates, assignées par Motolinia et le *Codex Chimalpopoca*, d'un côté, de l'autre, par Ixtlilxochitl, nous remarquerons qu'à la troisième période, les Nahuas, connus ici sous le nom d'Olmecas et de Xicalancas, avaient colonisé les régions situées entre Potonchan et Tabasco, ainsi que l'intérieur du Mexique, du plateau de Cholula aux frontières de la Mixtèque (5), où ils achevaient de conquérir leur indépendance sur les Quinamés. A ne prendre pour la période de l'eau qui fut la dernière, mais qui précéda, toutefois, la fondation de Tullan, comme pour celle de l'ouragan et celle des volcans, que l'espace de temps le moins long, assigné par ces documents, et en les rattachant à l'unique date antique certaine du *Codex Chimalpopoca*, de 955 ans avant notre ère (6), nous arrivons toujours pour le com-

(1) Id., *ibid.*, p. 132.

(2) *Sumaria Relacion de la historia tulteca.*

(3) Suivant Torquemada (*Monarq. Ind.*, lib. XII, cap. XVII), les *Totonaques* de Cempoallan, sortis anciennement de *Chicomoztoc* ou les sept grottes, et établis primitivement dans la vallée de Mexico, s'attribuaient la fondation des deux pyramides de Teotihuacan. D'après Siguenza, cité par Gemelli Carreri, ces deux monuments seraient d'une antiquité très-reculée et auraient été édifiés peu de temps après le déluge, par les Olmèques, venus de l'Orient (*Giro del Mondo*, t. VI, lib. II, cap. VIII).

(4) *Hist. gen. de las cosas de N.-España*, Introd. al libro primero.

(5) Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, p. 3.

(6) C'est avec la date de l'an 955 avant l'ère chrétienne, exprimée d'une manière fort claire, d'après la méthode chronologique mexicaine, que finit le premier verset de l'histoire des soleils dans le *Codex Chimalpopoca*. « C'est ici, dit l'auteur, le commencement « des histoires qui se vérifièrent il y a longtemps, lors du partage « de la terre à chacun, sa distribution, lorsque commença son ac- « croissement : on sait que celui qui créa toutes choses, c'est le

mencement de l'époque de Tetzcatlipoca à l'an 3061 avant J.-C. et pour le déclin de la puissance des Quinamés, désigné par l'éruption des volcans, à la somme de 2372 ans avant la fondation de Tullan, 1800 ans environ avant l'ère chrétienne.

Ces dates, sur lesquelles nous n'insisterons point, à cause de leur incertitude, peuvent, toutefois, être considérées approximativement comme celles de la fondation des pyramides de Teotihuacan et de Cholula. *Teotihuacan*, dont les grandes ruines recouvrent encore aujourd'hui une étendue de plus de deux lieues, sous un climat tempéré, dans une plaine admirable par sa situation et sa fertilité (1), doit avoir été, dans l'origine, un des principaux théâtres des luttes des Nahuas et des Quinamés : il est l'objet d'une foule de légendes et de récits, où le mystère égale le merveilleux (2). Mais ce qui paraît probable c'est que là exista le foyer de la religion et de la nationalité nahua, longtemps avant qu'elles eussent réussi à se propager dans le reste du Mexique, et qu'après avoir été témoin du supplice ou de la sépulture des premiers héros de cette religion, Teotihuacan vit les fêtes de leur apothéose (3). Là était le *Teotexcalli* ou rocher divin, où, à la suite de leur pénitence, *Nanahuatl*, le syphilitique (4) ou le lépreux, et *Tecuciztecatl*, son compagnon, périrent dans les flammes pour être personnifiés ensuite et divinisés avec le soleil et la lune (5) : là, on voit encore les deux monuments qui leur servirent de tombeaux, et qui devinrent, après le triomphe définitif des institutions nahuas et toltèques, l'objet d'un des pèlerinages les plus considérables de l'Amérique. C'est là qu'aurait été fondé alors ce sacerdoce puissant, composé de quatre prêtres-rois et d'une prêtresse suprême, chefs d'une théocratie où la femme portait le sceptre, élus pour veiller aux tombeaux, devenus les sanctuaires les plus sacrés de la nation (6). Autant qu'il est permis d'en juger, d'après les documents que nous possédons, Teotihuacan, que Sahagun appelle aussi *Veitioacan* (7), avait encore pour nom *Toltecat* (8), d'où viendrait peut-être celui de *Toltèque*, et le signe qui représentait cette ville mystérieuse, était celui de l'*Esperance* (9).

Ce signe, qui indiquait probablement le nom sacré de Teotihuacan, aurait pu faire allusion à l'espoir qu'avaient les sectateurs et les chefs de la religion de triompher un jour de tous leurs ennemis, et ceux qui luttaient au loin, comme à Xicalanco et dans les provinces voisines de la lagune de Terminos, devaient naturellement, au milieu de leurs souffrances, tourner leurs regards vers cette cité divine, comme vers celle d'où leur venait l'espérance de fouler bientôt aux pieds leurs oppresseurs. On ne saurait douter, d'après les sources diverses où nous puisons et que nous citons plus haut, que la colonisation des Nahuas, suivie bientôt de leurs luttes et de leurs conquêtes, ne se soit étendue d'abord de Panuco à la vallée de Mexico, d'un côté ; de l'autre, aux provinces situées au sud de la Puebla de los Angeles et simultanément le long des rivages du golfe jusqu'au Yucatan. Si cette colonisation fut pacifique, au commencement, elle n'en donna pas moins de l'inquiétude aux populations établies antérieurement dans le voisinage des lieux qu'ils occupèrent. Cette inquiétude n'avait rien que de naturel ; mais on croit, d'ailleurs, en trouver l'assurance dans les divers documents qui traitent, soit des Olmecas et des Xicalancas en particulier, soit des Nahuas en général.

Ce qui paraît s'affirmer également, c'est qu'au commencement, leurs établissements furent entière-

« même que le soleil, il y a six fois quatre cents ans, plus cent, « plus treize, aujourd'hui 22 mai de l'an 1558. » Ce qui fait 2513, dont déduction faite de 1558, restent 955 avant J.-C.

(1) Aujourd'hui *San Juan Teotihuacan*, petite ville à 8 lieues nord-est de Mexico.

(2) Le *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Histoire des soleils*, est surtout remarquable à cet égard.

(3) Id., *ibid.* — Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, lib. VII, cap. I. — Brasseur de Bourbourg, *Popol-Vuh, Livre sacré*, etc. Introduction, p. CXLIII.

(4) Molina, *Vocab. de la lengua mex. y cast.* ad verb. *Nanahuatl*, traduit ce mot par *bubas*. Cependant, il y a tout lieu de croire que ce mot n'a pas toujours eu cette signification.

(5) *Tecuciztecatl* se précipita dans les cendres, d'où il sortit d'une couleur cendrée et devint la lune. Toutes ces histoires ne paraissent, après tout, que des allégories aux divers phases du soleil et de la lune, dans leur marche : c'est ce dont on s'aperçoit surtout en lisant les détails qu'il y a dans Sahagun et le *Codex Chimalpopoca*. Cela n'empêche pas que les pyramides de Teotihuacan n'aient pu être érigées comme des tombeaux aux chefs primitifs de la religion des Nahuas.

(6) C'est ce qui semble résulter de la création des quatre Mixcohuas et d'une femme, leur compagne par Camaxtli, sur le rocher sacré de Teotihuacan, dans les histoires de Motolinia. Dans le *Codex Chimalpopoca*, ils ne sont que quatre, trois hommes et une femme, *Cuetlacheihuatl*, qui, debout sur le jeu de paume, considère le combat livré aux Chichimèques.

(7) L'écrivain si souvent cité, traduit ce mot *veitioacan*, lieu où l'on faisait des signaux, bien que cette étymologie ne paraisse pas y correspondre.

(8) On a déjà vu ce que ce mot *toltecat* voulait dire dans la langue nahuatl du temps de la conquête ; mais à une époque aussi éloignée que celle dont il est question ici, il pouvait avoir un sens aujourd'hui perdu. Dans le *Popol-Vuh*, Xmucané et Xpiyacoc, autrement dits Oxomoco et Cipactonal, sont décorés du titre d'*ah-toltecat*, celui qui en est, celui qui est le chef de Toltecat.

(9) *Historia de los señores de Teotihuacan*, MS. de la bibl. de l'Acad. royale d'hist. de Madrid.

ment maritimes, au moins en ce qui concerne les côtes de Tabasco et de Potonchan. C'est à la suite de cette première colonisation qu'Ixtlilxochitl raconte l'arrivée de Quetzalcohuatl au Mexique, dans son caractère de prêtre et de législateur, bien qu'à tout considérer, ce dieu ne soit ici, particulièrement, que la personnification du sacerdoce qui gouvernait les tribus nahuas, dont les Olmecas et les Xicalancas faisaient partie. « D'après ce qu'on voit dans leurs histoires, dit cet auteur (1), ils vinrent du côté de l'orient (2), dans des vaisseaux et débarquèrent au pays de Potonchan, où ils s'établirent, ainsi que sur les bords de la rivière Atoyac, qui coule entre la ville de Puebla de los Angeles et celle de Chololan. Ils y trouvèrent quelques géants ou Quinamés qui avaient échappé aux désastres de la seconde période. Fiers de leur force et de leur taille, ceux-ci les soumirent au joug le plus dur et les traitèrent comme des serfs. Les chefs et les nobles résolurent de se délivrer de cet esclavage, et, ayant invité les Quinamés à un festin solennel, ils les enivrèrent et les massacrèrent avec leurs propres armes. Ayant conquis leur liberté, leur puissance augmentait chaque jour et ils jouissaient de la plus grande prospérité, quand il arriva dans ce pays un homme que quelques-uns nommèrent Quetzalcohuatl et d'autres Huemac (3), à cause de ses grandes vertus... Il établit l'usage du jeûne, et ce fut le premier qui planta et adora la Croix, que l'on nomma *Quiahuizteotl*, *Chicahualizteotl* ou *Tonacaquahuitl*, ce qui veut dire Dieu des pluies ou de la santé et Arbre de la nourriture et de la vie (4). Après avoir enseigné ces choses dans les villes des Olmecas et des Xicalancas, en particulier dans celle de Chololan, où il résida le plus longtemps, il s'en alla du côté où il était venu et disparut vers la côte de Coatzacoalco (5). Peu de jours après son départ arriva la fin de la troisième période par la destruction dont j'ai parlé plus haut (6). Alors furent détruits l'édifice et la tour magnifiques de Chololan qui était comme une seconde tour de Babel (7). Ceux qui s'échappèrent aux désastres de cette troisième période, construisirent sur les ruines un temple à Quetzalcohuatl qu'ils regardèrent comme le dieu de l'air, parce que cet élément avait été cause de leur destruction (8), et qu'ils pensaient que c'était lui qui l'avait envoyée. »

Ce qu'il y a de bien remarquable dans ce récit, c'est ce qui concerne l'adoration du signe, apporté par le sacerdoce, représenté par Quetzalcohuatl et qu'Ixtlilxochitl appelle la *Croix*. Les noms donnés plus haut à ce symbole, les titres et les propriétés que lui attribue cet auteur, son identification avec le dieu de la pluie, nous mettent immédiatement sur la trace du culte du soleil dans la génération universelle, dont le phallus était l'emblème et qu'on retrouve en tant de lieux, au Mexique et dans l'Amérique centrale, comme un des signes les plus éclatants de la religion de Quetzalcohuatl : c'était bien là le Tlalocanteuctli, dieu des eaux et de la fécondité qui dominait durant cette période, terminée par l'ouragan, suivant les uns, inaugurée avec cette catastrophe, suivant les autres ; c'était ce dieu que les prêtres de Quetzalcohuatl auraient présenté alors aux hommages des populations sous un symbole qui annonçait probablement ainsi la transformation du culte du soleil, de l'image de Tetzcatlipoca en celle de Tlalocanteuctli par la volonté de Quetzal-

(1) *Histoire des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, p. 3.

(2) Sahagun les fait venir de la Floride à Panuco ; ce qui serait une direction à peu près orientale, en prenant l'extrémité de cette péninsule ; quant à l'orient de la côte de Tabasco, il faut considérer l'île de Cuba ou la côte plus éloignée de Venezuela.

(3) *Huemac*, signifie celui d'une grande main ou d'une grande puissance : ce pouvait être un surnom de Quetzalcohuatl, comme *Kabul*, ou la main opératrice, est un des surnoms d'Itzmatul ou Zamna à Izamal. C'est toujours la même divinité, sous des noms analogues, dans les différents pays où elle était adorée.

(4) *Quiahuiz-teotl*, c'est-à-dire le dieu de la pluie ; une variante porte *quauhcohuiz-teotl*, dieu qui répand ou partage la pluie, et Veytia donne *quiahuitziteotl*, qui paraît moins correct. *Chicahualiz-teotl*, signifie dieu de la force et de la puissance, et *Tonacaquahuitl*, bois de la subsistance, de la fertilité et de la vie. Ixtlilxochitl, à l'imitation des religieux espagnols, s'efforce de retrouver dans ces divers noms, des allusions à la croix chrétienne.

(5) *Coatzacoalco* ou *Cohuatzacualco*, veut dire Dans la forteresse ou le temple du serpent. C'est toujours là que les diverses histoires concernant Quetzalcohuatl, font disparaître ce dieu.

(6) Celle de l'ouragan, suivant Ixtlilxochitl.

(7) « Les *Chololtèques* qui sont ceux qui s'échappèrent, dit Saha-« gun, ont eu la même chance que les Romains et de même que « les Romains édifièrent le Capitole pour leur forteresse, ainsi les « *Chololans* édifièrent à force de bras ce promontoire qui est auprès « de Cholula, qui est comme une montagne ou une grande colline, « laquelle est toute remplie de mines ou de grottes en dedans. » (*Historia de Nueva-E-paña*, Introd. al lib. I.) Les historiens de la conquête, en lisant les annales de cette ville, ont toujours cru voir dans la fameuse pyramide comme un souvenir de la Babel de Moïse.

(8) Ce temple exista jusqu'au temps des Espagnols qui le détruisirent et qui, depuis, édifièrent à la place une chapelle d'une grandeur moyenne, l'esplanade supérieure étant encore d'une étendue assez considérable. Le temple de Quetzalcohuatl était rond ainsi que tous ceux qui lui étaient particulièrement consacrés comme au dieu de l'air.

cohuatl (1). En voyant l'enchaînement de tous ces faits, ne serait-on pas tenté de voir dans le bas-relief de la croix qui ornait naguère un des antiques monuments de Palenqué, une allusion à l'histoire de ce mythe, exalté sous la forme d'une croix, entre les personnages dont le front déprimé semble faire reconnaître des prêtres ou des divinités de la race nahuatl ? C'est apparemment une modification du même signe qu'on trouva gravée, en forme de T, sur un des plus hauts rochers de la chaîne des monts de Metztitlan (2), et que les Nahuas auraient été obligés de franchir, lors de leur entrée de Panuco aux plateaux supérieurs; c'est le même encore que les missionnaires espagnols trouvèrent en tant d'endroits différents et qu'ils prirent presque toujours pour le symbole d'un christianisme antérieur à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Que ces changements dans les signes extérieurs du culte et dans les attributs du soleil aient commencé à s'introduire au Mexique, durant la période qui termine avec l'éruption des volcans, dominée par le nom de Tlalocanteuctli, ou bien pendant celle de Quetzalcohuatl ou de l'ouragan, ils n'en demeurent pas moins acquis comme des faits d'une haute antiquité et antérieurs aux inondations qui détruisirent les établissements maritimes des Nahuas aux bords du golfe du Mexique. D'un autre côté, quel qu'ait été ce cataclysme, soit qu'on le regarde comme la dernière des quatre grandes destructions des temps anté-historiques, soit comme une inondation partielle des pays occupés par les Xicalancas, ce n'en était pas moins une catastrophe digne, à tous égards, d'être mentionnée dans leurs traditions. En référence à ces traditions des vingt chefs dont il est souvent question, ceux-ci représentaient peut-être le même nombre de villes ou de tribus, existant dans cette contrée maritime, et figurées dans les symboles ou hiéroglyphes des vingt dieux inférieurs : de ces vingt, sept, autre nombre mystique, sont représentés, avons-nous dit, comme les grands dieux du Rituel mexicain ; ce sont, dans le sens historique, les sept chefs qui auraient échappé au naufrage, mais pour se trouver ensuite, durant un temps assez long, exposés à tous les dangers d'un pays bouleversé par les eaux, à toutes les horreurs de la famine. Tout ce qu'ils avaient entrepris, les travaux d'industrie ou de civilisation qu'ils avaient opérés parmi les populations conquises à leurs idées ou à leurs institutions, se trouvaient ruinés au point, peut-être, de les obliger à recommencer à nouveau et à songer, ainsi qu'ils le disent dans leurs discours mystérieux, à une nouvelle création. Ce sont là les seuls renseignements que l'on puisse déduire avec quelque vraisemblance, dans l'état actuel des choses, des diverses légendes qui se rapportent au déluge mexicain.

La découverte du maïs et des autres fruifs en Paxil ou Tonacatepetl, ces luttes avec les animaux qui avaient la garde de ces jardins et de ces champs, la mort violente d'Utiuh, rapportée par le *Manuscrit Cakchiquel*, celle de Xochiquetzal, d'après les peintures mexicaines de Motolinia, sont des faits que l'histoire ne peut faire sortir, toutefois, de l'idéal qu'avec une extrême réserve. Ce qu'on y entrevoit, c'est la guerre entre deux races, entre deux religions. Cette guerre aurait été longue et cruelle et des siècles se seraient écoulés avant le triomphe définitif des institutions des Nahuas dans le Mexique et dans l'Amérique centrale. Dans l'intervalle, il éclate encore de nouvelles scissions : on voit, d'un côté, Xelhua se séparer des autres dieux et se porter au plateau de Puebla où on lui attribue la fondation de la pyramide de Cholula, peu de temps après l'inondation (3). Un autre des grands dieux, sous le titre particulier de Quetzalcohuatl, se retire à son tour (4), et va porter dans les régions de l'orient (5) les semences de sa religion. Ces dissidences, ces séparations, si rapprochées dans les traditions où elles sont consignées, ne sauraient pas toujours être considérées comme les résultats d'un schisme religieux ou politique : elles devaient être plutôt la conséquence de la condition des populations, réunies d'abord sur un point, puis forcées de se séparer à mesure que leur nombre allait croissant; c'est pour cela que ces faits qui, à la lecture, paraissent s'être passés en un

(1) C'est là l'explication qui paraît résulter de la lecture de la légende des soleils dans les histoires mexicaines de Motolinia.

(2) Voir l'*Introduction aux ruines de Palenqué*, p. 23. — Veytia, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, p. 171.

(3) Rios, *in Cod. Vatic.* — Fabregat, *Esposizione del Cod. Borg.*

(4) Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(5) Dans quel orient? *Tlapallan*, où est la cité du soleil, disent toutes les histoires. Et Tlapallan où était-il? est-ce au Honduras qu'il faut le chercher ou plus loin encore, aux sources du Magdalena, dans l'Amérique méridionale?

intervalle de courte durée, avaient vu probablement s'écouler plusieurs siècles. Aussi, dans les rares et mystérieux détails qui nous ont été transmis de ces époques lointaines, ce que nous entrevoyons de plus certain et de plus complet, c'est un esprit de prosélytisme extraordinaire qui se répand sur la plus grande partie de la terre américaine, qui oblige, l'épée à la main, les peuples et les rois à courber le front sous l'oppression d'un sacerdoce implacable, dont les autels ruisselleront de sang humain, pour calmer les mânes irrités de leurs héros primitifs (1).

Les deux rois de Xibalba, immolés par les deux frères Hunahpu et Xbalanqué, au milieu d'un spectacle solennel (2), ne sont ici qu'une répétition du massacre des princes Quinamés, dans une orgie, raconté plus haut par Ixtlilxochitl. Mais là où les premières victimes humaines paraissent avoir été offertes solennellement à la divinité, c'est à Teotihuacan ; c'est là que les dieux créent les Chichimèques et leur font la guerre, « afin, ajoute le texte (3), que le soleil eût des cœurs à manger « et du sang dont il pût s'abreuver. » Ces sacrifices inaugurèrent la première année du nouveau calendrier (4) et ils ne prirent fin qu'au jour où le calendrier chrétien fut substitué au calendrier mexicain par les conquérants espagnols. Il est probable que cette coutume sanglante qui se borna principalement à la vallée de l'Anahuac (5), y commença assez longtemps avant le triomphe des Nahuas dans les régions chiapanèques ; mais dans le sud-est ce triomphe fut assez lent, pour donner à ces institutions le temps de se modifier considérablement. Les événements de cette lutte intéressante se retrouvent sous des voiles plus ou moins symboliques, dans l'épopée des deux frères jumeaux Hunahpu et Xbalanqué (6) ; mais il serait malaisé de déterminer si ces héros, images d'abord des volcans guatémaliens (7), symboles ensuite du sacerdoce nahuatl, étaient distincts de ceux de Teotihuacan, ou si ce n'étaient, de part et d'autre, que des mythes analogues, nés dans des circonstances identiques et modifiés ensuite suivant le génie particulier de chaque population. Ce que l'on entrevoit distinctement, c'est que cette lutte ne commença à s'apaiser et que les institutions nouvelles ne prirent véritablement racine en Xibalba, que lorsque la fusion des deux races se fut opérée par l'union des envahisseurs avec les filles des populations vaincues.

C'est à cette fusion que les traditions quichées font peut-être allusion dans l'union mystérieuse de Xquiq avec Hunhun-Ahpu, et dont les fruits sont précisément les deux héros vainqueurs de Xibalba (8). En lisant les histoires mexicaines, on la retrouve dans l'histoire de Coatlycué, mère de Huitzilopochtli, qui devient enceinte d'une pelote volant dans l'air (9) et dans une foule d'images et d'allégories où les fils d'Iztac-Mixcohuatl se laissent boire le sang et dévorer le cœur par des animaux qui se changent en femmes (10). Ces traditions prennent néanmoins un caractère plus vraisemblable, lorsqu'il s'agit d'un Mixcohuatl, faisant la guerre aux Vitznahuas ou Méridionaux : c'est alors qu'au milieu de ses conquêtes, il rencontre une femme, reine des Vitznahuas, sorte d'amazone qui vient le combattre toute nue ; il se saisit d'elle et neuf mois après elle met au monde un fils, nommé *Céacatl*, surnommé Quetzalcohuatl, qui fut le premier roi de Tullan (11). L'allusion est évidente. Les Nahuas avaient soumis toute la terre mexicaine ; Xibalba, comme Teotihuacan, reconnaissait leurs lois et leurs institutions : mais leur puissance n'avait pas encore reçu la consécration royale qui la légitimait aux yeux des populations. Elle ne l'acquit que lorsque des princes, issus du sang des rois vaincus, eurent fait agréer dans leur personne, avec le nom de Céacatl, symbole

(1) Motolinia, *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*. — *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Histoire des soleils*.

(2) Voir mon *Popol Vuh*, partie deuxième, chap. XIII.

(3) Motolinia, *ubi sup.* — *Codex Chimalpopoca*.

(4) Id., *ibid.*

(5) Les sacrifices de victimes humaines ne devinrent fréquents, même dans la vallée de l'Anahuac, que durant les années de la prépondérance mexicaine, au dernier siècle avant la conquête.

(6) *Popol Vuh, Livre sacré*, etc.

(7) Ceci est parfaitement visible dans les premiers chapitres du *Popol Vuh* où les sarbacanes des deux frères Hunahpu et Xbalanqué symbolisent les deux pics du volcan de Fuego, encore appelé *Hunahpu* par les indigènes actuellement.

(8) Hunhun-Ahpu qui représente la race étrangère révoltée contre Xibalba, est condamné à mort : sa tête est placée après le supplice entre les fruits d'un calebassier, dont elle prend l'apparence. Cet arbre fait des merveilles, et une jeune fille de la race princière de Xibalba, attirée par sa renommée, y accourt pour le contempler. La tête du mort lui parle et lui dit d'ouvrir la main. Elle l'étend, y reçoit un crachat qui disparaît aussitôt et elle devient enceinte : c'est ainsi qu'elle devint mère des deux jumeaux Hunahpu et Xbalanqué, qui finirent par triompher de Xibalba et régner à sa place.

(9) Sahagun, *Hist. de las cosas de Nueva-España*, liv. III, chap. I et suiv.

(10) *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Histoire des soleils*. — Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*.

(11) Id., *ibid.*

fondamental de l'astronomie toltèque, celui de Quetzalcohuatl qui réunissait à la fois le sacerdoce avec l'empire. Alors seulement Tullan devint la maîtresse et put s'arroger véritablement la suprématie sur les provinces voisines.

Jusque-là elle ne pouvait avoir été qu'une ville du second ordre en Xibalba, bien qu'elle fût le siége de princes, égaux peut-être en puissance aux rois de cette contrée, et qu'elle eût enveloppé les nations dans le réseau de ses institutions politiques et religieuses. Mais quels que fussent et la condition des chefs d'origine nahuatl en Xibalba, et les succès qu'ils avaient pu obtenir à la suite de leurs guerres, soutenus qu'ils auraient été, d'ailleurs, par ceux de Cholula et de Teotihuacan, il n'avait pas moins fallu, sans doute, un temps considérable pour donner de la stabilité à ces institutions et aux réformes qui en avaient été la conséquence, en attendant qu'ils eussent réussi à se faire agréer comme des princes légitimes par les populations. Ce temps, ainsi que toutes les époques passées antérieurement, est considéré toujours comme une longue nuit dans les traditions toltèques, nuit durant laquelle, l'homme *Chay-Abah*, le vassal, le type de la caste guerrière, destinée à soutenir le trône et l'autel, est formé et perfectionné dans la douleur (1), suivant l'expression du *Manuscrit Cakchiquel*. « Et l'homme ayant été créé, fut perfectionné, continue l'auteur de ce document. Treize « hommes et quatorze femmes furent ainsi faits. La tête exista (2); ensuite ils se mirent à parler et « à marcher; il y eut du sang et de la chair (3). Ils se marièrent et deux femmes furent les « épouses d'un seul (4). C'est pourquoi l'homme commença à s'unir, l'homme d'autrefois..... Ils « eurent des filles et des fils et ce fut là la première génération. Ainsi se fit cette génération, ainsi « fut formé Chay-Abah qui protége l'entrée de Tullan, où nous étions. Là aussi est le *Zotz*, qui « ferme l'entrée de Tullan, où nous fûmes engendrés et mis au monde, où nous avons donné « le tribut dans les ténèbres et la nuit (5). »

Les histoires mexicaines fixent à l'an *Ce-Tochtli*, Un Lapin, le premier après l'inondation, la restauration du ciel et de la terre par les quatre grands dieux (6) : la même année, ceux-ci créent pour les aider dans cette œuvre, quatre autres dieux inférieurs ou des hommes, qui sont *Quauhtemoc*, *Itzcohuatl*, *Itzmali* et *Tenuch* (7), et après qu'ils ont achevé de relever le ciel et les astres, Tetzcatlipoca et Quetzalcohuatl, ayant fait un chemin au firmament, s'y rendent et prennent place auprès de Tonacateuctli (8), qui les en fait seigneurs. Ces mots indiqueraient-ils la substitution d'une nouvelle religion à celles dont ces deux dieux étaient les symboles, ou d'une réforme intermédiaire? c'est là ce que le texte ne nous apprend pas. Cette année est marquée dans les calendriers mayas par le signe correspondant *Kan*; elle est la première du cycle et le premier cycle qui suit est marqué, dans les histoires mexicaines, par de grands événements, où la légende commence évidemment à faire place à des récits plus vraisemblables (9). Ces événements ont, dans leur ensemble, une analogie frappante avec ceux auxquels il est fait allusion dans le *Manuscrit Cakchiquel*; mais les

(1) *Manuscrit Cakchiquel*. Ces mots, probablement, expriment les difficultés que rencontrèrent les chefs nahuas pour établir et consolider leurs institutions et les faire accepter par les populations qu'ils soumirent à leur joug religieux et politique.

(2) Sans doute un chef, symbole de ceux qui furent créés pour avoir le commandement sur les vassaux et la caste guerrière. *Chay-Abah* signifie littéralement « pierre de silex ». C'est le silex qui servait à faire des couteaux, des instruments tranchants divers et les pointes de flèches et de lances. C'est dans ce sens que *chay* était pris pour le soldat en général et *ah-chay*, pour un chef militaire d'un degré inférieur.

(3) « Il y eut du sang et de la chair, » probablement des aliments propres à créer et à sustenter le sang et la chair, ainsi que le travail du prolétaire qui les produit.

(4) « Deux femmes épouses d'un seul, » privilége des chefs, apparemment.

(5) Dans le *Manuscrit Cakchiquel*, le récit est constamment dans la bouche d'un père ou d'un aïeul, parlant à ses enfants pour les instruire, et les morceaux qui en forment le commencement, sont tous des épisodes, racontés par les chefs les plus anciens et les plus primitifs de la nation. On voit par le récit actuel que Chay-Abah est ici l'image des guerriers qui protégent les accès du pays de Tullan et le nom suivant, *Zotz*, la chauve-souris, indique la tribu de ce nom qui était chargée de sa défense. C'est celle des *Zotziles*, dont le berceau était la cité fortifiée de *Zotziem* ou *Tzinacantlan*, qui défendait le passage du Chiapas inférieur à la vallée de Ghovel ou Ciudad-Real. C'est aujourd'hui le village de *Cinacantan*. D'autres villes Zotziles étaient celles de *Chamulà* ou *Chamkô*, de l'autre côté du passage, ainsi que celles qu'on appelle encore des *Quélènes*, dont les principales localités sont aujourd'hui *Socoltenango*, *San-Bartolomé*, *Iztapa*, *Simoghovel*, *Huciteopan*, etc. Les rois cakchiquels de Guatémala descendaient d'une famille zotzile.

(6) *Codex Chimalpopoca*, dans l'*Histoire des soleils*.

(7) Motolinia, *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, MS.

(8) C'est ici une sorte d'apothéose qui rappelle assez celle de Hunhun-Ahpu et de Vukub-Hunahpu dans le *Livre sacré*. Voir *Popol Vuh*, part. II, chap. XIV.

(9) Le *Codex Chimalpopoca* et l'*Histoire mexicaine* de Motolinia traitent également de ces événements, quoique avec assez de variantes, mais il serait fort difficile d'en fixer les époques, bien qu'il y ait lieu de penser qu'il s'agit ici de l'histoire primitive de Teotihuacan.

faits y sont énoncés d'une manière moins obscure. On y voit se dessiner clairement la création des diverses castes : les dieux y deviennent tout à fait des hommes ; ils font la guerre pour soumettre les populations à leur joug et à celui de leur religion. Enfin les Chichimèques y sont entièrement désignés sous le nom d'*Otomis*, ceux-ci étant les habitants antiques de ces contrées que les dieux-guerriers veulent asservir sous la tyrannie sanguinaire des prêtres de Teotihuacan.

C'est à la suite de ces événements qu'on voit apparaître les Mixcohuas et enfin la figure de *Céacatl*, autrement dit *Quetzalcohuatl*, conquérant des terres lointaines et reconnu le premier pour roi de Tullan (1). Sous son règne qui personnifie, on n'en saurait douter, celui d'une dynastie mixte dans les régions naguère soumises aux rois de Xibalba, Tullan arrive au comble de la prospérité et étend au loin sa renommée avec l'influence de la civilisation toltèque. Les traditions mexicaines sont unanimes, lorsqu'il s'agit de célébrer les grandeurs et la gloire de cette ville fameuse ; c'est encore Sahagun qui, en quelques lignes, nous en donne l'idée la plus complète.

« Quetzalcohuatl, dit-il (2), était considéré et vénéré comme un dieu et de temps immémorial « on l'adorait à Tulla, où il avait un temple fort élevé, avec un grand nombre de degrés et qui « étaient si étroits, qu'un pied ne les tenait pas. Sa statue était toujours étendue et recouverte de « pièces d'étoffe, le visage étant fort laid et la tête grande et barbue. Tous ses vassaux étaient habiles « dans les arts mécaniques, ingénieux à travailler les pierres vertes, qu'on appelle *chalchihuitl* (3), « à fondre l'argent et faire d'autres choses. Or, tous ces arts avaient leur principe et leur origine « dans le même Quetzalcohuatl, lequel avait des maisons (ornées) de ces pierres vertes et précieuses « qu'on appelle *chalchihuitl*, d'autres (ornées) d'argent, d'autres, de coquillages rouges et blancs, « d'autres, toutes faites de bois travaillé, d'autres (ornées) de turquoises, et d'autres, enfin, de plumes « brillantes. Ses vassaux étaient aussi fort légers à la course et pour arriver où ils voulaient se rendre ; « c'est pourquoi on les appelait *Tlanqua-Cemilhuitime* (4). Or il y a une montagne, appelée *Tzatzi* « *Tepetl* (5), et jusqu'à ce jour on lui donne ce nom, sur laquelle un héraut se faisait entendre pour « appeler les villes éloignées, comme celles qui sont à plus de cent lieues, et qui sont au pays « d'*Anahuac* (6) ; de là ils entendaient l'appel et aussitôt ils s'y rendaient avec célérité, pour écouter « et savoir ce que leur commandait ledit Quetzalcohuatl. On raconte en outre qu'il était fort riche « et qu'il avait en abondance tout ce qu'il lui fallait ou qui était bon pour manger et boire...

« La terre était d'une telle fertilité que les calebasses avaient une brassée de circonférence ; que « le maïs donnait des épis si grands qu'on ne pouvait les enlever qu'à force de bras et les gerbes mon- « taient si haut, qu'elles ressemblaient à des arbres : terre où l'on semait le coton qu'on récoltait « de toutes les couleurs, rouge, écarlate, jaune, violet, blanchâtre, vert, bleu, brun, gris, orangé, « fauve ; et où toutes ces couleurs étaient naturelles au coton, car il croissait ainsi (7). Terre de Tulla, « où l'on voyait, dit-on, de tous les oiseaux aux plus riches plumages, aux couleurs les plus bril- « lantes ; où se trouvaient réunis le *Xiuhtototl*, le *Quetzal*, le *Tzaquan*, le *Tlauquechol* (8), et où « une foule d'autres oiseaux font entendre de doux et mélodieux ramages. Quetzalcohuatl était le « maître de toutes les richesses du monde, de l'or, de l'argent, des pierres vertes, appelées *chalchi-* « *huitl* et d'autres choses précieuses. Dans ses domaines surabondaient les arbres de cacao de di-

(1) *Ce Acatl*, une canne, est aussi le nom du jour où se montra pour la première fois l'Etoile du matin, *Tlahuizcalpantecutli*, après les convulsions de la terre, abîmée par le déluge et les volcans (*Cod. Mex. Tell.-Rem.*, fol. 17 verso). *Ce-Acatl*, Une Canne, est un des principaux signes de l'astrologie judiciaire ; il est l'hiéroglyphe de la mesure du temps et probablement aussi de la mesure matérielle, de l'art de l'architecture, etc. C'est ainsi que *Quetzalcohuatl* à qui ce nom est attribué, *Kukulcan* ou *Gukumatz*, est comme le Thoth égyptien, l'inventeur des arts graphiques, le démiurge américain, le propagateur des sciences ; c'est le personnage hiéroglyphique qui sert d'expression aux rudiments d'un corps littéraire et scientifique de l'Amérique primitive.

(2) *Hist. de las cosas de N.-España*, lib. III, cap. III.

(3) Le *chalchihuitl* est en langue nahuatl le mot qui désigne la pierre de jade.

(4) Ailleurs ce mot est écrit *tlanqua-remilhuique*, et Sahagun le traduit par gens *qui courent un jour entier sans se reposer*, bien que l'étymologie des deux premières syllabes corresponde peu à ce sens (Sahagun, *Hist. gen. de Nueva-España*, lib. X, cap. XXX, § 1.)

(5) *Tzatzi-Tepetl*, montagne du ban, du cri, de *tzatzi*, publier à son de trompe, crier, et de *tepetl*, montagne.

(6) Nous l'avons déjà dit, *Anahuac* signifie lieu voisin de l'eau, tout pays riverain des lacs et des mers.

(7) C'est ainsi que l'énonce Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib III, cap. III.

(8) On peut voir dans Hernandez la description de ces oiseaux. Voir Nieremberg, *Historia naturæ, maxime peregrinæ, lib. XVI distincta*, etc. Antuerpiæ, 1665, in-fol.

« verses couleurs, qu'on appelait *xochicacatlao :* aussi les vassaux de Quetzalcohuatl étaient-ils « comblés de richesses et il ne leur manquait rien ; il n'y avait jamais de famine, ni défaut de « maïs, et ils n'étaient point réduits à en manger les tiges encore toutes petites ; mais ils s'en servaient « pour chauffer les bains comme avec du bois. On dit aussi que le même Quetzalcohuatl faisait « pénitence, en se piquant les jambes pour en tirer du sang avec des épines de maguey ; il se lavait « à minuit dans une fontaine, appelée *Xicapoya ;* de là vint aux prêtres mexicains et aux ministres « des idoles cette coutume et cette manière d'agir, à l'imitation de Quetzalcohuatl qui le faisait ainsi « dans la ville de Tulla. »

« C'est dans cette terre si riche, ajoute ailleurs la tradition dans Sahagun (1), si abondante en « vivres de toute espèce, que se trouvent le meilleur cacao (2) et la rose aromatique *teunacaztli*, « qu'on recueille la gomme noire de l'arbre *ulli* (3), et la rose *xiloxuchitl*, au milieu d'une « foule d'autres variétés de fleurs délicieuses. C'est la patrie des oiseaux aux panaches étincelants, « des perroquets de toute grandeur, des limpides émeraudes, des turquoises, de l'or et de l'argent. « Terre, enfin, qu'à cause de son excessive fertilité, les anciens avaient nommée *Tlalocan*, qui veut « dire la terre des richesses (de l'abondance) et le paradis de la terre (4), et dont les habitants « étaient surnommés les enfants de Quetzalcohuatl. »

CHAPITRE SEPTIÈME

Le jeu de paume, symbole de la lutte entre les Nahuas et Xibalba. Noms divers qui répondent à ce symbole. Villes identifiées avec Tullan et Xibalba. Conséquences du triomphe des Nahuas. Déclin de la royauté sacerdotale des Quetzalcohuas. Légendes de la chute et de la fuite de Quetzalcohuatl de Tullan à Tlapallan. Schisme, luttes religieuses et politiques des deux grandes fractions de la religion toltèque. Tribus orientales soumises au joug des Toltèques à Tullan. Leur existence antérieure. Prosélytisme de la religion toltèque. Nations tributaires pour les sacrifices de sang humain. Cannibalisme à Tullan.

C'est sous l'image d'un jeu de Paume que le *Popol-Vuh* représente la lutte ouverte entre Xibalba et les Nahuas : aussi ce divertissement, qui était réservé aux princes et à la noblesse, au Mexique et dans l'Amérique centrale, était-il regardé comme un acte sacré ; c'est pour cela que Sahagun, en plusieurs endroits de son ouvrage, prémunit avec soin les ministres de l'Évangile à cet égard et leur recommande d'avoir sans cesse les yeux ouverts sur ce jeu, ainsi que sur les *Mitotes* ou chœurs dialogués, à cause des mystères d'idolâtrie qu'ils contenaient. Dans le *Codex Chimalpopoca*, la femme *Cuetlachtli* (5), la sœur des quatre Mixcohuas, la gardienne des tombes sacrées des pyramides de Teotihuacan, est représentée debout sur le *Tlachco* ou jeu de Paume, au moment de la bataille mythique, livrée par les dieux aux Chichimèques révoltés (6). Ailleurs la cité des Toltèques est appelée *Tlachicatzin*, nom qui fait certainement allusion aux mêmes idées (7). Dans les ruines de Chichen-Itza, au Yucatan, qui peut-être fut, dans des temps très-anciens, le berceau de la race chichimèque (8), un des plus beaux édifices que l'on rencontre est celui qui servait au jeu de Paume (9) : ainsi que dans celui dont nous avons

(1) *Hist. gen.*, etc., lib. X, cap. XXIX, § 10.

(2) Le meilleur cacao, au temps de Montézuma, était celui de Soconusco, province qui dépendait certainement de Tullan dans les temps anciens.

(3) L'*ulli* est la gomme élastique liquide ou caoutchouc.

(4) Ces descriptions n'ont jamais pu être applicables au *Tula* ou *Tollan* du plateau de Mexico, où l'on ne trouve ni le quetzal ni les autres oiseaux aux riches plumages, ni le cacao, ni le caoutchouc, etc., productions des climats les plus chauds du Mexique.

(5) Ce nom est composé de *cueitl*, jupon de femme, expression qui indique toujours un nom de sexe féminin et de *tlachtli*, le jeu de paume, bien que dans son ensemble il signifie loup, suivant Molina : *Cuetlachtli*, lobo. (*Vocab. de la leng. mex. y Castell.*)

(6) Voir l'histoire des soleils dans le *Codex Chimalpopoca*.

(7) Ixtlilxochitl, dans Veytia, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXI. — *Tlachicotzin* prête à des étymologies diverses : il peut venir de *tlachia*, voir, regarder de loin, espionner, de la ligature *co* et de *tzin*, monosyllabe révérenciel, indiquant ici une personne : le sens serait donc le Seigneur qui voit, le Seigneur sentinelle, bien que ce mot soit rendu par *tlachiani*. Il pourrait venir originairement de *tlachicahua*, fortifier ; mais il est plus probable que sa racine est la même que celle de *tlachtli*, le jeu de paume, et qu'il a dû signifier le joueur à la paume comme *Hun-Ahpu*, un tireur de sarbacane, et que le nom en lui-même, bien qu'énonçant un homme, indique le lieu dont il était le chef par excellence.

(8) Voir chapitre IV, note 10, page 45.

(9) Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*, vol. II, chap. XVII.

retrouvé les restes à Uxmal, on y voit les serpents jumeaux entrelacés, emblèmes de Quetzalcohuatl et de la religion des Nahuas (1), peut-être aussi de l'union de la race vaincue et de la race triomphante dans la famille royale et sacerdotale de Tullan. Dans le *Popol-Vuh*, le jeu de Paume des deux frères, dont le bruit formidable trouble le repos des princes de Xibalba aurait été placé auprès de *Nim-Xob-Carchah*, nom entièrement composé d'expressions à double sens et qui semble faire allusion au fracas et à l'éruption des volcans, comme aux éclats du jeu de Paume (2). Carchah est, du reste, une localité encore connue, de la haute Vérapaz au Guatémala, non loin de laquelle existent diverses montagnes fort élevées, telles que le *Nimxob* ou *Nimxor*, le *Chacachil*, le *Tzulahau*, le *Moinal*, le *Petalton* et le *Xibalba-Tzul*, aux cimes altières et couvertes de neige, les unes en avant, les autres en arrière de Carchah, et offrant encore aujourd'hui des traces profondes d'éruptions volcaniques.

Ces notions, bien qu'enveloppées toujours des voiles du symbolisme, nous aident cependant à retrouver encore des positions servant à fixer celles où l'on pourrait placer Xibalba et Tullan. Une autre indication, c'est le nom donné dans le *Popol-Vuh* aux messagers de Xibalba, les *Tucurub* ou Hiboux, au nombre de quatre, qui avaient la dignité d'*Ahpop-Achih*, ou princes des gardes : or aujourd'hui encore, Tucurub est une localité connue de la même province et la tribu de ce nom étendait naguère sa puissance sur la plus grande portion de la Vérapaz, des bords du Motagua et du lac d'Izabal, où les ruines de deux villes considérables portent encore ce nom (3), jusqu'au grand coude du fleuve Lacandon, à quatre lieues au sud de San-Cristobal *Cancoh*, d'où les Pokomames les chassèrent, du quatrième au cinquième siècle (4), précisément vers l'époque du grand désastre de la puissance des Toltèques.

Ces renseignements paraissent donc coïncider avec ceux que nous avons donnés précédemment sur la situation de Xibalba et de Tullan, sinon pour déterminer le site précis de cette ville et de la métropole des Xibalbaïdes, au moins pour démontrer jusqu'à un certain point la circonscription particulière des États qui en dépendaient immédiatement (5). Les mêmes coïncidences nous inclinent également à identifier la ville de *Tlachicatzin*, citée plus haut, avec le Tullan de Xibalba qui peut-être aurait été Palenqué, et dans ce cas il serait presque indubitable que celle qu'Ixtlilxochitl adjoint à Tlachicatzin, sous le nom de *Tlaxi-Coliuhcan*, comme la plus considérable dans la même contrée après la première, aurait été le *Huey-Colhuacan* des traditions mexicaines et la capitale antique de l'empire des Xibalbaïdes, qu'on pourrait chercher alors dans Chichen-Itza ou dans Mayapan (6).

Quels furent, après le triomphe final des Nahuas, dans ces contrées, et l'établissement de la monarchie de race mixte à Tullan, les rapports entre ces deux capitales, c'est ce que les rares données que nous fournissent les traditions ne nous disent pas. Ce qui paraît certain, c'est que ce triomphe, résultat de tant de siècles de luttes intestines, n'eut relativement qu'une courte durée, au moins en ce qui concerne la royauté des Quetzalcohuas à Tullan. Quant à l'ensemble des institutions toltèques, elles étaient déjà trop profondément enracinées dans les coutumes des populations, pour qu'un changement de dynastie pût y porter atteinte d'une manière sensible. Nous sommes témoin qu'elles

(1) Ces serpents sont entrelacés à Uxmal sur le mur du jeu de paume où je les ai fait dessiner l'année dernière, durant mon séjour dans ces belles ruines, et on les voit autour de l'anneau du jeu de paume de Chichen-Itza, tel que le reproduit le titre de plusieurs de mes ouvrages.

(2) Le *Popol-Vuh* donne *nim-xob*, la grande terreur ou épouvante, et *carchah*, qui signifie poisson de cendre ou de la lutte ; ces noms font évidemment allusion aux luttes dont il est question entre les Hun-Ahpu et Xibalba. Dans le *Manuscrit Cakchiquel*, pour *nim-xob* on lit *nim-xor*, le grand trou foré.

(3) *Tecolotlan* est le nom que les Mexicains donnaient à la haute Vérapaz : c'est exactement la traduction de *Tucurub*, en quiché, pays des hiboux. Cortès signale une ville de ce nom au nord du *Polochic*, ou plutôt *Apolochic*, la même probablement que *Xucaneb*, dans la montagne de ce nom, à quelques lieues à l'est de Coban, mais aujourd'hui entièrement ruinée. Une autre ville de *Tucurub* ou *Tecolotlan* existait sur une pointe de terrain élevée au confluent d'une petite rivière de *Tecolota* et du Motagua, rive gauche, en face du hameau de *Jiote*, sur la route d'Izabal à Guatémala, à 40 lieues environ de cette capitale.

(4) *Titulo de los Señores de Cancoh*. San Cristobal Verapaz. MS., copié aux archives nationales de Guatémala. — Suivant ce document, les Pokomames actuellement en possession des terres de San-Cristobal, en chassèrent les Tucurub, qui en étaient les maîtres, mille ans environ avant la conquête.

(5) Cette circonscription nous donne donc pour frontières de Xibalba au sud le lac d'Izabal, avec le golfe Dulce, les montagnes de Xucaneb et le grand coude du Lacandon ; à l'ouest toute la ligne des anciennes cités des Quélènes ou Zotziles jusqu'à Cinacantan et Chamulà, et peut-être tout le cours principal du fleuve Tabasco jusqu'à la mer.

(6) Voir plus haut, note 10, page 45.

durèrent jusqu'au temps de la conquête espagnole, ébranlées souvent par des schismes redoutables, par des innovations issues, peut-être, du bouddhisme oriental ; mais elles résistèrent à tout et aujourd'hui même elles existent encore, en réalité, dans les mœurs, les superstitions et les usages d'une portion considérable des populations indigènes du Mexique et de l'Amérique centrale.

La chute de la dynastie sacerdotale de Tullan, dont la splendeur et la prospérité font l'objet de tant de légendes et de traditions, aurait été amenée par des dissidences religieuses, et les partisans de l'ancien régime xibalbaïde, désigné, ce semble ici, par le nom de Tetzcatlipoca, auraient, après un règne de trois ou quatre siècles, au plus, obligé Quetzalcohuatl, c'est-à-dire les rois-pontifes dont ce nom était le symbole, à s'exiler du pays qu'il avait rendu si prospère. Cette histoire ne se montre racontée nulle part d'une manière ordinaire ; mais on la retrouve dans une foule de traditions, sous des voiles plus ou moins imagés, sous des symboles qui permettent d'en voir jusqu'à un certain point l'ensemble. Nous en emprunterons encore une fois le récit à Sahagun.

« Il vint un temps, dit-il (1), où s'acheva la fortune de Quetzalcohuatl et des Toltèques. Car il « se présenta à eux trois nécromanciens, appelés *Vitzilopuchtli*, *Titlacahuan* et *Tlacahuepan* (2), qui « mirent en œuvre beaucoup de fourberies dans Tulla, et la première supercherie fut celle de Titla- « cahuan qui se travestit en un vieillard à cheveux blancs et qui, sous ce masque, s'en fut à la maison « de Quetzalcohuatl, disant à ses pages : « Je veux voir le roi et lui parler. » Ceux-ci répondirent : « Retire-toi, va-t'en, vieux, tu ne peux pas le voir ; car il est malade et tu le laisserais irrité et « plein de tristesse. » Alors le vieillard reprit : « Il faut que je le voie. » Les pages répliquè- « rent : « Attendez donc. » Et ils s'en allèrent dire à Quetzalcohuatl comme quoi un vieillard était venu « pour lui parler et ils ajoutèrent : « Seigneur, nous l'avons repoussé pour qu'il s'en allât ; mais il ne « veut pas, disant qu'il doit vous voir à toute force. » Quetzalcohuatl dit : « Eh bien ! qu'il entre ici ; « car je l'attends depuis bien des jours. » Aussitôt donc ils appelèrent le vieillard ; il entra où était « Quetzalcohuatl et lui dit : « Mon fils (3), comment vous portez-vous ? Voici que je vous apporte une « potion pour que vous la buviez. » Quetzalcohuatl répliqua : « A la bonne heure, venez, mon « ancien, car il y a déjà bien des jours que je vous attends. » Alors le vieillard demanda : « Com- « ment vous trouvez-vous de votre corps et de votre santé ? » Quetzalcohuatl répondit : « Je me sens « bien indisposé ; tout le corps me fait mal, je ne puis remuer ni les mains ni les pieds. » Le vieil- « lard dit au roi : « Voici, seigneur, la médecine que je vous apporte : elle est bonne et salutaire ; « qui la boit s'enivre et si vous voulez la boire il faut vous enivrer et elle vous guérira ; elle vous « ramollira le cœur et vous rappellera les travaux et les fatigues de la mort et de votre vie. » « Quetzalcohuatl répondit : « O vieillard ! où donc dois-je aller ? » Le vieillard dit : « Il faut absolu- « ment que vous alliez à *Tullan-Tlapallan* (4), où un autre ancien vous attend : vous converserez, « vous et lui, et après votre retour, vous serez comme un jeune homme et même vous retournerez à « être comme un adolescent. » Quetzalcohuatl, entendant ces paroles, en sentit son cœur tout ému et le « vieillard reprenant, lui dit : « Seigneur, buvez cette potion. » Mais Quetzalcohuatl répliqua : « Je « ne veux pas la boire. » Le vieillard insista, disant : « Buvez-la, seigneur ; parce que si vous ne « la buvez pas, vous le regretterez plus tard. Mettez-vous-en un peu sur le front et buvez-en un « petit peu. » Quetzalcohuatl alors la goûta et la trouva bonne ; il la but ensuite, ajoutant : « Qu'est ceci ? « cela paraît être une chose bonne et savoureuse ; voilà que je guéris et que la maladie me laisse ;

(1) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. III, cap. IV.

(2) *Vitzilopuchtli*, ou *Huitzilopuchtli*, c'est-à-dire le Colibri-Gaucher, est le nom sous lequel les Mexicains adoraient la Divinité qu'ils reconnaissaient encore avec des symboles différents sous le nom de *Tetzcatlipoca*, lequel avait aussi pour nom *Titlacahuan*, qui signifie littéralement Nous serviteurs ou Nous sommes vos serviteurs. *Tlacahuepan* paraît se composer de *tlacatl*, homme, et de *huepana*, entraîner, enlever de force. Ces trois noms symbolisaient également Tetzcatlipoca.

(3) Mon fils, *no-piltzine*, c'est un titre affectueux, mais non trop familier en mexicain.

(4) Voici donc encore un *Tullan*, et celui-ci est en *Tlapallan*, c'est-à dire dans une partie indéterminée du Honduras, ou plus loin encore. Peut-être s'agit-il de la contrée dont Copan était la capitale. Le *Manuscrit Cakchiquel* indique, du reste, qu'il y avait quatre *Tullan* principaux : « Quatre nations, y est-il dit, étaient en Tullan à « l'orient, et c'est là un Tullan (sans doute celui de Tlapallan, dont « il est question ici) : il y en a un autre en Xibalba (et c'est celui « qui nous occupe spécialement) ; un autre du côté où le soleil se « couche (peut-être celui qui est à 14 lieues de Mexico, ou beaucoup « plus loin à l'ouest, en Asie, peut-être ?) ; un autre enfin, où est le « dieu (apparemment Teotihuacan, appelé quelquefois Tullan et « certainement *Tolteca*). »

« je me sens déjà tout à fait bien. » Le vieillard reprit : « Buvez-en, seigneur, buvez-en une seconde « fois ; car elle est bonne et vous vous sentirez encore mieux portant. » Quetzalcohuatl en but donc « une autre fois, de quoi il s'enivra. Alors il commença à pleurer tristement : son cœur s'émut et « s'amollit pour s'en aller et la pensée ne l'en quitta plus. C'était là l'artifice et la fourberie avec « quoi l'avait trompé le vieux nécromancien. Or la potion que but Quetzalcohuatl était le vin « blanc de la terre, fabriqué du maguey qu'on appelle *Teumetl* (1). »

Cette tradition est rapportée par divers auteurs avec beaucoup de variantes ; mais il serait possible que des événements, analogues à ceux qui se passaient dans Tulla de Xibalba, eussent eu lieu, à des époques plus ou moins rapprochées, dans les diverses contrées où dominaient les rois, pontifes de Quetzalcohuatl, dans le but d'amener leur chute et celle des différents sacerdoces dans les grandes villes soumises à leur empire. Dans le récit suivant, où Sahagun raconte le départ de Quetzalcohuatl, les localités nommées existent dans la vallée de Mexico ; mais on sait que ces noms étaient loin d'être uniques et que les Toltèques, dans leurs émigrations multiples, à l'exemple des Américains de nos jours, les imposèrent aux différents lieux où ils se fixèrent, en souvenir d'une patrie toujours regrettée.

« Les Toltèques, continue Sahagun (2), furent en butte à beaucoup d'autres fourberies, après que « la fortune eut cessé de leur sourire, et Quetzalcohuatl, étant plein de tristesse, se résolut à quitter « Tulla pour Tlapallan. Il fit brûler toutes les maisons qu'il avait faites d'argent et de nacre et com- « manda d'enterrer une foule d'autres choses précieuses en dedans des montagnes et des ravins : il « convertit les arbres de cacao en d'autres arbres qu'on appelle *mizquitl* (3), et en outre ordonna à « toutes les classes d'oiseaux aux riches plumages, nommés *quetzaltotott* et *tlauhquechol*, qu'ils prissent « les devants et ils s'en furent jusqu'à l'*Anahuac*, à plus de deux cents lieues de distance. Quetzalco- « huatl commença à se mettre en chemin et à s'en aller de Tulla et ainsi il partit : il arriva à un lieu « nommé *Quauhtitlan* (4), où il y avait un grand arbre, gros et épais. Il s'y appuya et demanda aux « pages un miroir qu'ils lui donnèrent. S'y étant regardé le visage, il dit : « Hélas ! je suis vieux !... » « Et alors il nomma cet endroit *Huehue Quauhtitlan*. Puis il prit des pierres qu'il lança contre cet arbre, « et toutes les pierres que lançait Quetzalcohuatl, il les enclavait dans l'arbre, et pour bien du temps « elles y restèrent et parurent ainsi et le monde pouvait les voir depuis le sol jusqu'en haut. Quetzal- « cohuatl s'en alla donc ainsi par le chemin, des musiciens jouant de la flûte devant lui. Il arriva à « un autre endroit dans le chemin où il se reposa ; il s'y assit sur une pierre et y ayant mis ses mains, « il y en laissa l'impression. Étant à regarder du côté de Tulla, il pleura tristement et les larmes « qu'il répandit creusèrent et percèrent la pierre où il se reposait en pleurant.

« Quetzalcohuatl mit les mains, en touchant la grande pierre où il s'était assis, comme s'il les avait « mises sur de la terre humide, de sorte qu'elles y restèrent légèrement marquées ; il laissa éga- « lement des empreintes de ses fesses sur la pierre où il s'était reposé et ces marques apparaissent « et se voient clairement, et alors il donna à ce lieu le nom de *Temacpalco* (5) et se leva. Et, conti- « nuant sa route, il arriva à un autre endroit qui s'appelle *Tepanoaya*, par lequel passe une rivière « fort grande et large. Quetzalcohuatl commanda de faire un pont de pierre sur cette rivière ; et, « l'ayant traversée, il nomma ce lieu *Tepanoaya* (6). Cheminant toujours, il arriva à un autre « endroit qui s'appelle *Coahpa*, où les nécromanciens vinrent à sa rencontre, pour l'empêcher d'aller « plus loin, disant à Quetzalcohuatl : « Où allez-vous ? pourquoi avez-vous abandonné votre ville ?

(1) Voici ce que dit Hernandez de cette classe d'aloès, appelée *teumetl* ou *teometl*, aloès divin : « Species est *maguei* inter numero- « sas alias, quæ referuntur, numeranda, eadem pæne facultate, et « forma, longa radice fibrataque, et exilibus spinis ; duas spithamas « longa sunt tantum folia. Succus vero epotus, aut illitus, febres « extinguit. Nascitur in frigidis et calidis locis, editis, atque cam- « pestribus. » (Francisci Hernandi, *medici atque historici Philippi II, Hisp. et Indiar. regis, et totius novi orbis archiatri, Opera, cum edita, tum inedita*, etc. Matriti, 1790, vol. II, lib. VII, cap. LXXVII.) — Il s'agit ici de l'*octli* ou pulqué, fabriqué du suc de cet aloès.

(2) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. III, cap. XII.

(3) Du *mizquitl* ou *siliqua*, Hernandez ajoute : « Hæc est veris- « sima antiquorum acacia, et quæ germanum Gummi vocatum « Arabicum ferat, etc. » (Hernandi *Opera*, lib. XII, cap. IX.)

(4) On connaît plusieurs localités de ce nom au Mexique, l'une entre autres qui fut une ville d'une grande importance, aujourd'hui *Cuautitlan*, à quatre lieues de Mexico. Ce nom signifie *auprès des bois*, et il a le même sens à peu près que Ximenez donne au mot *quiché*.

(5) Nom qui fait allusion précisément à l'impression de la main dans la pierre amollie (Sahagun, *ibid.*, cap. XIII).

(6) C'est-à-dire, Au pont de pierre, de *tepantli*, mur ou pont de pierre, et de *panoayan*, gué ou passage de l'eau.

« à qui l'avez-vous recommandée ? qui fera pénitence ? » A quoi Quetzalcohuatl, répondant aux « nécromanciens, dit : « Vous ne pouvez en aucune manière empêcher mon départ ; il faut absolu- « ment que je m'en aille. » Et les mêmes nécromanciens se reprirent à demander à Quetzalco- « huatl : « Où donc vous en-allez-vous ? » Et lui leur répliqua, disant : « Je m'en vais jusqu'à Tlapallan. « — Et qu'allez-vous faire par là ? » lui demandèrent les nécromanciens. Et il leur répondit : « On « est venu me chercher et le soleil m'appelle. » A quoi ils répliquèrent alors : « Eh bien, allez- « vous-en ; mais laissez tous les arts mécaniques de fondre l'argent et de travailler la pierre et « le bois, de peindre et de faire des ouvrages de plume et autres arts. » Ces nécromanciens enle- « vèrent donc toutes ces choses à Quetzalcohuatl et il se mit à jeter dans une fontaine tous les « riches joyaux qu'il emportait ; c'est pourquoi on appela cette fontaine *Cozcoapa*, et aujour- « d'hui on lui donne le nom de *Coahpa* (1). Poursuivant sa route, Quetzalcohuatl arriva à un autre « endroit qui se dit *Cochtoca* où un autre nécromancien vint à sa rencontre en lui disant : « Où allez- « vous donc ? » Et Quetzalcohuatl répondit : « Je vais à Tlapallan. » A quoi le nécromancien répli- « qua : « A la bonne heure ! allez-vous-en, mais auparavant buvez de ce vin que je vous apporte. « — Je ne puis ni le boire ni même le goûter le moins du monde, » dit Quetzalcohuatl. Le « nécromancien reprit : « Il faut absolument que vous le buviez et que vous en goûtiez un peu : « à aucun vivant je ne devrais le donner, car je les enivre tous. Mais, voyons, buvez-le. » « Quetzalcohuatl prit le vin et le but avec un chalumeau, et, le buvant, il s'enivra, s'endormit et « se mit à ronfler. Lorsqu'il s'éveilla, regardant à droite et à gauche, il se secouait les cheveux avec « la main, et c'est alors que ce lieu fut appelé *Cochtoca* (2)

« Poursuivant son chemin en avant, comme Quetzalcohuatl passait entre les deux montagnes du « volcan et les cimes neigeuses (3), tous ses pages, qui étaient des nains et des bossus lui faisant com- « pagnie, moururent de froid. Or, il sentit vivement la mort de ses pages, et pleurant tristement, en « chantant sa douleur avec des soupirs, il tourna ses yeux vers une autre montagne couverte de neige « appelée le *Poyauhtecatl*, qui est voisine de *Tecamachalco* (4), et ainsi il passa par tous les lieux et « les villes, laissant un grand nombre de marques de son passage dans les montagnes et les chemins. « Or, on raconte que Quetzalcohuatl se divertissait et s'amusait parfois sur une colline et, s'asseyant « au sommet, se laissait descendre, en restant assis et venait jusqu'en bas, ce qu'il répétait fort souvent. « On raconte aussi qu'en un autre endroit, il fit bâtir en pierre un jeu de paume en carré, où « l'on avait coutume de jouer ce qu'on nomme le *tlachtli* (5), et au milieu du jeu il mit une « marque, ou barre, appelée *tlecotl*, et là où il traça cette barre, la montagne est coupée à pic fort « profondément (6). En un autre endroit, il tira d'une flèche contre un grand arbre appelé *pochutl* « et la flèche était elle-même un arbre *pochutl* (7), et il l'en perça d'outre en outre et il s'en « forma ainsi une *croix* (8). On ajoute encore que Quetzalcohuatl fit et édifia certaines maisons sou- « terraines qu'on nomme *Mictlancalco* (9) et qu'il y fit placer une grande pierre qu'on met en mou- « vement avec le petit doigt ; mais on dit que bien des hommes ensemble, fussent-ils même en « grand nombre, ne sauraient la remuer (10). Quetzalcohuatl fit encore bien des choses notables en « beaucoup de localités, donna des noms aux montagnes, aux collines et à divers endroits. Lorsqu'il

(1) Ce qui veut dire Fontaine ou Ruisseau du serpent.

(2) *Cochtoca* ou *cochtocan*, dortoir ou chambre à coucher, lieu où l'on dort.

(3) Sahagun, *Hist. gen. de Nueva-España*, lib. III, cap. XIV. — L'auteur dit la *Sierra nevada*.

(4) Le nom de Poyauhtecatl paraît ici désigner le volcan d'Orizaba ; il signifie le brun ou le nuancé. Il y a encore aujourd'hui une bourgade, jadis ville importante, du nom de *Tecamachalco*, à peu de distance de l'Orizaba ; mais, ainsi que je le fais remarquer plus haut, tous ces noms ont été transportés de localités lointaines et redonnés, à diverses reprises, à d'autres localités, en mémoire de quelques événements et par un souvenir religieux, comme on le fait encore aujourd'hui.

(5) Voir plus haut, note 1.

(6) C'est une légende analogue à celle qui concerne la vallée de Roncevaux, ouverte d'un coup de la Durandal de Roland.

(7) Le *pochotl* est le même arbre qu'on appelle *Seiba* ; c'est le *Bombax orientale*, Spreng., ou *Bombax pentandrum*, L.

(8) On voit que l'hiéroglyphe de la croix revient surtout avec le mythe de Quetzalcohuatl.

(9) Ce nom se compose de *mic*, ou *miqui* mort, *tlan*, auprès, *cal* ou *calli*, maison, et *co*, le lieu, c'est-à-dire le lieu des maisons qui sont en *mictlan* ou auprès des morts. On sait que *mictlan* désigne toujours l'orcus, l'hadès, l'enfer pour les missionnaires chrétiens et qu'il est le mot que les Mayas traduisent par *Xibalba* et les Quichés par *Xibalba*.

(10) Cette pierre devait être une porte d'une seule pierre mouvant sur un pivot à l'aide d'un ressort, comme la porte des souterrains du vieux château à Baden-Baden.

« arriva au bord de la mer, il commanda qu'on lui fabriquât, avec des serpents, un radeau appelé « *coatlapechtli* (1) : il y entra, s'y assit comme en un bateau et s'en alla ainsi, naviguant par la mer : « mais on ne sait ni comment ni de quelle manière il arriva à Tlapallan. »

Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ces légendes encore trop obscures pour qu'il soit possible de dévoiler raisonnablement toutes les notions historiques qu'elles renferment : mais dans la lutte entre les nécromanciens et Quetzalcohuatl, dans les efforts des premiers pour amener le second à se rendre à leurs désirs, on reconnait aisément les menées d'une secte rivale, représentée par *Titlacahuan* ou *Tetzcatlipoca*, pour modifier dans son sens les institutions dont Quetzalcohuatl était le symbole. Autant qu'il est permis d'en juger, d'après les documents que l'on peut consulter, *Tetzcatlipoca* et *Quetzalcohuatl* n'étaient, après tout, que les images des deux factions qui avaient au fond le même culte et la même religion, nous dirions mieux, peut-être, de deux écoles philosophiques, dont la première admettait comme une nécessité les holocaustes de sang humain, et dont la seconde les abhorrait, sinon entièrement et de fait, au moins en principe et officiellement, uniquement, sans doute, par esprit d'opposition à la secte rivale. C'est ainsi que les textes du *Codex chimalpopoca* nous font voir que le but des premiers, en cherchant à séduire le collége sacerdotal qui avait Quetzalcohuatl pour chef, fut toujours de l'amener aux sacrifices publics des victimes humaines, à quoi ils auraient fini par le décider.

On ne saurait, d'ailleurs, accepter à la lettre les descriptions pompeuses que l'on trouve dans les traditions mexicaines au sujet de la douceur et de la magnanimité de Quetzalcohuatl et du bonheur et de la prospérité sans exemple dont auraient joui ses sujets : ces descriptions, en s'appliquant à cette portion de ses vassaux, regardés comme Toltèques, c'est-à-dire descendants de la race nahuatl, excluaient très-probablement toutes les populations vaincues et les classes inférieures de la société ; car on ne peut guère douter, en lisant les traditions conservées dans le *Manuscrit cakchiquel*, que le joug des rois-pontifes de Tullan ne fût d'une extrême dureté pour leurs tributaires, en général, et en particulier pour les nations qu'ils avaient soumises à leur sceptre et qu'ils continuaient à conquérir. Voici le récit animé que nous traduisons de ce document : « Alors nous reçûmes l'ordre de « nos mères et de nos pères, nous, les treize tribus des sept nations, les treize divisions de guer- « riers (2), et nous vînmes à Tullan dans l'obscurité, dans la nuit (3). Alors on donna le tribut, « on prit le tribut des guerriers des sept nations : nous étions rangés à la gauche de Tullan où se trou- « vaient les sept nations. A la droite de Tullan étaient rangés les guerriers. Et d'abord on leva le « tribut des sept nations et ensuite on leva le tribut des guerriers. Ce n'étaient que pierres, que « métaux précieux, que riches plumages amoncelés, que poudres brillantes (4), et avec tout cela, les « livres écrits, les choses sculptées et gravées, les flûtes, le chant (5), les rituels et calendriers, le « cacao brut et le cacao fin. Mais les seules richesses qu'eussent emportées les guerriers, en descen- « dant à Tullan, étaient des flèches, des carquois et des boucliers, ce furent les uniques richesses « qu'ils donnèrent en tribut, étant en Tullan. »

Dans d'autres passages, on découvre des traces remarquables de l'esprit de prosélytisme religieux, à l'aide duquel les Toltèques avaient su attirer les populations lointaines sous leur joug de fer : les flatteries, les menaces, les promesses d'un bonheur imaginaire, de richesses, d'une puissance sans bornes ; tels sont les moyens que les rois-pontifes du Tullan savaient employer au besoin. Le *Popol-Vuh* n'est pas moins explicite à ce sujet que le *Manuscrit cakchiquel*, et c'est dans le premier de ces deux documents qu'on trouve les renseignements uniques, jusqu'à présent, sur les contrées et les mœurs des nations plus orientales qui reçurent les institutions toltèques.

(1) Ce mot se compose de *coatl*, serpent, et de *tlapechtli*, lit, litière, palanquin ou brancard.

(2) Les mères sont toujours avant les pères ; mais ces mots, nos mères et nos pères, ont le sens ici de nos chefs.

(3) Dans l'obscurité, dans la nuit, c'est-à-dire avant qu'ils eussent été éclairés par le soleil de la nouvelle civilisation, des institutions nahuas.

(4) Ces poudres brillantes étaient les couleurs en poudre dont on oignait ou peignait les princes, pour les mettre en possession de la dignité souveraine.

(5) Les livres de chants ou les livres de musique ? le mot *bix* paraît plutôt désigner la musique du chant.

« Ils existaient en grand nombre dans l'orient où ils s'étaient propagés et ce fut durant l'obscurité « qu'ils se multiplièrent, » dit le texte (1). « La civilisation n'existait pas encore, quand ils se mul- « tiplièrent, mais ils vivaient tous ensemble, et grande était leur existence et leur renommée là dans « les contrées de l'Orient. Alors ils ne servaient pas encore et ne soutenaient pas les autels des dieux ; « seulement ils tournaient leurs visages vers le ciel, ils n'invoquaient encore ni le bois ni la pierre ; « ils ne se souvenaient que de la parole du Créateur et Formateur, du Cœur du ciel, du Cœur de la « terre... Ils étaient dans le repos, invoquant le retour de la lumière, et dans l'attente du lever du « soleil, ils contemplaient l'étoile du matin, ce grand astre précurseur du soleil, qui illumine la voûte « du ciel et la surface de la terre, partout où se meuvent les créatures humaines...

« Et il n'y avait encore ni bois ni pierre (sculptés) que gardassent nos premiers mères et pères : « mais seulement nos cœurs se lassaient d'attendre le soleil, toutes les tribus étant déjà fort nom- « breuses, ainsi que les Yaqui, les sacrificateurs (2). Partons donc, allons chercher, allons voir enfin « s'il y a (quelqu'un, dirent-ils,) pour garder nos symboles (3) ; tâchons de trouver ce que nous « devons allumer devant. Car tant que nous sommes, nous n'avons personne qui veille sur nous. Ainsi « parlèrent Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqi-Balam (les pères de la nation quichée). Or une « seule ville entendit leur discours et ils partirent, et voici le nom du lieu où ils s'en allèrent, Tullan et « Zuiva, aux Sept-Grottes, aux Sept-Ravins ; tel est le nom de la ville où ils allèrent recevoir la Divi- « nité (4). Et ils arrivèrent tous à Tullan, on ne pouvait compter le nombre des gens qui arrivaient et qui « tous entraient, en marchant en bon ordre. On leur remit leurs dieux... et ils étaient remplis d'allé- « gresse : » Voici que nous avons enfin trouvé (l'objet de nos recherches), « dirent-ils... Lorsqu'ils ar- « rivèrent en Tullan et Zuiva, aux Sept-Grottes, aux Sept-Ravins, est-il dit dans les antiques histoires, « longue avait été leur marche pour arriver en Tullan. »

Voici maintenant comment le compilateur du *Manuscrit Cakchiquel* s'exprime, en parlant des promesses faites aux tribus étrangères pour les attirer à Tullan : « Alors nos mères et nos pères nous don- « nèrent leurs ordres, disant : « Allons, ô mes fils, ô mes filles ! voici quel est votre tribut, votre devoir « pour le soutien (de l'autel). » Ainsi fut-il dit à Chay-Abah (5) : « Allez, vous verrez votre patrie ; de « l'autre côté de la mer sont vos montagnes et vos vallées, ô mes enfants, là vous pourrez lever la tête. « Là sont les tributs que je vous donnerai, les richesses et la puissance. » C'est ainsi qu'on parla aux treize « tribus des sept nations, aux treize divisions de guerriers. Alors on leur enseigna l'art de la divination, « lorsqu'ils furent descendus à Tullan de Xibalba, on leur donna des dieux de bois et de pierre, au « dire de nos anciens ; car là véritablement ils furent mis sous le tribut, et ce sont ici leurs paroles. »

S'il était permis de ramener à l'histoire de Tullan de Xibalba, les fragments qui paraissent s'y rattacher dans le *Codex Chimalpopoca* (6), on pourrait en conclure que les princes qui succédèrent aux Quetzalcohuas dans cette contrée ne réussirent pas à s'y maintenir durant bien longtemps, après la chute de la dynastie sacerdotale. « Car, après cela, dit le texte, il n'y a plus en Tollan de princes capables d'offrir « de sacrifices (7) : ceux qui régnèrent furent : le premier nommé Huemac, le second Nequametl, le « troisième Tlatlacatzin, le quatrième nommé Huitzilpopoca (8), et ce sont ces quatre, ainsi nommés, « qui suivirent Topiltzin (9). » Dans toutes les traditions, le nom du premier, Huemac, est uni aux

(1) *Livre sacré*, liv. III, chap. III et suiv.

(2) Ainsi la tribu de *Yaqui* était celle qui exerçait la sacrificature dans les pays orientaux du Honduras ou plutôt des contrées plus lointaines, peut-être de la côte de Venezuela et de Darien, où ces tribus paraissent avoir eu leur point de départ.

(3) Le texte dit : « Ve qo chi chahin k' etala, » s'il y a pour garder nos symboles, c'est le premier sens ; mais il y en a un second, et cette phrase peut signifier : s'il y a qui conserve ou qui garde nos descendants, notre postérité.

(4) Dans le *Popol-Vuh*, le nom de *Zuiva* va toujours avec celui de *Tullan* ; était-ce la même ville ? Ce n'est pas probable, mais ce devait être une ville des Toltèques, non loin de là ; car elle est marquée comme étant à l'ouest de *Nonoual*, *Nonohualco*, le territoire voisin de la lagune de Terminos, pour qui sortait du royaume de *Tulapan* ou terres de Tullan (*Manuscrit Maya*).

(5) Nous le répétons, *Chay-Abah*, la pierre de silex, est l'image des soldats qui servaient sous les drapeaux de Tullan.

(6) Dans l'*Histoire des soleils*.

(7) Le texte dit : « Auh in Tollan niman ye soc tlatlaca mamani. » Or, à Tollan, il n'y avait plus d'hommes qui offrissent. — Du verbe *mamana*, poser, placer des plats, ce qui a le sens d'offrir un sacrifice non sanglant.

(8) Dans les documents d'Ixtlilxochitl, cités par Veytia (*Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXIII), ces quatre princes sembleraient être les mêmes que le *Huemac*, le *Nequametl*, le *Huitzilopopoca* et un des autres qu'il donne pour la liste des rois chichimèques de Huehue-Tlapallan et qui furent peut-être des rois de race xibalbaïde régnant à Tullan, après la chute des Quetzalcohuas ?

(9) Ce nom est donné à tous ceux qui portèrent celui de Quetzalcohuatl ; il signifie littéralement, mais révérentiellement, Notre fils, ou Notre noble seigneur.

catastrophes qui commencèrent dès lors à affliger l'empire toltèque : ce nom fatal se retrouve, à diverses époques, au moment des bouleversements qui ruinèrent, les uns après les autres, les différents États basés sur les institutions toltèques, fondés en diverses parties du Mexique. Les réformes sanguinaires introduites dans la monarchie après l'abaissement de la royauté sacerdotale, et les persécutions cruelles dont celle-ci fut l'objet, ne réussirent pas à consolider la puissance chancelante des ennemis de Quetzalcohuatl : les sacrifices humains furent publiquement remis en honneur et les sectateurs de Tetzcatlipoca purent donner partout « des cœurs à dévorer et du sang à boire au soleil », suivant l'expression énergique de l'histoire mexicaine (1).

Quant aux tribus qui continuaient à venir à Tullan pour demander des dieux et reconnaître le joug des institutions toltèques, on ne les initia plus qu'au prix du plus précieux de leur sang, on ne leur communiqua le feu sacré, destiné à brûler perpétuellement sur l'autel, qu'à la condition de fournir des victimes. « Qu'est-ce que les tribus donneront, ô Tohil, elles qui viennent demander ton feu, dirent « alors Balam-Quitzé, Balam-Agab, Mahucutah et Iqi-Balam (2) ? — Eh bien, voudront-elles s'unir « à moi sous leur ceinture et sous leur aisselle (3) ? Leur cœur y consent-il, qu'elles m'embrassent, moi, « Tohil (4) ? Mais si elles ne le veulent point, je ne leur donnerai point de feu, dit Tohil... » Alors ils « référèrent la parole de Tohil. « C'est fort bien, l'union aura lieu, et c'est bien ainsi que nous l'embras- « serons, » répondirent les tribus, en entendant et en recevant la parole de Tohil. Elles ne tardèrent pas « longtemps à remplir leur promesse... et toutes les tribus furent prises dans cette embûche, lors- « qu'elles accordèrent le dessous de leur ceinture et le dessous de leur aisselle pour être ouvert ; car « c'est l'ouverture de la poitrine qu'avait signifiée Tohil, lorsqu'on sacrifia toutes les tribus devant sa « face, lorsqu'on leur arracha le cœur de la poitrine et de l'aisselle.

« On n'avait pas encore tenté cette pratique, lorsque fut énigmatiquement proposée par Tohil « leur mort dans l'épouvante et la majesté (5)... De Tullan et Zuiva était venu l'usage de ne pas « manger (à certains jours) : ils pratiquaient un jeûne perpétuel, veillaient uniquement, en atten- « dant l'aurore, et épiaient le lever du soleil. Ils s'alternaient pour voir la grande étoile, appelée « l'Étoile du matin, qui la première est devant le soleil, à la naissance de l'astre du jour ; étoile « brillante du matin qui était toujours là, du côté où étaient tournés leurs regards, à l'Orient, tandis « qu'ils étaient en Tullan et Zuiva, nom du lieu d'où vint leur dieu. Ce ne fut donc pas là qu'ils « reçurent leur puissance et la souveraineté ; mais ce fut bien là que l'on écrasa et que l'on mit « sous le joug les tribus grandes et petites, lorsque l'on sacrifia à la face de Tohil, en lui offrant le « sang, la vie, la poitrine et l'aisselle de tous les hommes. »

Tant de sang versé ne suffisait pas, cependant, à apaiser la colère des dieux, qui se manifestait par une foule de prodiges effrayants. Tullan était condamné. « Et le Tlatoani de Nonohualco, appelé « Huetzin (6), fut saisi d'épouvante, dit le *Codex Chimalpopoca*, en voyant apparaître des « hommes aux vêtements cendrés qui étaient des géants : or ce fut lui qui commença dès lors « à manger de la chair humaine (7), et il dit aussitôt aux Toltèques : « Toltèques, qui man- « gerai-je ? Là-dessus on fit le guet et ils se saisirent de quelqu'un, et dès qu'ils l'eurent pris, ils « virent que c'était un jeune garçon qui n'avait pas encore de poil au menton, et aussitôt on le tua. « Mais dès qu'ils l'eurent tué, ils s'aperçurent qu'au dedans il n'y avait ni cœur, ni entrailles,

(1) Motolinia, *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*.

(2) Ces noms sont les noms hiéroglyphiques des quatre premiers ancêtres ou chefs symboliques de l'ancienne nation quichée.

(3) *Popol-Vuh*, lib. III, cap. v. — Ces mots signifient énigmatiquement : Consentent-ils à me donner leur sang et leurs cœurs pour les offrir aux dieux ?

(4) On voit ici que *Tohil*, dieu des Quichés, reçu à Tullan, n'est qu'un nom différent pour désigner le dieu qui voulait du sang, Tetzcatlipoca.

(5) Le texte dit : « U camic gagal tepeual, » sa mort d'épouvante et de majesté. *Gagal* et *tepeual* sont deux mots toujours unis pour exprimer la majesté et la puissance, jointes au mystère, à une terreur sacrée. Étymologiquement *gagal*, déterminatif de *gag*, feu, est le feu qui embrase ; *tepeual*, déterminatif de *tepeu*, grandeur, hauteur, etc. En résumé, « u camic gagal tepeual, » exprime exactement la même idée que le verbe mexicain *teomicohua*, tuer d'une manière divine, c'est-à-dire sacrifier des victimes humaines.

(6) *Nonohualco*, nom du pays voisin du lac de Terminos et par extension du Yucatan. *Tlatoani*, prince, roi. *Huetzin* est un des noms de la liste des rois chichimèques de Huehue Tlapallan, dans Veytia. Il est douteux que ce fût le même. Mais il est intéressant pour l'histoire de ces contrées de voir, dès lors, le chef d'un pays aussi civilisé que Nonohualco, adopter cette coutume abominable, apportée, sans doute, par ces hommes géants aux vêtements cendrés, peut-être une race caraïbe, de manger de la chair humaine.

(7) Le texte dit *teyuaya*, de *te*, qui indique une personne humaine et *qua*, manger. *Qua, ni-te*, morder ó comer á otro, mordre ou manger un autre (homme), dit Molina (*Vocab. de la leng. Mex. y Castell.*).

« ni sang ; il commença dès lors à sentir mauvais. Or de tous ceux qu'on avait pris pour les faire « mourir, aucun ne voulait se présenter au milieu d'eux : alors il y eut un grand massacre ; on se « mit à les traîner de force, sans pouvoir les faire mouvoir. Les cordes avec lesquelles on les avait « liés se rompirent ; tous tombèrent là et moururent. Alors ils se mirent en mouvement ; tous « autant qu'il y en avait montèrent (au temple) : tous y allèrent mourir, on les mangea tous. »

On retrouve ici, dans toute leur horreur, les sacrifices abominables qui, plus tard, devinrent si fréquents à Mexico et dans la vallée de l'Anahuac. Mais ce passage ne semblerait-il pas annoncer aussi que des nations anthropophages auraient pu à cette époque faire irruption dans l'empire toltèque et prendre part à la guerre civile et religieuse qui désolait Tullan ? Les nations cannibales n'en étaient, d'ailleurs, pas tellement éloignées, qu'elles ne pussent s'introduire facilement dans cette capitale, appelées par l'une ou l'autre des factions qui la désolèrent après l'exil des Quetzalcohuas ? Il serait étonnant même que des populations aussi actives et aussi entreprenantes que les Caraïbes, qu'on voit partout, des embouchures de l'Orénoque aux Antilles et au Yucatan, et jusqu'au centre même des anciens États de la Floride et de la Louisiane, à qui l'on voit revêtir tour à tour toutes les formes de la civilisation la plus avancée et de la barbarie la plus sauvage, ne se fussent en aucune manière mêlés aux destinées de l'antique Tullan. Quant aux prodiges qui épouvantèrent les Toltèques, à toutes les catastrophes que nous racontent les traditions et que celles-ci représentent comme des châtiments de la colère céleste, ce ne pouvait être là qu'une invention de la faction sacerdotale, qui devait chercher à se venger des persécutions dont elle était l'objet de la part de la secte qui l'avait détrônée.

CHAPITRE HUITIÈME

Causes probables de la chute de Tullan et de la puissance toltèque. Émigration des nations toltèques. Les Tutulxius au Yucatan. Les Chiapanèques. Émigration vers les régions guatémaltèques, au bord de l'océan Pacifique et vers Coatolco. La souveraineté à Xamiltepec. Émigration sur Teotihuacan. Élection des chefs dans cette ville. Les Otomis. Émigration toltèque vers le Nord et fondation du royaume de Teo-Colhuacan en Sinaloa. Coutumes de ce pays. Émigration vers l'Anahuac, et royaume de Tollan, au septième siècle. Tribus nahuatlaques. Chicomoztoc. Sort de l'antique Tullan. Ce qui en restait au temps de la découverte de l'Amérique.

Quoi qu'il en soit des événements qui amenèrent la chute de l'empire toltèque, on ne peut douter que le schisme qui s'était produit au sein même de la religion et qui la divisait en deux grandes fractions n'en ait été une des causes principales. Ce schisme, nous l'avons vu, devait avoir son origine dans les institutions antiques, supplantées par celles qui se formulaient dans l'hiéroglyphe de Quetzalcohuatl, et ce que l'on entrevoit à travers les voiles dont s'enveloppent les luttes auxquelles il donna lieu, c'est que le zèle excessif de la faction sacerdotale autant que l'audace sanguinaire de ses rivaux, mais surtout le prosélytisme intolérant et farouche des uns et des autres, ne pouvaient manquer tôt ou tard d'amener un cataclysme.

Ce cataclysme avait enfin fondu sur l'empire et l'heure de la puissante cité de Tullan avait sonné. Nous ne nous appesantirons pas davantage sur les causes de sa ruine ; soit que les anciens princes du pays, profitant des dissensions politiques et religieuses de leurs adversaires, aient cherché alors à ressaisir la puissance, soit que la monarchie ait succombé sous le poids de catastrophes inconnues, il n'en est pas moins certain qu'elle subit alors, comme l'énonce laconiquement Sahagun (1), le sort de Troie et de Rome. C'est là tout ce que cet écrivain se contente de dire à ce sujet, non sans s'être étendu longuement, auparavant, sur les légendes merveilleuses de la décadence des Toltèques (2). Quant aux événements dont Tullan fut le théâtre à cette époque, on ne saurait se dissimuler, en compa-

(1) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Prol. al lib. VIII.

(2) Id., *ibid.* Voir au liv. III, les chapitres III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII et XIV.

rant l'ensemble des détails qu'on trouve dans le chaos de ces légendes, qu'il ne se fût opéré un vaste mouvement parmi les populations de l'empire de Xibalba, mouvement causé, sans doute, par les efforts de la caste guerrière, pour garder la puissance qu'elle avait arrachée au sacerdoce, par l'invasion inattendue, peut-être, de races nouvelles cherchant à introduire des réformes ou des hérésies dans la religion, races sorties, d'un côté, des mêmes contrées septentrionales d'où étaient descendus les premiers Nahuas ; de l'autre, des îles du Pacifique ou des régions du sud-ouest qui auraient vomi sur l'empire toltèque des essaims de tribus cannibales.

Dans cette confusion, on est bien loin des annales, chronologiquement coordonnées par les anciens historiens du Mexique, et l'on a peine à se débrouiller, au premier abord, entre les dates incertaines que l'on trouve dans les auteurs, pour établir approximativement celles des temps qui furent témoins de la décadence et de la chute des Toltèques. Mais si vagues qu'elles paraissent, ces choses se relient entre elles, et on parvient, sans trop de difficulté, à les renouer dans un tableau d'ensemble. Quant aux *Relations* d'Ixtlilxochitl, les faits qui s'y trouvent concernant cette époque sont rares et obscurs : dans l'une de ces relations, parlant des Chichimèques-Quinamés, il se contente de dire que leur ruine définitive eut lieu vers le troisième siècle de notre ère, et dans une autre, que les Toltèques, dont l'hégémonie avait succédé à la leur, vaincus à leur tour, à la suite de plusieurs guerres désastreuses, se virent obligés d'abandonner leur capitale, un siècle à peine après l'établissement définitif de leur monarchie, et d'émigrer dans toutes les directions (1). C'est donc dans cet intervalle qu'on doit placer les événements si confusément travestis dans les traditions merveilleuses des rois-pontifes de Tullan, et à la suite de tout cela l'émigration des Tutul-Xius vers le Yucatan, laquelle commença aux dernières années du quatrième siècle (2). Ceux-ci étaient de la maison de Nonohual, maîtresse des terres fertiles qui environnent la lagune de Terminos, et probablement aussi de celles qu'arrosent les branches multiples du Tabasco et de l'Uzumacinta, de Palenqué aux bords de l'Océan (3) : une tradition conservée par Ordoñez, d'accord avec l'étymologie du nom de cette famille célèbre (4), lui attribuerait en même temps la possession antique de *Ghovel* ou *Zazacatlan*, remplacé depuis par la ville de Ciudad-Real de Chiapas.

Landa (5), référant les choses qui ont trait aux antiquités du Yucatan, ajoute que les *Cocomes* régnaient sur la péninsule en grande harmonie et prospérité, lorsque des régions méridionales, les Tutul-Xius, accompagnés d'une population nombreuse, descendirent des montagnes du Lacandon, et qu'on tenait pour certain qu'ils sortaient de l'état de Chiapas. La chronologie Maya ajoute que la contrée où ils entrèrent d'abord, s'appelait *Chacnouitan*, et que leur première colonie fut *Bakhalal* (6), qui avait aussi pour nom *Zyan-Caan*, ou les limites du ciel, et que le chef qui les guida portait le titre curieux de *Holon-Chan-Tepeuh* (7). On sait par le même document que les Tutul-Xius firent successivement la conquête de Chichen-Itza et de Potonchan, qu'ils ruinèrent au neuvième siècle, après en avoir chassé les Ahitzaes : ils fondèrent ensuite le royaume d'Uxmal, qui, en union des rois de Chichen et de Mayapan, constitua la monarchie toltèque des Mayas, l'une des plus glorieuses et des plus fécondes sous le rapport des arts qu'il y ait eu en Amérique, si l'on s'en rapporte aux monuments dont on trouve les ruines éparses sur toute l'étendue de la péninsule.

(1) Ixtlilxochitl, *Secunda y Tercera Rel.*, ap. Kingsborough, suppl., t. IX.

(2) *MS. Maya de D. Pio Perez :* « C'est ici la série des *Katuns*, y « est-il dit, qui se sont écoulés depuis le départ des quatre Tu- « tutxius de la maison de Nonoual, qui à l'est de Zuiva, en sortant de « la terre de Tulapan. » Le document dûment collationné donne pour la première date de cette émigration l'an 401 de l'ère chrétienne.

(3) *Nonoual*, ou *Nonohualco*, est le nom donné par les Mexicains aux terres basses de la lagune de Terminos, et par extension au Yucatan. Clavigero écrit *Onohualco*.

(4) *Historia de la creacion del cielo y de la tierra*, etc. MS. Ordoñez assure que *Ghovel*, nom tzendal du site de Ciudad-Real ou San-Cristobal de Chiapas, était une très-ancienne fondation nahua ou mexicaine, et il place là le berceau primitif des Mexicains. *Ghovel* signifie la savane, la prairie abondante en herbages ; de là, le nom de *Zazacatlan* qu'on lui donne en langue nahuatl. C'est encore à quoi se rapporte parfaitement le nom de la célèbre dynastie des *Tutulxius*, qui régna avec tant de magnificence au Yucatan. Ce nom se compose de *tutul*, augmentatif de *tul*, adjectif qui signifie débordant, regorgeant, surabondant (rebozando, muy lleno) ; et de *xiu*, herbe, c'est-à-dire très-abondant en herbe, comme une prairie.

(5) « Les Indiens racontent que, du côté du midi, entrèrent au « Yucatan des tribus nombreuses avec leurs chefs, et il paraît « qu'elles seraient venues de Chiapa, quoique les Indiens ne sa- « chent pas le dire ; mais l'auteur de ce livre le conjecture, à cause « d'un grand nombre de mots et de constructions de verbes iden- « tiques au Chiapa et au Yucatan, et qu'il y a au Chiapa des *vestiges* « *considérables de localités qui ont été abandonnées.* » Ces paroles sont dites au sujet des Tutulxius. (Voir mon livre, *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, etc. Paris, 1864, p. 15.)

(6) *Bak-halal*, c'est-à-dire enceinte de bambous, en maya, nom original de la ville que les Espagnols appelèrent *Bacalar* ou *Salamanca*.

(7) *Holon-Chan-Tepeuh ;* cette composition de noms est fort cu-

La tradition guatémaltèque attribue également à quatre frères la fondation des premières monarchies toltèques de l'Amérique centrale : à compter de Tanub, qui aurait été le premier roi de Tullan, trois autres princes auraient régné successivement dans cette ville, et le dernier, sur la foi d'un oracle, aurait abandonné sa patrie avec ses trois frères, avec qui il se serait ensuite partagé toutes les contrées environnantes (1). Les deux premiers auraient fondé au Guatémala les royaumes des Mames et des Pokomames, ainsi que celui des Quichés ; le troisième aurait établi sa puissance sur la Vérapaz, et le quatrième sur la nation des Quélènes, dans l'État de Chiapas. Sous le nom de Quélènes on comprenait, au temps de la conquête, les diverses populations de la langue zotzile, établies entre le haut plateau de Ghovel ou de Ciudad-Real et les montagnes de Soconusco au midi : à l'ouest de ce plateau, entre les Zotziles ou Quélènes du sud et les Zoqui du nord, habitaient les Chiapanèques, dont le nom fut depuis acquis à toute la province (2) : ceux-ci attestaient leur droit aux villes et aux terres voisines du grand fleuve par une occupation continue de plus de mille ans avant la domination espagnole, et ils en commandaient les alentours du haut de la citadelle imprenable de *Chapa-Nanduimé*, ou l'Ara-couleur-de-feu, dont le nom rappelle encore l'antique légende de Vukub-Cakix (3). Leur langue, qui n'a de l'affinité qu'avec celle des Zoqui, leurs voisins, offre des ressemblances rappantes avec l'idiome des Dirias et des Chorotecas de Nicaragua : leurs titres territoriaux reconnaissent encore aujourd'hui ceux-ci pour des frères, et ils affirment que ce furent leurs ancêtres qui, à une époque lointaine dont la mémoire était perdue, envoyèrent peupler les bords du lac de Nicaragua et du golfe de Nicoya (4) : les populations de la langue zotzile disent, au contraire, que les Chiapanèques sont des étrangers, à la vérité, établis depuis de longs siècles dans leur pays, mais qui n'en sont pas moins des usurpateurs qui se sont mis par la violence en possession des territoires qu'ils occupent.

Les Zotziles, en effet, descendaient des Nahuas qui avaient les premiers colonisé la vallée de Ghovel et les montagnes voisines ; mais il est probable que, de leur côté, les Chiapanèques appartenaient à un des groupes de l'antique nation des Quinamés, que la tradition mexicaine nous montre, sous le nom de *Centzon-Vitznahua*, fuyant devant la colère du vainqueur de Xibalba vers les régions du sud. Ce qui corrobore cette opinion, c'est que les Chiapanèques gardèrent jusqu'à la fin la tradition du gouvernement de deux rois, comme à Xibalba, et une réputation d'habileté et d'élégance remarquables dans les objets d'art et de luxe, dont la fabrication était chez eux supérieure à celle de toutes les nations environnantes (5). Après avoir vécu durant plusieurs années en paix sur les bords de l'océan Pacifique, ils se seraient vus de nouveau assaillis par les Nahuas, proscrits, à leur tour, de Xibalba et ils se seraient partagés en divers groupes ; les uns auraient continué leur migration au sud, tandis que les autres se seraient jetés dans le nord-ouest par delà les montagnes des Quélènes, où ils se seraient trouvés en face des Zotziles. Ce mouvement dut s'exécuter évidemment lorsque les Nahuas, déroutés de toutes parts, abandonnèrent Tullan en si grand nombre, fuyant devant la colère de ceux qu'ils avaient vaincus naguère.

Cette nombreuse migration, dont le souvenir revient si souvent dans le *Livre Sacré* et que tous les peuples rappelaient avec tristesse dans leurs chants (6), était la même que celle des Toltèques dont

rieuse : *holon*, chef, tête, ou tête de mort, est en même temps tzendal et maya ; *chan* est nahuatl et tzendal ; en nahuatl, il signifie maison, en tzendal serpent ; *tepeuh*, composé de *tepe*, montagne, et de la particule possessive *uh*, est encore nahuatl. En sorte que les noms réunis disent Tête du serpent de la montagne ou Chef de la maison de la montagne.

(1) *Hist. de la prov. de Guatémala*, MS. — Juarros, *Hist. de la Ciudad de Guatemala*, t. I, trat. IV, cap. I.

(2) L'État ou province de *Chiapa*, ou de las Chiapas, ainsi nommé de la cité capitale des Chiapanèques, *Chapa-Nanduimé*, dont les Mexicains avaient fait *Chiapan*, qu'ils donnèrent aussi au grand fleuve appelé depuis Tabasco et Grijalva.

(3) *Popol Vuh*, liv. I, chap. IV. — *Chapa-Nanduimé*, l'Ara-couleur-de-feu, est le nom de l'acropole ou cité fortifiée située au sommet du rocher d'où les Chiapanèques, réduits à toute extrémité par les troupes espagnoles, se précipitèrent dans le fleuve avec leurs femmes et leurs enfants, pour éviter de se rendre ou de mourir de faim. La ville d'en bas, appelée depuis *Chiapa de Indios* par les Espagnols, avait pour nom indigène *Nambi-Hina-Yaca*, c'est-à-dire Cité grande du singe.

(4) Je possède ces *titres territoriaux* qui m'ont été donnés en 1859 par don Angel Corso, alors gouverneur de l'État de Chiapas ; ces titres constatent l'existence antique des Chiapanèques et l'origine des colonies qu'ils fondèrent au Nicaragua.

(5) Herrera, *Hist. gen. de las Indias occid.*, decad. IV, lib. X, cap. XI, et *Descrip.*, cap. XII. — Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. IX, cap. V.

(6) *Popol Vuh*, pp. 245-247.

Ixtlilxochitl suit l'itinéraire, à l'aide des cartes laissées par ses ancêtres dans les archives de l'Anahuac (1). Malgré la brièveté des détails consignés dans ses *Relations*, on voit que les chefs toltèques ne cédèrent, cependant, le terrain qu'en combattant pied à pied, jusqu'à leur arrivée sur les bords de la mer du Sud, où, déjà éloignés de leurs ennemis, ils bâtirent la ville de *Tlapallantzinco* (2), ainsi nommée en mémoire de la terre sacrée de leurs ancêtres d'où ils avaient été exilés. C'est là qu'un grand nombre de familles, dont le sort était uni au leur, les rejoignirent de différentes parties de l'empire, en particulier de la cité *Tlaxi-Coliuhcan* (3), qui paraît avoir été une des grandes cités des Quinamés; mais le nombre des fugitifs augmentant chaque jour et les Toltèques, se trouvant pressés davantage par leurs adversaires, sentirent bientôt la nécessité de songer à une nouvelle émigration. Au bout de trois ans de séjour à Tlapallantzinco, la nation proscrite se partagea en plusieurs groupes qui s'établirent à des distances respectables les unes des autres, ou qui s'éloignèrent dans des directions inconnues. Alors sans doute les tribus de Tanub et d'Ilocab prirent leur route vers les montagnes guatémaliennes, tandis que le gros de la population, commandée par les sept chefs qui l'avaient guidée, dès le commencement, se mettait en chemin, en côtoyant les rivages de la mer Pacifique vers le nord-ouest. C'est cette séparation à laquelle les rédacteurs du *Livre Sacré* font sans cesse allusion, dans leurs lamentations sur le départ de Tullan, en disant que « ce fut alors qu'ils laissèrent derrière eux leurs frères « de la nation des *Yaqui*, que leur aurore éclaira dans les contrées qu'on appelle aujourd'hui Mexico (4).»

Malgré l'extrême rareté des détails consignés dans les histoires, on parvient, cependant, à suivre presque d'étape en étape cette étonnante migration durant plus d'un siècle, à travers les régions les plus lointaines du Mexique : on la voit s'avancer lentement par les provinces de Tehuantepec et du Michoacan jusqu'aux extrémités de la Sonora et de la Haute-Californie, laissant partout des traces durables de son passage. Elle colonise à mesure qu'elle monte vers le nord; ses moindres colonies, les plus légers essaims qui pénètrent dans l'intérieur, deviennent des centres de civilisation qui réduisent les tribus sauvages, en adoucissant leurs mœurs, ou qui modifient les sociétés existantes. On ignore où s'arrêta cette marche extraordinaire; mais on a cru découvrir dans le calendrier et dans la langue des habitants de Noutka (5) des analogies qui semblent annoncer d'antiques communications avec les Toltèques. On n'a cependant signalé jusqu'ici, au delà de la Californie, aucun mouvement qui pût, comme en d'autres localités, faire présumer qu'ils y eussent fait aucun séjour stable (6).

Pour retrouver des traces certaines de nations civilisées, il faut retourner aux vallées arrosées par le Rio-Gila, remarquables par les ruines de plusieurs grandes cités dont les constructeurs sont demeurés inconnus, bien qu'elles paraissent appartenir à une époque postérieure à celle des Toltèques. En effet, le flot de l'émigration régulière de ce peuple entreprenant aurait eu son terme dans le nord, au bord du golfe de Californie, où ils fondèrent une monarchie puissante, dont la capitale reçut le nom sacré de *Teo-Colhuacan*, en mémoire de la patrie de leurs ancêtres, laissée derrière eux dans les régions de *Tlapallan* (7). En comparant entre eux les textes divers qu'on trouve dans les auteurs sur l'émigration toltèque, on parvient à reconstruire jusqu'à un certain point l'histoire des marches extraordinaires qui en furent les conséquences. Dans le récit historique concernant les Nahuas, Sahagun ajoute (8) : « Et « comme pendant un long espace de temps, la royauté (nahua) avec le commandement était demeurée « en Tamoanchan, elle passa ensuite à la ville de *Xamiltepec* (9). » Pour retrouver cette localité, il suf-

(1) Voir les diverses *Relations* d'Ixtlilxochitl et Veytia, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXI et suiv.

(2) *Tlapallantzinco*, ou *Tlapallancouco*, paraît avoir existé dans le territoire de Soconusco : les histoires guatémaliennes citent une ville de ce nom, aux bords de l'océan Pacifique, qui fut conquise par Gukumatz, roi des Quichés, et ensuite par le roi Qi cab. Tlapallantzinco est placé par Ixtlilxochitl sur les bords de la mer, à 60 lieues environ de l'ancienne capitale abandonnée des Toltèques; c'est à peu près la distance qu'il y a des vallées comprises entre les monts de Tumbalá et Comitan aux rivages de l'océan méridional.

(3) Veytia, *Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXI.

(4) *Popol Vuh*, etc., p. 247.

(5) Les Indiens de Noutka ont les mois mexicains de 20 jours, mais leur année n'est que de 14 mois, auxquels ils ajoutent, d'après des méthodes très-compliquées, un grand nombre de jours intercalaires; quant à la langue, elle renferme beaucoup de sons analogues à ceux des mots mexicains, mais le sens en est totalement différent.

(6) Bradford, *American Antiquities*, pp. 199 et 205.

(7) C'est la ville qui fut remplacée au temps de la conquête par celle qu'on appelle aujourd'hui *Culiacan*, chef-lieu du département de Sinaloa, au nord-ouest de Mexico.

(8) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(9) *Xamiltepec* signifie Au mont de brique, nom qui annonce l'existence d'une colline artificielle analogue à celle de Cholula. Il

fit de suivre la marche naturelle de l'émigration toltèque, des bords de la mer où elle était descendue au sud, et de remonter avec elle le long du rivage de la Mixtèque, jusqu'à *Coatolco* (1), où, suivant Ixtlilxochitl, elle aurait pris terre (2) et se serait internée jusqu'à *Tochtepec* (3). Mais en continuant cette route au nord-ouest, à cinquante lieues environ plus haut, on arrive à Xamiltepec, situé à peine à six lieues de la mer, et, à une distance tout aussi peu considérable, avant d'arriver à cette ville, on trouve les ruines de celle de *Tututepec* (4), célèbre naguère par son vaste port, son commerce et ses richesses, et dont toutes les traditions attribuaient la fondation aux Toltèques.

Sans entrer dans aucun détail, Sahagun se contente de suivre la marche principale de l'émigration toltèque aux points les plus importants où elle s'arrêta (5) : « Or, dit-il, les princes et les anciens étant « là, après en avoir conféré avec les prêtres des idoles, déclarèrent que leur dieu leur avait dit qu'ils « ne pouvaient toujours rester dans cette ville de Xamiltepec, mais qu'ils devaient aller plus avant : ainsi « tous ensemble, jeunes et vieux, vieilles femmes et autres, se mirent en chemin et marchèrent « jusqu'à leur arrivée à Teotihuacan. » Déjà plus haut, Sahagun avait remarqué que de Tamoanchan, où ils étaient demeurés un temps immémorial, « ils allaient offrir des sacrifices dans la ville de Teotihua- « can, où ils avaient bâti en l'honneur du soleil et de la lune deux collines, et c'était dans cette ville « qu'on élisait ceux qui devaient gouverner les autres. Là aussi on enterrait les princes et les seigneurs, « et sur leurs sépultures ils commandaient d'élever des monticules de terre qu'on voit encore aujour- « d'hui et qui paraissent comme des collines faites à la main ; l'on voit encore les carrières d'où ils « tirèrent les pierres ou roches dont ils fabriquèrent ces tumuli, et ceux qu'ils édifièrent au soleil et à la « lune sont comme de grandes collines élevées de main d'homme et qui paraissent naturelles, « quoiqu'elles ne le soient point... Or le lieu se nomme *Teotihuacan*, c'est-à-dire la ville de Teutl, qui est « le dieu, parce que les seigneurs qu'on y enterrait, on les *canonisait* pour des dieux après leur mort, et « on disait qu'ils ne mouraient point, mais qu'ils s'éveillaient comme d'un songe qu'ils avaient vécu. « C'est pourquoi les anciens disaient que lorsque les hommes mouraient, ils ne périssaient point, mais « qu'ils commençaient à vivre à nouveau, comme s'éveillant d'un songe, et devenaient des esprits ou « des dieux, et ainsi ils disaient : Seigneur ou Madame, éveillez-vous, voilà que déjà commence l'au- « rore ; voici l'aube, puisque les oiseaux, aux plumes jaunes, commencent à chanter, que les papillons, « aux diverses couleurs, s'en vont volant dans les airs. » Et lorsque l'un d'eux mourait, ils avaient « coutume de dire de lui qu'il était déjà *teutl*, c'est-à-dire, qu'il était mort pour être un esprit ou dieu. Et « les anciens croyaient par erreur qu'en mourant ils devenaient des dieux, ce qu'ils disaient afin d'être « obéis et respectés de ceux qu'ils gouvernaient. Ils ajoutaient que les uns se convertissaient en soleil, « les autres en lune et d'autres en diverses planètes. »

Ces lignes ne laissent point de doute sur l'origine sacrée de Teotihuacan : ces sépulcres gigantesques, érigés à la mémoire des premiers héros de la race nahuatl, devinrent de bonne heure un lieu de pèlerinage où toutes les nations, issues d'elle ou qui adoptèrent sa civilisation, affluèrent des diverses régions de la terre américaine, longtemps avant que les troubles de Tullan eussent commencé à provoquer les grandes migrations dont nous venons de nous occuper.

« Ayant donc élu à Teotihuacan, continue Sahagun (6), ceux qui devaient les gouverner et les « régir, et l'élection étant tombée sur les sages et les devins et sur ceux qui connaissaient les mystères

y a encore aujourd'hui une localité importante de ce nom, du parti de *Xicayan*, dans l'État d'Oaxaca, à 40 lieues environ au sud-ouest de cette ville, et c'est probablement celle dont il est question ici. Il y en a une seconde de ce nom dans la partie sud de l'État de Puebla.

(1) *Coatolco* signifie le Lieu du grand serpent ; c'est aujourd'hui *Guatulco*, port et petit village de l'État d'Oaxaca, près de l'océan Pacifique.

(2) *Hist. des Chichimèques*, trad. Ternaux, t. I, chap. II.

(3) Ixtlilxochitl, *ibid.* Cet écrivain dit *Tochtepec* aux bords de la mer du Sud. Il y a peut-être une erreur de l'auteur ou du traducteur ; car on ne connaît aucune localité de ce nom au bord de la mer du Sud, bien qu'il ait pu y en avoir une, aujourd'hui inconnue. La mer du Sud désigne peut-être aussi la mer qui est au sud de Mexico, comme le fait quelquefois Sahagun, ce qui serait le fond du golfe vers Alvarado. Il y avait une ville importante du nom de *Tochtepec*, célèbre par son commerce au temps de Montézuma, située dans la Chinanteca, à la tête du fleuve *Papaloapan* ou Alvarado, lequel débouche dans le golfe du Mexique.

(4) *Tututepec*, mieux *Tototepec*, ville autrefois d'une grande importance, avec un port considérable sur l'estuaire de *Chicahua*, près du Pacifique, dans l'État d'Oaxaca ; elle était une des capitales du Mixtecapan. On voit, à peu de distance du bourg actuel de ce nom, des ruines considérables de l'ancienne cité toltèque.

(5) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(6) Id., *ibid.*

« des enchantements, ils partirent tous de là, chacun des chefs allant avec ceux de sa langue et guidé « par son dieu. Les Toltèques étaient toujours en avant, puis venaient les Otomis qui, en arrivant à « *Coatepec* (1), avec leur chef, cessèrent d'avancer avec les autres, parce que celui qui les comman- « dait les mena de là aux montagnes, afin de les coloniser. C'est pourquoi ceux-ci avaient la cou- « tume d'offrir leurs sacrifices au sommet des monts et fixaient leurs demeures sur les versants. Les « autres tribus, telles que les Toltèques et les Mexicains ou Nahuas, ainsi que tous les autres, conti- « nuèrent leur migration par les plaines et les plateaux, pour découvrir des terres (propres à la « culture), chaque tribu ou famille allant avec son dieu qui la conduisait. »

Les Otomis, on le voit ici, faisaient partie des innombrables populations que la chute de Tullan avait entraînées dans le mouvement de l'émigration et dont les langues étaient diverses, ainsi que le remarque fort bien Sahagun. Mais après l'élection des chefs à Teotihuacan, on les voit se séparer des autres et se fixer dans les montagnes où ils sont encore aujourd'hui. L'écrivain qui nous donne ces renseignements ne parle pas des motifs de cette séparation ; mais il est bien vrai que la différence du langage eût seule suffi pour l'amener, en supposant qu'il fût différent de celui parlé par les Toltèques qui continuaient en avant. On ne voit pas davantage dans ses écrits, pourquoi de ces derniers aucune tribu ne prit pied alors d'une manière stable dans la vallée de Mexico : un autre document, celui des histoires, conservées par Motolinia (2), supplée ici à ce qui manque dans Sahagun, tout en confirmant ses autres données. C'est lui qui nous apprend que cette contrée, à l'entour de Teotihuacan, était habitée par d'anciennes populations chichimèques, lorsqu'arrivèrent les Toltèques qu'il désigne sous le nom de *Culhuas* (3), venant de régions lointaines et inconnues et dont il ne peut rendre compte. Il ajoute qu'après onze années de séjour dans les pays voisins de Teotihuacan et de Tetzcuco, le plus grand nombre se décida tout à coup à se séparer des autres, par suite de dissentiments qui paraissent avoir eu la religion pour objet et qu'ils se retirèrent dans les régions septentrionales du Mexique, où ils fondèrent, ainsi que nous le disons plus haut, la cité de Teo-Colhuacan. Cette ville, dont les annales (4) se retrouveront peut-être un jour, subsistait encore au temps de la conquête, dans une condition florissante, et Las Casas (5) lui accorde une population qui égalait, si elle ne surpassait même pas, celle de Mexico-Tenochtitlan. Mais quoiqu'on n'y tolérât ni les sacrifices, ni la manducation des victimes humaines, les institutions phalliques qu'on y trouve établies de temps immémorial y avaient produit dans les mœurs une dissolution effrayante : des hommes habillés en femmes y faisaient métier de pédérastie. Les jeunes filles à marier étaient déflorées solennellement par un prêtre, avant d'être livrées à leurs maris, et d'autres femmes se consacraient dans des fêtes scandaleuses, ainsi qu'à Babylone, au service du public. Teo-Colhuacan était, d'ailleurs, orné d'un grand nombre de temples et de tombeaux superbes ; ce qui la faisait considérer comme une ville sainte par les nations voisines qui s'y rendaient chaque année en grand nombre pour y offrir des sacrifices. Dès le onzième siècle, on y voit paraître les Mexicains, et des auteurs prétendent qu'ils passaient le golfe de Californie pour aller assister aux solennités du culte qu'on célébrait dans cette ville (6).

Sahagun ne fait pas mention de la fondation de Teo-Colhuacan, bien qu'il en parle un peu plus loin (7). L'itinéraire toltèque dont il avait les documents sous les yeux, continue apparemment avec un groupe différent de celui que conduisaient les fondateurs de cette ville, et il y aurait peut-être lieu de croire que la localité des Sept-Grottes dont il parle plus bas se serait trouvée dans les régions aujour-

(1) *Coatepec* signifie Au mont du Serpent. Un grand nombre de localités ont porté et portent encore ce nom au Mexique et dans l'Amérique centrale ; celle dont il s'agit ici devait être voisine de l'ancienne ville de Tula ou Tollan, à 14 lieues au nord de Mexico.

(2) *Historia de los Mexicanos por sus pinturas.*

(3) *Culhuas* ou *Colhuas*, habitants de *Colhuacan*, c'est-à-dire du Pays de la chose courbée, et par extension du Pays des aïeux ou du Pays des serpents.

(4) Dans l'ouvrage de Motolinia, cité plus haut, plusieurs événements considérables qui, suivant d'autres documents, se seraient passés dans le Colhuacan de Mexico, auraient eu pour théâtre le Teo-Colhuacan de Sinaloa, sinon un Colhuacan encore plus éloigné.

(5) *Hist. apol. de las Ind. occid.* MS., t. I, cap. LIII et LIV.

(6) Castillo, *Hist. mexicaine*, en langue nahuatl. MS. de M. Aubin.

(7) Sahagun nomme Teo-Colhuacan, *Culhuacan-Mexico*, et distingue parfaitement cette ville de *Culhuacan* et de *Mexico* dans la vallée du Mexico moderne ; c'est encore ce qui prouve que le nom même de cette dernière capitale était emprunté à une autre ville et apporté là par les Mexicains-Aztèques qui, d'ailleurs, donnaient à leur cité le nom de *Tenochtitlan*.

d'hui peu connues, situées aux confins des États de Zacatecas, de Coahuila et de Durango (1). « Combien de temps ils auront marché de cette manière, dit-il (2), c'est ce dont il n'y a pas de « souvenir : ils allèrent donner en une vallée entre des rochers où ils pleurèrent leurs douleurs et « leurs travaux ; car ils souffraient de la faim et de la soif. Or dans cette vallée il y avait sept grottes « dont toutes ces tribus firent leurs oratoires (3). C'est là qu'elles allaient sacrifier aux époques « prescrites par leurs coutumes. Il n'y a pas davantage de souvenir du temps qu'ils restèrent en ces « lieux. Tandis qu'ils étaient là, les Toltèques et les autres, ayant eu une communication secrète avec « leur dieu, reçurent, dit-on, l'ordre de s'en retourner d'où ils étaient venus ; car ils ne devaient « pas demeurer où ils se trouvaient. Avant de se déterminer à quitter ce lieu, ils allèrent offrir des « sacrifices aux Sept-Grottes, après quoi ils se mirent en chemin tous ensemble et allèrent donner à « la ville de Tullantzinco (4) ; de là ils se transportèrent ensuite à *Xicotitlan* (5), qui est le même « endroit que la ville de *Tullan* (6). »

On ne saurait guère douter qu'il ne s'agisse ici du royaume toltèque, fondé dans l'Anahuac, au huitième siècle, et dont les destinées sont si souvent confondues, dans les traditions, non-seulement avec celles de l'empire toltèque primitif, mais encore avec celles du royaume septentrional de Teo-Colhuacan. C'est, du reste, vers la même époque, suivant les histoires conservées par Motolinia (7), qu'un autre Quetzalcohuatl, Topiltzin, fils de Totepeuh, assassiné par une faction ennemie (8), serait descendu de Teo-Colhuacan et aurait fondé dans la vallée de Mexico, une autre ville de *Colhuacan ;* celle-ci aurait formé avec la nouvelle Tollan de Mamheni et la cité otomie d'Otompan une confédération toltèque qui gouverna l'Anahuac, pendant trois siècles, jusqu'à la ruine définitive de la puissance et du nom des Toltèques (9). Pendant que ces nouveaux États s'affermissaient, d'autres tribus nahuas, continue Sahagun (10), retournaient successivement du Nord au Sud : c'étaient, dit-il, les *Tepanecas*, « les *Acolhuas*, les *Chalcas*, les *Huexotzincas* et les *Tlaxcaltecas*, qui vinrent, chaque tribu séparément, « se fixer dans ces parties du Mexique, » auxquelles elles donnèrent leurs noms.

Ce qu'il y a à remarquer dans l'ensemble de ces migrations, c'est que le berceau primitif, le centre antique de la civilisation, généralement appelé *Huey-Colhuacan* ou *Huehue-Colhuacan*, ou même *Huehue-Tlapallan*, est fréquemment confondu par les auteurs avec le Teo-Colhuacan du Nord et qu'ils déplacent souvent des faits historiques appartenant à cette dernière ville pour les colloquer au Colhuacan de l'Anahuac. C'est ainsi qu'on trouve aussi plus d'une fois le lieu, appelé *Chicomoztoc*, les Sept-Grottes, tantôt placé en un endroit, tantôt en un autre, ce qui doit nous faire croire qu'il y a eu probablement aussi diverses localités de ce nom : ce dont on ne saurait douter, c'est que les émigrants d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, transportèrent bien souvent avec eux les dénominations des lieux où ils étaient nés et où ils avaient vécu, à ceux où ils allaient s'établir. C'est la confusion si naturelle en pareille circonstance qui a provoqué des commentaires si contradictoires sur les routes signalées dans les chroniques et les itinéraires des Toltèques et des Mexicains. De là vient aussi qu'à partir de la station où, du Nord-Ouest, ils prirent la direction du soleil levant, pour ensuite rebrousser vers le Midi, les notions sur leurs étapes deviennent si vagues et si indéterminées : on ne les suit plus qu'imparfaitement sur la carte et l'on dirait, en examinant celles qui nous sont parvenues de leurs longues pérégrinations, qu'une main plus moderne a tenté de combiner en un seul voyage les itinéraires et les mémoires de plusieurs tribus distinctes. Il est donc fort probable que le gros de la nation avait

(1) Probablement dans l'ancienne province de *Noyarit*, qui vient aujourd'hui de reprendre son nom dans la circonscription nouvelle faite par l'empereur Maximilien et où plusieurs auteurs inclinent à placer une localité du nom de *Chicomoztoc*.

(2) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. X, cap. XXIX, § 12.

(3) Et probablement ils y bâtirent des temples pour y offrir leurs sacrifices.

(4) C'était le chemin ordinaire des émigrants. Leurs ancêtres y avaient passé longtemps auparavant, les derniers Toltèques y vinrent à leur tour. Voir les *Relations d'Ixtlilxochitl*, et, d'après lui, Veytia qui fait commencer dans cette ville le royaume toltèque de l'Anahuac, au huitième siècle (*Hist. antig. de Mexico*, t. I, cap. XXII).

(5) Sahagun, *ibid.*, *ut sup.* Cet écrivain donne ailleurs *Xocotitlan* pour *Xicotitlan ;* le premier vient de *Xocatl*, sorte de prune mexicaine, et le second de *Xicotli*, qui est l'abeille.

(6) Nom qui fut donné en souvenir d'une autre cité de Tullan, dont il a été parlé suffisamment, à ce lieu que les Otomis, ses habitants, désignaient et désignent encore sous celui de *Mamhéni*.

(7) *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas.*

(8) Ce fait est raconté avec des variantes dans les écrits de Motolinia et dans le *Codex Chimalpopoca*.

(9) Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. I, chap. I, II et III.

(10) *Ibid.*, *ubi sup.*

conquis le sol et fixé sa demeure au lieu où s'édifia la cité de Teo-Colhuacan, comme au terme définitif de ses fatigues : les Colhuas et autres familles nahuatlaques qui, après cela, fondèrent les petits États de l'Anahuac, n'en étaient que des fractions, que des causes inconnues, peut-être, des dissensions entre les chefs, des distinctions de castes entre les Nahuas de pur sang et les métis, mais surtout et fort probablement des dissentiments religieux, obligèrent à se séparer. On ne saurait douter, toutefois, que d'autres essaims n'aient, par des causes analogues, émigré à leur tour, soit en passant à la péninsule californienne où l'on a cru découvrir, dans les temps modernes, des traces de leur séjour, soit au Nouveau-Mexique, dans la Louisiane et le long même des rives du Mississipi.

Tel est le tableau succinct des principales migrations qui paraissent avoir été provoquées par la chute de Tullan et la ruine de l'empire toltèque. Ce que cette ville devint ensuite, quels furent les événements qui se passèrent en Xibalba et en Tamoanchan, c'est là un mystère que l'histoire n'a pas encore trouvé le moyen d'éclaircir. Sahagun, que l'on consulte toujours avec fruit, s'accorde avec la plupart des autres auteurs à placer la destruction définitive de cette capitale à mille ans environ avant la conquête du Mexique par les Espagnols. « Cette célèbre et grande ville de Tulla, dit-il (1), si riche et si « belle, si sage et si valeureuse, partagea la fortune adverse de Troie... Ceux qui s'en échappèrent, « ajoute-t-il ailleurs (2), en édifièrent une autre qui jouit d'une grande prospérité, et qui s'appela « *Cholulan*, à laquelle les Espagnols donnèrent en la voyant, le nom de Rome, à cause de sa gran- « deur et de la magnificence de ses édifices. » On sait que Cholula existait avant ces événements ; mais elle s'accrut sans doute des débris de Tullan et changea le nom de *Tlachihualtepec*, qu'elle portait auparavant, et probablement aussi son culte, contre le nom de *Chololtan*, ou la Cité des Exilés.

La ruine et l'abandon de Tullan rendirent peut-être momentanément la puissance aux princes que les Nahuas avaient détrônés ; mais elles ne mirent pas pour cela un terme aux dissentiments politiques et religieux qui, depuis tant d'années, étaient en quelque sorte passés dans les habitudes des populations. Les luttes continuèrent entre les chefs et les États : les villes se divisèrent, et au milieu des marches et des contre-marches des nations, de l'envahissement des tribus étrangères, les vastes provinces qui avaient naguère fait partie de l'empire de Xibalba ou qui avaient dû subir l'hégémonie de Tullan, se séparèrent violemment et l'on vit se fonder, dans le cours des trois ou quatre siècles qui suivirent la ruine de cette métropole, les divers royaumes, républiques ou cités confédérées, que les Espagnols trouvèrent debout, à leur débarquement sur le continent américain.

Malgré l'obscurité qui règne dans leurs relations sur la condition relative des États, existant alors dans les régions où l'on trouve aujourd'hui les ruines de Palenqué, de Huey-Teopan, d'Ococingo, de Comitan, de Tepancoapan et de tant d'autres cités, perdues dans l'épaisseur des forêts, on ne saurait douter que plusieurs de ces localités ne fussent encore dans un état assez prospère, à l'époque de la conquête de Chiapas et du Yucatan par les Espagnols. A l'exception de Tullan, dont Sahagun affirme qu'on voyait encore les ruines de son temps, et peut-être de quelques autres villes, ces grands centres de l'activité et de la vie américaines étaient probablement encore habités, et Cortès foula certainement le sol de ces temples fameux, érigés par les sectateurs de Quetzalcohuatl et par ceux de Tetzcatlipoca. La plus grande partie des provinces, comprises actuellement sous les noms de Tabasco, Carmen, Chiapas, Lacandon, Peten-Itza et Soconusco, étaient partagées en petits États confédérés, mais riches et puissants, dont le commerce était la principale occupation. Entre les plus florissants, étaient précisément ceux que Cortès traversa, dans le voyage qu'il entreprit pour se rendre au Honduras, et où les villes d'*Acallan* paraissent avoir tenu le premier rang. Tans ce nombre on ne pouvait plus compter Tullan, dont il n'y avait plus que des ruines, mais qui très-probablement n'étaient pas celles qu'on trouve auprès d'Ococingo. L'autre grande cité, naguère métropole de Xibalba, Tlaxi-Coliuhcan ou Colhuacan la Vieille, existait peut-être encore, mais sous quel nom? Était-ce Chichen-Itza ou Mayapan, ou bien était-ce la même que Palenqué, et celle-ci n'avait-elle pas encore succombé sous le poids des siècles et des outrages accumulés de tant de conquêtes et de vicissitudes? Si c'était la même, n'aurait-elle pas conservé jusqu'au bout son existence de

(1) *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, Introd. al lib. I.

(2) *Ibid.* Prol. al lib. VIII.

ville sacrée, d'acropole divine, même après sa décadence, et les princes d'Acallan n'auraient-ils pas contribué, par un sentiment de piété et de dévouement filials, à soutenir de leurs richesses ces temples et ces sanctuaires vénérables, berceau de la religion et de la civilisation dont ils avaient hérité? Voilà les questions, les souvenirs de toute sorte, qu'éveille en nous, en terminant ce récit, la vue des débris augustes, parsemés dans les forêts de Palenqué et que les Espagnols de la suite de Cortès heurtèrent sans doute du pied, avant de passer d'un bord à l'autre de l'Uzumacinta, pour entrer à Itzan-Camac, première ville importante des États d'Acallan.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos..... III
Introduction..... 1

CHAPITRE PREMIER

Situation et limites de l'état de Chiapas. Ses Montagnes. Ses principaux fleuves, l'Uzumacinta et le Chiapa ou Tabasco. Leur cours. Nécessité des notions géographiques pour l'intelligence de l'histoire. Situation admirable des ruines de Palenqué. Incertitude sur son existence ancienne. Noms divers donnés à ces ruines dans les temps modernes..... 29

CHAPITRE DEUXIÈME

Anahuac-Ayotlan et Anahuac-Xicalanco. Pays tributaires des Mexicains au sud-est du Mexique. Indépendance des Chiapanèques. Géographie étrangère et commerce extérieur de l'Anahuac du centre. Etendue de la langue nahuatl. Vitznahuas ou Méridionaux. Chichimèques ou Gens du Nord. Olmeca, Vixtoti, Nonohualca. Géographie mythologique. Contrée de Tamoanchan et de Tonacatepetl. Pan Paxil et Pa-Cayalà..... 32

CHAPITRE TROISIÈME

Les Nahuas. Leur première apparition. De la Floride à Panuco. Ils arrivent en Tamoanchan. Leur origine. Leur berceau était-il en Virginie ou au Tennessée? S'ils sont les mêmes que les Cofachites ou Caraïbes? Tamoanchan, la même région que la province de Xicalanco. Tonacatepetl et Paxil. Symboles divers de Quetzalcohuatl. Les sept grands dieux échappés au déluge. Traditions qui les concernent. Les jardins de Xochitl-Icacan. L'arbre de sang, qu'était-il ? Séparation des grands dieux. Zamnà le dieu enveloppé..... 37

CHAPITRE QUATRIÈME

Identité des mythes mexicains et quichés sur Tamoanchan. Localisation de la cité nahua. Tullan en Xibalba. Explication à ce sujet. Qu'était Xibalba, cité, empire ou royaume ? Les Quinamés et les Colhuas. Antiquité des Nahuas dans le Mexique. Réformateurs du calendrier et des institutions. Oxomoco, Cipactonal, Tlaltetecui et Xuchicaoaca. Mythes et symboles qu'ils représentent. Pantecatl et Maïaoel.

CHAPITRE CINQUIÈME

Année antique des Mayas. Coutumes antérieures à l'ère toltèque. Importance des récits de Sahagun pour l'histoire mexicaine. Antiquité des nations du Mexique, etc. Époque approximative de la fondation de Tullan. Quinamés et autres populations primitives. Ruine de leur puissance. Les quatre grandes périodes anté-historiques du Mexique. Antiquité des deux systèmes religieux, personnifiés dans ces périodes sous les noms de Tetzcatlipoca et de Quetzalcohuatl. Leur caractère à la fois astronomique et historique. Précautions de Sahagun au sujet de l'antiquité des histoires mexicaines. Suite des grandes périodes..... 50

CHAPITRE SIXIÈME

Traditions historiques dans les récits des grandes périodes. Premières colonisations et conquêtes des Nahuas. Pyramides de Teotihuacan et de Cholula. Leur origine présumée. Autres traditions des Quinamés. Origine du symbole de la Croix au Mexique. Son antiquité. Premières migrations nahuas. Leur prosélytisme sanguinaire. Premiers sacrifices humains. Fusion des races. Institutions des Nahuas. Race royale et sacerdotale, personnifiée dans le symbole de Quetzalcohuatl. Sa royauté à Tullan. Traditions de sa prospérité et de sa splendeur..... 60

CHAPITRE SEPTIÈME

Le jeu de paume, symbole de la lutte entre les Nahuas et Xibalba. Noms divers qui répondent à ce symbole. Villes identifiées avec Tullan et Xibalba. Conséquences du triomphe des Nahuas. Déclin de la royauté sacerdotale des Quetzalcohuas. Légendes de la chute et de la fuite de Quetzalcohuat de Tullan à Tlapallan. Schisme, luttes religieuses et politiques des deux grandes fractions de la religion toltèque. Tribus orientales soumises au joug des Toltèques à Tullan. Leur existence antérieure. Prosélytisme de la religion toltèque. Nations tributaires pour les sacrifices de sang humain. Cannibalisme à Tullan..... 67

CHAPITRE HUITIÈME

Causes probables de la chute de Tullan et de la puissance toltèque. Émigration des nations toltèques. Les Tutulxius au Yucatan. Les Chiapanèques. Émigration vers les régions guatémaltèques, au bord de l'océan Pacifique et vers Coatolco. La souveraineté à Xamiltepec. Émigration sur Teotihuacan. Élection des chefs dans cette ville. Les Otomis. Émigration toltèque vers le Nord et fondation du royaume de Teo-Colhuacan en Sinaloa. Coutumes de ce pays. Émigration vers l'Anahuac, et royaume de Tollan, au septième siècle. Tribus nahuatlaques. Chicomoztoc. Sort de l'antique Tullan. Ce qui en restait au temps de la découverte de l'Amérique.... 75

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

DESCRIPTION

DES

RUINES DE PALENQUÉ

ET

EXPLICATION DES DESSINS QUI Y ONT RAPPORT

Rédigées par M. DE WALDECK

En descendant à l'ouest de l'église du village de Palenqué, sur une vaste et riche pelouse, on aperçoit à la droite, à une distance de onze cents pieds, un arbre fort curieux, dont le tronc élancé s'élève à plus de quatre-vingts pieds au-dessus du sol avant d'épanouir ses branches, hautes elles-mêmes de trente ou quarante pieds : les feuilles de cet arbre sont d'un vert clair et éblouissant, son tronc lisse comme celui du platane, et ses fleurs disposées en touffes d'un beau jaune clair; je n'ai rencontré son pareil qu'une seule fois dans l'immense forêt des ruines. C'est à gauche de ce rare et curieux végétal que commence la trouée du chemin que j'ai tracé avec l'aide de la boussole et de la chaîne, guidé d'ailleurs par mon domestique qui avait l'habitude du trajet du village aux ruines, où il semait tous les ans sa récolte de maïs.

J'avais avec moi soixante Indiens armés de leur *machete*, et à vingt-quatre d'entre eux j'avais donné des haches, instrument inconnu à Palenqué ; quoique je leur en eusse appris l'usage, ils ne s'en servirent pas, et chaque fois qu'un gros arbre se présentait sur le parcours de la ligne tracée, ils l'abattaient avec leur machete en moins d'une demi-heure. A mille pas au sud-ouest de l'origine du chemin, on rencontre dans un espace vide et circulaire d'environ deux cents pieds de diamètre, deux autres ronds-points d'une dimension moitié moindre se trouvant, l'un à deux cents, l'autre à quatre cents pas du premier. La route continue vers le sud-ouest, et débouche dans une grande savane longue de mille pas et large de quatre cents; le sol, humide et sablonneux, est couvert d'une grande quantité de petites mares d'eau limpide, habitées par une myriade de papillons d'une variété infinie de couleurs et d'espèces ; le plus grand de ces lépidoptères, qui ne mesure pas moins de huit pouces d'une extrémité à l'autre de ses ailes étendues, est du plus bel azur.

Ces insectes attirent des centaines de lézards, dont j'ai compté et recueilli cinq espèces, et qui de leur côté attirent un grand nombre de serpents et de vipères. Cette prairie, à elle seule, offre au naturaliste une récolte des plus riches et des plus variées.

A cinq cents pas de la savane, la route tourne à l'ouest, et l'on arrive bientôt à la petite rivière de *Las Arenas*, qui coule du sud-ouest au nord-ouest; le *Rio Michol*, qu'on rencontre deux mille pas plus loin, et le ruisseau de *Las Lajas*, que la route traverse peu de temps après, en inclinant vers le sud, ont la même direction ; ces trois cours d'eau, ordinairement peu abondants, deviennent des torrents dans la saison des pluies.

Quand on a traversé le dernier à gué, on gravit un escarpement rapide incliné de 45°; ici les décombres commencent, une grande quantité de pierres équarries jonchent le sol ; mais le bouleversement est si complet qu'on ne peut déterminer au juste à quel genre de construction ces pierres ont été employées ; il est permis toutefois de conjecturer qu'elles formaient un ou plusieurs talus de différentes hauteurs, destinés à défendre l'approche de la ville. On traverse, entre autres, une montée de soixante

pieds, tellement raide qu'un homme à pied a grand'peine à la franchir. En montant, on entend à sa gauche un bruit de chutes d'eau, et, au débouché, on découvre sur la droite le principal édifice des ruines, le palais, qui couronne une pyramide de soixante pieds de hauteur.

Si à partir de la dernière maison est-nord-est du village, on s'avance vers le sud, après avoir traversé le *Bajlunthié* (rivière des tigres), on rencontre à trois mille cinq cents pas du point de départ deux pyramides dont je revendique la découverte. Je les aperçus pour la première fois en cherchant un endroit éloigné, propice à la culture du maïs; les habitants du village n'en soupçonnaient pas l'existence, et elles sont restées inconnues à Stephens.

Ces deux pyramides, de trente et un pieds de hauteur, ont pour base un carré, et pour faces des triangles équilatéraux, elles sont orientées aux quatre points cardinaux.

Les pierres dont elles sont formées ont à la base trois pieds de long sur un pied et demi de large et vont en diminuant vers le sommet; elles sont bien travaillées, et si étroitement jointes entre elles que la végétation n'a presque point eu de prise sur la surface de ces monuments. Il serait à désirer que toutes les autres parties des ruines fussent aussi bien conservées.

L'absence de plate-forme sur ces deux pyramides m'a conduit à penser que c'étaient des tombeaux, le temps et les circonstances ne m'ont pas permis d'y pratiquer des fouilles pour m'en assurer; avis aux explorateurs futurs, qu'attend encore à Palenqué une ample récolte de découvertes intéressantes.

Ces curieux édifices, qui rappellent l'Égypte d'une manière si frappante, sont situés près d'un cours d'eau, dont ni les Indiens ni les habitants n'ont pu me dire le nom, et que je considère comme une des branches de l'Uzumacinta.

Les cacasdes dont on entend le bruit à sa gauche, aux abords du palais, proviennent de la petite rivière *Tulija* (1), la même qu'au pied du monticule où sont situées les ruines, on désigne sous le nom d'*Arroyo de las Lajas*.

Pl. VI. — Plan de la distribution des édifices de Palenqué. — Après avoir bien étudié la position du terrain, je me suis assuré que dans le principe ce cours d'eau tombait au-dessus d'un souterrain, dont l'entrée se trouvait ainsi masquée par la cascade. Ce cryptoporticus était sans doute un passage stratégique secret pour sortir de la ville ou pour y rentrer.

Il s'enfonce du nord au sud dans une longueur de cinquante-sept pieds, puis tourne au sud-est, et se trouve fermé par un éboulement cent soixante pieds plus loin.

Les habitants croient généralement qu'il conduisait au palais, idée qui semble erronée si l'on considère la ligne pointée qui se dirige vers le n° 2. L'eau jaillit avec violence de chaque côté des décombres formés par l'éboulement, remplit le passage jusqu'à une hauteur de quinze pouces en temps sec, s'accumule à l'entrée dans un bassin profond de dix-huit pouces, et de là retombe dans les cascades que l'on entend en gravissant le plateau. A gauche de l'entrée du souterrain règne un mur de pierres lisses et bien jointes, dont l'une est la plus grande qu'on connaisse aux ruines : elle est située sept pieds au-dessus du bassin, et mesure cinq pieds de haut et dix-huit pieds de long. Ce passage est terminé pyramidalement au sommet comme les galeries de tous les édifices, et son obscurité est telle qu'on n'y peut pénétrer qu'avec des torches.

Le palais (n° 1) est situé sur une pyramide haute de soixante pieds, et large de deux cent soixante-treize pieds à sa base orientale. En sortant de ce monument par l'angle sud-ouest, on rencontre une autre pyramide surmontée de l'édifice parallélogrammique n° 4, qui est le temple aux trois tables (2) hiéroglyphiques; de là on arrive, par la ligne pointée qui traverse la rivière, à une éminence qui conduit à mon habitation, teintée en bleu, et plus loin au temple du relief de la croix (n° 2).

Revenant à ma cabane, et suivant la direction de l'angle sud-ouest on atteint un petit édifice de huit pieds (3) carrés marqué 0, dépourvu de toute sculpture, et dont la seule particularité intéressante est que, soulevé de ses fondements par un arbre qui avait pris naissance dans son intérieur, il se trouvait suspendu sur ses branches à l'époque où j'explorais les ruines.

(1) Ce mot, que quelques écrivains américains ont traduit par Eau du Lapin, d'autres par Eaux des Palais, n'est pour moi qu'une corruption du mot Tunicha ou Tiunija (eau qui coule dans un bassin de pierres). L'arroyo de las Lajas coule sur un lit de pierres plates et de larges dalles l'encaissent de chaque côté.

(2) Le n° 4 a été oublié par le graveur. L'édifice en question est au coin N.-O. du Palais n° 1.

(3) Contre et à droite du n° 3. Le signe 0 a été omis.

L'édifice n° 3, qui lui est contigu, et que j'ai nommé le temple du Soleil, à cause du bas-relief qu'il contient et qui représente cet astre, était, à mon arrivée, le mieux conservé de tous, et le plus remarquable par la variété de style de ses sculptures en stuc.

En reprenant la ligne pointée qui traverse la rivière, et en se dirigeant vers le sud, le long du monticule, on arrive au petit temple n° 5, le plus curieux de tous, qui contenait une sculpture en stuc digne d'être comparée aux plus beaux ouvrages du siècle d'Auguste, et de plus un tombeau que je n'ai pas eu le temps d'ouvrir.

On trouve encore sur la montagne, derrière le temple n° 2, un édifice de vingt-un pieds carrés, rasé à une hauteur de dix-huit à trente pouces au-dessus de ses fondements, et qui n'offre aucun intérêt.

Toutes les parties teintées sont des débris de murs et de piliers enfouis sous la végétation et ne dépassant pas le sol de plus de six à dix pouces. Il résulte de l'examen de cette carte, que l'ensemble des monuments ne couvre pas même une lieue carrée, et l'on peut juger dès lors quelle confiance méritent les relations de mes prédécesseurs aux ruines (1).

Le palais est un parallélogramme rectangle dont les grands côtés ont deux cent vingt-trois pieds de long et les petits cent quatre-vingt-cinq. L'accès principal, jadis au nord, ce qui semble prouvé par les débris d'escaliers doubles encore visibles de ce côté, se trouve actuellement à l'est. Une double galerie, souvent interrompue au sud et à l'ouest, encadre les six corps de bâtiments régulièrement orientés à l'intérieur. (Tous les monuments de Palenqué sont orientés aux quatre points cardinaux, avec une variation de 12°). On pénètre dans ce bel édifice entre le troisième et le quatrième pilier nord; sur le troisième on voit encore un relief en stuc que j'ai trouvé en bon état, à part la bordure qui est très-mutilée, les couleurs qui animaient ce relief sont encore visibles, et très-vives dans les endroits où la pluie n'a pu pénétrer. Ce côté du palais est le plus dégradé, à cause des vents qui soufflent du nord-ouest dans la saison des pluies. De cette entrée, l'on aperçoit devant soi une grande porte terminée par une arche de forme moresque. Des deux côtés de cette porte se trouvent onze médaillons, dont deux à gauche et neuf à droite : celui qui porte le n° 2 est seul resté intact, les autres, quoique mutilés, laissent encore deviner qu'ils contenaient des portraits dont deux représentaient des femmes. La muraille sur laquelle sont appuyés ces cadres est peinte en rouge et percée en plusieurs endroits d'ouvertures en forme de *tau* égyptien. Des gonds en pierre qu'on remarque sur le mur extérieur de chaque côté de la porte, ne laissent aucun doute sur cette circonstance, que deux battants fermaient jadis cette entrée.

En passant par la porte, on se trouve en face d'un escalier composé de cinq marches de quinze à dix-huit pouces de hauteur, et donnant accès dans la grande cour. De chaque côté de cet escalier on observe un groupe (n° 4) de figures de neuf pieds deux pouces de proportion, sculptées en pierre demi-ronde bosse, et inclinées suivant la pente des marches. Au centre de la cour, il y a apparence de débris d'un bassin circulaire.

Au sud de la cour, faisant face au nord, on arrive par cinq marches bouleversées à un édifice très-dégradé, composé de cinq chambres. Celle du centre occupe toute la profondeur, et celles des deux extrémités sont séparées entre elles par un gros mur mitoyen. C'est dans la pièce du milieu, jadis richement décorée de sujets en stuc mutilés aujourd'hui que j'ai découvert des conduits acoustiques en terre cuite, dont les orifices étaient cachés par des ornements, également en terre cuite, que je décris plus loin.

En quittant cette pièce pour descendre dans la cour, on voit à l'ouest, faisant face à l'est, le temple du palais. L'escalier de six marches qui y conduit est flanqué, à gauche, d'une figure de femme de vingt pieds de grandeur, et dont le profil regarde le nord; et à droite d'une figure d'homme, de même dimension, offrant les caractères de la race caucasique; le menton est barbu, et le profil est tourné vers le sud. De chaque côté de l'escalier, à fleur de ces figures en pierre, règne un soubassement orné de trois pilastres : chacun de ces pilastres porte une figure agenouillée, dont la coiffure est du plus haut intérêt pour l'archéologie. Le temple auquel ces marches donnent accès est composé de deux galeries, et n'a qu'une seule porte, située vers le sud dans le mur de division; cette porte conduit à la seconde galerie, qui s'ouvre sur une cour longue et étroite où l'on descend par cinq marches contiguës à la tour dont la base ferme la cour au sud.

Cette tour, fort mal rendue par le dessinateur Castañeda, qui lui donne soixante-huit marches d'escaliers en deux corps, et par Stephens, qui parait en mépriser la construction, doit être regardée au contraire, comme un chef-d'œuvre de combinaison stratégique. Elle servait autrefois de vigie, et un seul homme pouvait en défendre l'entrée à cent autres. En rassemblant les débris amoncelés au pied de ce monument, j'ai pu me convaincre qu'il avait autrefois quatre corps au-dessus de la base, au lieu de deux qu'on trouve aujourd'hui. Le sommet, encore très-élevé, est couvert d'une forêt d'arbres et d'arbustes de toutes dimensions, qui présente aux vents furieux de la saison des pluies une surface et une prise comparables à celles d'un vaisseau de haut-bord qui marcherait toutes voiles dehors. Quelle solidité que celle d'une construction qui a pu résister pendant tant de siècles à

(1) Les détails donnés par Calderon et Bernasconi contredisent complétement l'assertion de M. de Waldeck. Voir plus haut, page 5 de l'Introduction.

de pareilles secousses! Les débris informes des ruines joncheront un jour le sol, et la vigie les contemplera encore de toute sa hauteur.

Si, en revenant de la tour par le même chemin, et après avoir quitté les marches du Temple, on longe ce dernier édifice vers le sud, on aperçoit dans l'enfoncement un étroit escalier de quatre marches, qui donne accès à une longue chambre richement décorée de peintures et de frises en stuc très-élégantes. J'ai nommé cette pièce salle d'attente ou antichambre : c'est la seule aux ruines où l'on ne soit pas incommodé par les pluies, et qu'on puisse facilement rendre habitable, en murant deux portes.

Parallèlement à cette pièce on en trouve une autre, à laquelle j'ai donné le nom de chambre de la Reine, à cause d'un bas-relief en pierre qu'elle contient. Ce bas-relief, situé au-dessus de l'emplacement d'un lit en jaspe vert richement sculpté, qui a disparu peu de temps après l'expédition de Dupaix, est surmonté de deux frises de peintures, l'une ornementale, l'autre hiéroglyphique et semblable aux Katuns. Au sud de cette pièce, un mur de séparation laisse un passage à l'ouest pour pénétrer dans une autre chambre, qui n'a de particulier qu'une trappe à fleur de sol, communiquant avec les demeures souterraines où nous reviendrons plus tard. De cette chambre on passe dans celle de l'est, de même grandeur et contenant un lit au pied duquel il n'y a point de trappe. En sortant de cette dernière chambre, on se trouve dans une petite cour longue et étroite, et l'on a en face de soi, à l'est, un édifice composé de sept pièces dont une est fort curieuse : elle possède un petit sanctuaire contenant deux oiseaux perchés sur d'élégants méandres, en adoration devant une tête d'éléphant; les murs sont couverts d'autres ornements en stuc, tellement défigurés, qu'on ne peut les rattacher pour en faire un ensemble. Une pièce contient un lit ; les autres chambres sont tapissées d'ornements en stuc.

Dans la seconde galerie du sud, on voit quatre chambres contenant des lits, dont une grande et trois petites, un seul de ces lits communique avec les souterrains par une trappe située à son pied. On descend dans les souterrains par la trappe qui se trouve dans la chambre de la Reine : ils se composent de trois galeries, et contiennent trois lits, dont un grand richement sculpté, un moyen et un plus petit. Cette différence de grandeur doit-elle être attribuée à la taille, à l'âge ou au nombre des personnes qui occupaient ces lits? Un éboulement à l'est des galeries souterraines les a comblées toutes trois de ce côté. Il s'y trouve des tablettes en pierre sculptée, dont quelques-unes se composent de neuf katuns ou signes hiéroglyphiques ; les cotes m'en ont été soustraites à Mérida par le général Toro. Ces cryptoporticus règnent dans le sens de la largeur de la pyramide qui est de cinquante pieds, et sont élevés de douze pieds au-dessus de la base.

Des ouvertures pratiquées au sud y admettaient l'air extérieur et une lumière douteuse. Il m'a été impossible de vérifier si la sortie qu'on trouve à l'angle sud-ouest a toujours existé, ou si elle est due à un éboulement considérable. La pyramide n'est pas un corps plein ; elle contient un grand nombre de galeries que j'ai découvertes trop tard pour pouvoir les explorer. Au pied de la dernière figure du groupe n° 4 situé près de l'escalier qui descend dans la grande cour, j'aperçus un jour un beau fragment de terre cuite ; dans l'espoir d'en trouver le complément, je creusai la terre plus avant ; je rencontrai une dalle dont je voulus savoir la dimension, et l'ayant enlevée, je reconnus qu'elle servait de fermeture à des galeries souterraines. Une odeur résineuse et désagréable qui s'échappa de l'intérieur me mit sur mes gardes, j'allumai à l'orifice un feu de broussailles sèches que je fis entretenir toute la journée ; mais le lendemain une lanterne que je fis descendre dans le souterrain au moyen d'une corde, s'éteignit avant de toucher le sol. Forcé de partir pour Tabasco, je remis à l'époque de mon retour la suite de cette exploration ; mais je ne devais point revoir les ruines. L'odeur résineuse dont je viens de parler me fait présumer que ces souterrains contiennent les dépouilles mortelles des Rois-Pontifes qui ont gouverné ces peuples inconnus. Dans le temple du palais, une excavation que je pratiquai me conduisit à une autre galerie souterraine où je trouvai une certaine quantité de pierres bien équarries, et, de plus, un grand nombre de tasses et de vases en poterie, contenant beaucoup de petites boules en terre de différentes couleurs.

Pl. XI. — Cette coupe montre la forme des galeries fermées pyramidalement par le haut, la forme des corniches de chaque édifice, l'élévation de la tour au-dessus du niveau général, la pente proportionnelle des escaliers, le nombre de leurs marches, et la différence de niveau entre la grande cour et celle qui se termine au pied de la tour. Au-dessous du premier escalier à gauche, une partie de la galerie souterraine que j'ai découverte avant mon départ pour Tabasco, se trouvent des galeries souterraines correspondant à des galeries supérieures ; c'est dans la première que j'ai trouvé des poteries et un magasin de pierres équarries.

Vue au nord des deux corps de la pyramide (coupe transversale) montrant la base et les escaliers restaurés d'après les indications encore visibles de mon temps.

Pl. X. — Coupes transversales des galeries qui font le tour du palais, montrant la terminaison pyramidale des galeries et leur mode de fermeture. La figure 1 indique la place occupée par les onze médaillons, le n° 2 étant la galerie ouest et le n° 3 la galerie est. Les murs de ces galeries, comme de tous les autres

édifices, sont crépis avec une espèce de ciment que l'on polissait par le frottement pendant qu'il séchait, avant d'y appliquer la couleur; avec le temps, ce ciment est devenu si dur que les fragments tombés des murs rendent un son semblable à celui de la faïence (*fig.* 3). Élévation de la porte de forme moresque, accompagnée de trois niches de même style situées de chaque côté de l'arche; de ce côté de la galerie les niches ne sont pas profondes, mais seulement figurées, comme on le voit (*fig.* 1); celles de l'autre côté sont creuses et telles qu'on les voit (*fig.* 1). Plusieurs trous, régulièrement placés entre ces niches soit profondes, soit figurées, ont servi dans l'origine à soutenir l'échafaudage de construction; par la suite, les poutres, dont trois sont encore à placer, ont eu pour destination de suspendre des draperies de partition : c'est du moins ce que semblent indiquer la régularité de leur coupe et la couleur rouge dont elles sont encore peintes, luxe qu'on n'aurait sans doute pas employé pour de simples échafaudages. Trois gonds en pierre prouvent que cette porte était fermée par deux battants. Près de là sont les T égyptiens déjà mentionnés, et qu'on retrouve dans tous les édifices où l'on voulait faire pénétrer l'air extérieur et la lumière du jour. Les tau ici figurés ne traversent pas la muraille, ils ne sont pas profonds, et servaient la nuit à recevoir des lampes, dont la fumée a laissé à la partie supérieure de ces excavations des traces qu'on voit encore aujourd'hui. L'usage des trous rectangulaires me semble difficile à déterminer.

Pl. IX (droite). — Vue en perspective de la porte de style moresque et de celle qui conduit dans la grande cour (voir le plan). De chaque côté de la première est indiquée la place des onze médaillons qui ont contenu les portraits des souverains. Sur les côtés intérieurs de la porte, on voit des inscriptions tracées par des voyageurs, entre autres celle de Corroy, l'iconoclaste. Un autre a dessiné avec du charbon une figure en pied de grandeur naturelle. Au fond, de l'autre côté de la cour, on aperçoit le temple du palais (voir le plan).

Pl. IX (gauche). — Vue perspective de la première galerie et du palais, prise de l'extrémité sud. Ici la totalité (moins celui de droite) des médaillons est en vue : sur le devant à droite, grimpant au tronc du palmier huano, on voit la célèbre plante en fleur du parasite huaco, qu'on croyait une panacée contre le choléra et la morsure des vipères, quoique tous ceux qui ont été traités par son application soient morts; pas une guérison n'a été constatée. Cette vue fait aussi voir le crépi qui recouvre tout le sol des galeries et des autres édifices.

Pl. XII (gauche). — Relief en stuc, marqué 21 dans le plan du palais. Il se compose de trois figures, et conserve encore ses couleurs très-vives dans les dessous où l'eau des pluies n'a pu pénétrer; c'était le mieux conservé des reliefs qui restaient au palais à mon arrivée.

Pl. XII (droite). — Relief en stuc, sans couleurs, situé du côté ouest du palais, sur le quatrième pilier à partir du nord. Ce relief est très-remarquable par le globe ailé qui se trouve sous le pied droit du vainqueur.

Pl. XIII, *fig.* 1. — Relief du pilier extérieur ouest, marqué 22 dans le plan.

Pl. XIII, *fig.* 2. — Relief du pilier extérieur ouest, marqué 23 dans le plan. Le mouvement de la figure agenouillée est d'une vérité surprenante; ce n'est ni l'enfance, ni la décadence de l'art, c'est la nature prise sur le fait. La coiffure de la figure qui se tient debout est bien évidemment une tête d'éléphant, signe qui d'ailleurs se retrouve sur d'autres reliefs et parmi les Katuns (?).

Pl. XIII, *fig.* 3. — Relief du pilier extérieur ouest, n° 24 dans le plan.

Pl. VIII. — Vue pittoresque du palais, prise de ma cabane située sur le plateau opposé, à la distance d'une portée de fusil. Cette vue, d'une fidélité daguerrienne, montre l'état où j'ai laissé les ruines en 1835. On voit sur l'extrême bord de la pyramide, au-dessus du tronc près duquel est assis mon Indien, un autre tronc plus volumineux que le premier; cet arbre a été abattu pour faire le dessus d'autel de l'église de Palenqué et une table pour le presbytère; c'est un cyprès de six pieds neuf pouces de diamètre, dont les couches concentriques font remonter l'âge à près de deux mille ans.

Pl. XI. — Tau conservé avec toutes ses couleurs, il est situé dans la galerie intérieure ouest du palais. Niche dans les souterrains, étude des corniches de la maison de la Reine (voir le plan). Étude des corniches de la chambre aux conduits acoustiques. Profil d'escalier à la base de la pyramide du palais et face de la même base.

Pl. XV, *fig.* 1.— Profil indiquant les cinq marches qui descendent dans la première cour du palais, avec l'inclinaison des groupes de figures (4 du plan); c'est au pied de cette figure que j'ai découvert le souterrain; pour donner une idée précise de la hauteur des marches, j'y ai assis une figure d'Indien.

Groupe des cinq figures situées au sud de l'escalier. Ces neuf figures sont étudiées avec soin, quoique inachevées, et ne sont pas en raccourci comme dans la planche qui suit celle-ci.

Pl. XIV. — Élévation de la partie de la galerie qui donne intérieurement sur la cour avec l'escalier et les deux groupes en raccourci. Au travers de la porte du centre, on aperçoit le Temple de la Croix sur sa pyramide, au pied de laquelle j'avais érigé ma demeure, construite au-dessus de plusieurs souterrains encore inexplorés.

Les deux taus servaient pour éclairer pendant la nuit; des enfoncements semblables sont pratiqués à distances égales tout autour de l'édifice.

Pl. XV, *fig.* 4. — Plan par terre du temple qui fait face à la galerie déjà décrite, et dont l'escalier (voir le plan) se trouve vis-à-vis de celui des groupes mentionnés.

Pl. XIV. — Élévation du plan précédent (même échelle). Tout le haut de cet édifice est ruiné; il ne restait plus, de mon temps, que l'espèce de métope à méandres avec son recouvrement, que j'ai supposé continuer à droite jusqu'à l'angle opposé. Les six figures qu'on trouve ici sont curieuses par leur attitude à genoux, et surtout par leurs coiffures, elles sont en pierre blanche. La figure dont le profil est tourné à droite au nord, est pareillement agenouillée; c'est évidemment une femme, une reine peut-être. — L'autre est un homme barbu dont le caractère caucasique est incontestable.

Pl. XV, *fig.* 2. — Détails architectoniques des parties principales du temple aux deux figures colossales. On voit ici le profil de l'escalier et l'inclinaison des deux colosses; le profil de la même inclinaison, plus le corps rentrant, sur lequel sont les cartouches; les pilastres sur lesquels sont les figures marquées dans le plan et l'élévation; c'est la proportion exacte de la coupe des deux galeries de ce temple; le tau qu'on y remarque est seulement figuré, il n'est pas assez profond pour contenir une lampe, et ne possède pas de traces de fumée.

Pl. XV, *fig.* 3. — Plan de la maison de la Reine : tout se trouve décrit sur le plan même, excepté les ornements en stuc qui forment une frise riche et élégante, qui fait le sujet de la planche suivante.

Pl. XVI. — Groupe des quatre figures qui se trouvent à gauche ou au nord de l'escalier.

Pl. XVII. — Ce beau bas-relief en pierre semble représenter une reine accroupie sur un riche sopha, et recevant une offrande tenue par une femme richement vêtue et agenouillée. Cette dernière est évidemment éthiopienne : son origine est prouvée d'une manière incontestable par le caractère du profil et par la couleur noire encore visible sur les chairs. La reine, sur le visage de laquelle la couleur blanche est parfaitement accusée, a pour diadème un dauphin derrière lequel une main tient un gland. Un détail plus curieux encore est l'ornement *nesem* répété sur les deux profils.

Pl. XVIII. — Vue pittoresque de la tour, prise de la galerie intérieure du nord. Elle est peinte d'après nature et montre l'énorme masse de végétation qui a envahi le troisième corps restant; les arbres ne trouvant pas une nourriture suffisante en haut, se la sont procurée en étendant leurs racines vers le bas, où la terre végétale est plus profonde : ces espèces de haubans semblent s'être cramponnés autour de l'édifice pour le protéger contre les secousses que le vent, engouffré dans l'énorme masse de feuillage, peut lui faire éprouver. Ces racines sont tendues à un point tel que les brises de nuit, en passant entre elles, produisent des sons analogues à ceux de la harpe éolienne, mais plus graves. Les Indiens, terrifiés par ces bruits lugubres, croient les ruines enchantées et ne veulent pas y rester la nuit; attardés dans la forêt, ils feront un détour d'une lieue pour ne pas passer auprès d'elles.

Les piliers à la droite du tableau sont ceux des galeries ouest qui terminent le palais de ce côté; les piliers de gauche, ornés de figures en stuc, sont ceux du temple déjà décrit; on aperçoit les quatre marches de l'escalier qui, à mon arrivée, était invisible : la végétation, les décombres et la terre avaient tellement comblé la cour, que son déblaiement exigea deux mois de travail.

Pl. XIX, *fig.* 5. — Plan de la base de la tour. J'avais d'abord pensé en voyant les trois niches avec leurs séparations et projections qu'il pouvait y avoir une entrée masquée, et que je trouverais des pièces à l'intérieur; je dirigeai en conséquence une fouille, mais je fus forcé de l'abandonner, car la pierre manquant, à la ligne pointée, on ne trouva plus que de la terre; ce premier corps est donc solide.

Pl. XIX, *fig.* 3 *et* 4. — Plan des deux étages de la tour. Ce singulier monument est très-original par sa construction; on peut dire que c'est une tour enfermée dans une autre, et quand on considère la masse de ses quatre angles extérieurs, on commence à comprendre sa solidité et sa raison d'existence après avoir été battue par les orages durant une si longue suite de siècles. Vient le deuxième corps qui est de plain-pied pour la circulation; l'étroitesse des passages, qui ont à peine dix-huit pouces de largeur, fait assez comprendre la facilité avec laquelle un homme seul pouvait les défendre. — Vient une petite chambre pratiquée dans l'espace qui sépare un corps de l'autre, c'était sans doute l'endroit dans lequel une sentinelle se reposait tandis que l'autre veillait. Voir la première marche de l'escalier pratiqué dans la tour intérieure. Le troisième corps présente une autre chambre sous l'escalier, point à partir duquel l'éboulement empêche de monter plus haut. Tout l'intérieur a conservé les traces de la couleur rouge qui le décorait.

Pl. XIX, *fig.* 2. — Coupe en élévation qui fait voir les deux étages de la tour, les escaliers, les passages étroits, et la petite chambre entre le second et le troisième corps. Que l'on compare le dessin de Castañeda, qui donne aux deux étages plus de soixante marches, avec cette coupe qui n'en contient que seize, et cela suffira pour juger

de la fidélité des autres dessins de cet artiste mexicain. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arrêter leur publication dans le colossal ouvrage de lord Kingsborough, mais mes avis arrivèrent trop tard, l'ouvrage était terminé.

Pl. XIX, *fig.* 1. — Élévation extérieure de la tour : cette planche est rendue inutile par la vue pittoresque décrite plus haut.

Pl. XX. — Vue pittoresque du Temple de la Croix, prise de la porte d'entrée du palais ; on voit au pied de la pyramide l'habitation que je m'y étais construite.

Pl. XXIII. — Bas-relief en pierre, qui était placé sur le pilier gauche de l'abaton ou sanctuaire.

Pl. XXIV. — Son pendant, qui était placé à droite. Ces deux reliefs étaient scellés dans le mur du salon de la maison du député Bravo, au village ; ils y sont peut-être encore, car on ne pouvait les acheter qu'en épousant une des sœurs du député.

Pl. XXI et XXII. — Pierre du centre du relief de la croix, au fond de l'édicule de ce monument. C'est cette partie de ce bel ouvrage que j'ai sauvée du voyage des États-Unis, où l'on allait l'expédier. On était parvenu, non sans beaucoup de travail, à descendre cette lourde pierre jusqu'au ruisseau qui coule entre les ruines, et c'est là que je la confisquai par ordre du gouverneur de Chiapas ; c'est là aussi que je l'ai dessinée. Dix ans plus tard, Stephens et Catherwood la trouvèrent à la même place. Il ne restait en 1832 que la pierre de gauche et de droite du relief, et en 1842 Stephens ne trouva plus que celle de gauche.

Pl. XXV. — Statue ou cariatide en pierre. Il y en a deux exactement semblables, ayant servi de support à la plate-forme qui fait une saillie de dix pieds de large et de vingt pieds de long devant la porte du milieu du temple. J'avais trouvé ces deux figures, l'une cassée à mi-jambes, l'autre entière, sur la pente méridionale de la pyramide ; après avoir dessiné la mieux conservée, je les tournai toutes deux la face contre terre pour empêcher que les spéculateurs du village n'en eussent connaissance.

Pl. XXVIII, *fig.* 3. — Plan par terre du temple du Soleil, le plus intéressant qui soit aux ruines, parce qu'il est le plus complet ; il est marqué 3 dans le plan général.

Pl. XXVIII, *fig.* 1 *et* 2. — Coupe du plan, en élévation, montrant les trois portes et les différences qui existent entre elles ; la plus grande conduit au sanctuaire ; celle de droite, à la chambre qui contient une table formée d'un bloc solide de maçonnerie, et recouverte d'un ciment très-dur et brillant ; la porte de gauche conduit à l'intérieur d'une chambre qui a une issue près du sanctuaire.

Pl. XXVIII, *fig.* 4. — Élévation de la façade du temple.

Pl. XXVI. — Élévation de la façade du temple, recouverte et vue à l'extérieur.

Pl. XXXI et XXXII. — Relief en pierre de l'édifice dit Temple du Soleil, tous deux mutilés.

Pl. XXVII. — Sanctuaire de l'édifice dit le Temple du Soleil.

Pl. XXIX et XXX. — Bas-relief du sanctuaire de l'édifice dit Temple du Soleil.

Pl. XXXIII, *fig.* 3. — Plan par terre du temple aux trois tables.

Pl. XXXIII, *fig.* 1. — Élévation extérieure de l'édifice.

Pl. XXXIII, *fig.* 2. — Elévation intérieure montrant les deux tables de cette galerie.

Pl. XL (droite). — Femme tenant un enfant.

Pl. XL (gauche). — Homme tenant un enfant.

Pl. XXXIX (droite). — Femme tenant un ornement de la main droite.

Pl. XXXIX. — Homme tenant un enfant.

Pl. XXXVI et XXXVII. — Grande table à la gauche de la première galerie.

Pl. XXXIV et XXXV. — Grande table de droite de la première galerie.

Pl. XXXVIII. -- Petite table de la chambre au fond.

Pl. XLI, *fig.* 3. — Plan par terre à ras du sol du petit temple au beau relief.

Pl. XLI, *fig.* 4. — Étage souterrain.

Pl. XLI, *fig.* 2. — Élévation extérieure, montrant les sept marches et le souterrain.

Pl. XLI, *fig.* 1. — Coupe du profil.

Pl. XLII. — Bas-relief.

Pl. I et II. — Carte de Yucatan, dressée par M. de Waldeck.

Pl. III. — Beau fragment de pierre verte basaltique, dont le poli est encore très-brillant ; il représente un aigle tenant dans sa serre droite et mordant de son bec acéré le corps d'un crotale, au-dessus de la tête duquel

on voit le signe couché 6 Acatl; cinq grelots de la queue du reptile se voient au bas à droite. Appartenant au Musée national de Mexico.

Pl. IV. — Statue demi-grandeur en basalte, la plus parfaite que j'aie vue et dessinée; je pense qu'elle représente Quetzalcohualt. — De la collection de Castañeda.

Pl. V. — Figure étrange qui offre une certaine ressemblance avec les valets des cartes à jouer; elle tient de la main gauche une figure frangée par le bas, qui porte 5 lignes de ligatures et de la main droite une tige de maïs. Des rayons sortent, de chaque côté de la tête et au bas du collier, on voit, supportés par des branches, trois objets ovales que je suppose être des cœurs. — De la collection Uhde.

Pl. XLIII. — Masques de crânes humains incrustés de turquoises, etc. (1). — De la collection Hertz.

Pl. XLIV. — Couteau en silex, dont le manche est une figure en bois incrusté de turquoises, etc. — De la collection Hertz.

Pl. XLV. — Modèle d'une terre cuite peinte, représentant un temple. — De la collection Uhde.

Pl. XLVI. — Vase en terre cuite du Musée de Mexico.

Pl. XLVII. — Trois terres cuites, celles de droite et de gauche, trouvées à Palenqué et appartenant à la collection Corroy; celle du milieu, trouvée à Ococingo.

Pl. XLVIII. — Quetzalcohuatl en pierre, du Musée de Mexico.

Pl. XLIX. — Deux vases en terre cuite, du Musée de Mexico.

Pl. L. — Deux terres cuites trouvées à Palenqué, et celle de gauche en bas à Tabasco, de la collection Corroy.

Pl. LI. — Terres cuites de divers endroits.

Pl. LII. — A droite, idole en pierre, et à gauche, cassolette en terre cuite, du Musée de Mexico.

Entre la planche V et la planche XLIII se trouvent placées dans l'album celles qui concernent Palenqué.

Pl. LIII. Beau jade du Musée de Mexico, demi-grandeur, bien conservé, représentant à gauche Tizoc, mort, et à droite Ahuitzotl, son successeur (septième et huitième rois de Mexico) : entre les deux rois il y a une espèce de trophée surmonté du signe Acatl sept. (Ce doit être Acatl huit, la place du point manquant indiquant qu'il s'y est trouvé.) Au-dessous de ce sujet le signe Acatl est répété dans des proportions plus grandes avec le nombre huit et deux points numériques à la base et au sommet. On sait que c'est Ahuitzotl qui termina le grand teocalli (2); cette pierre serait-elle relative à son inauguration?

Pl. LIV. — Restauration, avec les couleurs encore visibles, du couronnement ou dessus de porte de l'Abaton d'un des temples à Ococingo. Les côtés et le fond de ce bel édifice sont couverts de reliefs peints dont les couleurs sont très-bien conservées, les décombres ayant bouché la porte, en laissant toutefois assez d'air, mais empêchant l'humidité d'y pénétrer. (Il est fâcheux que M. de Waldeck ait restauré tellement ce bas-relief; mais il est plus fâcheux encore que la personne chargée de contrôler ses planches ait placé ce dessin d'architecture sur la même planche avec des terres cuites sans importance, et dont la juxtaposition fausse l'idée qu'on pourrait avoir de ce bas-relief. — Voir le texte de l'Introduction, page 15.)

Blocs à imprimer des étoffes, de la collection de M. de W. et du Musée de Mexico. La grande terre cuite avec des couleurs est de la collection Fisher.

Pl. LV. — Quatre cassolettes en poterie du Musée de Mexico.

Pl. LVI. — Instruments de musique des Mexicains, un teponaztli ou tambour, du Musée de Mexico. Deux flageolets et trois sifflets, dont un est dans la collection de M. de Waldeck.

(1) « Au mois *Izcalli*, on fabriquait un mannequin du dieu du « feu *Xuhtecutli*, avec de petits arcs et des pièces de bois atta « chées ensemble... On lui mettait un masque en mosaïque, tout « travaillé de turquoises, avec quelques bandes de pierre verte, « appelée *Chalchuihuitl*, traversant le visage; ce masque était « fort beau et resplendissant. » (Voir dans Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva-España*, lib. II, cap. XXXVII.) (Note de B. de B.)

(2) Cette pierre est un monument commémoratif de la dédicace du temple de Huitzilopochtli, dont les réparations commencèrent sous Tizoc et furent terminées l'an VIII Acatl, ou 1447, seconde du règne d'Ahuitzotl. (Note de B. de B.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE Legs ANGRAND IMPRIMÉS

FIN DE LA TABLE DES PLANCHES.

Corbeil, typ. et stér. de Crété et Fils.

CARTE
DU
YUCATAN
ET DES RÉGIONS VOISINES
Pouvant servir aux explorations dans ce Pays
par
V.A. MALTE-BRUN.
MDCCCLXIV.
N. B. Nous avons fait usage pour dresser cette Carte des travaux de MM. Owen, Barnett, Lawrence, H. Kiepert, Garcia y Cubas, Stephens, et de la Carte manuscrite de M. de Waldeck.
Les ▲▲ mises à coté des positions indiquent qu'il existe des ruines dans leur voisinage. Les routes ont été tracées autant que possible, à l'aide d'un Derrotero mexicain.
Le C renversé Ɔ que nous avons emprunté aux Cartes mexicaines, tient la place d'une lettre dont la valeur phonétique se rapproche de notre dzé.
VMB.
ÉCHELLES AU 1/1.500.000
Lieues mexicaines de 26 2/3 (5000 Varas) degré.
Lieues Géographiques de 25 au degré.
Kilomètres.
Milles Anglais de 69 au degré.
GOLFE DU MEXIQUE
Laguna de Terminos ou de las dos Bocas
Carmen
Campeche
Seybla Playa
Champoton
Sabancuy
Chiebul
Tabasco
Chiapas
Guatemala
Tuxtla
S. JUAN BAUTISTA DE TABASCO (Villa Hermosa)
S. CHRISTOBAL
Teapa
Tacotalpa
Jalapa
Macuspana
Cunduacan
Comalcalco
Chichicupa
Nacajuca
Jonuta
Tenosique
Palenque
Ocosingo
Comitan
Tepetitan
Chiapas
Tuxtla
Acala
Tecpisca
Chiapa
Pichucalco
Tapachula
Soconusco
Petén
Flores
Chetumal
Bacalar
Tizimin
Valladolid
Merida
Campeche
Champoton
Sabancuy
Carmen
Tenosique
Palenque
Ocosingo
Comitan
Tuxtla
Chiapas
Tapachula
Flores
Chetumal
Merida
Valladolid
Tizimin
Bacalar

Paris. Imp. Bouquet, 27 rue des Noyers

TRAND, LIB.-ÉDITEUR.

de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Mès.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Lasnier.

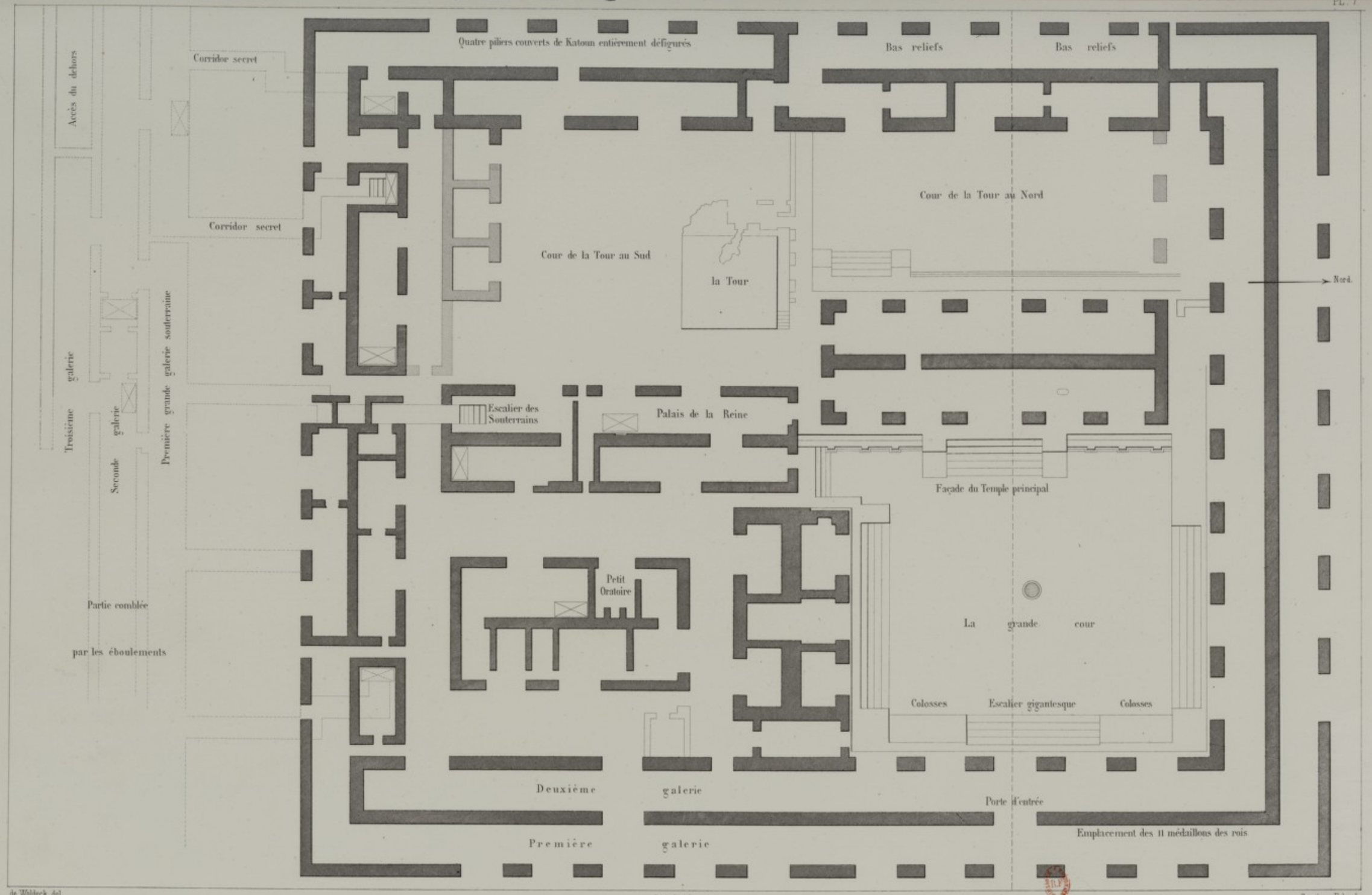
MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris Lith par Anatole.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Salmon. Himely sculp.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.



de Waldeck, del. Paris-Imp. Becquet. Gravé par Erhard.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Ciceri.

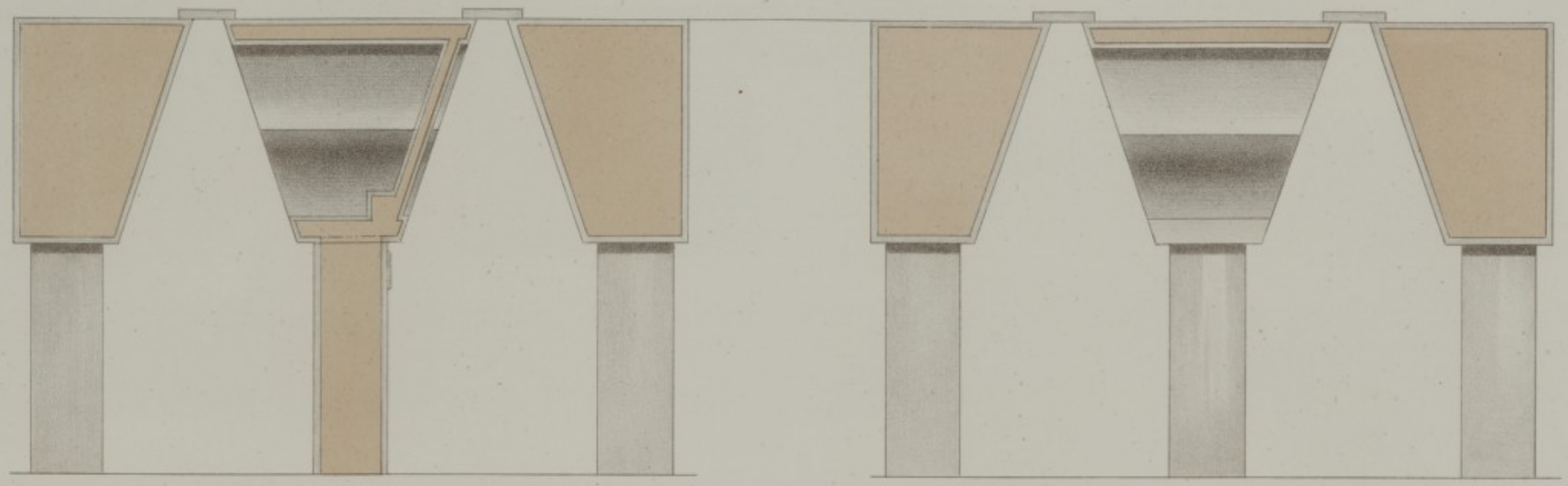
MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

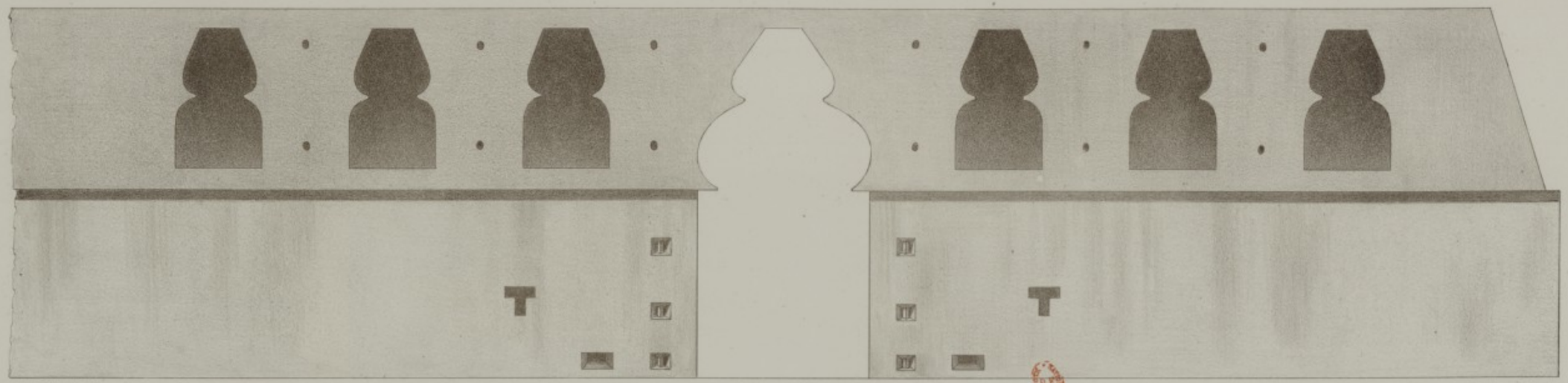
de Waldeck del. Arthus Bertrand, Editeur. Lith. par Cicéri.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Arthus-Bertrand, Éditeur. Lith. par Cicéri.

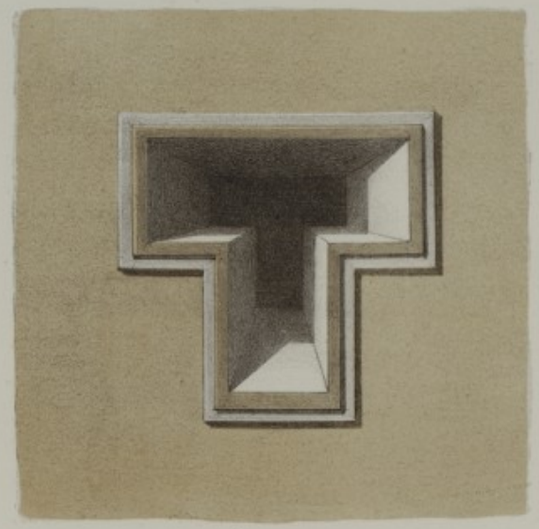
MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

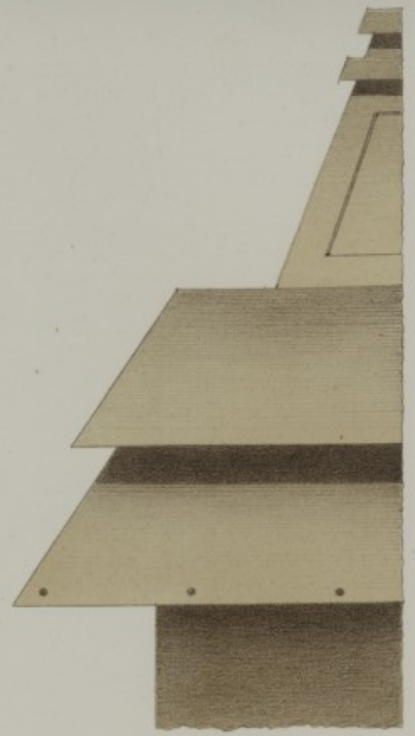


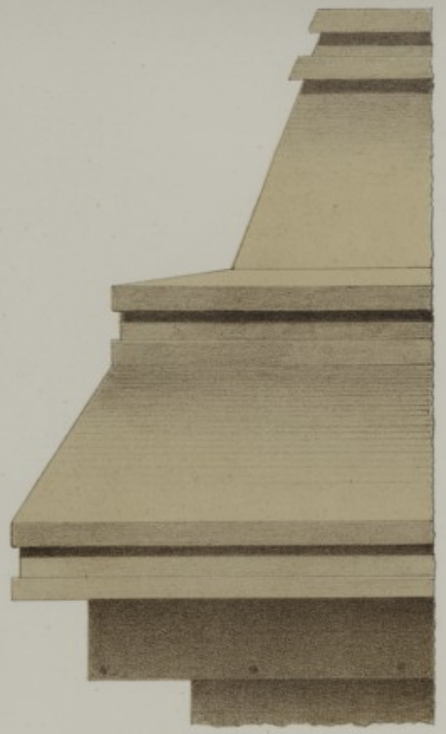


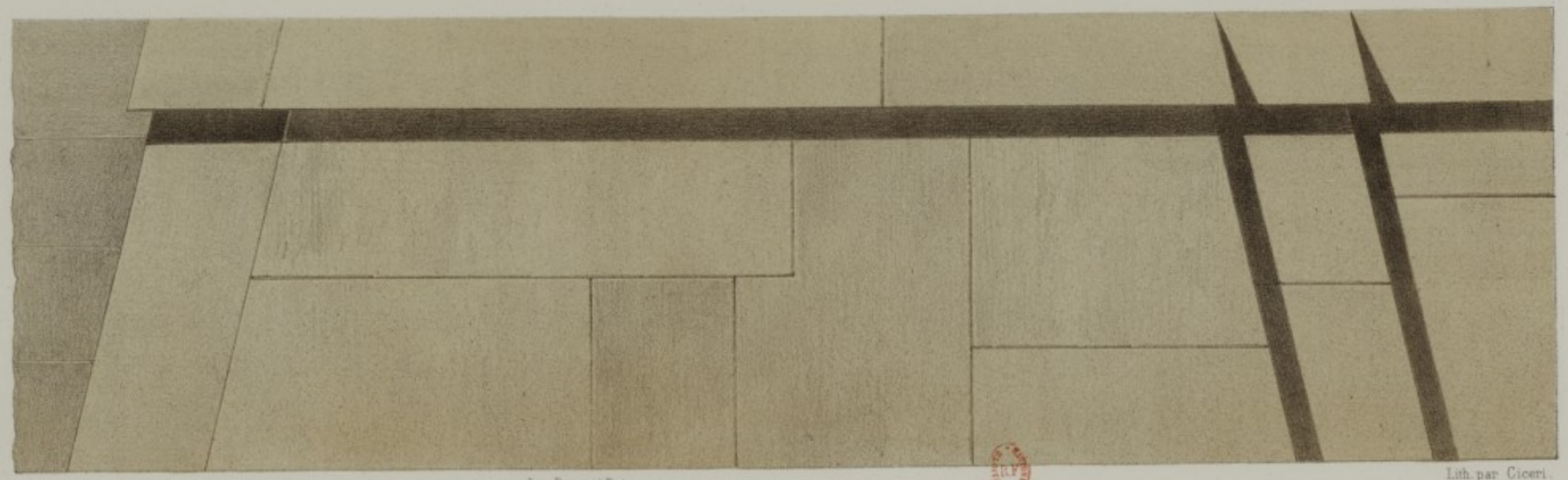
de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Cicerí.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.









de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Ciceri.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

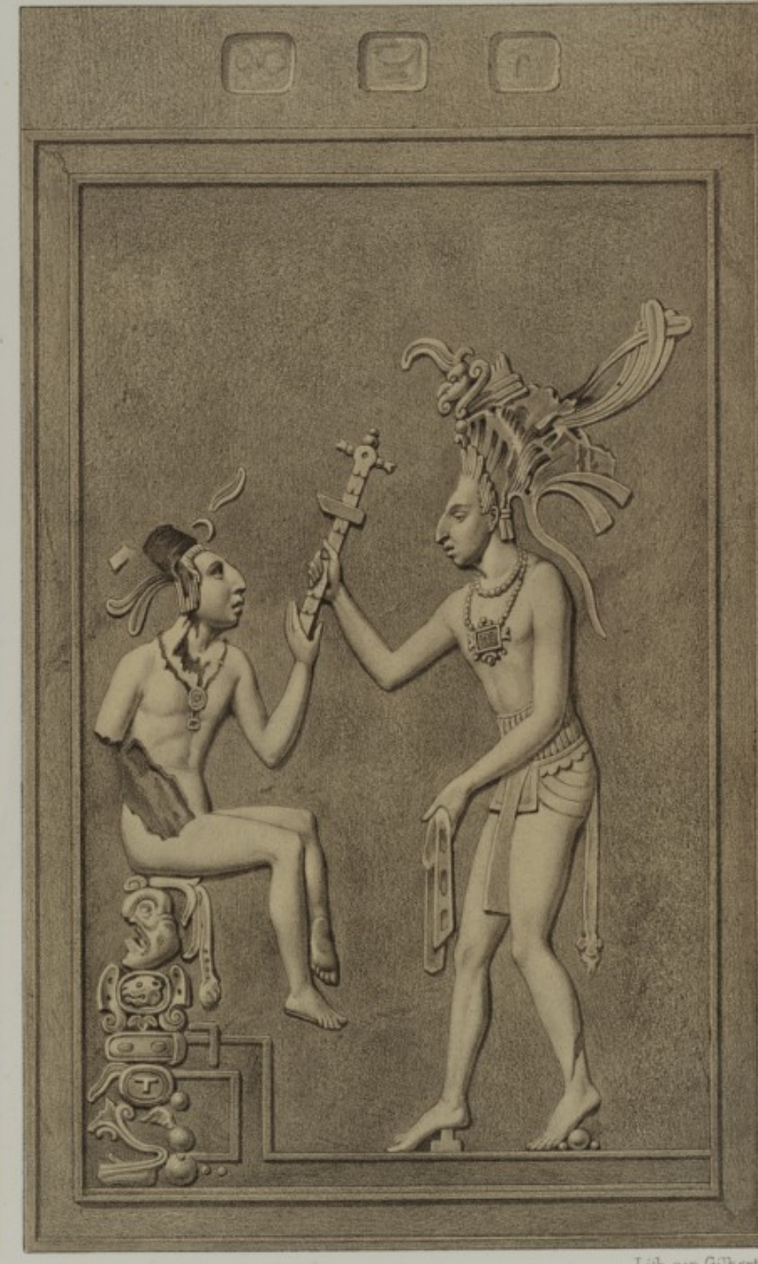
Imp. Becquet à Paris.

Lith. par de Waldeck.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

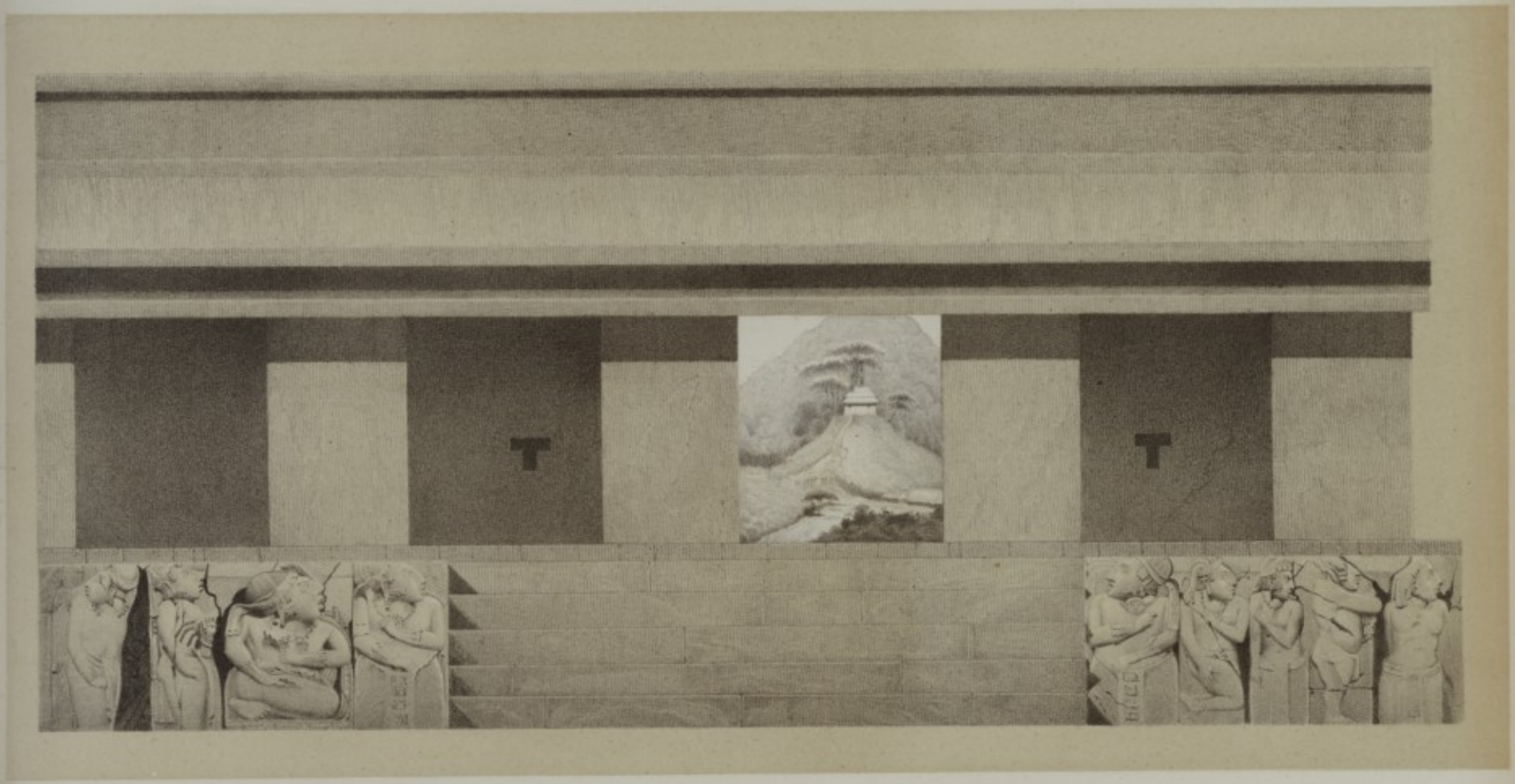
de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.



Lith. par Gilbert.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.



de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Mangeant.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

Fig. 1

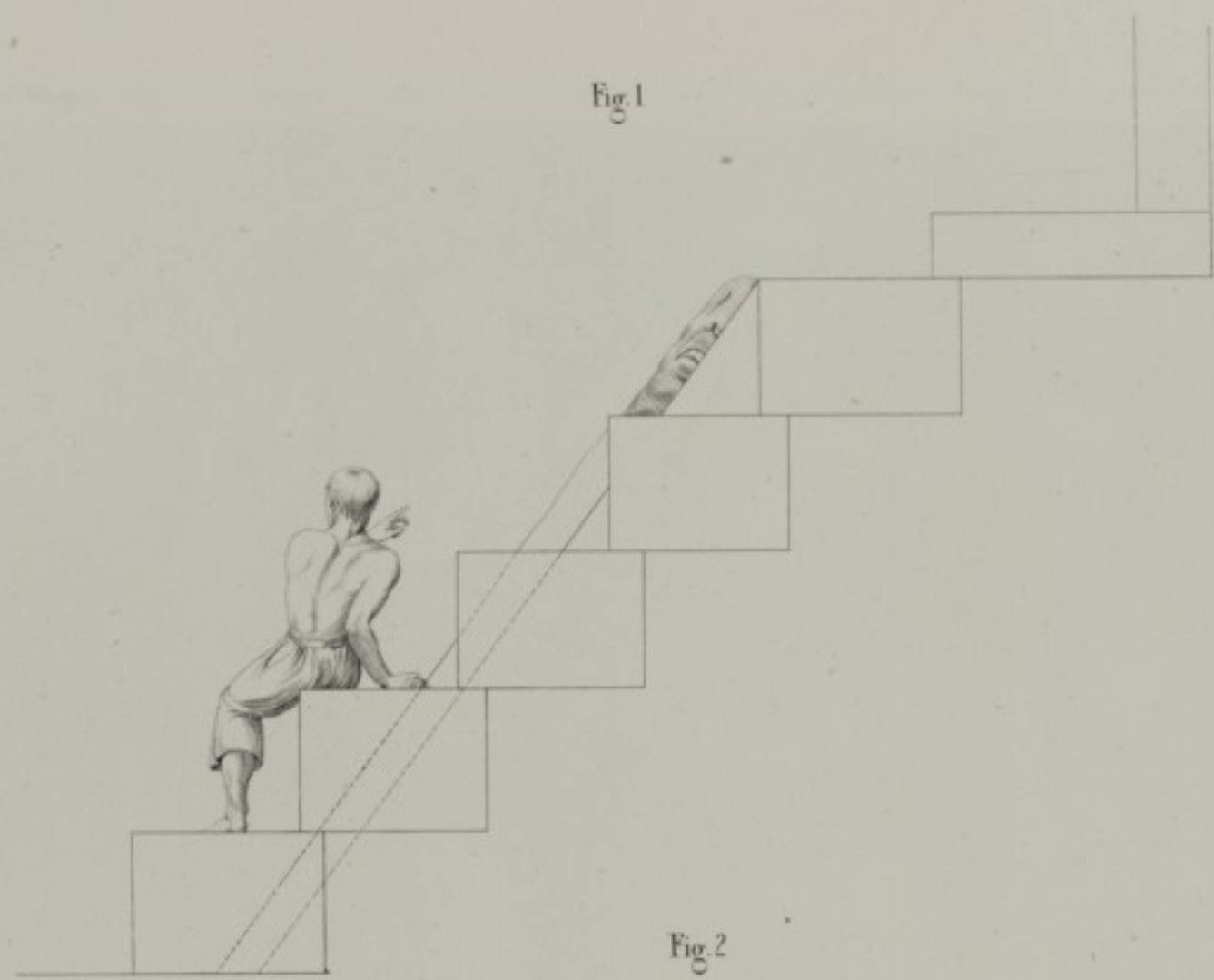


Fig. 2

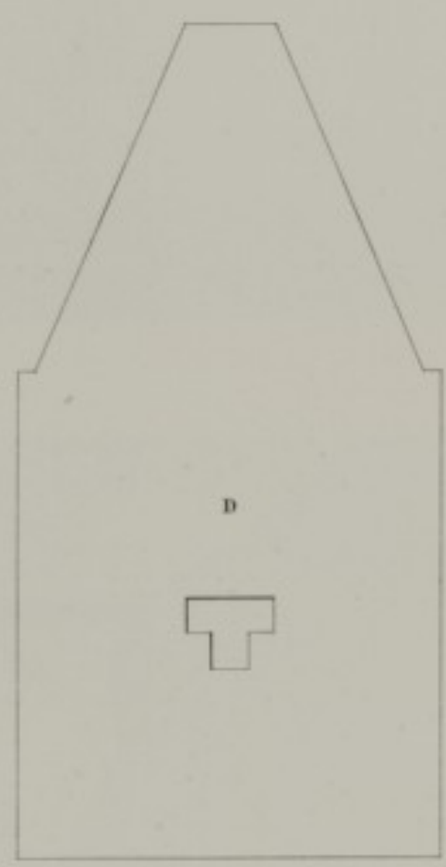
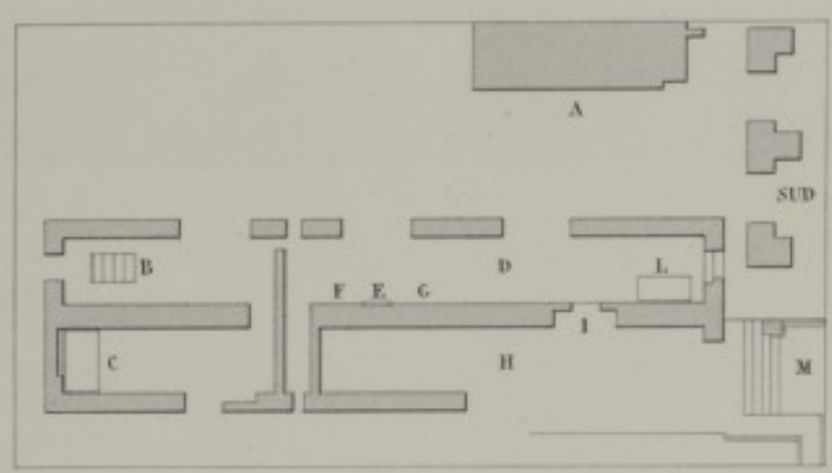
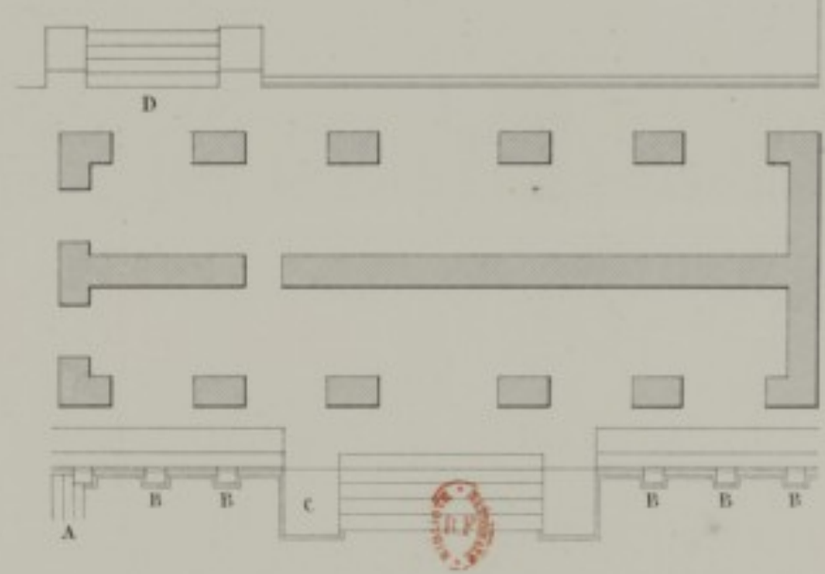


Fig. 3

Fig. 4





de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris Gravé par Erhard

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith par de Waldeck.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet, à Paris. Lith par Gilbert.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Arthus-Bertrand, Editeur. Lith. par Cicéri.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

Imp. Bourgogne à Paris.

Fig.1

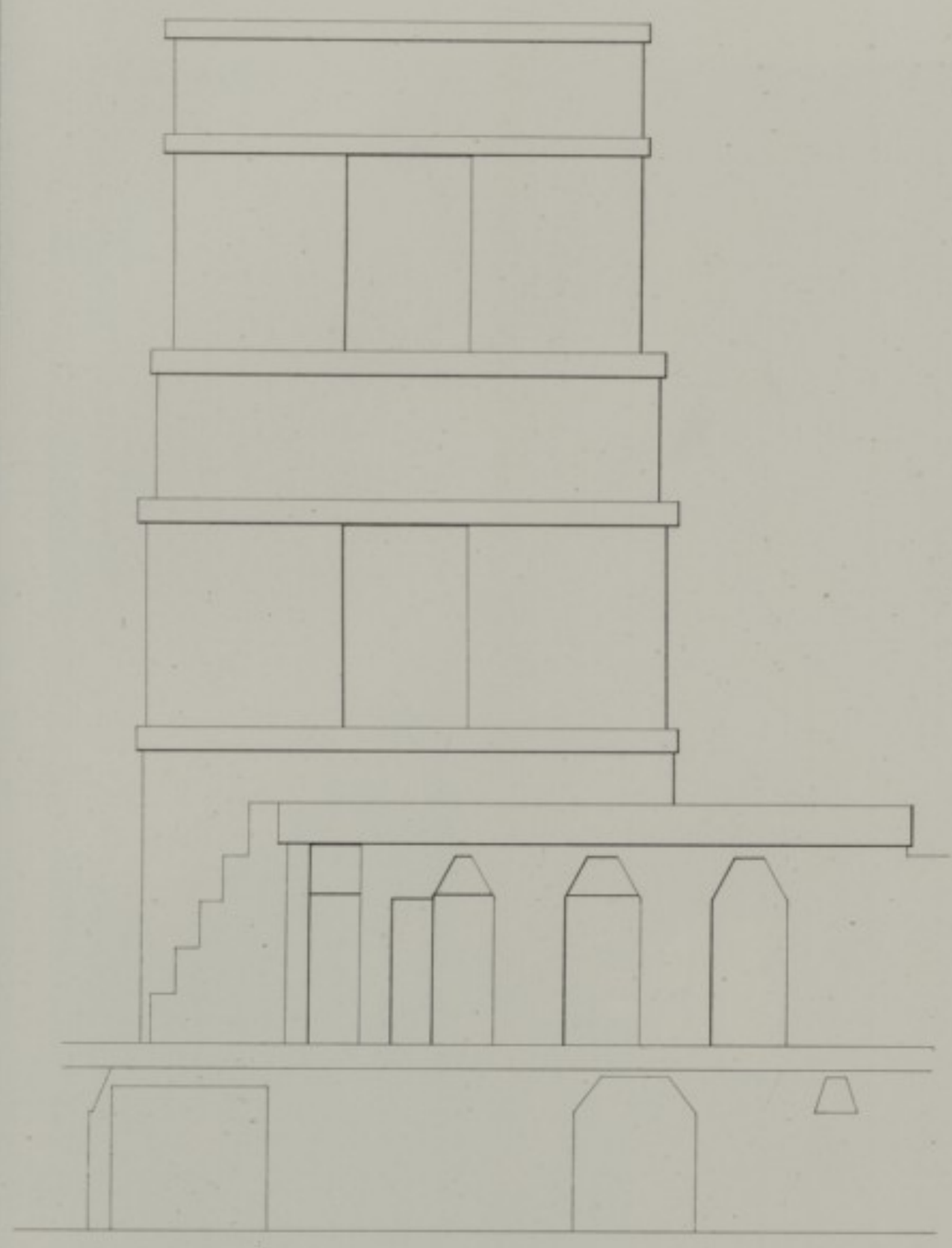


Fig.2

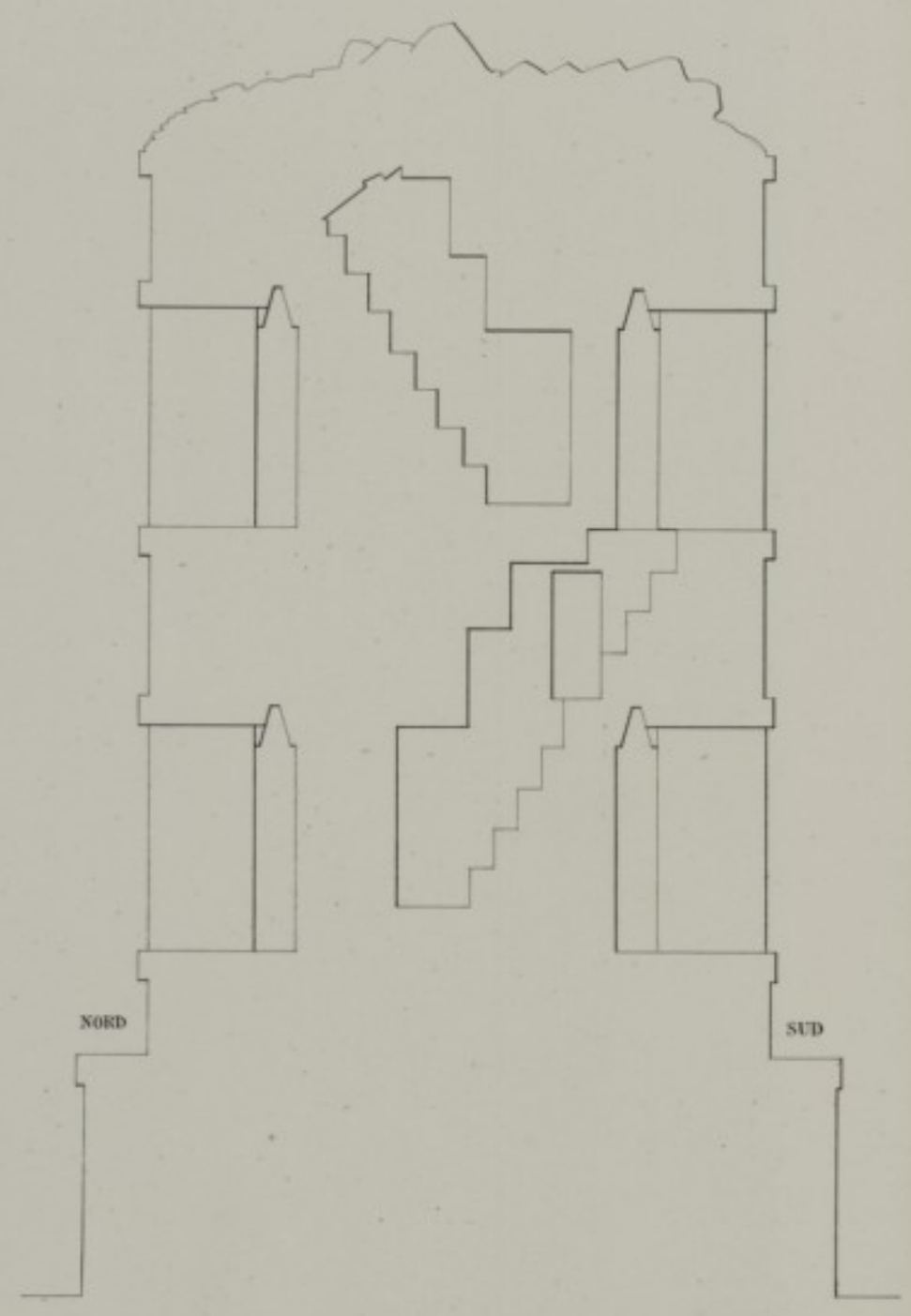


Fig.3

Fig.4

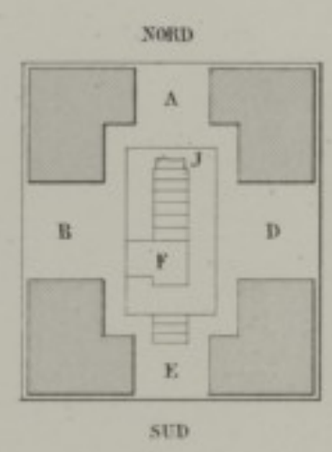
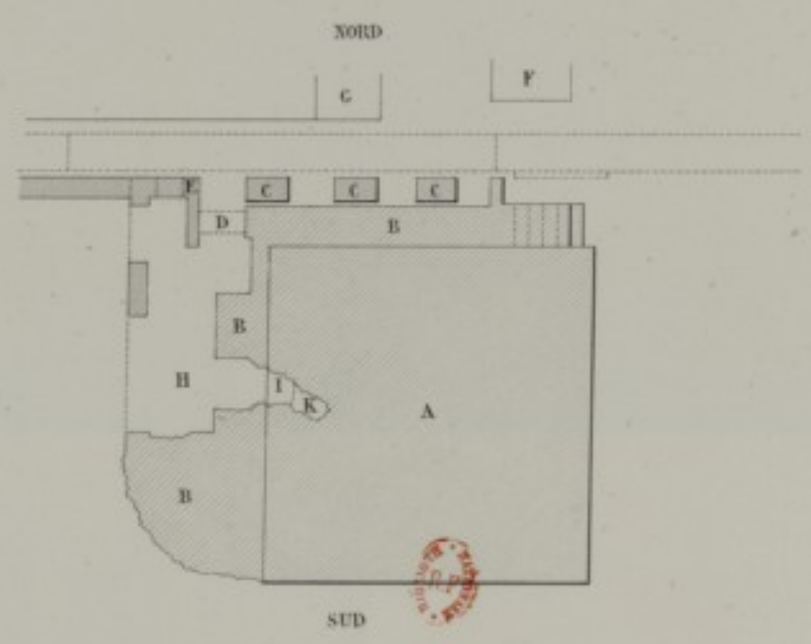


Fig.5



de Waldeck del. — Imp. Becquet à Paris — Gravé par Erhard

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Hubert Clerget.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Becquet, à Paris.

MONUMENTS ANCIEN

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Anatole.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. de Waldeck lith.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. de Waldeck lith.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Chromo-Lith. Hangard-Maugé, Paris. Lith. par Jehenne.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Cicéri.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Ciceri.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

Fig. 1.

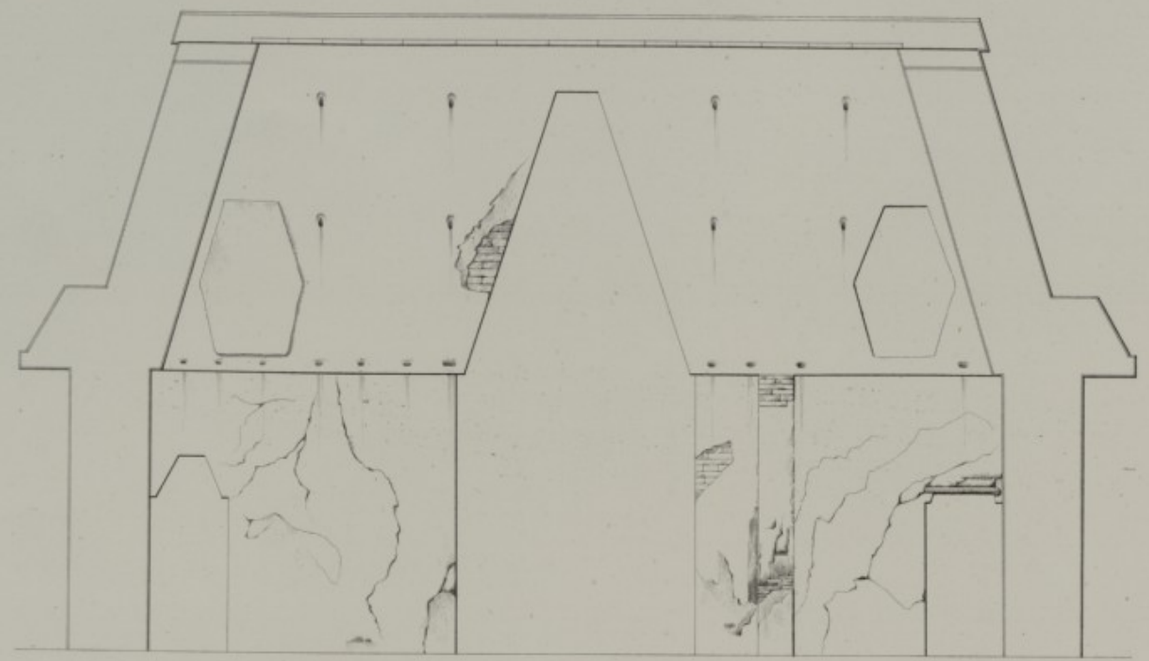


Fig. 2.

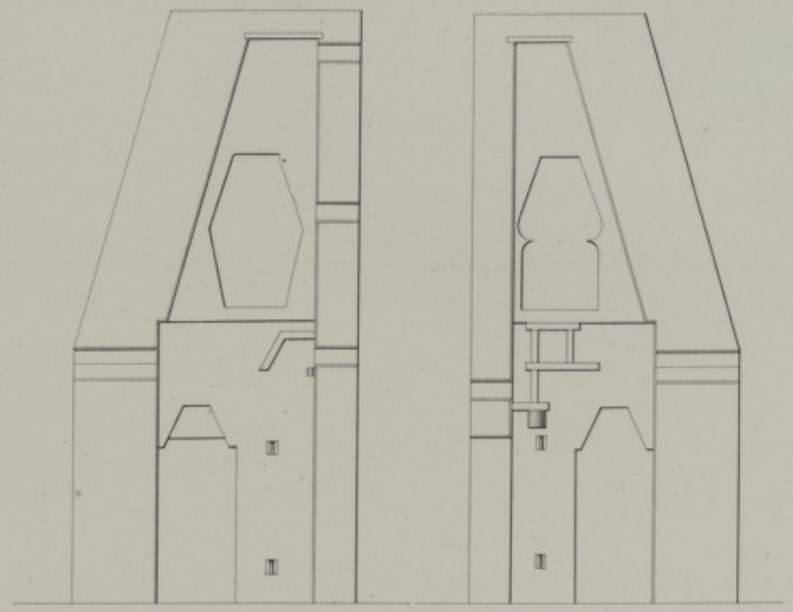


Fig. 3.

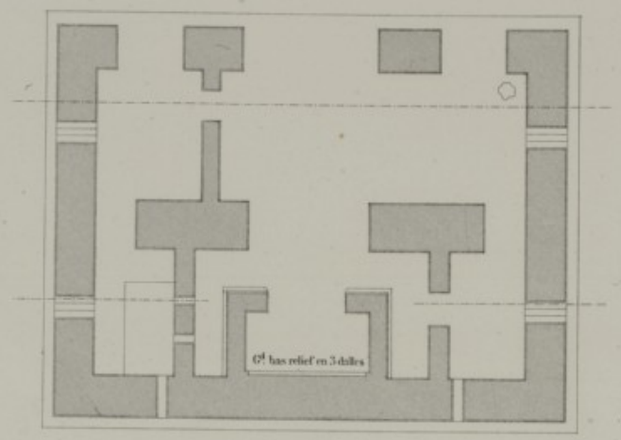


Fig. 4.

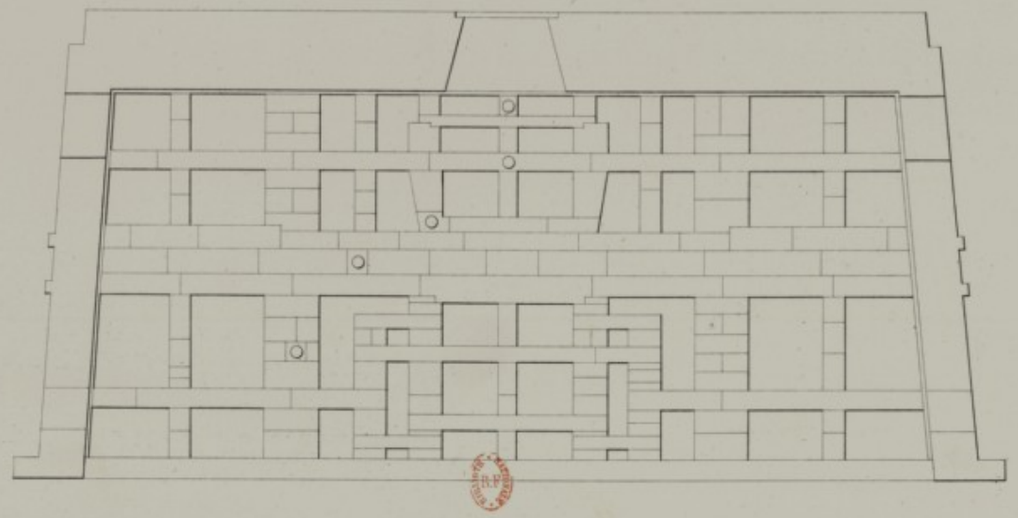
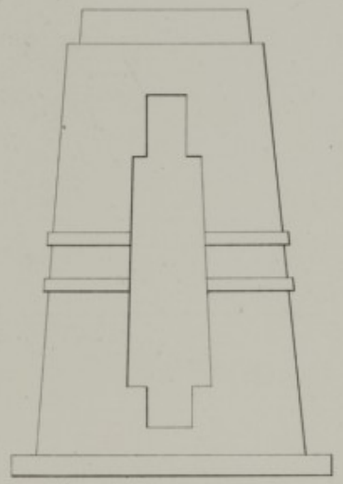


Fig. 5.



de Waldeck del.

Paris-Imp. Becquet.

Gravé par Erhard.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

MONUMENTS ANCIENS

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Werner.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Daumont.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Daumont.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

Fig. 1

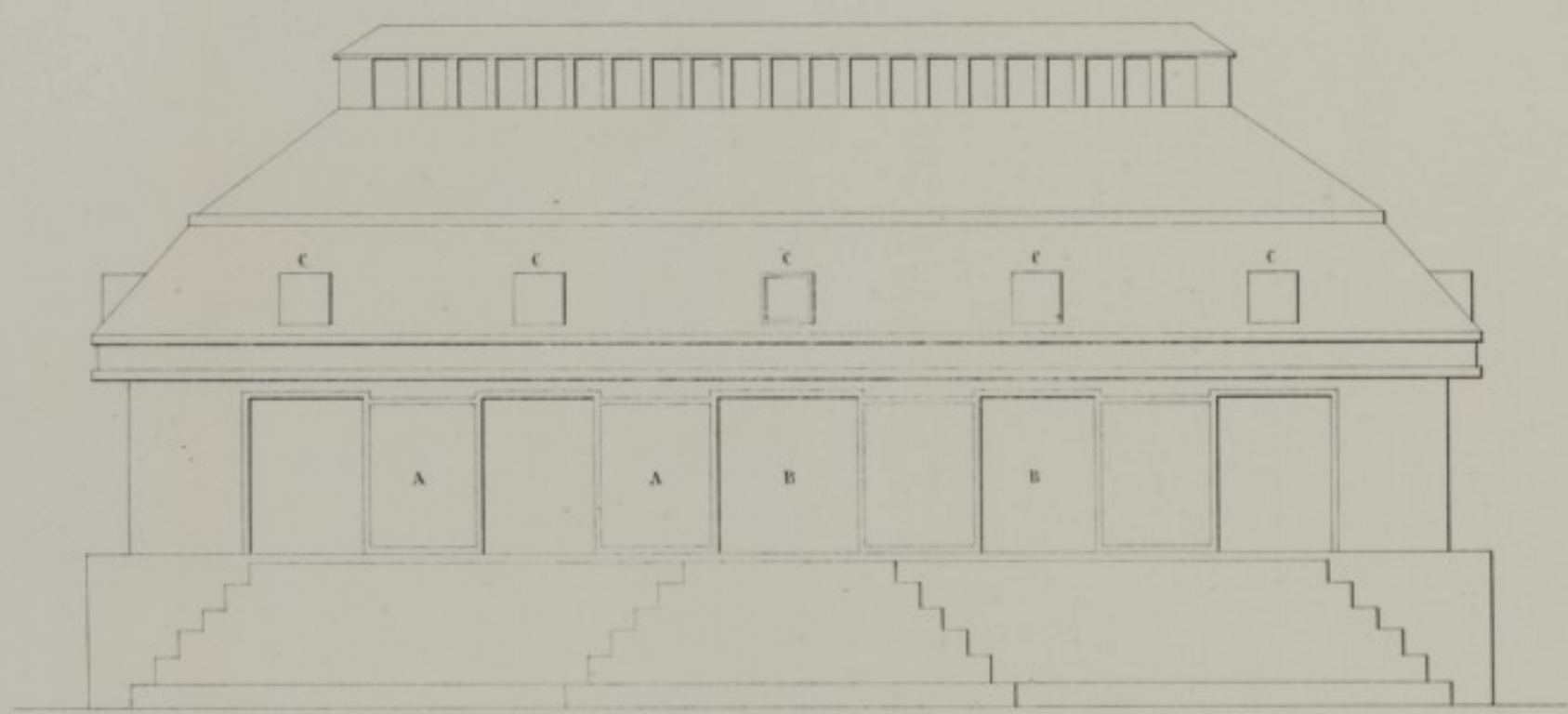


Fig. 2

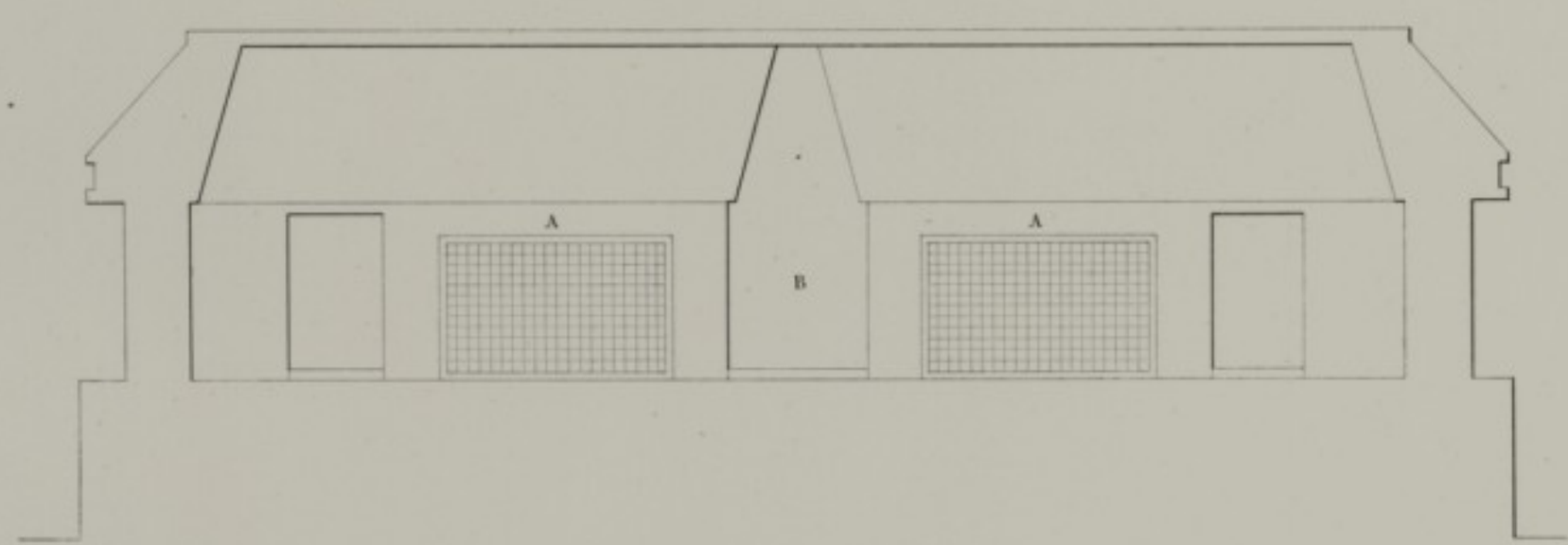


Fig. 3

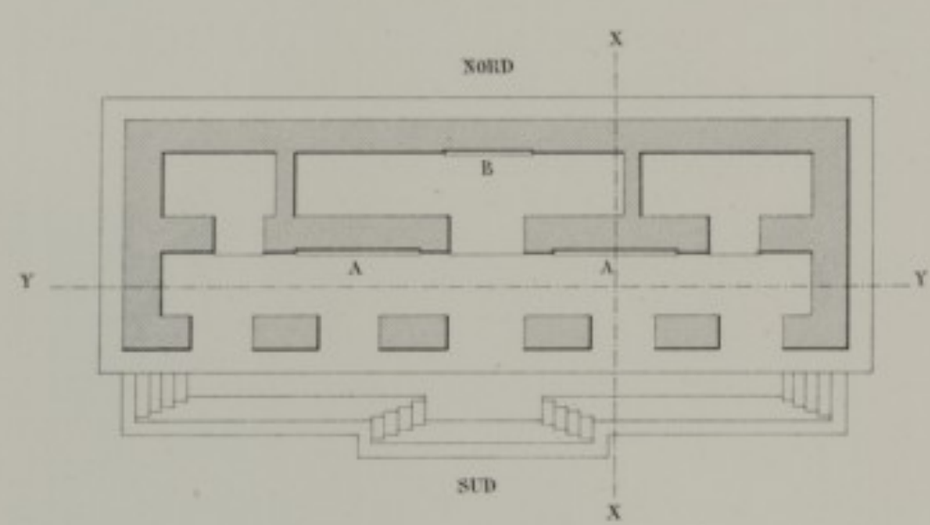
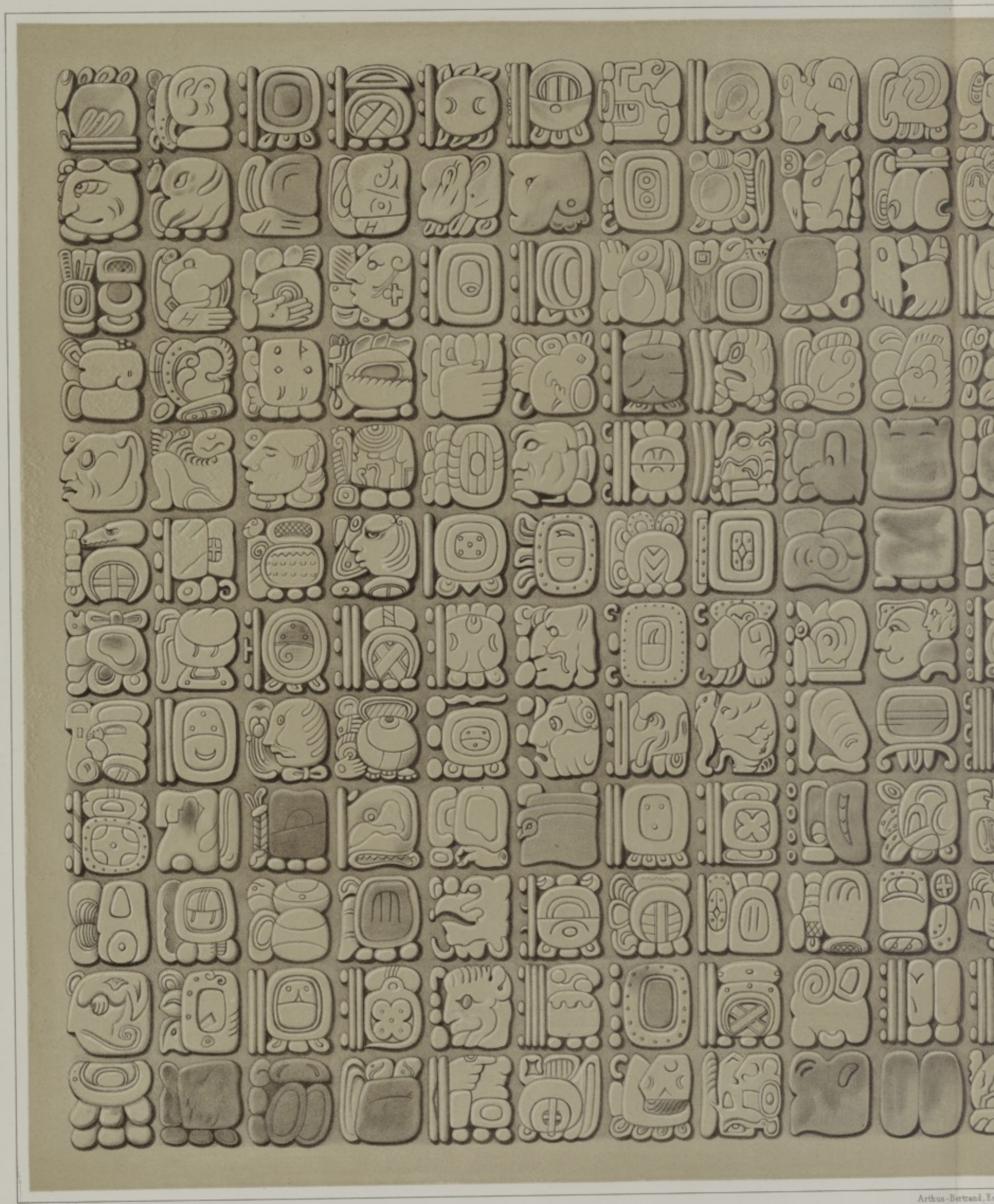


Fig. 4

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris Gravé par Erhard

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

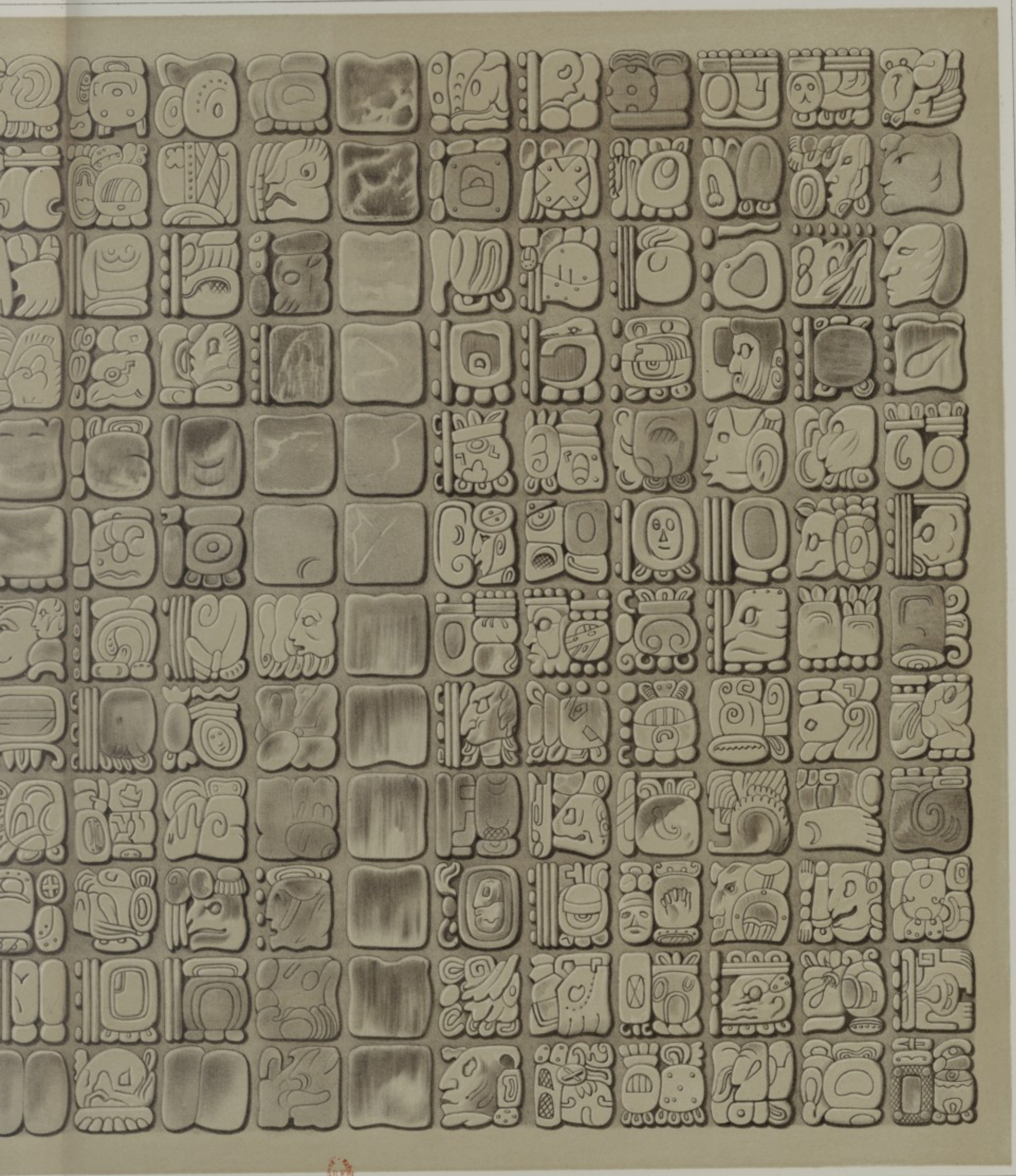


de Waldeck del.

Arthus-Bertrand, Ed

MONUMENTS ANCIENS

Imp. Bouquet, à Paris



Arthus-Bertrand, Editeur.

Lith. par Humbert.

S ANCIENS DU MEXIQUE.

Imp. Beaupret, à Paris.

de Waldeck del.

Imp. Becquet à

MONUMENTS ANCIEN

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Rosello.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Rosello.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par de Waldeck.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Benoist à Paris.

Lith. par de Waldeck.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

Fig.1

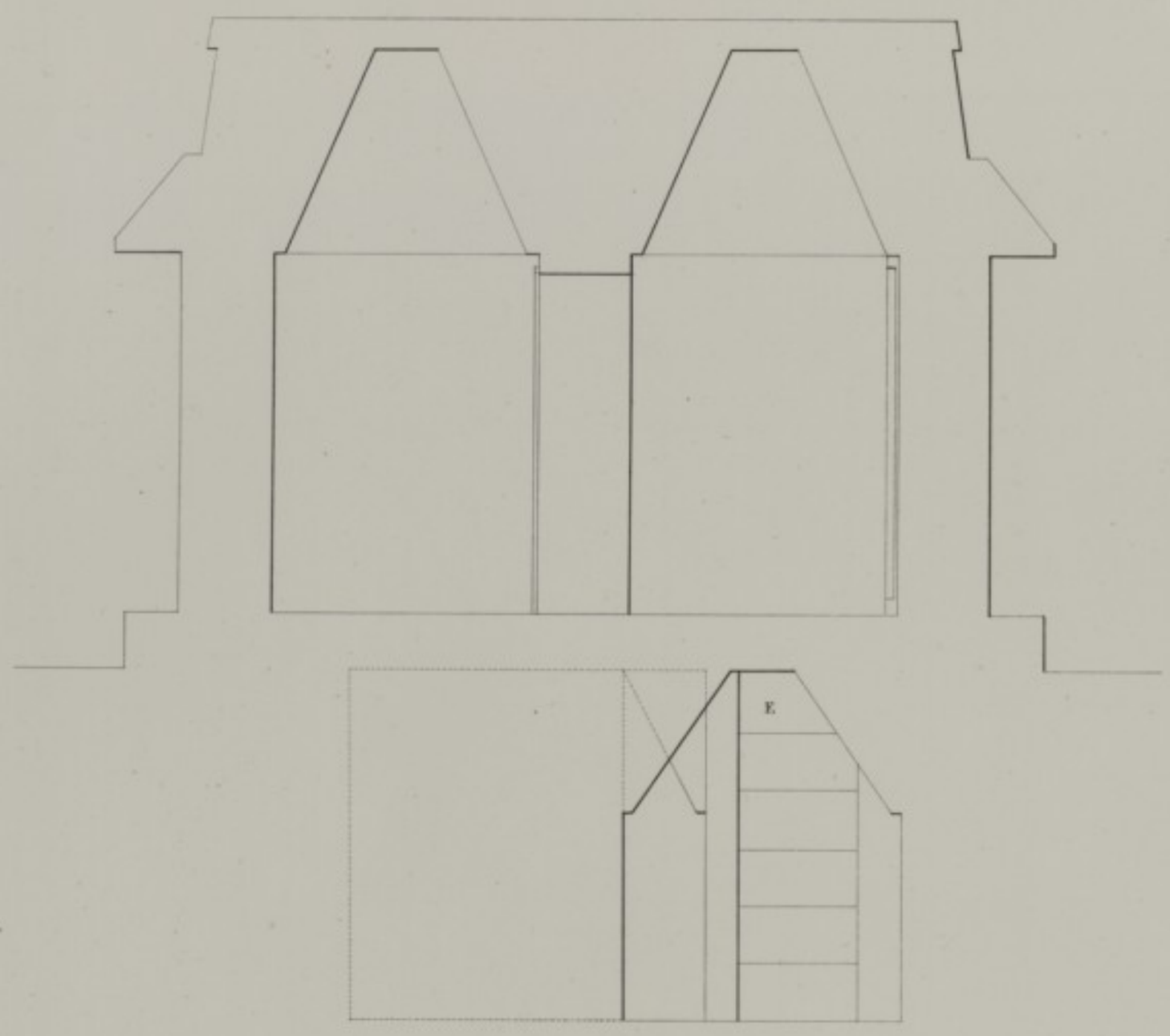


Fig.2

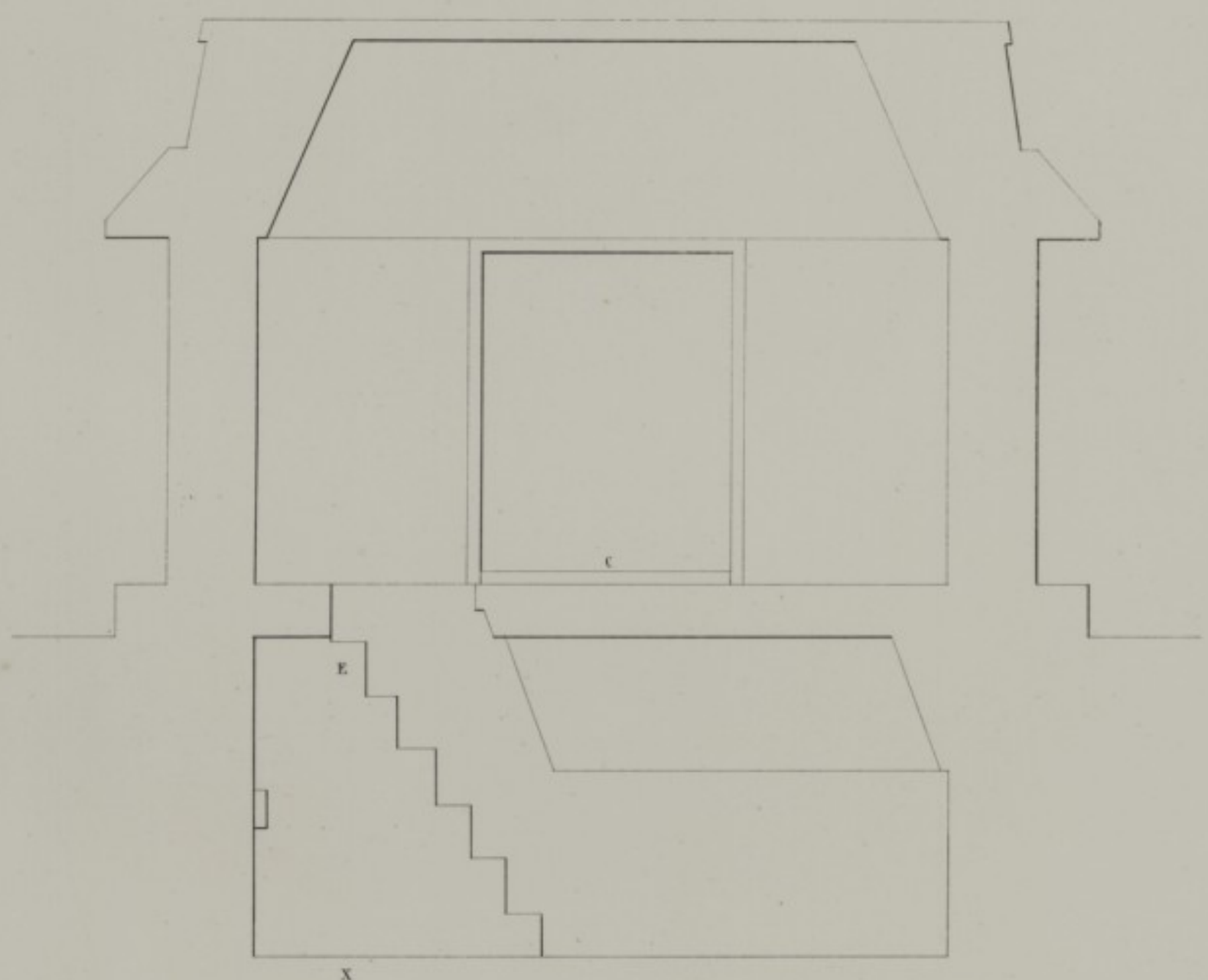


Fig.3

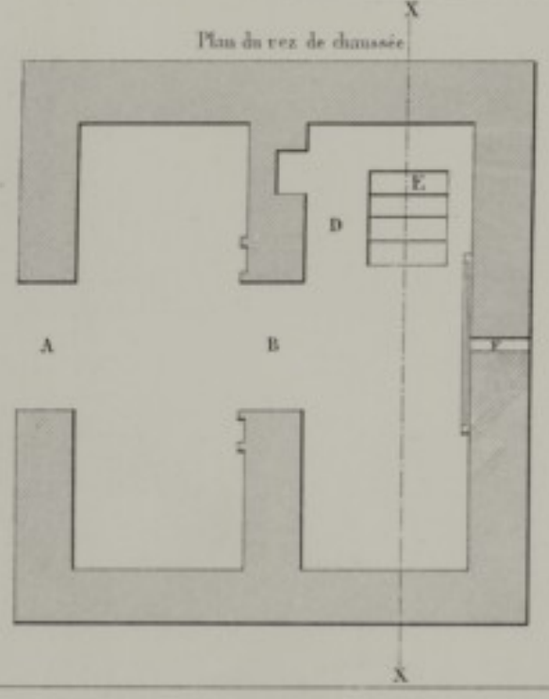
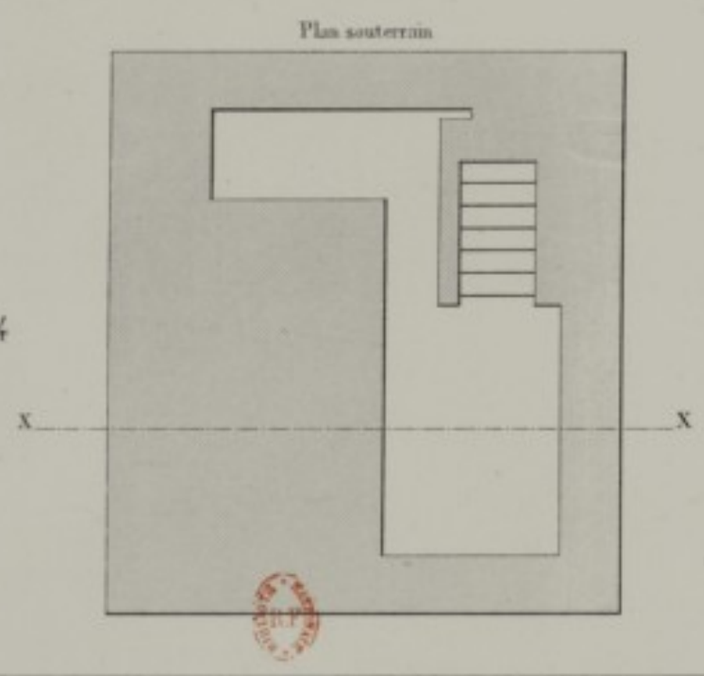


Fig.4



de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris Gravé par Erhard

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

de Waldeck del. Imp. Becquet, à Paris. Lith. par Gilbert.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Chromo-Lith. Hangard-Maugé, Paris. Lith. par Jehenne

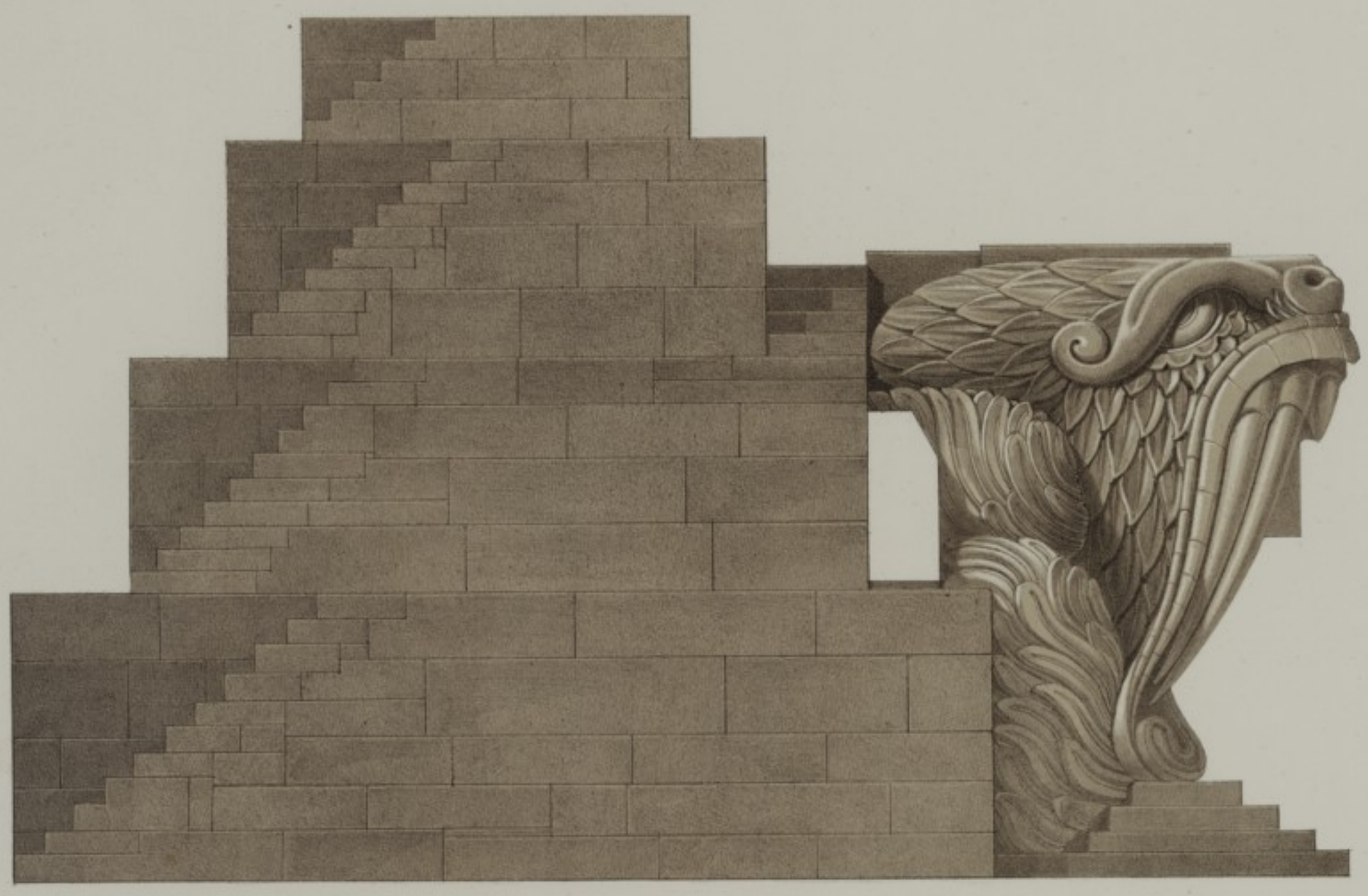
MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Chromo-lith. Haugard-Mauge, Paris.

Lith. par Jehenne.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.



de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Fichot.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Boquin.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Boquin.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Louveau.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Levasseur.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Bachelier.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Bachelier.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Lasnier.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Bachelier.

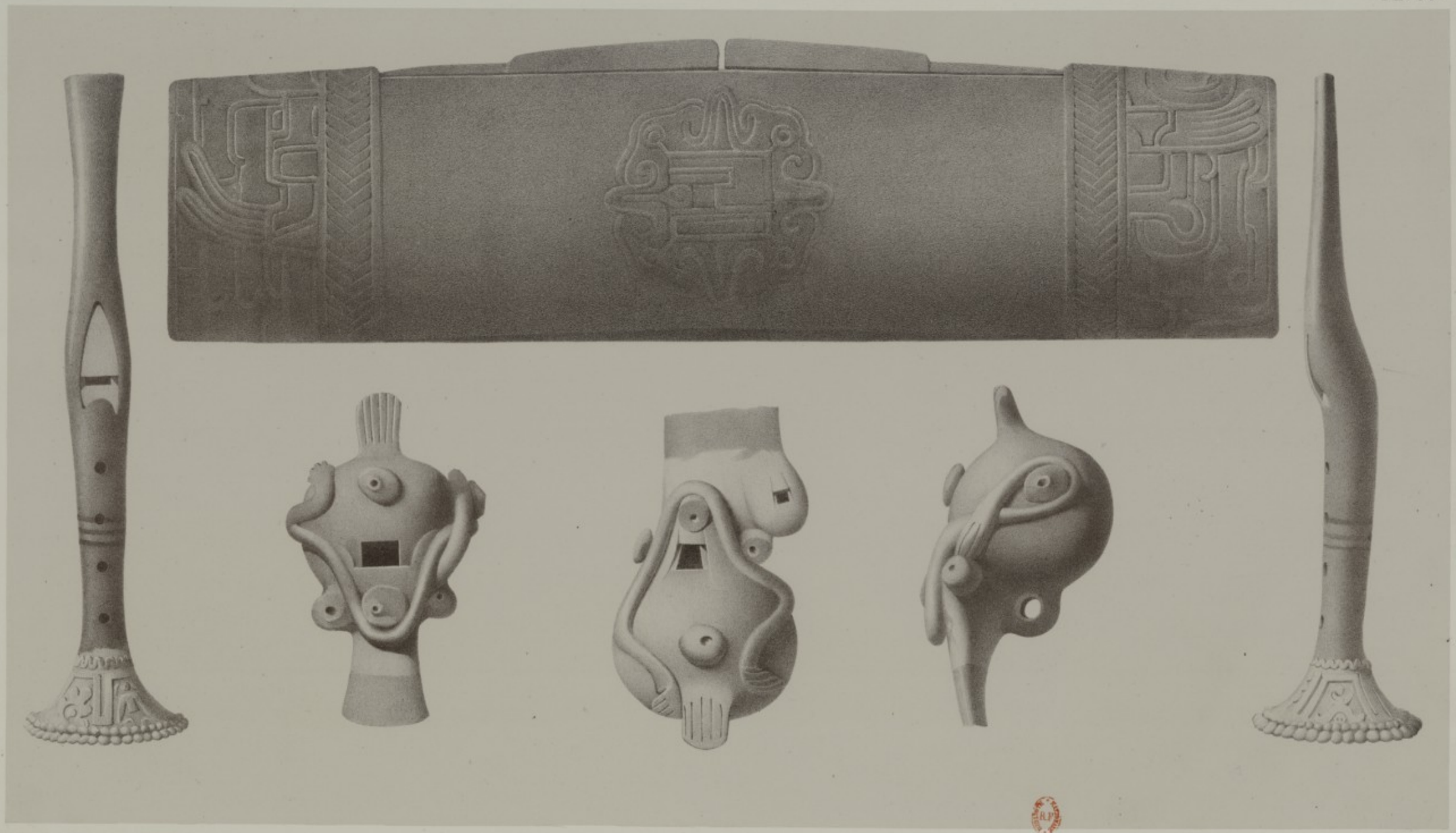
MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet à Paris. Lith. par Carot.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

de Waldeck del. Imp. Becquet, à Paris. Lith. par Mangeant.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.



de Waldeck del.

Imp. Becquet à Paris.

Lith. par Mangeant.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE.

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

ET DU YUCATAN

PALENQUÉ, OCOCINGO

ET AUTRES RUINES

DE

L'ANCIENNE CIVILISATION

DU MEXIQUE

Collection de Vues, Bas-Reliefs

Morceaux d'Architecture, Coupes, Vases, Terres cuites, Cartes et Plans

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

Par M. DE WALDECK

TEXTE RÉDIGÉ PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALBUM

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Livraison : 2 du texte

Conditions de la Souscription :

Cette publication se composera de 56 planches lithographiées dont plusieurs seront en *chromolithographie*, et d'autres reproduites d'après nature par la *photolithographie*, nouveau procédé qui permet de tirer sur pierre une véritable épreuve photographique sans retouches.

L'ouvrage paraîtra en 13 livraisons.

Le texte, rédigé par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sera publié in-folio, du même format que les planches.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : **10** FRANCS.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE ARTHUS BERTRAND

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISEES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatemala). 4 forts vol. in-8° raisin, avec carte et figures. 45 fr.

Tome Ier. — Des temps héroïques et histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique, à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé, et qui sont en sa possession.

Tome II. — Histoire de l'Yucatan, de l'Anahuac, de la monarchie quichéguatémalienne et de la monarchie chichimèque durant le moyen âge aztèque jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

Tome III. — Histoire des royaumes de l'État d'Oaxaca, du Michoacan et la suite de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Le développement complet du système des religions du Mexique, de l'astronomie, des sciences, arts et architecture.

Ce volume est accompagné de la carte des États du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée, sous la direction de M. Brasseur de Bourbourg, par M. V. A. Malte-Brun, rédacteur en chef des *Nouvelles Annales des Voyages*, etc.

Tome IV. — Conquête du Mexique, du Michoacan, du Guatémala et de l'Yucatan. Établissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique sur les débris de l'idolâtrie mexicaine, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec les deux dialectes cakchiquel et tzutuhil.

Tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques avec un vocabulaire comprenant les sources principales du quiché comparées aux langues germaniques et suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au *Rabinal-Achi*, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard, recueilli par M. *Brasseur de Bourbourg*. 1 vol. gr. in-8° raisin. 25 fr.

LE LIVRE SACRÉ et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagnée de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits, par M. Brasseur de Bourbourg. 1 vol. grand in-8° raisin. 25 fr.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TÉHUANTEPEC dans l'état de Chiapas et la république de Guatémala, exécuté en 1859 et 1860, par M. Brasseur de Bourbourg, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique centrale. In-8°. 5 fr. 50

HISTOIRE DE L'ART ÉGYPTIEN D'APRÈS LES MONUMENTS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine, par M. Prisse d'Avennes. 2 vol. grand in-folio de planches et 1 vol. de texte. Chaque livraison de planches. 20 fr.
Chaque livraison de texte. 20 fr.

Ouvrage publié sous les auspices de S. Exc. M. le ministre d'État.

Ces 2 volumes se composeront de 40 livraisons, renfermant chacune 4 planches sur papier grand raisin in-plano, exécutées en chromo-lithographie par les meilleurs artistes, et d'un volume in-4° de texte.

Le premier volume est consacré uniquement à l'architecture polychrome des Égyptiens.

Le second volume est consacré à la peinture, à la sculpture et à l'art industriel de ce peuple, qui a précédé tous les autres dans la carrière des arts.

Le volume de texte, de 5 à 600 pages grand in-4°, orné de nombreuses vignettes, forme une histoire complète de l'art égyptien, qui est mis en parallèle, à l'aide de planches, avec l'art assyrien, hindou, éthiopien et grec. L'histoire égyptienne est ainsi rattachée à celle des civilisations contemporaines, et le lecteur peut suivre la filiation et le développement de la pensée artistique chez les différentes races de l'ancien monde.

Ce volume sera publié en 4 livraisons, comprenant chacune une division complète.

En vente les 14 premières livraisons.

VOYAGE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, publié par ordre du gouvernement, sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la commission. — Ces voyages ont été exécutés en deux campagnes; ils se divisent en deux parties ayant chacune son titre et ses divisions particulières.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE EN ISLANDE ET AU GROËNLAND, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Tréhouart, capitaine de vaisseau. 7 vol. grand in-8°, accompagnés de 3 atlas in-folio et 1 in-8°; ensemble 236 pl., dont 50 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 500 fr.
Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,000 fr.

On vend séparément :

HISTOIRE DE L'ISLANDE, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par M. X. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, illustré de 30 vignettes sur bois. 16 fr.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES, par M. Xavier Marmier. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 20 fr.

ASTRONOMIE, PHYSIQUE ET MAGNÉTISME, par M. Victor Lottin, capitaine de corvette. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 16 fr.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET BOTANIQUE, par M. le docteur Eugène Robert. 1 vol. in-8° grand raisin, avec vignettes sur bois, accompagné d'un atlas de 36 planches in-8°, gravées par M. Homely, d'après les dessins faits sur les lieux. 42 fr.

Ce travail contient la description des montagnes et des côtes de l'Islande, des Geysers, du mont Hécla, de la soufrière de Krisivik, etc., etc.

ZOOLOGIE, MÉDECINE ET STATISTIQUE, par M. Eugène Robert. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, accompagné d'un atlas grand in-folio de 50 pl. gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au pinceau. 125 fr.

HISTOIRE DU VOYAGE, par MM. Paul Gaimard et Eugène Robert. 2 vol. grand in-8°, en 4 livraisons, accompagnés d'un atlas historique et pittoresque, en 2 vol. in-folio, contenant 150 planches lithographiées, imprimées sur papier de Chine. 375 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AU FÉROË, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Fabre, capitaine de vaisseau. 16 vol. grand in-8°, accompagnés de 5 atlas grand in-folio; ensemble 373 planches. 1,000 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 2,000 fr.

On vend séparément :

ASTRONOMIE, HYDROGRAPHIE, MARÉES, par MM. Victor Lottin, capitaine de corvette, A. Bravais, membre de l'Institut, de La Roche-Poncié, ingénieur hydrographe de la marine. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 9 planches in-folio. 40 fr.

Longitudes et latitudes déterminées. Marées observées. Dépression de l'horizon et phénomène du mirage. Sur les températures de la mer. Sondage et courants dans les mers du Nord. Phénomènes crépusculaires. Étoiles filantes. Densité de l'eau de la mer.

MÉTÉOROLOGIE, par MM. Lottin et Bravais, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 6 planches in-folio. 55 fr.

Observations météorologiques faites à terre pendant les relâches et pendant l'hivernage. Comparaisons barométriques faites dans le nord de l'Europe. Variations et état moyen du baromètre. Sur la température de l'air, ses variations et son état moyen. Des température par rayonnement. Hygrométrie. Nuages et vents dans le Nord. Mesure des hauteurs par le baromètre optique astronomique.

MAGNÉTISME TERRESTRE, par MM. Lottin, Bravais et de La Roche-Poncié. 3 vol. gr. in-8°, accompagnés d'un atlas de 8 planc. in-folio. 60 fr.

Variations et mesures de la déclinaison magnétique, ainsi que l'intensité magnétique horizontale, etc.

AURORES BORÉALES, par MM. Lottin et Bravais. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 12 planches grand in-folio. 42 fr.

Description de toutes les observations avec leurs résultats.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. Eugène Robert. 1 vol. in-8°, accompagné de 20 planches in-folio. 60 fr.

Ce travail contient toutes les observations géologiques faites en Danemark, Suède, Norwége et Russie. Une description géologique du Spitzberg. Des observations sur les glaciers et les glaces flottantes de cette île, ainsi que sur les traces de la mer en Scandinavie. Un rapport sur les mines de cuivre de Finmark, etc.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. J. Dufrénoy, membre de l'Institut, ingénieur des mines. 1 vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 11 planches in-folio, dont une grande carte (coloriée) géologique et métallurgique de la Scandinavie, imprimée en deux grandes feuilles sur colombier. 60 fr.

Ce travail contient de nombreuses observations sur la constitution géologique et orographique de la Scandinavie, ainsi que sur les mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb argentifère, d'argent, de cobalt, de chrome, etc., qui sont en grande exploitation dans ses régions, avec leur classement géographique et leur division. Ces 11 planches, qui représentent des coupes géologiques et orographiques, vues de montagnes formées de divers terrains, plans et coupes de ces mines, ajoutent encore un plus grand intérêt à ces savantes observations.

BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE, par MM. Martins, Bravais et Decaisne. 2 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 4 planches in-folio. 35 fr.

Observations sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux des Alpes, de la Suisse et de la Norwége. Mémoires sur la limite des neiges perpétuelles sur les glaciers du Spitzberg, ainsi que sur les phénomènes diluviens et les théories où on les suppose produits par les glaciers. Observations sur la direction qu'affectent les stries des rochers de la Norwége. Note sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et sur les mouvements récents du sol scandinave, etc. Voyage botanique le long des côtes occidentales de la Norwége. Recherches sur la croissance du pin sylvestre, du chêne et du frêne dans le nord de l'Europe. Essai sur la végétation des îles Féroë, Shetland, et de l'Islande, etc.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, RELATION DU VOYAGE, par M. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 4 vol. grand in-8°, accompagnés de 310 planches in-folio. 760 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,520 fr.

On vend séparément :

LITTÉRATURE SCANDINAVE, Danemark, Suède et Norwége, gr. in-8°. 16 fr.

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, 2 vol. grand in-8°. 32 fr.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, Danemark, Suède et Norwége, grand in-8°. 10 fr.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique, composée de MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, A. Petit et Quartin-Dillon, docteurs-médecins, et Vignaud, dessinateur. 6 vol. grand in-8° et 2 atlas grand in-folio, renfermant 202 planches dont 72 tirées en couleur et retouchées au pinceau, avec une carte grand aigle. 500 fr.

On vend séparément :

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, par M. Théophile Lefebvre. 2 vol. in-8°, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et de météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie, par M. Théophile Lefebvre. 1 vol. in-8°, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique. 50 planches in-folio, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une gr. carte. 140 fr.

BOTANIQUE. Flore de l'Abyssinie, énumération de toutes les plantes qui, jusqu'à présent, ont été observées dans les diverses provinces d'Abyssinie, avec une description complète des espèces nouvelles et intéressantes, par M. Richard, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, papier vélin, accompagné d'un atlas de 103 planches grand in-folio. 270 fr.
Les 2 volumes sans l'atlas. 30 fr.

ZOOLOGIE, par MM. O. Des-Murs, Florent, Prévost, Guichenot et Guérin-Menneville. 1 volume in-8°, papier raisin vélin, accompagné d'un atlas de 40 planches grand in-folio, coloriées et retouchées au pinceau. 115 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, direct. du jardin botanique de la Havane, correspondant de l'Institut impérial de France, etc., MM. d'Orbigny, Guérin-Menneville, Guichenot, Lucas, Montagne, A. Richard et Sabin-Berthelot. 11 vol. grand in-8° raisin et 9 atlas in-folio renfermant 274 planches, dont 158 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 1,000 fr.

On vend séparément :

BOTANIQUE, PLANTES CELLULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Camille Montagne, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 80 fr.

BOTANIQUE, PLANTES VASCULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par A. Richard, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 102 planches in-folio. 240 fr.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 50 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduite par M. Berthelot. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné de 20 tableaux et d'un atlas in-folio de 11 planches et 2 cartes sur papier grand aigle. 80 fr.
— Le même ouvrage, *abrégé*, 2 vol. in-8°. 15 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Guérin-Menneville et Lucas. 1 très-fort vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleurs et retouchées au pinceau. 100 fr.

MAMMIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduit par M. Berthelot, et **ORNITHOLOGIE DE L'ILE DE CUBA,** par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 41 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 150 fr.

Les mammifères et les oiseaux forment un seul volume; ils ne peuvent pas être vendus séparément.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagnés d'un atlas de 29 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 110 fr.

POISSONS DE L'ILE DE CUBA, par M. Guichenot. In-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 5 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 25 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Cocteau et Bibron. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 31 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 120 fr.

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'ORÉGON, des Californies et de la mer Caspienne, par M. Duflot de Mofras, attaché à la légation de France à Mexico; ouvrage publié par ordre du gouvernement. 2 forts vol. in-8° grand raisin vélin, ornés de 8 vignettes gravées sur acier, et 1 atlas grand in-folio de 22 cartes ou plans, dont une magnifique carte sur papier grand aigle coloriée avec soin. 80 fr.
La grande carte se vend séparément. 20 fr.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE, exécuté par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. Guillain, capitaine de vaisseau, publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8° et un atlas grand in-folio, composé de 60 planches (cartes, plans, vues, costumes, portraits, ethnologie, ethnographie, etc.) et lithographié par MM. Bayot, E. Cicéri, J. Jacottet, Sabatié et Vogt, d'après les épreuves daguerriennes et les dessins de MM. Cabaguel et Bridet, enseignes de vaisseau, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.
Les trois volumes séparément. 30 fr.

Le tome Ier est l'exposé critique des différentes notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dont l'histoire est divisée en cinq périodes bien distinctes : Période antéhistorique. Période gréco-romaine. Période musulmane. Période portugaise. Période omanienne.

Les *tomes II et III* contiennent l'histoire du voyage avec ses explorations et une description complète du pays d'Oman, si peu connu jusqu'alors. Le *tome III* est terminé par un aperçu détaillé des idiomes de la côte orientale d'Afrique. De la langue soumali. Petit vocabulaire français et soumali. Locutions diverses. Numération. Calendrier. De la langue souahéli. Prononciation. Ecriture. Grammaire. Phrases usuelles en français et en souahéli. Vocabulaire. Calendrier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

ET DU YUCATAN

PALENQUÉ, OCOCINGO

ET AUTRES RUINES

DE

L'ANCIENNE CIVILISATION

DU MEXIQUE

Collection de Vues, Bas-Reliefs

Morceaux d'Architecture, Coupes, Vases, Terres cuites, Cartes et Plans

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

Par M. DE WALDECK

TEXTE RÉDIGÉ PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALBUM

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Livraison : 2 et 3 Pl. N° 3. 9. 10. 11. 15. 16. 18. 19. 20. 23. 24. 25

Conditions de la Souscription :

Cette publication se composera de 56 planches lithographiées dont plusieurs seront en *chromolithographie*, et d'autres reproduites d'après nature par la *photolithographie*, nouveau procédé qui permet de tirer sur pierre une véritable épreuve photographique sans retouches.

L'ouvrage paraîtra en 13 livraisons.

Le texte, rédigé par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sera publié in-folio, du même format que les planches.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : **10** FRANCS.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE ARTHUS BERTRAND

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISEES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatemala). 4 forts vol. in-8° raisin, avec carte et figures. 45 fr.

Tome Ier. — Des temps héroïques et histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique, à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé, et qui sont en sa possession.

Tome II. — Histoire de l'Yucatan, de l'Anahuac, de la monarchie quiché-guatémalienne et de la monarchie chichimèque durant le moyen âge aztèque jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

Tome III. — Histoire des royaumes de l'État d'Oaxaca, du Michoacan et la suite de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Le développement complet du système des religions du Mexique, de l'astronomie, des sciences, arts et architecture.

Ce volume est accompagné de la carte des États du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée, sous la direction de M. Brasseur de Bourbourg, par M. V. A. Malte-Brun, rédacteur en chef des *Nouvelles Annales des Voyages*, etc.

Tome IV. — Conquête du Mexique, du Michoacan, du Guatémala et de l'Yucatan. Établissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique sur les débris de l'idolâtrie mexicaine, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec les deux dialectes cakchiquel et tzutuhil.

Tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques avec un vocabulaire comprenant les sources principales du quiché comparées aux langues germaniques et suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au *Rabinal-Achi*, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard, recueilli par M. *Brasseur de Bourbourg*. 1 vol. gr. in-8° raisin. 25 fr.

LE LIVRE SACRÉ et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagnée de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits, par M. Brasseur de Bourbourg. 1 vol. grand in-8° raisin. 25 fr.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TÉHUANTEPEC dans l'état de Chiapas et la république de Guatémala, exécuté en 1859 et 1860, par M. Brasseur de Bourbourg, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique centrale. In-8°. 5 fr. 50

HISTOIRE DE L'ART ÉGYPTIEN D'APRÈS LES MONUMENTS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine, par M. Prisse d'Avennes. 2 vol. grand in-folio de planches et 1 vol. de texte. Chaque livraison de planches. 20 fr.
Chaque livraison de texte. 20 fr.

Ouvrage publié sous les auspices de S. Exc. M. le ministre d'État.

Ces 2 volumes se composeront de 40 livraisons, renfermant chacune 4 planches sur papier grand raisin in-plano, exécutées en chromo-lithographie par les meilleurs artistes, et d'un volume in-4° de texte.

Le premier volume est consacré uniquement à l'architecture polychrome des Égyptiens.

Le second volume est consacré à la peinture, à la sculpture et à l'art industriel de ce peuple, qui a précédé tous les autres dans la carrière des arts.

Le volume de texte, de 5 à 600 pages grand in-4°, orné de nombreuses vignettes, forme une histoire complète de l'art égyptien, qui est mis en parallèle, à l'aide de planches, avec l'art assyrien, hindou, éthiopien et grec. L'histoire égyptienne est ainsi rattachée à celle des civilisations contemporaines, et le lecteur peut suivre la filiation et le développement de la pensée artistique chez les différentes races de l'ancien monde.

Ce volume sera publié en 4 livraisons, comprenant chacune une division complète.

En vente les 14 premières livraisons.

VOYAGE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, publié par ordre du gouvernement, sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la commission. — Ces voyages ont été exécutés en deux campagnes; ils se divisent en deux parties ayant chacune son titre et ses divisions particulières.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE EN ISLANDE ET AU GROËNLAND, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Trémouart, capitaine de vaisseau. 7 vol. grand in-8°, accompagnés de 3 atlas in-folio et 1 in-8°; ensemble 236 pl., dont 50 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 500 fr.
Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,000 fr.

On vend séparément :

HISTOIRE DE L'ISLANDE, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par M. X. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, illustré de 30 vignettes sur bois. 16 fr.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES, par M. Xavier Marmier. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 20 fr.

ASTRONOMIE, PHYSIQUE ET MAGNÉTISME, par M. Victor Lottin, capitaine de corvette. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 16 fr.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET BOTANIQUE, par M. le docteur Eugène Robert. 1 vol. in-8° grand raisin, avec vignettes sur bois, accompagné d'un atlas de 36 planches in-8°, gravées par M. Himely, d'après les dessins faits sur les lieux. 42 fr.

Ce travail contient la description des montagnes et des côtes de l'Islande, des Geysers, du mont Hécla, de la soufrière de Krisivik, etc., etc.

ZOOLOGIE, MÉDECINE ET STATISTIQUE, par M. Eugène Robert. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, accompagné d'un atlas grand in-folio de 50 pl. gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au pinceau. 125 fr.

HISTOIRE DU VOYAGE, par MM. Paul Gaimard et Eugène Robert. 2 vol. grand in-8°, en 4 livraisons, accompagnés d'un atlas historique et pittoresque, en 2 vol. in-folio, contenant 150 planches lithographiées, imprimées sur papier de Chine. 375 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AU FÉROË, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Fabre, capitaine de vaisseau. 16 vol. grand in-8°, accompagnés de 5 atlas grand in-folio; ensemble 373 planches. 1,000 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 2,000 fr.

On vend séparément :

ASTRONOMIE, HYDROGRAPHIE, MARÉES, par MM. Victor Lottin, capitaine de corvette, A. Bravais, membre de l'Institut, de La Roche-Poncié, ingénieur hydrographe de la marine. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 9 planches in-folio. 40 fr.

Longitudes et latitudes déterminées. Marées observées. Dépression de l'horizon et phénomène du mirage. Sur les températures de la mer. Sondage et courants dans les mers du Nord. Phénomènes crépusculaires. Étoiles filantes. Densité de l'eau de la mer.

MÉTÉOROLOGIE, par MM. Lottin et Bravais, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 6 planches in-folio. 55 fr.

Observations météorologiques faites à terre pendant les relâches et pendant l'hivernage. Comparaisons barométriques faites dans le nord de l'Europe. Variations et état moyen du baromètre. Sur la température de l'air, ses variations et son état moyen. Des températures par rayonnement. Hygrométrie. Nuages et vents dans le Nord. Mesure des hauteurs par le baromètre optique astronomique.

MAGNÉTISME TERRESTRE, par MM. Lottin, Bravais et de La Roche-Poncié. 3 vol. gr. in-8°, accompagnés d'un atlas de 8 planc. in-folio. 60 fr.

Variations et mesures de la déclinaison magnétique, ainsi que l'intensité magnétique horizontale, etc.

AURORES BORÉALES, par MM. Lottin et Bravais. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 12 planches grand in-folio. 42 fr.

Description de toutes les observations avec leurs résultats.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. Eugène Robert. 1 vol. in-8°, accompagné de 20 planches in-folio. 60 fr.

Ce travail contient toutes les observations géologiques faites en Danemark, Suède, Norwége et Russie. Une description géologique du Spitzberg. Des observations sur les glaciers et les glaces flottantes de cette île, ainsi que sur les traces de la mer en Scandinavie. Un rapport sur les mines de cuivre de Finmark, etc.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. J. Durocher, membre de l'Institut, ingénieur des mines. 1 vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 11 planches in-folio, dont une grande carte (coloriée) géologique et métallurgique de la Scandinavie, imprimée en deux grandes feuilles sur colombier. 60 fr.

Ce travail contient de nombreuses observations sur la constitution géologique et orographique de la Scandinavie, ainsi que sur les mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb argentifère, d'argent, de cobalt, de chrome, etc., qui sont en grande exploitation dans ses régions, avec leur classement géographique et leur division. Ces 11 planches, qui représentent des coupes géologiques et orographiques, vues de montagnes formées de divers terrains, plans et coupes de ces mines, ajoutent encore un plus grand intérêt à ces savantes observations.

BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE, par MM. Martins, Bravais et Duroche. 2 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 4 planches in-folio. 35 fr.

Observations sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux des Alpes, de la Suisse et de la Norwége. Mémoires sur la limite des neiges perpétuelles sur les glaciers du Spitzberg, ainsi que sur les phénomènes diluviens et les théories où on les suppose produits par les glaciers. Observations sur la direction qu'affectent les stries des rochers de la Norwége. Note sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et sur les mouvements récents du sol scandinave, etc. Voyage botanique le long des côtes occidentales de la Norwége. Recherches sur la croissance du pin sylvestre, du chêne et du frêne dans le nord de l'Europe. Essai sur la végétation des îles Féroé, Shetland, et de l'Islande, etc.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, RELATION DU VOYAGE, par M. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 4 vol. grand in-8°, accompagnés de 310 planches in-folio. 760 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,520 fr.

On vend séparément :

LITTÉRATURE SCANDINAVE, Danemark, Suède et Norwége, gr. in-8°. 16 fr.

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, 2 vol. grand in-8°. 32 fr.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, Danemark, Suède et Norwége, grand in-8°. 10 fr.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique, composée de MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, A. Petit et Quartin-Dillon, docteurs-médecins, et Vignaud, dessinateur. 6 vol. grand in-8° et 2 atlas grand in-folio, renfermant 202 planches dont 72 tirées en couleur et retouchées au pinceau, avec une carte grand aigle. 500 fr.

On vend séparément :

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, par M. Théophile Lefebvre. 2 vol. in-8°, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et de météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie, par M. Théophile Lefebvre. 1 vol. in-8°, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique. 50 planches in-folio, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une gr. carte. 140 fr.

BOTANIQUE. Flore de l'Abyssinie, énumération de toutes les plantes qui, jusqu'à présent, ont été observées dans les diverses provinces d'Abyssinie, avec une description complète des espèces nouvelles et intéressantes, par M. Richard, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, papier vélin, accompagné d'un atlas de 103 planches grand in-folio. 270 fr.
Les 2 volumes sans l'atlas. 30 fr.

ZOOLOGIE, par MM. O. Des-Murs, Florent, Prévost, Guichenot et Guérin-Menneville. 1 volume in-8°, papier raisin vélin, accompagné d'un atlas de 40 planches grand in-folio, coloriées et retouchées au pinceau. 115 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, direct. du jardin botanique de la Havane, correspondant de l'Institut impérial de France, etc., MM. d'Orbigny, Guérin-Menneville, Guichenot, Lucas, Montagne, A. Richard et Sabin-Berthelot. 11 vol. grand in-8° raisin et 9 atlas in-folio renfermant 274 planches, dont 158 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 1,000 fr.

On vend séparément :

BOTANIQUE, PLANTES CELLULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Camille Montagne, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 80 fr.

BOTANIQUE, PLANTES VASCULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par A. Richard, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 102 planches in-folio. 240 fr.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 50 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduite par M. Berthelot. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné de 20 tableaux et d'un atlas in-folio de 11 planches et 2 cartes sur papier grand aigle. 80 fr.
— Le même ouvrage, *abrégé*, 2 vol. in-8°. 15 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Guérin-Menneville et Lucas. 1 très-fort vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleurs et retouchées au pinceau. 100 fr.

MAMMIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduit par M. Berthelot, et **ORNITHOLOGIE DE L'ILE DE CUBA,** par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 41 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 150 fr.

Les mammifères et les oiseaux forment un seul volume; ils ne peuvent pas être vendus séparément.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagnés d'un atlas de 29 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 110 fr.

POISSONS DE L'ILE DE CUBA, par M. Guichenot. In-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 5 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 25 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Cocteau et Bibron. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 31 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 120 fr.

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'ORÉGON, des Californies et de la mer Caspienne, par M. Duflot de Mofras, attaché à la légation de France à Mexico; ouvrage publié par ordre du gouvernement. 2 forts vol. in-8° grand raisin vélin, ornés de 8 vignettes gravées sur acier, et 1 atlas grand in-folio de 22 cartes ou plans, dont une magnifique carte sur papier grand aigle coloriée avec soin. 80 fr.
La grande carte se vend séparément. 20 fr.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE, exécuté par le brick *le Ducouédic*, sous le commandement de M. Guillain, capitaine de vaisseau, publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8° et un atlas grand in-folio, composé de 60 planches (cartes, plans, vues, costumes, portraits, ethnologie, ethnographie, etc.,) et lithographié par MM. Bayot, E. Cicéri, J. Jacottet, Sabatié et Vogt, d'après les épreuves daguerriennes et les dessins de MM. Caraguel et Bridet, enseignes de vaisseau, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.
Les trois volumes séparément. 30 fr.

Le *tome Ier* est l'exposé critique des différentes notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dont l'histoire est divisée en cinq périodes bien distinctes : Période antéhistorique. Période gréco-romaine. Période musulmane. Période portugaise. Période omanienne.

Les tomes *II* et *III* contiennent l'histoire du voyage avec ses explorations et une description complète du pays d'Oman, si peu connu jusqu'alors. Le *tome III* est terminé par un aperçu détaillé des idiomes de la côte orientale d'Afrique. De la langue soumali. Petit vocabulaire français et soumali. Locutions diverses. Numération. Calendrier. De la langue souahéli. Prononciation. Écriture. Grammaire. Phrases usuelles en français et en souahéli. Vocabulaire. Calendrier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7

MONUMENTS ANCIENS DU MEXIQUE

ET DU YUCATAN

PALENQUÉ, OCOCINGO

ET AUTRES RUINES

DE

L'ANCIENNE CIVILISATION

DU MEXIQUE

Collection de Vues, Bas-Reliefs

Morceaux d'Architecture, Coupes, Vases, Terres cuites, Cartes et Plans

DESSINÉS D'APRÈS NATURE ET RELEVÉS

Par M. DE WALDECK

TEXTE RÉDIGÉ PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE S. E. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALBUM

PARIS

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

21, RUE HAUTEFEUILLE

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Livraison : 1ère 21. N° 7. 8. 31. 43. 44 50

Conditions de la Souscription :

Cette publication se composera de 56 planches lithographiées dont plusieurs seront en *chromolithographie*, et d'autres reproduites d'après nature par la *photolithographie*, nouveau procédé qui permet de tirer sur pierre une véritable épreuve photographique sans retouches.

L'ouvrage paraîtra en 13 livraisons.

Le texte, rédigé par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sera publié in-folio, du même format que les planches.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : **10** FRANCS.

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE ARTHUS BERTRAND

HISTOIRE DES NATIONS CIVILISEES DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien aumônier de la légation de France au Mexique et administrateur ecclésiastique des Indiens de Rabinal (Guatemala). 4 forts vol. in-8° raisin, avec carte et figures. 45 fr.

Tome Ier. — Des temps héroïques et histoire de l'empire des Toltèques.

Pour appuyer l'authenticité de ses documents, l'auteur donne, dans ce volume, un exposé du système figuratif et phonétique de l'écriture mexicaine, accompagné des caractères propres, et celui du système chronologique, à l'aide duquel les dates historiques, dont plusieurs remontent au delà et au commencement de notre ère, ont pu être conservées; ensuite il fait connaître brièvement chacun des documents originaux d'où son livre a été puisé, et qui sont en sa possession.

Tome II. — Histoire de l'Yucatan, de l'Anahuac, de la monarchie quiché-guatémalienne et de la monarchie chichimèque durant le moyen âge aztèque jusqu'à la fondation de la royauté à Mexico.

Tome III. — Histoire des royaumes de l'État d'Oaxaca, du Michoacan et la suite de l'Anahuac jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Le développement complet du système des religions du Mexique, de l'astronomie, des sciences, arts et architecture.

Ce volume est accompagné de la carte des États du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée, sous la direction de M. Brasseur de Bourbourg, par M. V. A. Malte-Brun, rédacteur en chef des *Nouvelles Annales des Voyages*, etc.

Tome IV. — Conquête du Mexique, du Michoacan, du Guatémala et de l'Yucatan. Établissement des Espagnols et fondation de l'Église catholique sur les débris de l'idolâtrie mexicaine, jusqu'à la fin du XVIe siècle.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUICHÉE, espagnole-française, mise en parallèle avec les deux dialectes cakchiquel et tzutuhil.

Tirée des manuscrits des meilleurs auteurs guatémaliens. Ouvrage accompagné de notes philologiques avec un vocabulaire comprenant les sources principales du quiché comparées aux langues germaniques et suivi d'un essai sur la poésie, la musique, la danse et l'art dramatique chez les Mexicains et les Guatémaltèques avant la conquête; servant d'introduction au *Rabinal-Achi*, drame indigène avec sa musique originale, texte quiché et traduction française en regard, recueilli par M. *Brasseur de Bourbourg*. 1 vol. gr. in-8° raisin. 25 fr.

LE LIVRE SACRÉ et les mythes de l'antiquité américaine avec les livres héroïques et historiques des Quichés. Ouvrage original des indigènes de Guatémala, texte quiché et traduction française en regard, accompagnée de notes philologiques et d'un commentaire sur la mythologie et les migrations des peuples anciens de l'Amérique, etc., composé sur des documents originaux et inédits, par M. Brasseur de Bourbourg. 1 vol. grand in-8° raisin. 25 fr.

VOYAGE SUR L'ISTHME DE TÉHUANTEPEC dans l'état de Chiapos et la république de Guatémala, exécuté en 1859 et 1860, par M. Brasseur de Bourbourg, chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique centrale. In-8°. 5 fr. 50

HISTOIRE DE L'ART ÉGYPTIEN D'APRÈS LES MONUMENTS, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la domination romaine, par M. Prisse d'Avennes. 2 vol. grand in-folio de planches et 1 vol. de texte. Chaque livraison de planches. 20 fr.
Chaque livraison de texte. 20 fr.

Ouvrage publié sous les auspices de S. Exc. M. le ministre d'État.

Ces 2 volumes se composeront de 40 livraisons, renfermant chacune 4 planches sur papier grand raisin in-plano, exécutées en chromo-lithographie par les meilleurs artistes, et d'un volume in-4° de texte.

Le premier volume est consacré uniquement à l'architecture polychrome des Égyptiens.

Le second volume est consacré à la peinture, à la sculpture et à l'art industriel de ce peuple, qui a précédé tous les autres dans la carrière des arts.

Le volume de texte, de 5 à 600 pages grand in-4°, orné de nombreuses vignettes, forme une histoire complète de l'art égyptien, qui est mis en parallèle, à l'aide de planches, avec l'art assyrien, hindou, éthiopien et grec. L'histoire égyptienne est ainsi rattachée à celle des civilisations contemporaines, et le lecteur peut suivre la filiation et le développement de la pensée artistique chez les différentes races de l'ancien monde.

Ce volume sera publié en 4 livraisons, comprenant chacune une division complète.

En vente les 14 premières livraisons.

VOYAGE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD, publié par ordre du gouvernement, sous la direction de M. Paul Gaimard, président de la commission. — Ces voyages ont été exécutés en deux campagnes; ils se divisent en deux parties ayant chacune son titre et ses divisions particulières.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE EN ISLANDE ET AU GROËNLAND, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Tréhouart, capitaine de vaisseau. 7 vol. grand in-8°, accompagnés de 3 atlas in-folio et 1 in-8°; ensemble 236 pl., dont 50 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 500 fr.
Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,000 fr.

On vend séparément :

HISTOIRE DE L'ISLANDE, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par M. X. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, illustré de 30 vignettes sur bois. 16 fr.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES, par M. Xavier Marmier. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 20 fr.

ASTRONOMIE, PHYSIQUE ET MAGNÉTISME, par M. Victor Lottin, capitaine de corvette. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons. 16 fr.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET BOTANIQUE, par M. le docteur Eugène Robert. 1 vol. in-8° grand raisin, avec vignettes sur bois, accompagné d'un atlas de 36 planches in-8°, gravées par M. Hemely, d'après les dessins faits sur les lieux. 42 fr.

Ce travail contient la description des montagnes et des côtes de l'Islande, des Geysers, du mont Hécla, de la soufrière de Krisivik, etc., etc.

ZOOLOGIE, MÉDECINE ET STATISTIQUE, par M. Eugène Robert. 1 vol. grand in-8°, en 2 livraisons, accompagné d'un atlas grand in-folio de 50 pl. gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au pinceau. 126 fr.

HISTOIRE DU VOYAGE, par MM. Paul Gaimard et Eugène Robert. 2 vol. grand in-8°, en 4 livraisons, accompagnés d'un atlas historique et pittoresque, en 2 vol. in-folio, contenant 150 planches lithographiées, imprimées sur papier de Chine. 375 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYAGE EN SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AU FÉROÉ, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Fabre, capitaine de vaisseau. 16 vol. grand in-8°, accompagnés de 5 atlas grand in-folio; ensemble 373 planches. 1,000 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 2,000 fr.

On vend séparément :

ASTRONOMIE, HYDROGRAPHIE, MARÉES, par MM. Victor Lottin, capitaine de corvette, A. Bravais, membre de l'Institut, de La Roche-Poncié, ingénieur hydrographe de la marine. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 9 planches in-folio. 40 fr.

Longitudes et latitudes déterminées. Marées observées. Dépression de l'horizon et phénomène du mirage. Sur les températures de la mer. Sondage et courants dans les mers du Nord. Phénomènes crépusculaires. Étoiles filantes. Densité de l'eau de la mer.

MÉTÉOROLOGIE, par MM. Lottin et Bravais, membre de l'Institut. 3 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 6 planches in-folio. 55 fr.

Observations météorologiques faites à terre pendant les relâches et pendant l'hivernage. Comparaisons barométriques faites dans le nord de l'Europe. Variations et état moyen du baromètre. Sur la température de l'air, ses variations et son état moyen. Des températures par rayonnement. Hygrométrie. Nuages et vents dans le Nord. Mesure des hauteurs par le baromètre optique astronomique.

MAGNÉTISME TERRESTRE, par MM. Lottin, Bravais et de La Roche-Poncié. 3 vol. gr. in-8°, accompagnés d'un atlas de 8 planc. in-folio. 60 fr.

Variations et mesures de la déclinaison magnétique, ainsi que l'intensité magnétique horizontale, etc.

AURORES BORÉALES, par MM. Lottin et Bravais. 1 vol. grand in-8°, accompagné d'un atlas de 12 planches grand in-folio. 42 fr.

Description de toutes les observations avec leurs résultats.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE ET MÉTALLURGIE, par M. Eugène Robert. 1 vol. in-8°, accompagné de 20 planches in-folio. 60 fr.

Ce travail contient toutes les observations géologiques faites en Danemark, Suède, Norwége et Russie. Une description géologique du Spitzberg. Des observations sur les glaciers et les glaces flottantes de cette île, ainsi que sur les traces de la mer en Scandinavie. Un rapport sur les mines de cuivre de Finmark, etc.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE, MÉTALLURGIE ET CHIMIE, par M. J. Dufrénoy, membre de l'Institut, ingénieur des mines. 1 vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 11 planches in-folio, dont une grande carte (coloriée) géologique et métallurgique de la Scandinavie, imprimée en deux grandes feuilles sur colombier. 60 fr.

Ce travail contient de nombreuses observations sur la constitution géologique et orographique de la Scandinavie, ainsi que sur les mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb argentifère, d'argent, de cobalt, de chrome, etc., qui sont en grande exploitation dans ses régions, avec leur classement géographique et leur division. Ces 11 planches, qui représentent des coupes géologiques et orographiques, vues de montagnes formées de divers terrains, plans et coupes de ces mines, ajoutent encore un plus grand intérêt à ces savantes observations.

BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE BOTANIQUE, GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, PHYSIOLOGIE, par MM. Martins, Bravais et Duchesne. 2 vol. grand in-8°, accompagnés d'un atlas de 4 planches in-folio. 35 fr.

Observations sur les glaciers du Spitzberg comparés à ceux des Alpes, de la Suisse et de la Norwége. Mémoires sur la limite des neiges perpétuelles sur les glaciers du Spitzberg, ainsi que sur les phénomènes diluviens et les théories où on les suppose produits par les glaciers. Observations sur la direction qu'affectent les stries des rochers de la Norwége. Note sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et sur les mouvements récents du sol scandinave, etc. Voyage botanique le long des côtes occidentales de la Norwége. Recherches sur la croissance du pin sylvestre, du chêne et du frêne dans le nord de l'Europe. Essai sur la végétation des îles Féroë, Shetland, et de l'Islande, etc.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE, RELATION DU VOYAGE, par M. Xavier Marmier, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. 4 vol. grand in-8°, accompagnés de 310 planches in-folio. 760 fr.
— Le même, papier vélin, figures sur chine. 1,520 fr.

On vend séparément :

LITTÉRATURE SCANDINAVE, Danemark, Suède et Norwége, gr. in-8°. 16 fr.

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, 2 vol. grand in-8°. 32 fr.

HISTOIRE DE LA SCANDINAVIE, Danemark, Suède et Norwége, grand in-8°. 10 fr.

VOYAGE EN ABYSSINIE, exécuté par une commission scientifique, composée de MM. Théophile Lefebvre, lieutenant de vaisseau, A. Petit et Quartin-Dillon, docteurs-médecins, et Vignaud, dessinateur. 6 vol. grand in-8° et 2 atlas grand in-folio, renfermant 202 planches dont 72 tirées en couleur et retouchées au pinceau, avec une carte grand aigle. 500 fr.

On vend séparément :

RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE, par M. Théophile Lefebvre. 2 vol. in-8°, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

ITINÉRAIRE, DESCRIPTION ET DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, observations de physique et de météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie, par M. Théophile Lefebvre. 1 vol. in-8°, papier raisin vélin. 15 fr.

ALBUM HISTORIQUE, ethnologique et archéologique. 50 planches in-folio, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une gr. carte. 140 fr.

BOTANIQUE. Flore de l'Abyssinie, énumération de toutes les plantes qui, jusqu'à présent, ont été observées dans les diverses provinces d'Abyssinie, avec une description complète des espèces nouvelles et intéressantes, par M. Richard, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°, papier vélin, accompagné d'un atlas de 103 planches grand in-folio. 270 fr.
Les 2 volumes sans l'atlas. 30 fr.

ZOOLOGIE, par MM. O. Des-Mers, Florent, Prévost, Guichenot et Guérin-Menneville. 1 volume in-8°, papier raisin vélin, accompagné d'un atlas de 40 planches grand in-folio, coloriées et retouchées au pinceau. 115 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET NATURELLE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, direct. du jardin botanique de la Havane, correspondant de l'Institut impérial de France, etc., MM. d'Orbigny, Guérin-Menneville, Guichenot, Lucas, Montagne, A. Richard et Sabin-Berthelot. 11 vol. grand in-8° raisin et 9 atlas in-folio renfermant 274 planches, dont 158 tirées en couleur et retouchées au pinceau. 1,000 fr.

On vend séparément :

BOTANIQUE, PLANTES CELLULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Camille Montagne, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 20 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 80 fr.

BOTANIQUE, PLANTES VASCULAIRES DE L'ILE DE CUBA, par A. Richard, membre de l'Institut. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 102 planches in-folio. 240 fr.

FORAMINIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 12 planches in-folio tirées en couleur et retouchées au pinceau. 50 fr.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduite par M. Berthelot. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné de 20 tableaux et d'un atlas in-folio de 11 planches et 2 cartes sur papier grand aigle. 80 fr.
— Le même ouvrage, *abrégé*, 2 vol. in-8°. 15 fr.

INSECTES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Guérin-Menneville et Lucas. 1 très-fort vol. in-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 29 planches in-folio, tirées en couleurs et retouchées au pinceau. 100 fr.

MAMMIFÈRES DE L'ILE DE CUBA, par M. Ramon de la Sagra, traduit par M. Berthelot, et **ORNITHOLOGIE DE L'ILE DE CUBA,** par M. Alcide d'Orbigny. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 41 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 150 fr.

Les mammifères et les oiseaux forment un seul volume; ils ne peuvent pas être vendus séparément.

MOLLUSQUES DE L'ILE DE CUBA, par M. Alcide d'Orbigny. 2 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagnés d'un atlas de 29 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 110 fr.

POISSONS DE L'ILE DE CUBA, par M. Guichenot. In-8° grand raisin, accompagné d'un atlas de 5 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 25 fr.

REPTILES DE L'ILE DE CUBA, par MM. Cocteau et Bibron. 1 vol. in-8°, papier grand raisin, accompagné d'un atlas de 31 planches in-folio, tirées en couleur et retouchées au pinceau. 120 fr.

EXPLORATION DU TERRITOIRE DE L'ORÉGON, des Californies et de la mer Caspienne, par M. Duflot de Mofras, attaché à la légation de France à Mexico; ouvrage publié par ordre du gouvernement. 2 forts vol. in-8° grand raisin vélin, ornés de 8 vignettes gravées sur acier, et 1 atlas grand in-folio de 22 cartes ou plans, dont une magnifique carte sur papier grand aigle coloriée avec soin. 80 fr.
La grande carte se vend séparément. 20 fr.

VOYAGE A LA COTE ORIENTALE D'AFRIQUE, exécuté par le brick *le Ducouédic*, sous le commandement de M. Guillain, capitaine de vaisseau, publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8° et un atlas grand in-folio, composé de 60 planches (cartes, plans, vues, costumes, portraits, ethnologie, ethnographie, etc.,) et lithographié par MM. Bayot, E. Cicéri, J. Jacottet, Sabatié et Vogt, d'après les épreuves daguerriennes et les dessins de MM. Caraguel et Bridet, enseignes de vaisseau, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.
Les trois volumes séparément. 30 fr.

Le tome *Ier* est l'exposé critique des différentes notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, dont l'histoire est divisée en cinq périodes bien distinctes : Période antéhistorique. Période gréco-romaine. Période musulmane. Période portugaise. Période omanienne.

Les tomes *II et III* contiennent l'histoire du voyage avec ses explorations et une description complète du pays d'Oman, si peu connu jusqu'alors. Le tome *III* est terminé par un aperçu détaillé des idiomes de la côte orientale d'Afrique. De la langue soumali. Petit vocabulaire français et soumali. Locutions diverses. Numération. Calendrier. De la langue souahhéli. Prononciation. Ecriture. Grammaire. Phrases usuelles en français et en souahhéli. Vocabulaire. Calendrier.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7500 019421371